LLI

Digitized by Google

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA O S
SCAFFALE 21
PLUTEO V
N.° CATENA 28
N. 1. 21. V. 29

Bibliothèque d'Élite.

CHEFS-D'ŒUVRE

DU

THÉATRE ESPAGNOL

LOPE DE VEGA

Traduction nouvelle, avec une Introduction et des Notes,

PAR

M. DAMAS HINARD.

1re série.

PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

MDCCCXLII

CHEFS-D'ŒUVRE

DU THÉATRE ESPAGNOL.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ.
rue Saint-Louis, 46, au Marais.

CHEFS-D'ŒUVRE

DU

THÉATRE ESPAGNOL

LOPE DE VEGA

Traduction nouvelle, avec une Introduction et des Notes,

PAR

M. DAMAS HINARD.

1re SÉRIE.

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

Éditeur de la Bibliothèque d'Élite,

9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRES.

1842

Digitized by Google

NOTICE

SUR LOPE DE VEGA.

Après avoir joui de son vivant, dans toute l'Europe lettrée, d'une réputation sans égale, Lope de Vega a vu bientôt cette réputation décroître et tomber, non-seulement chez les étrangers, mais dans sa propre patrie; et aujourd'hui même, alors que les amis de l'art, revenus partout des préjugés nationaux, étudient avec admiration ses rivaux et ses disciples, c'est à peine si l'on accorde à son nom quelques vains éloges, qui sont presque un outrage après tant de gloire. Il y a là, selon nous, une injustice de l'opinion vraiment inexplicable, et qui doit enfin cesser. Le lecteur partagera sans doute notre conviction s'il veut bien achever cette notice.

Nous allons d'abord raconter la vie du poëte.

§ I.

La vie de Lope de Vega est encore à écrire. Montalvan, le disciple et l'ami du poëte, a laissé le panégyrique de son maître et non pas son histoire. Tous les biographes espagnols ou étrangers venus après Montalvan l'ont copié. Pour nous, sans dédaigner quelques détails curieux, quelques souvenirs intéressants recueillis dans *la Fama postuma* [1], c'est à Lope lui-même que nous avons de préférence demandé nos renseignements; nous avons soigneusement consulté ses préfaces, ses dédicaces, ses poésies diverses, et en particulier ses épîtres; et, forts de nos recherches, nous ne craignons pas d'annoncer enfin une biographie qui aura du moins sur les autres cet avantage, qu'elle sera plus exacte et plus complète.

Vers le milieu du seizième siècle, au village de Carriedo, capitale de la charmante vallée qui porte ce nom et fait partie de la province appelée la Montagne de Burgos, vivait avec sa

[1] Ouvrage de Montalvan composé en l'honneur de Lope et publié en 1636, quelques mois après la mort du poëte.

femme et son fils un brave gentilhomme, un hidalgo nommé Felix de Vega, lequel partageait son temps entre le culte des belles-lettres et les soins qu'exigeait son petit domaine héréditaire. Or, notre don Felix avait, à ce qu'il paraît, des passions fort vives : étant venu à s'éprendre d'une belle dame, il laissa là sa femme et sa province, et s'enfuit avec son Hélène à Madrid. Mais l'épouse abandonnée, Francisca Fernandez, qui descendait probablement de ces vaillantes Asturiennes qu'ont célébrées les trouvères espagnols, se mit à la poursuite du couple fugitif, et l'ayant rejoint, reconquit sur sa rivale son mari volage. De cette réconciliation naquit notre poëte. C'est par allusion à ces événements que lui-même s'est appelé *l'enfant de la jalousie*[1].

Lope Felix de Vega naquit à Madrid, près la porte de Guadalaxara, le 25 novembre 1562, jour de la fête de san Lope, évêque de Vérone, dont on lui donna le nom, suivant un usage espagnol. Sa naissance précéda de dix-huit mois celle de Shakspeare.

S'il faut en croire Montalvan, Lope enfant fut véritablement et sérieusement ce que l'on appelle d'ordinaire un prodige. Il n'avait pas encore deux ans, que déjà dans l'éclat et la vivacité de ses yeux se révélait un esprit infini. Il étudiait avant de savoir parler, et au défaut du langage, il exprimait ses pensées par son action et sa physionomie. A l'âge de cinq ans, il comprenait la langue latine et faisait des vers espagnols ; mais comme il était encore inhabile à les écrire, il les dictait à ses camarades, dont il payait le travail avec le pain de ses déjeuners, et ensuite lui-même, dit-on, échangeait ces petites productions poétiques contre des jouets et des images. N'y a-t-il pas quelque chose de charmant à voir ces goûts enfantins unis à un génie si précoce?

Au sortir des premières écoles, le jeune Lope fut placé au collége impérial de Madrid, où il apprit en deux années la grammaire et la rhétorique. Vers l'âge de onze ou douze ans, il composait, lui-même nous l'apprend, de petites comédies dans la forme espagnole antique, en quatre actes fort courts. Et comme si ces divers travaux n'eussent point suffi à cette

[1] Les passages imprimés en caractères italiques ou renfermés entre des guillemets, et dont nous n'indiquons pas la source, sont traduits littéralement des épîtres.

activité incomparable, il apprenait le chant, la danse, les armes ; et ici encore il surpassait tous ses condisciples ; ce qui indiquerait une de ces organisations faciles et puissantes qui sont si rares en tous pays, même dans cette heureuse Italie qui pourtant a vu naître Léonard de Vinci, Michel-Ange et Galilée.

Pendant que Lope achevait ses études, il perdit son père et sa mère, et fut laissé aux soins de quelques parents éloignés. L'un d'eux s'appropria son modeste héritage. Mais ce qu'il y eut de plus fâcheux pour le pauvre enfant, c'est que ses guides naturels lui manquaient au moment où il aurait eu surtout besoin d'une direction amie et vigilante.

Se trouvant à peu près maître de ses actions (1576), le jeune Lope fut curieux de voir le monde. Toutefois, ne voulant pas réaliser seul un projet de cette importance, il s'assura pour compagnon d'un de ses camarades d'université nommé Fernan Muñoz, qui avait, dit Montalvan, le même tour d'imagination (*su mismo genio*). Ils rassemblent en secret tout l'argent, tous les objets dont ils peuvent disposer, et ils partent. Arrivés à Ségovie, et déjà sans doute fatigués d'une si longue marche, nos voyageurs achètent, moyennant quinze ducats, un superbe roussin pour les porter eux et leur bagage, traversent triomphalement Lavañeza, et poussent jusqu'à Astorga, sur les confins de la Galice. Là ils font une halte. Étonnés de voir le monde plus grand qu'ils ne l'avaient supposé et leurs ressources presque épuisées, et aussi, à ce qu'il paraît, regrettant les douceurs de la famille, ils tiennent conseil, et les voilà qui reviennent. Mais, de passage à Ségovie, ils n'avaient plus d'argent. Obligés, l'un de changer ses derniers doublons, l'autre de vendre une chaîne d'or, ils entrent chez un orfévre. Cet orfévre, qui peut-être, insinue Montalvan, n'avait pas toujours mis dans ses achats toute la circonspection nécessaire, soupçonne quelque chose et dénonce les deux fugitifs. Ils sont sur-le-champ arrêtés. Heureusement le corrégidor entre les mains duquel ils tombèrent était un homme de sens et d'esprit. Il comprit sans peine qu'il avait affaire à deux écoliers, et après les avoir admonestés sur leur escapade, il renvoya tout de suite à Madrid, à leurs parents, sous la conduite d'un alguazil, les deux illustres voyageurs qui venaient de découvrir la Galice et Astorga.

Lope ne demeura pas longtemps tranquille à Madrid. Avant de s'y fixer, il avait encore à courir. A peine âgé de quinze ans (1577), le voilà qui part de nouveau. Mais cette fois ce n'est plus en voyageur, c'est en soldat, l'épée au côté, le mousquet sur l'épaule, et son chapeau orné d'une plume arrogante. Il alla servir en Portugal et en Afrique sous les ordres du marquis de Santa-Cruz, l'un des premiers capitaines de l'époque. Il se comporta vaillamment. Lui-même s'est vanté quelque part que, toujours le premier à l'assaut, il se retirait toujours le dernier du combat [1].

Malgré son brillant courage, Lope ne fit pas fortune à la guerre. Bientôt dégoûté du métier, il revient à Madrid. C'est alors (1578) qu'il entra en qualité de page et de secrétaire chez don Geronime Manrique de Lara, évêque d'Avila et grand inquisiteur, le même qui avait assisté comme légat du pape sur la flotte qui gagna la bataille de Lépante. Là, voulant montrer son talent dans un genre d'ouvrages alors fort à la mode, il composa plusieurs églogues, ainsi que la comédie pastorale de *Jacinto*[2]. Les églogues sont aujourd'hui perdues; mais nous avons encore la pastorale, et si vous la jugez comme l'œuvre d'un jeune homme de seize ans, composée à une époque où le théâtre moderne n'existait pas encore, vous y reconnaîtrez une vocation décidée pour la poésie dramatique. Don Geronime, qui, malgré la sévérité de ses fonctions, n'était pas indifférent à la poésie, partagea probablement cette opinion. Prévoyant, d'après ces essais, l'avenir réservé à son jeune secrétaire, et sentant quel parti un si heureux naturel pourrait tirer d'une plus forte instruction, il envoya le poëte terminer ses hautes études à l'université d'Alcala. Lope a toute sa vie conservé la plus profonde reconnaissance à ce généreux bienfaiteur; et c'est sous l'inspiration de ce noble sentiment qu'il a fait depuis de Garceran Manrique, l'un des aïeux du bon évêque, le héros principal et pour ainsi dire le Renaud de sa *Jérusalem conquise*.

A l'université d'Alcala, Lope étudia la philosophie, la théologie, les mathématiques. En même temps, « il apprit, par la

[1] Voyez pour ce passage, outre les épîtres, *la Gatomachie*, silv. I, au commencement.

[2] On jouait des pastorales ou *bergeries* en France dès les commencements du seizième siècle. L'*Aminta* du Tasse est de 1572.

puissance du destin et comme involontairement, quelques langues étrangères[1], qui lui fournirent plus tard les moyens d'enrichir la sienne. » Mais il n'y avait pas là de quoi satisfaire une imagination qui en toute chose demandait sa part. Savez-vous ce que fait Lope? Il se jette à corps perdu dans les sciences occultes; il ne vit plus qu'au milieu des alambics et des fourneaux; et il aurait même fini, à ce qu'il avoue, par y laisser la raison, si une autre folie ne fût venue l'enlever à celle-là. Cette folie, c'était celle qui possédait Felix de Vega lorsque l'infidèle époux abandonnait la vallée de Carriedo; cette folie, c'était celle qui devait venir un jour ou l'autre à un jeune homme ardent et sensible; cette folie, c'était l'amour!

Quelle fut la beauté qui eut la gloire d'exciter les premiers soupirs du poëte? A quelle condition sociale appartenait-elle? En quel lieu, à quelle époque, dans quelles circonstances commença cette liaison? Ce sont toutes questions auxquelles on ne pourrait répondre que par de vagues conjectures, et nous ne voulons pas imaginer un roman à ce sujet[2].

Chez l'évêque d'Avila, chez le grand inquisiteur, Lope n'était pas commodément placé pour suivre une intrigue d'amour; il quitta donc le service du bon évêque, et entra comme secrétaire chez don Frédéric de Tolède, petit-fils du fameux duc d'Albe. Ce fut dans la maison de ce seigneur qu'il composa son *Arcadie*, imitée de la *Diane* de Montemayor, inspirée elle-même par l'*Arcadie* de Sannazar; et d'après quelques expressions mystérieuses de Montalvan, l'on pense que sous le voile de la fiction il célébra les amours de son noble patron avec une dame de haut rang. Lui-même s'y est désigné sous le nom de Belardo, qui devint pour lui une espèce de surnom poétique[3].

Après une liaison de plusieurs années, Lope rentra chez

[1] L'italien, le portugais et le français. Il aimait beaucoup Ronsard.

[2] Voyez sur ce point, et sur tous ceux où nous ne sommes pas d'accord avec les précédents biographes, le morceau placé à la suite de cette notice et intitulé : DE QUELQUES ERREURS PUBLIÉES TOUCHANT LA VIE ET LES OUVRAGES DE LOPE DE VEGA.

[3] Il est ainsi appelé dans beaucoup de pièces composées en son honneur, et Lope lui-même s'est désigné sous ce nom dans l'*Églogue à Amaryllis*, ainsi que dans les compliments qui terminent plusieurs de ses comédies, notamment *El hidalgo Bencerrage*, — *los Esclavos libros*, — *los Trabajos de Jacob*, etc.

l'évêque d'Avila, dont la maison était toujours ouverte à l'enfant prodigue. Il sentait le besoin d'adopter enfin une carrière honorable, et voulait se faire prêtre. Il se prépare; il est à la veille d'être ordonné; mais il voit dans le monde une jeune personne qui lui plait, il s'attache à elle, et le voilà marié (1584)!

Cette jeune personne, nommée doña Isabelle d'Urbina, était fille de don Diègue d'Urbina, roi d'armes de la cour. Montalvan la dépeint « belle sans artifice, spirituelle sans prétention, et vertueuse sans affectation. » Il faut donc croire que Lope eût été heureux avec elle. Mais une étoile funeste, comme parlent les poëtes espagnols, ne le permit pas. A peine Lope commençait-il à goûter les premières douceurs de l'hymen, qu'il est subitement arrêté, et jeté en prison.

Quelle fut la cause de cet emprisonnement? On s'est perdu à cet égard en toute sorte de conjectures. Cet événement eut, selon nous, plus d'un motif. Disons d'abord le motif connu, et puis nous essayerons d'indiquer les autres.

A cette époque (1585), raconte Montalvan, vivait à Madrid un de ces *hidalgos* que les romanciers espagnols ont peints si gaiement, pauvre, besogneux, passant son temps dans les maisons où l'on jouait, n'ayant d'autres ressources que les emprunts qu'il prélevait sur les joueurs que le sort avait favorisés, et payant ses dettes en plaisanteries plus ou moins bonnes qu'il se permettait sur les absents. Or, un jour, en l'absence de Lope, l'hidalgo s'amusa et amusa la compagnie à ses dépens. Lope en fut instruit, et prit sa revanche en homme d'esprit et en poëte : il composa, sous forme de romance, une satire si piquante, qu'il mit les rieurs de son côté. L'hidalgo se fâcha et appela Lope en duel. Lope accepta, et comme il était adroit autant que brave, il blessa son adversaire. Voilà un premier fait bien connu, et un premier chef d'accusation.

Ce n'est pas tout. D'après quelques expressions de Montalvan, je conjecture que Lope avait des dettes. Il n'y avait là rien d'étonnant, pour peu qu'il fréquentât les maisons où il avait rencontré l'hidalgo, et je ne serais pas étonné non plus qu'il ait été poursuivi par quelque créancier peu accommodant.

Enfin, dans une élégie qu'il inséra par la suite au deuxième

livre de l'*Arcadie*, précédemment composée, on trouve quelques vers qui pourraient faire deviner la véritable ou tout au moins la principale cause de ces persécutions. « Heureux, s'écrie Lope, heureux celui qui est né difforme et disgracié par la nature! » Puis il se plaint des envieux que lui a faits sa réputation naissante. Puis il nous apprend que ceux-là même à qui il a accordé toute sa confiance l'ont trahi, etc. Or, évidemment, il s'agit d'une femme ; il s'agit d'une rivalité, d'une intrigue découverte. Cette femme, selon nous, Lope, pauvre, mais jeune et beau, l'aurait enlevée à quelque seigneur moins favorisé de la nature, mais riche et puissant; et il aurait eu l'indiscrétion de dire sa conquête à un ami jaloux de son talent et de ses succès, qui l'aurait trahi. Maintenant, quelle serait cette femme? Serait-ce par hasard la noble dame en l'honneur de laquelle avait été composée l'*Arcadie*? Ce seigneur, serait-ce don Frédéric de Tolède? Cet ami infidèle, serait-ce quelque commensal du poëte?... Je l'ignore, et ne veux rien affirmer, rien préciser. Toutefois, je m'expliquerais ainsi assez bien et la brusque sortie de Lope de la maison de don Frédéric, et sa rentrée chez le bon évêque, et jusqu'à ses projets ecclésiastiques, dont la réalisation le mettait à l'abri d'une vengeance redoutée.

Quoi qu'il en soit, après avoir subi un emprisonnement de quelques semaines, Lope fut obligé, par mesure de prudence j'imagine, de quitter Madrid ; mais dans son malheur il eut la consolation de trouver un ami qui, après avoir partagé sa captivité, voulut le suivre en exil. Ce noble et généreux ami, pour qui Lope put bientôt après se dévouer à son tour dans des circonstances analogues [1], et à qui il a donné l'immortalité, se nommait Claudio Conde.

Lope se retira à Valence. Déjà célèbre, il y reçut un accueil flatteur. L'on voit en mille endroits de ses ouvrages qu'il conserva toujours le plus tendre souvenir à cette ville et à ses habitants. Valence était alors, ainsi que Séville, l'émule de Madrid : elle renfermait des savants, des artistes très-dis-

[1] Dans la dédicace de la comédie intitulée *Querer su propria desdicha*, adressée à Claudio, Lope lui rappelle que pendant leur exil, il le tira de la tour de Serranos où Claudio avait été enfermé. Malheureusement, Lope ne donne pas d'autre détail.

tingués; elle comptait parmi ses poëtes dramatiques des hommes du plus haut mérite, entre autres le fameux Guillen de Castro, le premier auteur du Cid, avec lequel Lope se lia d'une manière intime. Dans mon opinion, Lope écrivit dès cette époque pour le théâtre, ou, tout au moins, il devait fréquemment discuter avec Guillen et les autres la théorie dramatique. De temps en temps il quittait Valence et faisait des excursions dans les diverses provinces de l'Espagne, amassant un riche trésor de faits et d'observations. Lorsqu'un homme a été choisi par la Providence pour remplir une mission de gloire, tout lui sert, tout lui profite, jusqu'à ses malheurs.

Que devenait cependant doña Isabelle? Elle n'oubliait pas Lope, elle vivait pour lui. Malgré l'extrême délicatesse de sa complexion, elle quittait souvent Madrid et venait passer quelques instants auprès de l'époux bien-aimé. Ils se retrouvaient à Valence, ou dans quelque bourg des environs, en secret, à la dérobée, comme deux amants coupables. Mais ces voyages et la fatigue achevaient de détruire la santé d'Isabelle, déjà altérée par les chagrins. Une fois, elle arrive à l'improviste, épuisée, mourante. Lope n'y était pas. On l'avertit. Il accourt... pour recevoir le dernier soupir d'Isabelle, qui peut-être elle-même était venue pour mourir dans ses bras.

Lope fut vivement affligé de cette perte. Il a laissé l'expression de sa douleur dans une pièce de vers composée sur ce sujet, et adressée à Isabelle. Il la prie de hâter autant que possible l'instant de leur réunion; il la conjure d'intercéder pour lui le maître souverain des lieux qu'elle habite, ajoutant, avec une grâce ingénieuse, que les prières d'un nouvel hôte sont toujours plus favorablement écoutées [1].

Philippe II préparait alors sa fameuse expédition contre l'Angleterre; toute la jeunesse d'Espagne s'engageait sur l'*Armada*, impatiente d'aller châtier les mécréants, et de venger Marie Stuart, dont la catastrophe était toute récente. Pour notre pauvre Lope, il entrevit l'espoir de terminer une vie désormais odieuse, et accompagné du fidèle Claudio, il partit. Mais son heure n'était pas encore sonnée, et d'autres épreuves l'attendaient. Il avait retrouvé à Lisbonne un frère

[1] Egloga en la muerte de doña Isabel de Urbina.

aîné, depuis longtemps perdu de vue, et qui était parvenu au grade d'alferez ou d'enseigne. Ce frère fut tué, dès le commencement de l'expédition, dans une rencontre partielle avec quelques vaisseaux hollandais. Peu de jours après, la tempête et l'amiral Dracke dispersaient la flotte invincible.

Heureusement, comme l'observe à ce sujet lord Holland, si les poëtes sentent avec plus de vivacité que les autres hommes, ils ont aussi plus de moyens de consolation : la muse vient toujours les trouver aux heures difficiles. Lope fut visité par elle, et pendant les loisirs que laisse une longue navigation, il composa *la Beauté d'Angélique*, poëme en vingt chants, imité de l'Arioste. Il fallait être doué d'une imagination bien puissante pour écrire un poëme en de pareilles circonstances. Je ne parle pas des souvenirs cruels non encore effacés ; mais, dit Lope quelque part, « le bruit des vagues pendant d'effroyables tempêtes remplaçait pour moi le doux murmure des ruisseaux. C'était la vapeur de la foudre enflammée qui devait rappeler au poëte l'air embaumé par les émanations des fleurs ; le fracas de l'artillerie lui tenait lieu du ramage des oiseaux ; et au lieu d'arbres et de verdure, il ne voyait que des mâts, des voiles et des cordages goudronnés [1]. »

Au retour de cette expédition, j'ai idée que Lope se plaça successivement comme secrétaire chez deux ou trois grands seigneurs espagnols établis en Italie, où il passa quelques années. Il profita de son séjour pour visiter les principales villes, Naples, Parme, Milan, dont il a peint les mœurs dans plusieurs de ses comédies [2]. Enfin il rentra à Madrid avec le comte de Lemos, le même qui eut aussi l'honneur de protéger Cervantes ; et peu après son retour, il épousa en secondes noces doña Juana de Guardio, femme, dit-on, d'une rare beauté, et non moins distinguée par ses qualités morales ; en un mot, à ce qu'il paraît, une autre Isabelle.

C'est à partir de cette époque (1590-1592) que Lope commença de travailler sérieusement pour le théâtre. Outre sa vocation, qu'il avait dû enfin reconnaître, un autre motif l'animait. « La pauvreté et moi, dit-il quelque part, nous

[1] *Philomèle*, chant II.
[2] Voyez *La discreta venganza*, — *El anzuelo de Fenisa*, etc., etc.

nous associâmes pour le commerce des vers. » Et voici pourquoi il se tourna vers le théâtre. — A la fin du seizième siècle, en Espagne, il n'y avait guère moyen qu'un auteur pût tirer quelque profit d'un livre. Les libraires ou ne payaient pas du tout, ou payaient fort mal. Il leur était d'ailleurs difficile d'être généreux : d'après la constitution de l'Espagne, la contrefaçon d'un ouvrage était chose permise d'un royaume à l'autre ; et, raisonnablement, le libraire de Madrid ne devait pas risquer de fortes avances sur un ouvrage qui pouvait être publié le lendemain, sans frais d'auteur, par quelque confrère de Valence ou de Saragosse. Le théâtre, au contraire, offrait des gains assurés et suffisants, sinon brillants. Le goût des spectacles s'était singulièrement développé en Espagne, partagé tout à la fois par les hautes classes et par le peuple. Il y avait quarante troupes de comédiens, dont six à Madrid seulement et aux environs ; et deux salles magnifiques, qui existent encore aujourd'hui, venaient d'être élevées dans cette ville. Or, comme le public était avide de nouveautés, les directeurs de ces troupes (*autores*) faisaient une effroyable consommation de comédies. Ils les achetaient d'avance, à prix fixe ; ils les payaient chacune cinq cents réaux, environ cent trente francs, ce qui équivaut à peu près à deux cents francs de ce temps-ci. La somme n'était pas considérable ; mais pour un poëte aussi expéditif que Lope, qui, au besoin, pouvait faire sa pièce en vingt-quatre heures, c'était encore une ressource. Il se livra donc courageusement à la composition dramatique. Il obtint un succès inouï. Il faut voir ce que dit de cette vogue extraordinaire son contemporain Cervantes, l'auteur de don Quichotte : « Aussitôt parut le prodige de la nature, le grand Lope de Vega, qui s'empara du sceptre de la monarchie comique, assujettit et réduisit sous sa domination tous les comédiens, et remplit le monde de comédies heureuses, convenables, bien conduites, etc., etc. [1]. »

[1] Ce passage se trouve dans la préface des comédies de Cervantes. Voici comme il a été traduit par M. de Sismondi dans l'ouvrage intitulé, *De la littérature du midi de l'Europe* : « Sur ces entrefaites parut *ce prodige de naturel* (monstruo de naturaleza), Lope de Vega, et il s'éleva à la monarchie comique ; il assujettit et il réduisit sous sa domination *tous ceux qui écrivent des farces* (todos los farsantes), etc., etc. »

En disant que Lope remplit le monde de ses comédies, Cervantes n'a pas exagéré. Dès la fin du seizième siècle, l'heureux poëte était joué non-seulement sur tous les théâtres d'Espagne, mais à Naples, à Milan, à Vienne, à Bruxelles, à Constantinople, et jusqu'en Amérique!

Les premières années de son mariage, Lope les passa sans obtenir la satisfaction d'avoir des enfants. Mais enfin, vers l'année 1599, sa femme lui donna un fils qui fut nommé Carlos, et trois ou quatre ans après, la naissance d'un second fils, qu'on appela Lope, vint doubler son bonheur.

Maintenant que l'on connaît Lope, l'on peut imaginer la vivacité, l'ardeur de sa tendresse paternelle. Carlos, son premier né, était pour lui la cause d'inquiétudes charmantes. L'enfant n'avait guère que trois ou quatre ans, que déjà il se demandait avec anxiété vers quelle carrière il le dirigerait, si vers les lettres, si vers les armes; et l'ayant fait peindre à cet âge, il voulut qu'on ajoutât au portrait des accessoires symboliques, un casque posé sur un livre, avec cette devise : *Fata sciunt* (c'est le secret du destin). Lope révélait ainsi lui-même sa secrète pensée.

En même temps il traitait Carlos avec une gravité toute espagnole et toute chrétienne. Ayant achevé les *Pasteurs de Bethléhem*, pastorale sacrée, voici en quels termes il lui dédie ce poëme : « Cette prose et ces vers adressés à l'Enfant-Dieu conviennent à votre jeune âge. S'il daigne vous accorder de longues années et que vous veniez à lire une *Arcadie* de pasteurs profanes, vous y verrez mon ignorance, comme dans celle-ci mon désabusement. Commencez à étudier en Christ en lisant son enfance; ce sera lui qui vous enseignera comment vous devez vous conduire dans la vôtre. Puisse-t-il vous garder! Votre père. »

Enfin d'autres fois Lope s'abandonnait avec délices au bonheur dont il jouissait. Dans une épître adressée au docteur Mathias de Porras, il l'a décrit d'une manière adorable : « Les tempêtes de l'amour étaient enfin apaisées, je n'avais plus à redouter ses fureurs. Chaque matin, avec l'aube, je voyais s'éveiller à mes côtés l'aimable et gracieux visage de ma douce épouse, sans souci de savoir par quelle porte m'évader. Les joues brillantes de l'éclat du lis et de la rose, mon petit Carlos me ravissait l'âme par la gentillesse de son babil

enfantin, et je m'oubliais à le voir folâtrer et bondir comme un jeune agneau sur le pré. Chacune des paroles bégayées par cette langue encore inhabile était pour nous un oracle, et nous nous disputions les lèvres chéries qui l'avaient prononcé. Je m'habillais lentement, je remerciais l'éternelle Providence des biens qu'elle m'avait accordés, et, charmé de telles matinées succédant à des nuits si sombres, je déplorai plus d'une fois les égarements de ma vie... Ensuite je me retirais pour aller consulter mes livres et pour écrire... Souvent, l'heure du repas arrivée, comme on m'appelait, je répondais avec humeur qu'on me laissât tranquille, tant l'étude est puissante, tant elle nous captive fortement! Mais alors, tout perles et tout fleurs, mon Carlos paraissait pour m'appeler à son tour. M'illuminant de ses regards et m'entourant de ses bras, il m'entraînait par la main, et moi, l'âme enchantée, je le suivais jusqu'au siége où il m'établissait à côté de sa mère. »

Admiré et applaudi du public, entouré d'une famille qu'il aimait si tendrement, ce pauvre Lope était trop heureux. Les jours de douleur approchaient. A la huitième année de son âge, le petit Carlos, cet enfant adoré, est enlevé par une mort cruelle; et peu après, à la suite d'une grossesse pénible qu'avait terminée un enfantement laborieux, doña Juana, l'épouse bien-aimée, va rejoindre le petit Carlos (1607-1608).

On devine aisément dans quelles dispositions Lope dut recevoir ces désastres. Il en fut accablé. La première fois, lorsqu'il perdit Isabelle, il venait à peine de contracter ces liens, et il n'avait pas vingt-cinq ans : un vague instinct devait lui dire que tout n'était pas fini pour lui ; un involontaire espoir devait soulager son cœur. Aujourd'hui, il a vécu vingt ans de la vie conjugale, et il est parvenu à un âge où l'on ne peut guère compter sur les dédommagements de l'avenir. Dans son malheur il tourna toutes ses pensées vers la religion. C'est à cette époque qu'il composa ses *Soliloques*, le plus beau livre ascétique, à mon avis, et le plus éloquent que l'on ait écrit en Espagne : on y voit une âme qui, renonçant désormais aux amours de la terre, aux amours qui finissent, s'est donnée tout entière à Dieu. Ce n'était pas assez. Depuis longtemps Lope figurait parmi les familiers de l'inquisition [1];

[1] Les familiers de l'inquisition n'exerçaient aucune magistrature. C'était un

il pensa à s'attacher plus intimement et d'une manière indissoluble à l'Église. Après un noviciat de quelques mois, après s'être préparé par toute sorte d'œuvres de piété et de charité, il prit l'habit du tiers-ordre de Saint-François, et en 1609 il était prêtre.

Dès ce moment de nouveaux devoirs, des habitudes nouvelles se mêlèrent à la vie de Lope. Tous les matins, en se levant, il disait la messe dans un oratoire qu'il avait fait construire dans sa maison [1]; et l'on a même noté comme une particularité remarquable, qu'il célébrait le saint sacrifice avec un tremblement et des larmes qui témoignaient d'une émotion extraordinaire. A certains jours de la semaine, il se donnait la discipline, et, dit-on, sans s'épargner. Enfin s'étant fait recevoir membre de la congrégation des prêtres nés à Madrid, il remplit avec une scrupuleuse exactitude tous les devoirs auxquels ce titre l'obligeait. Délivrer les prisonniers, vêtir les pauvres, visiter les hôpitaux, soigner les prêtres malades, et quand ils succombaient, les accompagner à la dernière demeure : tels étaient ces devoirs. Nommé bientôt chapelain de l'association, Lope ne se distingua de ses confrères que par son zèle et son dévouement.

Nous voilà bien loin du théâtre. Lope cependant n'y avait point renoncé. L'année même où il fut reçu prêtre, en 1609, il composa son *Nouvel art dramatique*, et joignant l'exemple au précepte, il se mit de nouveau à écrire des comédies.

Il passa ainsi une dizaine d'années, partageant son temps entre le culte de la poésie, l'éducation de ses enfants, et des pratiques de dévotion. Il n'avait qu'une seule distraction : un petit jardin (*huertecillo*) attenant à sa maison. Ce jardin avait quelques pieds d'étendue, et contenait une douzaine de fleurs, deux arbres, une vigne, un oranger et une fontaine rustiquement formée de débris de vase en terre cuite. Mais ce petit jardin, l'imagination de Lope, comme une fée puissante, l'agrandissait à volonté et l'ornait avec une richesse, une magnificence sans égale. Regardez ces cascades jaillissantes, ces orgueilleux obélisques, ce lac sur lequel de nom-

titre purement honorifique; les gentilshommes de petite noblesse le sollicitaient pour faire constater la pureté de leur race au point de vue catholique.

[1] Lope demeurait rue de *Francos*, à quelques pas de la rue *del Leon*, où demeurait Cervantes.

breuses barques courent à pleines voiles, semblables à des cygnes qui nagent les ailes déployées; ces allées de platanes où la vue plonge et se perd, ayant rangées sur leurs bords les statues des grands hommes de tous les pays et de tous les temps, etc., etc., etc. C'est Lope lui-même qui, dans une épître au licencié Francisco de Rioja, s'est amusé à nous décrire ainsi son jardin idéal.

Vers 1620, on voit gracieusement apparaître dans la maison de Lope une jeune fille nommée Marcela, qui semble l'ange protecteur du vieillard. Qui était Marcela? demanderez-vous. C'est à quoi il serait difficile de répondre d'une manière précise. Montalvan ne parle d'elle qu'avec une réserve extrême, comme d'une proche parente de Lope. Lope, dans plusieurs de ses ouvrages, la nomme l'objet chéri de son amour. Marcela était d'ailleurs une jeune fille d'une rare distinction. En lui dédiant, en 1620, l'une de ses plus jolies pièces (*El remedio en la desdicha*), Lope lui parlait ainsi : « J'ai dans mes jeunes années tiré cette pièce de la *Diane* de Montemayor, et vous pouvez y lire cette histoire, dont les chroniques des guerres de Grenade nous attestent la vérité. Mais si l'on doit plus encore au sang dont on est sorti qu'au plaisir de son intelligence, faites à mon travail la grâce de le lire, et corrigez les défauts de ma jeunesse avec votre esprit; car, malgré votre âge si tendre, il brille d'un tel éclat, que sans doute la nature, qui l'avait demandé au ciel pour la consolation et le dédommagement de quelque laide, vous l'a donné par mégarde. C'est du moins mon opinion, et nul de ceux qui vous ont vue ne prendra ce langage pour une flatterie. Que Dieu vous garde et vous rende heureuse, bien que vos qualités vous doivent empêcher de l'être, surtout si vous héritez de ma destinée! Mais alors puissiez-vous avoir des consolations aussi douces que celles qu'il m'a données en vous! Votre père. »

Au moment où Lope se félicitait des consolations que lui donnait Marcela, celle-ci, inspirée sans doute par des motifs de l'ordre le plus élevé, songeait à se séparer de l'homme dont elle était l'orgueil et la joie. A l'âge de quinze ans, elle entra dans l'ordre des carmélites déchaussées. Lope lui-même nous a raconté cela dans une de ses épîtres les plus intéressantes, et son récit a un cachet singulièrement espagnol. Un jour, au matin, Marcela vient le trouver dans son cabinet d'étude.

Elle désire lui soumettre un projet sérieux... elle voudrait se marier... et celui qu'elle a choisi est tout ce qu'il y a jamais eu parmi les hommes de plus noble, de plus charmant, de plus aimable. Ce fiancé, cet époux, c'était le Christ! Lope essaye vainement de changer ses résolutions; elle demeure inébranlable et prononce ses vœux. Quelle lutte s'établit dans le cœur de Lope entre la religion et l'amour paternel, vous le devinez. Elle, qu'il couvrait d'or et de soie, elle porte une robe d'une étoffe grossière! elle, si délicate, elle dort sur la dure! Que de regrets, que de douleurs pour celui qui aimait Marcela et prenait soin d'elle plutôt encore comme un amant que comme un père (*mas galan que padre*[1])!

Cependant, malgré la sévérité de la règle, toute communication ne fut pas abolie entre Lope et Marcela. D'ailleurs, chaque semaine, à un jour fixé, il venait célébrer la messe à la chapelle des Carmélites. Durant le saint sacrifice, il y avait sans doute entre ces deux âmes,—l'une si grande et si belle malgré ses faiblesses, l'autre toute pure et toute céleste,—un mystérieux échange d'indicibles sentiments, et peut-être toutes deux éprouvaient-elles, quoique pour des motifs bien différents et avec des nuances diverses, les sublimes douceurs d'une expiation.

L'année suivante, Lope vit également s'éloigner le jeune Lope, son second fils, qui avait remplacé Carlos dans ses affections. Ce jeune homme avait, à ce qu'il paraît, des dispositions pour la poésie; mais Lope s'efforça de l'en détourner. En lui dédiant la pastorale de *Jacinto*, la première pièce qu'il eût faite, il lui disait : « Si le malheur ou vos dispositions naturelles voulaient que vous fissiez des vers (ce dont Dieu vous préserve!), que du moins la poésie ne soit pas votre unique occupation... S'il m'est permis de me citer en exemple, alors même que vous vivriez beaucoup d'années, vous rendrez difficilement à votre patrie autant de services que moi. Cependant quelle a été ma récompense? Une maison fort modeste, une table à l'avenant, et un petit jardin dont la culture est ma seule distraction... La gloire, dites-vous, me dédommagera! Ne le croyez point; rappelez-vous cet emblème adopté par un savant de notre temps, et consistant en un miroir sus-

[1] Epître à don Francisco de Herrera.

pendu à un arbre, contre lequel des enfants lancent des pierres : *periculosum splendor!* J'ai écrit neuf cents comédies, douze livres en prose et en vers sur divers sujets, et tant d'autres ouvrages, que ce qui est imprimé n'égale point, tant s'en faut, ce qui reste à imprimer encore. Eh bien, je me suis attiré des ennemis, des censures, des jalousies, du blâme et des soucis; j'ai perdu un temps précieux, et j'ai atteint la vieillesse, *non intellecta senectus*, comme dit Ausone, sans pouvoir vous laisser autre chose que ces avis inutiles. Je vous dédie cette comédie, parce que je l'ai écrite à l'âge où vous êtes, et pour que vous voyiez bien, quoique cet ouvrage ait été applaudi, quelle fut la faiblesse de mes commencements : à condition toutefois que vous ne me prendrez pas pour modèle; car cela vous exposerait à être, comme moi, applaudi de la foule, mais estimé de peu de gens. Dieu vous garde! »

En donnant ces conseils, remarque un des précédents biographes, Lope aurait peut-être désiré qu'ils ne fussent point suivis. Mais son fils les prit au sérieux, et renonçant aux lettres, entra dans la carrière des armes. Il avait seize ans. C'était à peu près l'âge où son père lui-même s'était autrefois engagé. Dans une pièce de vers déjà citée, Lope, qui raconte à un de ses amis ce qui se passe, prévoit ses reproches. Quoi! votre fils! votre fils unique! vous le laissez partir, au lieu de le garder près de vous! — Que voulez-vous? répond le pauvre Lope, il dit qu'il n'aime que la guerre! — Le jeune homme partit donc. Il fut placé sous le patronage du marquis de Santa-Cruz, fils ou petit-fils du célèbre capitaine sous lequel le vieux Lope avait fait la campagne de Portugal, près d'un demi-siècle auparavant.

Quelques années plus tard, ce fut le tour de Feliciana. Un mariage fut arrêté pour elle avec un cavalier de bonne maison, nommé don Louis Usategui, lequel, à ce que me ferait croire son nom, devait être originaire des provinces septentrionales de l'Espagne. Mais don Louis n'avait qu'un bien fort modique, et il attendait une dot. Malheureusement le pauvre Lope avait dépensé au fur et à mesure l'argent qu'il tirait de ses comédies, et il était fort embarrassé. Comment faire? à qui s'adresser? Après y avoir bien réfléchi, il songea au roi Philippe IV, de qui il n'avait jamais rien sollicité, et il lui adressa en vers le placet suivant :

« Lope dit, sire, qu'il a servi votre aïeul de son épée en Angleterre. Il ne fit rien de bon alors, et a fait moins encore depuis; mais il avait du zèle et du courage.

» Il a servi votre père de sa plume. Si elle n'a pas étendu son vol pour porter les louanges de ce prince d'un bout du monde à l'autre, c'est la faute de son peu de mérite, mais non de son désir de servir son roi.

» Lope a une fille et beaucoup d'années. Les Muses lui ont donné de l'honneur et non des rentes; il est pauvre en actif, riche en passif. Dieu crée, le soleil fait croître, le roi soutient. Créez-moi, augmentez-moi, réparez mes maux; je suis en marché d'un fiancé.

» La fortune me menace, la foi seule me reste. Donnez-moi, grand Philippe, une part dans vos richesses, et puissiez-vous avoir plus d'or et de diamants que je n'ai de rimes à mon service! »

Il était impossible d'implorer l'assistance d'un roi avec plus de dignité et de noblesse; et malgré le mauvais état où se trouvaient dès lors les finances d'Espagne, on aime à croire que Philippe IV donna généreusement de quoi doter la fille du poëte.

Après s'être séparé de Marcela et de ses enfants, Lope se sépara de la comédie. Il fut pris de quelques scrupules, un peu tardifs, et rompit avec elle. Il y avait quarante années qu'il travaillait pour le théâtre (1630).

Il n'avait d'ailleurs rien perdu de sa facilité ni de sa verve, et voici un trait qui montre ce qu'était cette puissante vieillesse. Le narrateur est Montalvan. Ils faisaient ensemble une comédie intitulée *le Tiers-ordre de Saint-François*. Ils devaient écrire chacun un acte et s'étaient partagé le troisième. Chacun d'eux fit son acte le premier jour. Le lendemain, Montalvan voulant devancer son vieux maître, se lève à deux heures du matin, travaille à la hâte, et à dix heures il a fini. Aussitôt triomphant il court chez Lope. Il le trouve dans son jardin, occupé à émonder un oranger qui avait souffert de la gelée : « Eh bien! s'écrie Montalvan tout joyeux, j'ai fini mon demi-acte.—Et moi le mien, dit Lope froidement. — Et quand donc? reprend Montalvan étonné. — A quoi le vieux poëte : Je me suis levé à cinq heures et j'ai fait ma tâche ; puis, comme il était encore de bonne heure, j'ai écrit une épître en cin-

quante tercets ; ensuite, après avoir déjeuné de friture, je suis venu arroser mon jardin. Mais je vous avoue que je commence à être fatigué. » Vous remarquerez, je vous prie, que Lope de Vega avait alors près de soixante-dix ans. Sans cela il ne se serait pas trouvé fatigué pour si peu.

Une telle facilité explique comment il a pu, dans un espace de quarante années, composer quinze cents pièces, et comment sur ce nombre il en a composé plus de cent en vingt-quatre heures. Il n'y a point de doute à élever sur ces chiffres. Lope de Vega les a lui-même précisés dans une pièce de vers adressée à Claudio Conde, cet ami généreux de sa jeunesse persécutée, qu'on retrouve avec plaisir l'ami préféré de sa glorieuse vieillesse.

En récompense de ces immenses travaux, Lope vieillissant était comblé d'honneurs. L'inquisition l'avait nommé le chef de ses familiers. En 1628, le pape Urbain VIII lui avait écrit de sa propre main, en le nommant chevalier de Malte et docteur en théologie. Le roi et la reine d'Espagne, quand ils le rencontraient sur leur passage, faisaient arrêter leur carrosse pour mieux contempler l'illustre vieillard. Mais ce qui ne devait pas moins flatter Lope, c'était la popularité dont il jouissait. Son portrait se trouvait dans toutes les maisons. Son nom était devenu un éloge : pour dire d'une chose qu'elle était belle, rare, curieuse, on disait proverbialement qu'elle était de Lope (*es de Lope*). Enfin, chaque fois qu'il paraissait dans les rues de Madrid, aussitôt les fenêtres, les balcons, les portes s'emplissaient de gens qui cherchaient à le voir. Femmes, enfants, vieillards, se le désignaient l'un à l'autre avec amour et fierté. Tous l'entouraient, le bénissaient comme le poëte de l'Espagne, le poëte qui avait par ses ouvrages agrandi et assuré la gloire nationale.

D'une complexion saine et vigoureuse, et ayant l'habitude de faire beaucoup d'exercice, Lope parvint, exempt d'infirmités, jusqu'à un âge assez avancé. Mais au commencement de l'année 1635, il éprouva deux chagrins très-vifs, dont un seul, dit Montalvan, sans s'expliquer d'ailleurs à cet égard, eût suffi pour abattre le plus grand courage. Dès lors, il fut en proie à une profonde mélancolie.

Le 6 d'août, ayant dîné avec Montalvan et un ami com-

mun, on l'entendit exprimer le souhait d'une mort prompte. Ces vœux ne devaient pas tarder à être exaucés.

Le vendredi, dix-huitième jour du même mois (il avait composé la veille un sonnet sur la mort d'un gentilhomme portugais), il se leva de grand matin, à son ordinaire, célébra sa messe, arrosa son jardin, et quoiqu'il fût indisposé, il ne voulut ni enfreindre le jeûne ni s'exempter de la discipline. Dans la soirée, il sortit pour assister à des thèses de médecine et de philosophie que l'on devait soutenir au collége des Écossais. Là il se trouva mal, et l'on fut obligé de l'emporter chez lui. Il se mit au lit. On le purgea, on le saigna, inutilement. Le dimanche 20, sur le soir, d'après le conseil du médecin du roi, qui était son ami, Lope demanda les derniers sacrements, qui lui furent administrés. La triste cérémonie terminée, il envoya chercher sa fille Feliciana et lui donna sa bénédiction. Il fit ensuite ses adieux à ses amis, leur tenant les discours les plus pieux, leur recommandant la paix, la concorde, la charité. « La véritable gloire, disait-il à Montalvan, est dans la vertu, et je donnerais volontiers tous les applaudissements que j'ai reçus pour avoir fait une bonne action de plus. » Puis, se tournant vers une image de Notre-Dame d'Atocha, à laquelle il avait une dévotion particulière, il pria la Vierge de lui continuer sa protection, et puisqu'elle tenait dans ses bras celui qui devait le juger, de l'intercéder en sa faveur. Il était épuisé : on le laissa. Il passa une nuit très-agitée. Le lendemain lundi, bien qu'il eût conservé la plénitude de ses facultés, il pouvait à peine s'exprimer distinctement, et ses amis ne voyaient que trop que le moment solennel était venu. Agenouillés dans sa chambre, ils priaient et pleuraient. Un religieux prodiguait au malade de pieuses exhortations. Lui, les yeux levés vers le ciel, les lèvres appuyées sur un crucifix, il écoutait dans un saint recueillement, quand tout à coup on entendit une voix mourante prononcer faiblement les noms de Jésus et de Marie. Le grand poëte avait cessé de vivre.

Les funérailles furent magnifiques. Le duc de Sessa, que Lope avait nommé son exécuteur testamentaire, se montra digne d'une si haute marque de confiance. Mais ce qui honorait bien mieux la mémoire du défunt, ce fut l'empressement des Espagnols de toutes les classes. Tout ce qu'il y avait

à Madrid de grands seigneurs, de personnages titrés, de poëtes, de savants, d'artistes, suivait le convoi, entourant avec toute sorte d'égards le neveu et le gendre de Lope. Toutes les congrégations religieuses, sans être appelées, étaient venues. Les fenêtres, les balcons étaient remplis de curieux; les rues en étaient encombrées, et cependant le convoi, après avoir traversé à grand'peine les flots épais de la foule, s'étendait d'une extrémité à l'autre de la ville. A la prière de Marcela, on avait fait un détour pour passer devant le couvent des Carmélites déchaussées. Elle avait voulu rendre un dernier hommage à celui qu'elle avait aimé d'une affection si touchante. Le convoi défila donc sous ses yeux; et lorsque l'illustre mort fut arrivé devant le monastère, porté par ses confrères de la congrégation des pauvres prêtres, le visage découvert, suivant l'usage d'Espagne, il y eut un repos de quelques instants. Puis le convoi reprit sa marche vers l'église de Saint-Sébastien, où la messe funèbre fut célébrée avec beaucoup de solennité; et l'on a remarqué qu'à la fin de la cérémonie, au moment où l'on descendit le cercueil du catafalque pour le porter dans le caveau qui lui était préparé, l'assistance fit entendre un profond gémissement, comme si l'Espagne n'eût perdu que de ce moment le premier et le plus grand de ses poëtes.

Lope était de taille moyenne, bien fait et agile. Le visage très-beau. Une physionomie d'aigle.

D'une propreté irréprochable sur sa personne, il aimait les meubles élégants, les tableaux, les livres. Peu soucieux de ses intérêts personnels, il portait dans les affaires de ses amis un zèle, une activité sans égale. Dans le monde, poli avec les hommes, galant avec les dames, et le causeur le plus éloquent et le plus aimable [1]. Il ne pouvait souffrir, ni ceux qui demandent l'âge d'une personne, à moins que ce ne soit avec une intention de mariage, ni ceux qui prennent du tabac en présence de leurs supérieurs, ni les gens d'église qui allaient

[1] Voici à ce propos un extrait d'une lettre du célèbre Lingendes qui m'a paru assez curieux : « Je vous envoye le sonnet de Lope qui, à mon gré et selon sa réputation, est le meilleur esprit et l'homme qui parle le mieux que j'aye veu en toute l'Espagne. » Lettre du Sr D. L. escritte de l'Escurial à mademoiselle de Mayenne. — Paris, 1612.

consulter les devineresses, ni les vieillards qui se teignent les cheveux, ni enfin les hommes qui parlent mal des femmes, ingrats envers le sexe auquel ils doivent leur mère.

Rieur et malin, habile à lancer le trait, jamais, quoique souvent attaqué, il n'a composé de satire. « J'ai toujours détesté la satire, dit-il dans une de ses comédies. Une satire, selon moi, fait plus de tort à son auteur qu'à ceux contre qui elle est dirigée. Ce genre d'ouvrages ne convient qu'aux méchants [1]. » Et dans son *Nouvel art dramatique :* « Piquez, dit-il aux poëtes, mais ne blessez pas ; car celui qui outrage ne doit attendre ni faveur dans le présent, ni renommée dans l'avenir. » Et après tout, qui aurait-il attaqué? « J'aime ceux qui m'aiment, disait-il un jour à Montalvan, et je ne hais pas ceux qui me haïssent. »

Non content de s'interdire tout écrit satirique, il prenait plaisir à placer dans ses comédies l'éloge de tous les hommes qui, soit dans les lettres, soit dans les arts, soit dans les sciences, soit dans la politique ou la guerre, avaient ajouté quelque chose à la gloire de la patrie. C'était à ses yeux un devoir civique. Il cherchait toutes les occasions de l'accomplir, et s'en vantait. Mais nul de ses compatriotes n'a été plus loué par lui que Cervantes, le seul de ses rivaux qu'il pût sérieusement redouter. Il le regardait comme un maître d'éloquence, le mettait sur la ligne d'Homère et de Virgile, et rappelait sans cesse de la manière la plus flatteuse la glorieuse blessure que le grand écrivain avait reçue à Lépante. « Bien qu'il n'ait qu'une main, dit-il quelque part, il a écrit pour l'immortalité [2]. » Il est vrai de dire que ces éloges, Cervantes, en homme généreux, les lui a bien rendus.

Jamais pauvre ne frappa à sa porte sans obtenir quelque secours ; seulement, afin de ne pas perdre trop de temps, il avait la précaution de tenir toujours prête sur sa table de travail la monnaie qu'il voulait distribuer. Venait-il un vieux

[1] Voyez *la Viuda de Valencia.*

[2] Dans la notice qui précède sa belle traduction de *Don Quichotte*, M. Viardot, parlant de l'effet produit par l'apparition du *Don Quichotte*, dit que Lope « eut la courtoisie d'avouer que Cervantes ne manquait *ni de grâce ni de style.* » Je supplie M. Viardot, au nom de Lope, de vouloir bien m'accorder une légère rectification sur ce point, dans quelqu'une des prochaines éditions du *Don Quichotte* français.

prêtre réduit au dénûment, il l'habillait de la tête aux pieds. Un jour même il s'oublia au point de donner toute sa garde-robe, et quand il voulut sortir il ne trouva plus chez lui de quoi se vêtir convenablement.

J'ai parlé du zèle avec lequel il s'acquittait des devoirs auxquels il était obligé comme membre de la congrégation des prêtres nés à Madrid. Au nombre de ces obligations, ai-je dit, était celle d'accompagner ceux qui mouraient à la dernière demeure. Dans une de ces cérémonies, comme on venait d'arriver au champ du repos, Lope, déjà avancé en âge, témoigna le désir d'ensevelir lui-même le défunt. Les assistants voulurent, mais en vain, épargner ce pénible office à sa vieillesse. Ayant dépouillé son manteau ecclésiastique, il descend dans la fosse pour recevoir le cadavre, l'étend sur la couche funèbre, et ne se retire qu'après avoir pieusement jeté sur ces restes les premières pelletées de terre.

Mais voici peut-être quelque chose de plus beau encore. Un jour, un je ne sais quel homme, sans respect pour son habit, sans respect pour son âge et sa gloire, l'insulte. Lope lui représente ses torts. « Eh bien ! dit l'autre, furieux, si vous n'êtes pas content, marchons ! — Oui, marchons, réplique aussitôt le vieux soldat devenu prêtre... Marchons à l'autel, moi pour y dire une messe, vous pour me la servir. » — Quelle présence d'esprit et quelle force d'âme ! Ne trouvez-vous pas qu'il y a dans ce trait quelque chose d'héroïque?

Arrêtons-nous ; il est temps d'achever. Maintenant, si je ne m'abuse, on connaît Lope ; on connaît sa vie, ses mœurs, ses goûts, son caractère ; et l'on demeure persuadé comme nous, que, malgré ses faiblesses, inséparables d'une organisation vive et sensible, le grand poëte était en même temps un homme excellent et un grand homme.

§ II.

Lope de Vega a composé : 1° deux poëmes héroïques d'invention, *la Beauté d'Angélique* et *la Jérusalem conquise;* 2° quatre poëmes tirés de la mythologie, *Circé*, *Andromède*, *Philomèle*, et *Proserpine;* 3° quatre poëmes dont le sujet a été emprunté à l'histoire, *Saint Isidore*, *la Dragontea*, *la Couronne tragique*, et *Notre-Dame de la Almuneda*; 4° un poëme burlesque, *la Gatomachie;* 5° plusieurs poëmes descriptifs ou didactiques, *la Description de la Tapada*, *la Madelaine*, et *le Nouvel art dramatique;* 6° une foule de sonnets, de romances, d'odes, d'élégies, d'épîtres; 7° plusieurs ouvrages mêlés de prose et de vers; 8° huit nouvelles en prose; 9° plusieurs ouvrages didactiques en prose, ainsi que des préfaces, des dédicaces; 10° et enfin, quinze cents comédies, et un nombre indéterminé d'autos et d'intermèdes. Notre intention n'est pas d'examiner aujourd'hui toute cette œuvre immense. Nous nous bornerons pour le moment au théâtre de Lope, et encore nous contenterons-nous de considérer d'une manière générale sa théorie dramatique, les qualités principales qui distinguent ses comédies, et l'esprit qui les anime.

A proprement parler, Lope de Vega n'est pas le premier dramatiste espagnol qui ait écrit dans un système opposé à celui d'Aristote. Mais avant lui il n'y avait que des essais partiels et sans portée: les meilleurs esprits, à la tête desquels il faut placer Cervantes, hésitaient incertains entre la forme des anciens et une forme nouvelle. Lope parut, et consacrant par son exemple, par ses préceptes, la théorie moderne, il entraîna tout à sa suite, et les poëtes et la nation. Voilà pourquoi l'on doit, selon nous, le regarder comme le vrai fondateur de la comédie espagnole.

A la même époque où Lope fondait la comédie espagnole, en Angleterre Shakspeare créait son drame [1]; et tous deux ont assis leur théâtre sur les mêmes principes, le

[1] Lope de Vega commença un peu avant Shakspeare à travailler pour le théâtre. Il entra dans la carrière, avons-nous dit, de 1590 à 1592. La première pièce de Shakspeare est de 1595, et, selon Pope, au plus tôt de 1597.

mélange des genres et l'indépendance des unités. Comment expliquer cette singulière coïncidence? Comment ces deux poëtes, séparés par tant de causes, d'un génie si divers, et inconnus l'un à l'autre, se sont-ils trouvés d'accord sur la théorie de l'art?

On a pensé, on a dit que les deux nations étaient barbares, et que nos poëtes se ressentaient de la barbarie de leur pays et de leur temps. L'histoire repousse cette explication. En Angleterre le siècle de Shakspeare est en même temps le siècle d'Élisabeth et de Bacon, c'est-à-dire de la science politique et de la philosophie. Et d'ailleurs, Shakspeare, en qui l'on voit tant de grâce et de délicatesse avec une si profonde connaissance des hommes et des choses, Shakspeare seul ne prouverait-il pas une haute culture d'esprit, une civilisation très-avancée? — En Espagne, le siècle où naquit Lope est, sans contredit, l'époque la plus glorieuse de la nation, celle où elle a possédé le plus d'influence et de grandeur. Elle domine le continent d'Europe, et règne sur l'Amérique. Jamais peut-être on n'avait vu une semblable puissance. Au dedans, des mœurs pleines d'élégance et de noblesse; les vieillards honorés, respectés; les femmes entourées d'ardents hommages et d'un dévouement chevaleresque. On trouve, il est vrai, chez ce peuple, en matière de religion, d'étroits préjugés, une intolérance farouche; mais les mêmes préjugés, la même intolérance, tout au moins, existent aussi un siècle plus tard en France, sous Louis XIV. Comparez, par exemple, l'expulsion des Morisques et la révocation de l'édit de Nantes, et vous demeurerez convaincu que celle-ci, plus inique dans son principe, fut dans les mesures employées plus cruelle[1]. Et cela empêche-t-il la France d'alors d'être une admirable nation, et très-civilisée? Au point de vue littéraire, le génie espagnol, en se maintenant original, se perfectionnait par l'étude des modèles de l'antiquité et de l'Italie; chaque jour se révélaient des poëtes du plus rare talent, et le peuple charmé appelait cette brillante époque son *siècle d'or*. Enfin, quant à Lope, outre les connaissances

[1] Philippe II avait affaire à des hommes qui descendaient d'une race ennemie, qui parlaient une autre langue, etc., etc. — Philippe II n'osa pas ordonner que les enfants des Morisques fussent enlevés à leurs parents et élevés dans une religion différente.

qu'il avait acquises dans ses voyages, et sans compter qu'il parlait et écrivait les principales langues de l'Europe moderne, il possédait en savant les littératures de la Grèce et de Rome; il avait lu, plus complétement qu'on ne fait aujourd'hui, leurs poëtes, leurs orateurs, leurs philosophes; et nous avons de lui des vers latins que ne désavouerait point, je suis sûr, le plus habile de nos professeurs en Sorbonne.

C'est pourquoi lorsqu'on voit les fondateurs du théâtre moderne établir une théorie nouvelle, au lieu de les accuser d'ignorance, il faut chercher si cette théorie ne tient pas nécessairement à la nature des choses.

Chez les anciens le théâtre était né de l'ode ou de l'hymne. On avait d'abord célébré les demi-dieux, les héros de la mythologie, en des chants lyriques; ensuite à ces chants on ajouta une action et quelques personnages; et ceux-ci durent se mouvoir avec une majestueuse solennité dans une sphère idéale. Le fait mis en action était d'une extrême simplicité : point d'épisodes, point de détails qui eussent rappelé d'une façon trop précise les souvenirs de la vie commune. Or, l'action étant fort bornée, elle pouvait, elle devait s'accomplir sur un terrain et dans un espace de temps peu étendus, en un lieu, en un jour.

Les fondateurs du théâtre moderne partirent, comme les anciens, des traditions nationales; et comme dans ces traditions se trouvaient le mélange d'homme des classes les plus élevées et les plus humbles, le récit des choses les plus nobles et les plus prosaïques, ce caractère des traditions dut se retrouver dans le drame. Et de ce conflit de personnages, de passions et d'intérêts, il résulta un nombre plus considérable d'incidents, d'événements, une unité plus vaste, plus compliquée, plus variée. Et dès lors, on le conçoit sans peine, le poëte fut obligé de faire passer son action en différents lieux et dans un plus long temps.

Les poëtes français du dix-septième siècle, qui ont laissé de si beaux ouvrages empreints d'un jugement supérieur, ont préféré la théorie ancienne. Mais aussi il faut se rappeler qu'ils n'ont dramatisé aucun sujet emprunté à l'histoire nationale, et qu'ils ont traité presque exclusivement des sujets grecs et romains. N'est-ce pas une preuve de plus que la forme du drame est impérieusement commandée par la nature des fictions?

Dans son *Nouvel art dramatique*, Lope, parlant de sa théorie, se donne l'épithète de *barbare*, et s'accuse d'avoir composé contre les règles pour plaire à un grossier public[1]. Tous les critiques ont pris ces paroles au sérieux. Un seul, Bouterweck, ne s'y est pas trompé : il a reconnu que Lope plaisantait, et qu'en faisant semblant de se moquer de lui-même, il s'était moqué de ses détracteurs. Là est la vérité. Remarquez, en effet, comme Lope s'exprime à la fin de ce même poëme : « Voilà ce que vous pouvez regarder comme des *aphorismes*, vous qui ne vous préoccupez point des préceptes de l'art ancien. » Ailleurs, dans l'*Eglogue à Claudio*, il dit avec une sorte d'orgueil : « *C'est à moi que l'Espagne doit son art dramatique*, bien que je n'aie point suivi les règles sévères de Térence, etc., etc. » Et dans une préface qu'il écrivit en 1635, l'année même de sa mort, il disait d'une de ses pièces[2] : « Elle est écrite dans le système espagnol, et non selon les règles sévères de l'antiquité grecque et latine ; *car le goût peut changer les règles, comme la mode change les habits, et le temps les coutumes.* » On pourrait multiplier les citations ; mais cela ne suffit-il pas pour montrer que Lope croyait à sa théorie ? Et puis, comment admettre qu'un poëte ayant le moindre respect pour l'art et pour lui-même eût composé quinze cents ouvrages dans un système qu'il eût jugé contraire à la raison et au bon sens[3] ?

Seulement, il faut l'avouer, une autre pensée se joignit au sentiment de son droit pour déterminer Lope. « Jamais, a-t-il écrit, jamais imitateur n'égala son modèle. Le génie ne doit obéir qu'à ses propres lois, et la gloire n'appartient

[1] Voyez à la suite de cette notice la traduction du *Nouvel art dramatique*.

[2] *El castigo sin venganza* (le Châtiment sans vengeance).

[3] Dans un passage d'un ouvrage fort curieux et fort peu connu intitulé *los Cigarrales de Toledo* (les Vergers de Tolède), Tirso de Molina, le premier auteur du *Don Juan*, s'applique à démontrer l'excellence de la comédie nouvelle fondée par Lope de Vega, qu'il appelle le phénix de l'Espagne, la gloire et l'honneur du Mançanarès; puis il ajoute : « Il a dit, il est vrai, en plusieurs endroits de ses écrits, que s'il n'a pas travaillé selon l'art antique, ç'a été pour se conformer au goût déréglé du peuple : mais c'est par modestie qu'il a parlé ainsi, et afin de ne pas être accusé d'orgueil par l'ignorance envieuse, etc.» Tirso de Molina écrivait cela du vivant de Lope, avec qui il était fort lié. —

Voyez *Cigarrales de Toledo* compuestos por el maestro Tirso de Molina, natural de Madrid. Madrid, 1630, in-4°, page 69.

qu'aux esprits originaux[1]. » Déjà convaincu de la légitimité de sa théorie, son amour de la gloire l'empêcha d'hésiter.

Mais quelle que soit l'importance de la forme, elle n'est que secondaire dans un drame. Ce que l'on doit chercher avant tout dans un auteur dramatique, c'est la puissance créatrice, l'art de peindre les mœurs, de peindre les caractères et de les mettre en scène, l'élévation de la pensée, la verve de plaisanterie, le sentiment de l'effet théâtral, et enfin le style. Voilà les qualités par où nous allons essayer de faire connaître Lope.

Si jamais poëte a reçu du ciel la faculté créatrice, faculté si précieuse et si rare, assurément c'est Lope. Nul à cet égard ne fut mieux doué ; nul peut-être ne le fut aussi bien. Et cela je ne le dis pas seulement parce qu'il a composé un nombre infini de pièces, mais parce qu'il a imaginé une comédie toute nouvelle, qui n'est ni la comédie satirique d'Aristophane, ni la comédie judicieuse et honnête, mais un peu froide, des Latins, ni la comédie épigrammatique et licencieuse des Italiens modernes ; comédie brillante, élégante, pleine d'action, de vie, de mouvement, d'une intrigue vive et facile, et constamment remplie par le jeu des plus nobles passions. Pour le fond des choses, comme pour la forme, Lope de Vega a créé un théâtre.

On peut aussi recommander la comédie de Lope sous le rapport de la peinture des mœurs. Il avait beaucoup vu, et, par conséquent, avait beaucoup retenu. A quiconque voudrait connaître l'Espagne de 1580 à 1630, c'est-à-dire à l'une de ses époques les plus intéressantes, ses mœurs, ses coutumes, ses usages, ses idées, ses préjugés, et qui me ferait l'honneur de me consulter sur les documents à lire, je répondrais : Avec Cervantes et les romanciers, lisez Lope de Vega. L'Es-

[1] *... Ninguno lo que imita iguala...*
... Ninguno en el methodo estrangero
Puso su ingenio en el lugar primero.
PHILOMENA, 2ª *parte.*

Michel-Ange pensait sur ce point comme Lope de Vega. On lui rapportait un jour que le sculpteur Baccio Bandinelli se vantait d'avoir fait du groupe de Laocoon une copie supérieure à l'original. « Celui qui marche sur les traces d'un autre, dit le grand artiste, reste toujours en arrière. »

pagne d'alors est dans les comédies et dans les romans, comme la France du dix-septième siècle est dans les mémoires.

Il peint avec le même talent les caractères, surtout les Espagnols, soit du moyen âge, soit des temps modernes. Rois, princes, grands seigneurs, grandes dames, étudiants, militaires, toute la société de son temps vient figurer dans ses comédies. Il a quelquefois placé dans ses pièces des personnages dont il fait les représentants d'une certaine classe [1]; mais le plus souvent, et presque toujours, ce sont des individualités vivement esquissées. Qu'il me soit permis de montrer, par un ou deux exemples, comment il les met en scène.

Un célèbre critique allemand, dont j'admire profondément l'esprit et l'éloquence, et à qui je reprocherai seulement, quand il parle des Espagnols, de substituer trop souvent son imagination, sa fantaisie à la réalité, M. Schlegel s'est fort moqué quelque part des critiques qui font des citations, et, à ce propos, il rappelle ce conte d'un ancien rhéteur, lequel les comparait à un homme qui montrait un fragment de marbre comme échantillon de sa maison. Rhéteur, distinguons. Si votre homme avec son marbre prétendait donner une idée de l'ordonnance et de la grandeur de sa maison, j'en conviens, il était fou. Mais avait-il tort s'il voulait prouver seulement que sa maison était de marbre et non de brique?

La scène que je vais traduire est un *rachat de captifs* [2], sujet que les dramatistes espagnols semblent avoir affectionné, et qui excitait au plus haut point l'intérêt de leurs compatriotes. Nous sommes à Constantinople vers 1570. Nous sommes sur la place du marché. Arrive un homme, un marchand, qui sert d'intermédiaire à un religieux rédempteur de la Trinité, et chargé par lui de racheter un certain nombre de captifs. Cet homme est aussitôt entouré par une foule de malheureux, lesquels s'efforcent d'attirer son attention.

PREMIER CAPTIF.

Seigneur, ayez pitié d'un pauvre malheureux qui a été quatorze ans captif, soit à Tripoli, soit dans cette ville.

DEUXIÈME CAPTIF.

Et moi, seigneur, ne m'oubliez pas. Je suis sans ressources, et

[1] Voyez *la Dama melindrosa*, *el Desconfiado*, et *los Hidalgos de la aldea*.
[2] Voyez la pièce intitulée *la Sainte ligue* (la Santa liga).

n'ai personne qui puisse rien faire pour moi. Si je ne puis sauver ainsi mon âme, que Dieu la sauve avec son sang ! car mon maître est si cruel que je serai forcé de renier.

TROISIÈME CAPTIF.

Moi, seigneur, je pourrai vous donner la somme marquée sur ce papier. Vous en serez remboursé, je vous assure. Vous ne ferez qu'avancer l'argent de ma rançon.

LE MARCHAND.

Allons! allons! ne soyez pas ainsi tous après moi, puisque vous voyez que je veux votre bien. C'est le père rédempteur qui est venu avec cette mission du ciel.

UNE FEMME CAPTIVE.

Oh! oui, c'est le ciel, le ciel même qui l'envoie. Ayez compassion de moi, seigneur, (*montrant son enfant qu'elle tient par la main*) ainsi que de ce pauvre enfant, dont les mahométans vont s'emparer si vous ne le tirez d'ici. Rappelez au père rédempteur que ces jeunes âmes sont une cire molle sur laquelle ces mécréants peuvent mieux graver leurs préceptes impies. Ce n'est pas pour moi que je vous implore ; c'est pour ce pauvre petit ange, qui m'est mille fois plus cher que ma propre vie.

L'ENFANT.

Oui, seigneur, c'est bien vrai; mon maître me menace chaque jour de m'emmener dans la mosquée, et là de me rendre mahométan.

LA FEMME.

Il a juré qu'il ne tarderait pas à le circoncire. Voyez quelle belle aubaine ce serait pour Lucifer !

LE MARCHAND.

Nous ferons ce que nous pourrons avec notre argent. On s'occupe en ce moment de l'estimation.

PREMIER CAPTIF.

Vous lui promettez son rachat? elle est femme, ce sera plus difficile. Songez plutôt à un pauvre malheureux qui n'a pour se couvrir le corps qu'un xaléco[1], qui n'a pour se nourrir que du biscuit bien dur, et qui est forcé de ramer depuis février jusqu'en octobre. Si encore on ne nous donnait pas la bastonnade !... Je renoncerais à une Turque mon amie, qui ne cesse de me faire des présents, et qui, vive Dieu ! pas plus tard qu'avant-hier, voulait me donner ses bracelets et son collier.

LE MARCHAND.

D'où es-tu?

[1] Morceau de toile qui couvrait la moitié du corps aux endroits que la décence commande surtout de cacher.

PREMIER CAPTIF.

De Majorque.

LE MARCHAND.

Ç'a été bien à toi de refuser.

DEUXIÈME CAPTIF.

Si ce sont les disgrâces qui vous touchent, nous en aurions tous à vous conter, et ceux que vous laisseriez ici ne le céderaient guère à ceux que vous emmèneriez.

LE MARCHAND.

Patience, mes amis! patience! il ne faut pas désespérer. Aujourd'hui est venue la Trinité, demain ce sera le tour de la Merci [1]; et si nous ne pouvons vous racheter, c'est elle qui mettra fin à votre malheur.

LA FEMME.

Si la Trinité nous abandonne, comment pourrions-nous compter sur la Merci?

L'ENFANT.

Dites-moi, seigneur, si, comme me l'enseigne ma mère, Dieu le fils, la seconde personne de la Trinité, en se faisant homme a racheté le monde, pourquoi donc ne vient-il pas aussi nous racheter, nous qui sommes ici esclaves?

LE MARCHAND.

C'est que dans cette circonstance, ce mot *trinité* désigne tout simplement un ordre religieux, et le rédempteur qui arrive est un homme et non pas un dieu. C'est un père trinitaire, et vous autres l'appelez rédempteur parce qu'il s'occupe du rachat des esclaves.

L'ENFANT.

Cela doit être comme vous dites; car s'il était Dieu, il nous rachèterait tous.

LE MARCHAND.

Bien, mon enfant! Pour cette belle réponse, je vous mets sur ma liste.

L'ENFANT.

Je n'y tiendrai pas beaucoup de place, étant si petit.

LE MARCHAND.

Mais je ne puis emmener deux personnes de la même famille. Il faudra que votre mère reste ici.

L'ENFANT.

S'il en est ainsi, oh! alors pardonnez, mais laissez-moi ici à sa place. Je vous promets à tous deux de ne jamais oublier Dieu ni que je suis chrétien.

[1] Les Pères de la Trinité et les Pères de la Merci s'occupaient concurremment du rachat des captifs.

LE MARCHAND.

A cause de la reconnaissance et de l'attachement que vous témoignez à votre mère, je me vois obligé de la racheter avec vous, et il faut, elle aussi, que je l'inscrive. (*A la Femme.*) Comment vous nommez-vous?

LA FEMME.

Je me nomme Constance.

LE MARCHAND.

Et vous, mon enfant?

L'ENFANT.

Marcelo.

LA FEMME.

Mon enfant! c'est le ciel même qui t'a inspiré quand tu parlais, et je te dois la vie.

LE MARCHAND.

De quel pays?

LA FEMME.

De Chypre.

LE MARCHAND.

De quelle ville?

LA FEMME.

De Nicosie.

LE MARCHAND.

C'est bien. — Et vous, bon vieillard, comment vous nomme-t-on?

TROISIÈME CAPTIF.

Dieu vous récompense de votre charité, monseigneur! Je me nomme Juan de Lescano, et je suis Espagnol.

DEUXIÈME CAPTIF.

Dites donc de quel pays.

TROISIÈME CAPTIF.

De Séville.

LE MARCHAND.

Et vous, mon ami?

DEUXIÈME CAPTIF.

Moi, seigneur, je suis de Marzagan.

LE MARCHAND.

Votre nom?

DEUXIÈME CAPTIF.

Je m'appelle Pedro.

LE MARCHAND.

Et vous, d'où êtes-vous?

PREMIER CAPTIF.

D'Alicante, et je suis pêcheur.

LE MARCHAND.

Comment vous appelez-vous?

PREMIER CAPTIF.

Juan de Flores.

LE MARCHAND.

Allons! c'est bien, je vous emmène tous.

L'ENFANT.

Quoi! mère, nous nous en allons?

LA FEMME.

Oui, mon enfant.

L'ENFANT.

Tout de suite? tout de suite?

LA FEMME.

Oui, mon amour chéri.

L'ENFANT.

Faites-y bien attention. En arrivant là-bas, ne manquez pas de m'acheter une épée, et tous les Turcs que nous rencontrerons, je les tuerai!

Il est inutile de faire remarquer au lecteur la vérité de cette scène et l'art avec lequel sont posés les divers personnages, qui tous sont vivants. Ce marchand, un peu froid d'abord, mais sensible et humain, et qui se laisse émouvoir par l'expression d'un sentiment élevé; les captifs qui menacent adroitement de renier; la femme dolente et pieuse; l'enfant spirituel et vif, confiant dans ses forces, qu'il n'a pas encore éprouvées, et se livrant aux petites forfanteries de son âge; et, au fond du tableau, le trinitaire silencieux; tout cela est observé et rendu avec une exquise finesse.

Je vais maintenant citer une scène d'un caractère différent, bien qu'empruntée à la même pièce que la précédente[1]. Une ligue a été conclue contre le sultan Sélim entre l'Espagne, Rome et Venise. D'abord les Turcs ont eu l'avantage; mais les chrétiens ne sont pas découragés, et bientôt ils auront leur revanche : dans quelques jours doit avoir lieu la bataille de Lépante. Vous êtes à Messine en 1571. Vous allez assister à un conseil de guerre composé des généraux espagnols et italiens les plus illustres de ce temps. C'est don Juan d'Autriche, le fils naturel de Charles-Quint, qui préside le conseil. Autour de lui sont assis le fameux André Doria, le marquis de

[1] *La Santa liga.*

Santa-Cruz, Marc-Antoine Colonne, Hector Spinola, Augustin Barbarigo, don Fernando de Mendoza, Lope de Figueroa. Le secrétaire du conseil se prépare à écrire.

Don Juan d'Autriche ouvre la séance. Il dit l'importance de l'entreprise et fait voir les bonnes dispositions où se trouve l'armée. Tous les soldats se sont confessés et ont reçu l'eucharistie.

DON JUAN D'AUTRICHE.

Voilà, messeigneurs, l'état des choses, et envoyé ici par le roi mon seigneur, j'ai voulu vous consulter. Il me tarde de voir les Turcs abattus aux pieds de notre ligue triomphante et de les livrer comme trophées à l'Église.

ANDRÉ DORIA.

Les différends qui se sont élevés entre Gênes et Venise rendront sans doute suspect mon langage; et si je n'eusse consulté que mon amour-propre, j'aurais dû peut-être laisser parler les autres et me ranger à l'opinion du plus grand nombre : mais je ne me compte pour rien, j'oublie tout ce qui m'est personnel lorsqu'il s'agit de la gloire de Dieu, — de la gloire de mon roi et de ma patrie. — Ç'a été constamment un principe proclamé par les plus grands hommes de guerre, dont j'ai tâché toute ma vie de suivre les exemples, que, de puissance à puissance, il faut éviter de livrer bataille, à moins qu'on n'y soit contraint ou qu'on n'ait l'avantage; et, en effet, c'est une témérité que de jouer ses plus chers intérêts, sa vie, son honneur, sur un coup de dé incertain contre la fortune capricieuse. Or, les Turcs nous sont supérieurs : ils sont plus nombreux que nous, leur marine vaut mieux que celle de Venise, qui a tant dégénéré. Ils ont des soldats de marine; et nous, nos troupes de terre, qui sont excellentes, se trouvent tout à fait dépaysées sur ce nouvel élément. Ils sont braves, et leur courage s'est enflé des récentes victoires remportées par eux en Chypre et à Candie. De plus, leur flotte, composée d'une seule nation, obéit à un seul chef, tandis que notre armée, à nous, est composée de différents peuples parmi lesquels règne une continuelle discorde... Quant à la nécessité de combattre, elle n'existe pas pour nous, et à un homme attaqué il suffit de se défendre chez soi; car le temps fait souvent plus que l'épée. Si nous sommes vaincus, l'Italie est à découvert; vainqueurs, voici l'époque de la mauvaise saison; force nous est de regagner à la hâte nos quartiers d'hiver, et cependant l'ennemi renouvelle ses armements. Donc je suis d'avis que, sans attaquer les Turcs, on secoure Chypre, et qu'ensuite on les détourne par une adroite diversion. Inquiétez les côtes de la Morée, et il ira les défendre. Vous donnerez ainsi

du repos aux assiégés qui en ont tant besoin, et en éloignant l'ennemi vous les sauvez, ce qui est le principal but de la guerre[1].

DON JUAN D'AUTRICHE.

Je vois que mon avis a besoin d'être appuyé. Parlez, seigneur marquis de Santa-Cruz. J'attache le plus grand prix à l'opinion d'un si illustre capitaine.

LE MARQUIS DE SANTA-CRUZ.

Si vous considérez, nobles seigneurs, la mer toute couverte de vaisseaux qui la rendent semblable à une vaste forêt; si vous considérez tous ces peuples qui se sont assemblés à grands frais pour cette cause sainte; si vous songez à tout ce qu'a fait la sollicitude des puissances pour former cette sainte ligue, comment pourriez-vous voir sans colère et sans honte que de si grands préparatifs devinssent inutiles? Si nous devions finir par la fuite, n'était-il pas plus simple de rester? Pourquoi tant de bruit? Pourquoi venir jusqu'ici?... Que si l'on dit que la nécessité seule doit conseiller une bataille, quelle situation fut jamais plus pressante que la nôtre? N'entendez-vous pas d'ici les cris insolents des Turcs encore tout fiers d'avoir porté le fer et la flamme dans d'opulentes cités? et que n'oseront-ils pas, s'ils voient que toutes les forces de la Chrétienté refusent le combat quand ils le leur présentent? N'est-il pas toujours dangereux de diminuer sa réputation? et que devenons-nous nous-mêmes, si l'on peut dire de nous que nous nous sommes lâchement joués de tous ceux à qui nous avions donné des promesses et des espérances?... Pour ce qui est de la prétendue supériorité des Turcs, je la nie : voyez plutôt ce que nous avons fait à Malte et à Rhodes avec une poignée d'hommes. Ici nous serions presque à nombre égal; et encore les Turcs n'ont-ils que des recrues, car le siége de Nicosie a dévoré tous leurs vieux soldats. Puis, il est raisonnable à la guerre d'abandonner quelque chose à la fortune; il faut un peu se confier à la justice de sa cause; il faut un peu se confier au génie, à la sagesse, au courage, à l'honneur, à la puissance de l'Espagne, de Venise et de Rome!... Il y a plus : supposons,

[1] André Doria avait terminé sa glorieuse carrière plusieurs années avant la formation de la sainte ligue : c'est dire qu'il n'assistait pas au conseil tenu par don Juan d'Autriche avant la bataille de Lépante. Nous ne chercherons pas ici les motifs qui ont pu déterminer Lope à le placer dans sa comédie; mais nous croyons devoir observer que le langage qu'il lui prête est tout à fait d'accord avec la conduite tenue par le célèbre amiral dans une circonstance analogue. Vers le milieu du seizième siècle, Soliman II ayant porté ses armes dans la Hongrie, Doria proposa à Charles-Quint de faire une diversion du côté de la Grèce. L'empereur lui confia cette expédition. Doria prit Coron, Patras, et ravagea toutes les côtes de la Grèce, ce qui, selon ses prévisions, força les Turcs d'évacuer la Hongrie.

je le veux bien, supposons que nous soyons vaincus... Eh bien! Sélim aura-t-il pour cela anéanti la vertu de notre ligue? Ne nous reste-t-il plus de soldats en Flandre? Le roi Philippe n'a-t-il pas d'autres armées? La noble Espagne n'a-t-elle pas un autre sang qu'elle puisse offrir à Dieu et à l'Eglise? Et j'en réponds, si nous étions vaincus, ce ne serait pas sans que l'ennemi eût essuyé de grandes pertes; tandis que si au contraire nous sommes vainqueurs, nous n'avons qu'à paraître, et la Grèce est à nous. De quoi nous servirait d'aller inquiéter la Morée pour y attirer l'ennemi à notre suite?... Mon avis est donc que votre altesse s'embarque au plus tôt, qu'elle aille chercher l'ennemi, et que l'ayant rencontré, elle lui livre bataille. Voilà, mon seigneur, ce que vous conseille l'héritier des Bazan; et sur la croix de cette épée, devant laquelle je m'incline humblement comme chrétien, je jure que ce que j'ai dit, je l'ai dit sans aucune passion, sans aucune vue personnelle, et seulement pour la décharge de ma conscience.

DON JUAN D'AUTRICHE.

Et vous, don Fernando Carrillo de Mendoza, quel est votre avis?

DON FERNANDO.

Je pourrais, seigneur, l'appuyer de bonnes raisons; je n'émettrai que celle-ci: c'est que le pape Pie V m'a inspiré par sa sainteté et sa morale une confiance absolue, et puisqu'il veut qu'on livre combat aux mécréants, je vote pour que l'on combatte au plus tôt.

DON JUAN D'AUTRICHE.

Et vous, Barbarigo?

BARBARIGO.

Moi, seigneur, n'ayant point d'opinion arrêtée, je me rangerai à celle qui réunira la pluralité des voix.

DON JUAN D'AUTRICHE.

Et vous, Hector?

HECTOR.

Moi, je suis pour le combat.

DON JUAN D'AUTRICHE.

Et vous, Marc-Antoine?

MARC-ANTOINE.

Le combat, seigneur! Mon avis est que le retarder, c'est retarder d'autant la victoire.

DON JUAN D'AUTRICHE.

Et vous, don Louis de Requesens?

DON LOUIS.

Que nous allions chercher l'ennemi, s'il le faut, jusqu'à Constantinople.

DON JUAN D'AUTRICHE.

Et vous, don Lope de Figueroa?

DON LOPE.

Que je me fais fort de mettre, à moi seul, tous les Turcs à la raison, et qu'avec votre altesse ce ne sera qu'un tour de main.

DON JUAN D'AUTRICHE.

Eh bien! en avant! suivons le noble marquis!

PLUSIEURS VOIX.

Oui! suivons le marquis! L'opinion qu'il a exprimée est celle d'un cœur généreux.

Nous croirions faire injure à l'intelligence et au goût de nos lecteurs en leur indiquant tout ce qu'il y a dans cette scène de grand et d'homérique. Nous nous contenterons d'observer que de ces personnages, ceux que nous connaissons le mieux sont représentés d'une manière conforme à l'histoire; que Lope avait connu personnellement plusieurs d'entre eux, et qu'en particulier, il avait dans sa jeunesse servi sous le marquis de Santa-Cruz, auquel il attribue un si beau rôle; enfin que, dans sa pensée, ce conseil de guerre fut tenu peu de jours avant la bataille de Lépante, qui est en quelque sorte le dénouement de la pièce[1].

Après cette admirable scène, je pourrais me dispenser de rien ajouter pour montrer l'élévation du talent de Lope. Mais je veux faire voir de quelle manière idéale il savait peindre la passion de l'amour.

Voici la position. Un vieux chevalier du moyen âge espagnol, le noble et vaillant Gonzalo Bustos, est allé vers le roi maure de Cordoue, chargé d'un message par son beau-frère Ruy Velasquez, lequel s'entend avec le roi maure. Gonzalo Bustos, à peine arrivé à Cordoue, est emprisonné. Dans sa prison le vieux chevalier se lamente, lorsque la porte s'ouvre, et il voit entrer une jeune Morisque d'une rare beauté : c'est la sœur du roi de Cordoue, nommée Arlaja. Alors s'engage la scène que voici[2] :

ARLAJA.

N'êtes-vous pas chrétien, vous qui êtes prisonnier du roi mon frère?

BUSTOS.

Oui, pour mon bonheur, je suis chrétien; mais, pour mon mal-

[1] Outre ces deux scènes, *la Santa liga* contient d'autres beautés du premier ordre. Cependant nous avons dû renoncer à traduire cette comédie, l'ensemble ne nous en ayant point paru satisfaisant.

[2] Cette scène est traduite d'une pièce intitulée *El bastardo Mudarra*, in-

heur, je suis prisonnier... Permettez, madame, que je baise vos pieds.

ARLAJA.

Levez-vous, ne restez pas dans cette humble posture.

BUSTOS.

Oh! laissez, laissez-moi vous remercier ainsi de vos bontés; laissez-moi me consoler ainsi de mes peines, que vous me rendez chères. Ah! sans doute je suis libre, puisque je vous vois, car je vois en vous la douce image de la Pitié. Nous autres Castillans, nous croyons aux augures[1]; et si les premiers qui se sont offerts à mes yeux ne sont pas trompeurs, j'ai confiance que ma prison ne sera pas de longue durée. Oui, en vous voyant, l'espérance renaît dans mon cœur.

ARLAJA.

Le roi mon frère a été si fort touché en apprenant votre aventure, que bientôt il vous rendra la liberté. S'il n'eût pris en considération votre noblesse, votre mérite, et la perfidie dont on a usé à votre endroit, déjà ses ministres vous auraient tranché la tête. Mais vous ne pouvez douter de ses bonnes dispositions pour vous, puisqu'il a laissé en mes mains la clef de votre prison. C'est moi qui serai votre alcayde[2]; c'est à moi que l'on a confié votre garde.

BUSTOS.

Alors cette mienne prison ne sera pas pour moi un châtiment et une peine, mais un avantage, un plaisir, un bien. Mon innocence doit donc être pleinement reconnue, puisqu'on me donne un ange pour geôlier. Oui, bien que vous soyez une Morisque, je ne crains pas de vous comparer à un ange, car tout ce qui est vertueux et beau mérite le nom d'ange... Quelles sont vos intentions à mon égard?

ARLAJA.

C'est de vous traiter de mon mieux, affligée que je suis de votre infortune.

BUSTOS.

Alors les traîtres seront bien punis; car ils se flattaient de me perdre en me faisant accomplir ce perfide message, et au lieu de la mort sur laquelle ils comptaient, ils m'ont donné la vie et la gloire. Suis-je connu de vous?

spirée à Lope par les fameuses romances composées en l'honneur des infants de Lara. Mais la scène que nous donnons ici est entièrement de l'invention de Lope.

[1] Cette croyance avait été probablement apportée aux Espagnols par les Romains. On en trouve des traces dans les plus vieilles chroniques et dans les anciennes romances, et même, ce qui est assez remarquable, dans les chroniques et les romances qui racontent l'aventure de Gonzalo Bustos.

[2] Le mot arabe *alcayde* signifie le gouverneur d'une place, d'une prison.

ARLAJA.

La renommée m'a appris votre histoire, et un captif qui vous aime m'a parlé de vous... Et, croyez-le bien, jusqu'à présent j'ai si soigneusement ménagé mon cœur et mon amour, qu'en vain mon frère Almanzor a voulu me marier; il n'a pu y réussir. Vous seul au monde m'avez inspiré un sentiment, et cela vous le devez à ma bonne opinion de votre vertu. Car moi, voyez-vous, je ne compte pour rien ni les avantages de la jeunesse ni les grâces du bel âge: l'âme est tout pour moi; l'âme est pour moi jeunesse et noblesse, beauté et qualité.

BUSTOS.

Ah! c'est le ciel, oui, le ciel qui, touché de mon malheur et m'en voulant dédommager, a ému votre volonté en ma faveur. Le ciel seul pouvait mettre dans un cœur tant de pitié; etc., etc.

Souvent Lope s'élève jusqu'au sublime. Dans une pièce composée sur le sujet d'Horace[1], il y a plusieurs traits que me semblent bien beaux. Je n'en rapporterai qu'un seul. Le lieu de la scène est la lice où combattent les représentants d'Albe et de Rome. Les trois Curiaces sont debout, et il ne reste plus qu'un seul Horace. Les Romains qui entourent le champ du combat sont plongés dans une muette stupeur. Le dernier des Horaces devine les sentiments qui les agitent, et se tournant vers eux : « N'ayez pas peur, Romains! ne craignez rien pour la patrie! Je suis seul, il est vrai; mais je porte en mon cœur le courage de trois hommes, car les âmes de mes deux vaillants frères ont passé dans mon sein! » En vérité, cela est digne de Corneille, et son vieil Horace méritait d'avoir un fils comme celui-là.

Le sublime poëte, de qui l'on pourrait dire qu'il avait, lui aussi, trois âmes dans son sein, possède en même temps la gaieté, la verve comique la plus amusante. Schlegel, d'ailleurs injuste envers lui, reconnaît qu'il a des plaisanteries incomparables. En voici deux ou trois, d'un goût différent, qui auraient pu motiver l'opinion de Schlegel.

Nous sommes dans l'Arauco, aujourd'hui le Chili, à l'épo-

[1] Cette pièce, qui d'abord avait pour titre *los Horacios* (les Horaces), a été ensuite intitulée, du vivant de Lope, *El honrado hermano* (L'honoré frère). La pièce de Lope a évidemment inspiré celle de Corneille, quoique les deux ouvrages aient été composés d'un point de vue et dans un système tout différents. Nous nous proposons de traduire la comédie espagnole.

que de la conquête, vers le milieu du seizième siècle[1]. Un soldat espagnol, espèce de *gracioso*, nommé Rebolledo, placé en faction à l'entrée d'un fort, s'endort de fatigue. Le général, qui fait sa ronde, voyant cette sentinelle peu vigilante, réveille Rebolledo en le piquant avec la pointe de son épée. Sur quoi notre sentinelle ouvrant les yeux et reprenant peu à peu ses sens : « Vive Dieu ! je m'étais endormi. Je rêvais que j'étais un âne, et que j'avais pour maître un laboureur, lequel, après son travail, regagnait content sa maison ; et pour me faire aller plus vite, le patron me piquait par derrière. C'est ce rêve bizarre qui m'a réveillé ! »

Notre ami Rebolledo, surpris dans une plantation de bananiers, a été fait prisonnier par les Araucans. Ceux-ci, quelque peu anthropophages, l'examinent en le dévorant des yeux. L'un : « Il me paraît un peu maigre ; c'est égal ! » Un autre : « Il faut le tuer à coups de flèches, et puis nous le mangerons. » Et l'on va le tuer, lorsqu'un troisième s'élance : « Arrêtez ! ne tirez pas !... Je crois qu'il serait mieux que nous le rôtissions tout vif. » Pendant ce singulier dialogue, Rebolledo, peu rassuré, se tait ; mais à la fin, le courage et l'esprit lui revenant, il dit qu'il a une affreuse maladie, une maladie telle, qu'en Espagne, lorsqu'un quadrupède ou un oiseau en est atteint, celui qui mange de leur chair meurt bientôt dans le délire ; et les Araucans épouvantés le laissent vivre, ne se doutant pas que la maladie de Rebolledo est tout simplement l'échappatoire.

En voici une autre qui m'a toujours paru d'une finesse d'observation admirable ; mais elle est un peu leste, et j'en avertis le lecteur scrupuleux. A lui de ne pas lire ce qui suit. — Un jeune laboureur dont un seigneur, au moyen âge, a enlevé la fiancée, va la réclamer au château avec un porcher de ses amis. Le seigneur les fait mettre à la porte. Le jeune laboureur se désole, et il confie à son ami que ce qui l'afflige le plus c'est de penser qu'un autre a eu sa fiancée. « Je suis sûr que non, dit l'ami. — Quoi ! tu le penses ?... et qui te le fait croire ? — Eh ! parbleu ! c'est que s'il l'avait eue, il te l'aurait rendue ! »

[1] La pièce à laquelle nous empruntons cette citation et la suivante est intitulée *el Arauco domado* (l'Arauque dompté).

Lope, dans son *Nouvel art dramatique*, recommande au poëte d'embellir de quelque sentence ingénieuse ou de quelque mot spirituel la fin de chaque acte, et il a mis scrupuleusement son précepte en pratique. La plaisanterie que je viens de citer termine le second acte du *Mejor alcalde*.

Pour le sentiment de l'effet théâtral, je ne sache pas un poëte qui ait eu au même degré des imaginations tout à la fois dramatiques et poétiques. Ici je citerai un exemple seulement pour faire comprendre ma pensée.

Dans une de ses pièces les plus curieuses [1], Lope suppose que les juifs d'Espagne, irrités contre l'inquisition et voulant tirer vengeance des chrétiens, ont résolu d'égorger le plus pieux de tous les enfants espagnols. La victime choisie est le petit Juanico, enfant charmant et d'une piété céleste. Or, au jour fixé pour l'exécution de cet horrible crime, qui est précisément le jour de l'Assomption, Juanico, conduit par sa mère, va voir passer la procession; et tandis qu'elle s'écoule devant eux, le pauvre enfant, apercevant la bannière sur laquelle Marie est représentée dans sa gloire au milieu d'un chœur d'anges, l'indique avec enthousiasme à sa mère en ajoutant : « Oh ! je voudrais être un des anges qui entourent la Vierge ! »

Je trouve dans la même pièce un trait plus beau encore peut-être, et je ne puis résister au désir de le citer. On me le pardonnera, j'espère. — Au milieu de la confusion qui accompagne nécessairement une cérémonie comme celle qu'est allé voir Juanico, le pauvre enfant a été enlevé à sa mère. Celle-ci, éperdue, demande à tous ceux qu'elle rencontre son enfant chéri. Personne ne l'a vu. A la fin, la malheureuse mère entre dans l'église, et, suivant une croyance espagnole, elle fait dire par un pauvre vieil aveugle l'*Oraison de l'enfant perdu*. L'aveugle récite l'oraison. Mais à peine a-t-il achevé qu'une voix s'élève au fond de l'église, qui chante ce fragment d'un cantique :

Que celui qui a perdu se console,
Car tout ce que l'on perd sur la terre
Se retrouve dans le ciel.

[1] *El Niño inocente de la Guardia* (l'Enfant innocent de la Guardia). Nous nous proposons de la traduire.

Enfin, comme écrivain, un style simple, clair, précis, d'une souplesse et d'une richesse merveilleuse[1], et qui reproduit exactement toute chose ainsi qu'un miroir fidèle, tels sont les mérites de Lope. Aussi n'hésité-je pas à le proclamer le premier poëte de l'Espagne, malgré certaines taches qui se rencontrent çà et là dans quelques-uns de ses ouvrages, et dont je vais essayer d'expliquer l'existence.

Les Espagnols, qui ont naturellement dans l'esprit beaucoup d'élévation, d'éclat et de finesse, ont aussi les défauts de leurs qualités : un certain amour de la pompe, le goût des images gigantesques, et de la subtilité. Ces défauts, vous les trouverez dès les premiers temps chez les écrivains espagnols-latins de la décadence, et c'est peut-être ce qui a fait dire à Quintilien, parlant de Lucain, qu'il avait plus de l'orateur que du poëte. — Remarquez, d'ailleurs, que les écrivains espagnols-latins de cette époque appartenaient tous aux provinces les plus méridionales de la péninsule, et, selon nous, entre l'esprit des habitants de ces provinces et celui des Africains il existe une étonnante analogie. Comparez, par exemple, Sénèque le philosophe né à Cordoue et saint Augustin, vous serez étonnés de la ressemblance. Plusieurs pages des *Confessions* paraissent écrites par un Sénèque chrétien.

Au moyen âge des rapports fréquents s'établissent entre les Espagnols et les autres peuples de l'Europe, et malgré la conquête arabe, l'influence européenne me semble visible dans ce qui nous a été conservé des monuments écrits de cette époque. Lors de la renaissance, les Espagnols étudient les modèles de l'antiquité et ceux de l'Italie. A ce contact, à cette étude, leur génie s'améliore; il gagne de la mesure, de la réserve; et l'on peut tout en attendre, lorsqu'un homme paraît qui vient détourner la littérature espagnole de l'heureuse voie où elle marche, pervertir le goût, corrompre la langue.

Cet écrivain se nommait Louis de Gongora, et, soit dit en passant, il était de la même province, de la même ville qui, quinze siècles auparavant, avait vu naître Sénèque. Il avait

[1] Deux pièces de Lope, *Las famosas Asturianas*, et *el Caballo vos han muerto*, sont écrites dans le style des plus anciens monuments de la langue espagnole. Ces pièces, d'ailleurs, n'en étaient pas moins bien comprises d'un public qui chantait ou entendait chanter tous les jours les vieilles romances nationales.

de l'esprit, du talent, beaucoup d'esprit et de talent; mais un désir immodéré de célébrité le tourmentait, et pour obtenir cette célébrité tant souhaitée, il imagina un style étrange, bizarre, qui consistait dans un néologisme ridicule, des inversions extravagantes, l'abus des figures de rhétorique et du bel-esprit. Ce style, comme vous voyez, n'avait rien de bien nouveau; c'est, à peu de chose près, le mauvais style de tous les méchants écrivains à toutes les mauvaises époques littéraires, et sans remonter bien haut, plusieurs écrivains italiens du seizième siècle auraient pu revendiquer leur part d'invention[1]. Il n'en eut pas moins un succès inouï. Les jeunes poëtes qui avaient le plus de dispositions s'enrôlèrent sous le drapeau de la révolte, et la nouvelle école l'emporta.

Doué d'un sens très-droit et du goût le plus délicat, Lope n'était pas homme à céder aisément au torrent. Il s'y opposa. Vingt ans il combattit Gongora et ses disciples les *cultistes*[2] avec une persévérance sans égale, employant tour à tour contre eux la raison et la plaisanterie.

Dans son *Discours sur la poésie nouvelle*, à la suite d'un magnifique éloge de Gongora, Lope s'exprime ainsi : « Après avoir acquis par la grâce et le charme de son style le plus grand renom, il voulut enrichir l'art et la langue même par ces ornements et ces figures que personne n'avait imaginés et qu'on n'avait jamais vus jusqu'à lui... Si, en effet, le but de cet écrivain était, comme on l'a prétendu, de n'être point compris, dans mon opinion il l'a complétement atteint... Beaucoup, séduits par la nouveauté, se sont livrés à ce genre de poésie, et leur espoir n'a pas été trompé : car dans le style ancien ils ne seraient jamais parvenus à être poëtes, et dans le moderne, c'est l'affaire d'un jour; d'autant qu'avec ces transpositions, quatre sentences, six mots latins et autant de phrases emphatiques, ils se trouvent transportés si haut, qu'eux-mêmes ne se connaissent plus ni ne s'entendent... Ils pensent qu'en imitant sa manière ils auront son génie...

[1] Ce serait une histoire fort curieuse que celle de l'influence des Italiens sur la littérature espagnole. Schlegel l'a à tort niée : elle est réelle en bien et en mal. Ainsi les *conceptos* (traits d'esprit) de Gongora et de son école étaient une imitation des *concetti* à la mode en Italie depuis plus d'un demi-siècle.

[2] En espagnol *cultos*, cultivés, raffinés.

Remplir toute une composition de figures, c'est aussi vicieux et ridicule que si une femme qui veut mettre du fard, au lieu de le placer sur les joues, où il peut être d'un bon effet, le mettait sur le nez, le front, les oreilles. Oui, une composition de tropes et d'images rappelle ces visages coloriés à la manière des anges qui sonnent la trompette du jugement dernier, ou des quatre vents des cartes géographiques. Les mots sonores et les figures, j'en conviens, émaillent le discours ; mais si l'émail vient à couvrir tout l'or, au lieu d'orner le joyau il le dépare. La plupart de nos beaux esprits se sont gâtés à de si pernicieux exemples, et tel poëte insigne qui en écrivant selon ses forces naturelles et dans sa langue propre avait obtenu l'applaudissement général, a tout perdu en passant au cultéranisme [1]. »

En même temps qu'il jugeait ainsi les *cultistes*, Lope les attaquait chaque jour et sans relâche par ces piquantes moqueries, ces vives épigrammes où il excelle. Ainsi, dans une de ses pièces (*El castigo sin venganza*), après s'être raillé des novateurs et de leurs phrases : « Certes, dit-il, avec leurs transpositions de mots, ces poëtes ont peu de charité de parler un langage *cultidiablesque*. » Dans une autre comédie (*las Bizarrias de Belisa*), l'héroïne de la pièce, parlant des défauts de sa rivale, s'exprime ainsi : « Cette femme qui écrit en style raffiné, dans ce langage inintelligible que personne ne comprend en Castille, et que sa mère n'a pas pu lui enseigner. » Une autre fois il compose un sonnet dans le jargon à la mode, et le termine par ce singulier dialogue : « Tu entends, Fabio, ce que je viens de te dire ? — Parbleu ! si je l'entends ! — Tu mens, Fabio ; car c'est moi qui le dis, et je ne l'entends pas. » Ailleurs, dans la comédie intitulée *Amistad y obligacion* (Amitié et devoir), un homme vient se présenter comme poëte à un nouveau marié. Celui-ci lui demande : « Êtes-vous pour le style ordinaire ? ou êtes-vous des raffinés ? — Je suis raffiné. — Eh bien, demeurez chez moi, et vous écrirez mes secrets. — Vos secrets ! et pourquoi ? — Afin que personne ne les entende. » Enfin, dans un poëme

[1] Dans son excellent livre intitulé *Études sur l'Espagne*, M. L. Viardot a traduit ce morceau avec le talent qu'on lui connaît, et sa traduction ne nous a pas été inutile.

burlesque (voyez la *Gatomachie*, silv. 4), il met en scène une guenon « qui parlait la langue des cultistes, et *même* l'entendait :

Que hablaba en lengua culta y la entendia.

Et mille autres malices pleines de verve et de gaieté.

Malheureusement Lope n'était pas homme à entretenir jusqu'au tombeau une querelle littéraire, et après une guerre de vingt ans il fit la paix avec Gongora. Et pour annoncer au public cette réconciliation, il dédia à son nouvel ami une de ses plus jolies pièces[1]. Et pour montrer sans doute que de sa part la réconciliation était complète, il mit dans plusieurs de ses ouvrages quelques-unes de ces *grâces* dont il s'était moqué si longtemps. Ce qui n'empêche pas, après tout, qu'il ne soit, de l'avis même de Cervantes, qui s'y connaissait, un très-grand écrivain en vers et en prose[2].

Il me reste à dire un mot sur l'esprit qui anime les comédies de Lope de Vega.

Quand je considère le théâtre de Lope, toutes ces belles aventures d'amour, tous ces dévouements chevaleresques, tous ces brillants duels, je ne vois qu'une manière de qualifier cette comédie, et, comme ont fait souvent nos poëtes du dix-septième siècle pour leurs imitations, je l'appelle héroïque.

On a beaucoup déclamé contre ce caractère de la comédie espagnole : selon nous, elle ne pouvait pas en avoir d'autre. Le théâtre des Espagnols, avons-nous dit, comme le théâtre des Anglais, comme le théâtre des Grecs, a procédé de leur histoire. Or, parcourez par la pensée cette histoire depuis l'époque où les traditions présentent quelque certitude jusqu'à l'époque de Lope, et voyez si elle n'est pas essentiellement héroïque. Dans l'antiquité c'est le sublime dévouement de Numance et de Sagonte, dont Rome elle-même fut étonnée ; et le plus noble de ses historiens, celui qui a si dignement

[1] *Amor secreto hasta zelos* (l'Amour secret jusqu'à la jalousie).

[2] Dans son *Voyage au Parnasse* (Viage al Parnaso), publié en 1614, Cervantes dit de Lope :

Poeta insigne, a cuyo verso o prosa
Ninguno le aventaja, ni aun le llega.
Poëte insigne, qu'en vers ou en prose
Personne ne surpasse ni même n'égale.

raconté les belles actions de la république, a laissé des Sagontins un magnifique éloge [1]. Au moyen âge, c'est la même abnégation patriotique. Dès le lendemain de la bataille du Guadalète, qui les mit sous la domination arabe, les Espagnols se lèvent contre leurs conquérants. Durant huit siècles, toutes les générations qui se succèdent vont combattre et mourir pour la délivrance de la patrie ; et toutes, l'une après l'autre, se sacrifient à cette cause sainte, jusqu'à ce que ce peuple généreux ait reconquis son pays, du nord au midi, des Pyrénées à Grenade.— Puis, l'œuvre accomplie, quand les Espagnols se précipitent au nouveau monde pour y exercer une activité qui ne trouvait pas assez d'emploi en Europe, ils apportent, il est vrai, avec eux des préjugés dont aucun peuple ne s'était encore dépouillé à cette époque, une énergie qu'avait développée la longue habitude des combats ; mais l'avouerai-je? je n'admire pas moins ces hommes qui, dédaigneux du repos et des jouissances vulgaires, s'élancent en petit nombre au milieu de nations puissantes, se partagent à l'avance de vastes empires, et les soumettent par des prodiges de valeur ; prouvant bien que, selon les paroles de Fernand Cortez, ils cherchaient aux Indes occidentales, non pas seulement de grandes richesses, mais de grands périls. Et vous comprenez maintenant que chez un tel peuple la comédie ait eu ce caractère guerrier, héroïque. Et vous le comprendrez mieux encore si vous vous rappelez qu'en Espagne les poëtes tenaient la lance et l'épée aussi bien que la plume, et que tous avaient d'abord été soldats, de vaillants soldats.

En dehors de la théorie dramatique, Shakspeare et Lope n'ont rien de commun que la supériorité de génie. Shakspeare peint l'homme d'une manière sans égale : il excelle dans l'analyse psychologique : il découvre avec une sagacité étonnante les motifs les plus secrets, les plus cachés des actions humaines ; et il serait à cet égard sans reproche, si parfois il ne paraissait se complaire à montrer sa science, — un peu semblable à ces peintres qui aiment à faire voir leurs connaissances anatomiques. Lope n'a guère représenté que ses compatriotes ; mais de son temps les Espa-

[1] Voyez Tite-Live, liv. XXI.

gnols étaient la première nation du monde. Shakspeare me semble avoir donné à quelques-uns de ses ouvrages une perfection plus complète. Lope a plus de ces choses qui étonnent et qui ravissent. Shakspeare, penseur et philosophe, creuse plus profondément ses sujets ; mais il provoque le doute, et l'on éprouve souvent en le lisant je ne sais quel vague malaise qui dut s'emparer plus d'une fois de cette intelligence méditative. Lope respire la foi, l'ardeur, l'enthousiasme ; il vous entraîne, il vous enflamme, il vous élève dans une sphère d'activité supérieure ; et quels que soient ses défauts, qu'on a beaucoup exagérés, on peut appliquer à son théâtre ce que disait l'un de nos plus admirables poëtes en rappelant ce conte d'un amant « qui brûla sa maison pour embrasser sa dame » :

Il est bien d'une âme espagnole
Et plus grande encore que folle.

Lope a eu sur le théâtre moderne une influence qui n'a pas été donnée à Shakspeare. Les plus illustres dramatistes espagnols, soit de son temps, soit de la génération suivante, les Guillen de Castro, les Tirso, les Alarcon, les Calderon, les Moreto, l'ont tous proclamé leur chef et leur maître, et nos poëtes à nous ne lui ont pas moins d'obligations. « Si Lope de Vega n'eût pas écrit, dit avec raison lord Holland, il est probable que les chefs-d'œuvre de Corneille et de Molière n'auraient jamais été composés. » Et qui peut imaginer ce qu'eût été le théâtre français sans les chefs-d'œuvre de Corneille et de Molière?

D'où vient donc le discrédit où est tombée la renommée de Lope ? D'où vient qu'aujourd'hui même les critiques les plus favorables aux poëtes espagnols n'ont pas cherché à restituer à son nom la gloire qui lui appartient ? Le voici : c'est qu'ils ne l'ont point lu ; et cela, parce que, sur la foi de la médiocrité jalouse, laquelle n'admet pas l'excellence dans la fécondité, ils se sont persuadés qu'un poëte qui a tant produit n'a rien pu produire qui soit digne d'admiration. Déjà du temps de Lope, et presque à ses commencements, ces misérables préventions s'étaient manifestées, et il les a combattues avec cette éloquence pleine d'esprit et d'imagination qui est l'un des caractères distinctifs de son talent : « Que peuvent donc

trouver à redire ces poëtes qui, avec une stance méditée au printemps, écrite en été, corrigée en automne et copiée en hiver, voudraient obscurcir les immenses travaux des autres, travaux qu'ils déprécient au moment même où ils les imitent? Ils disent que beaucoup est nécessairement mauvais, tandis que peu est infailliblement parfait, comme l'assurait ce poëte qui en trois jours avait composé trois vers. Mais ils se trompent; et les doctes leur apprendront que la même Providence qui a fait les terres fertiles a fait aussi les terres stériles, et que le palmier, qui en Afrique porte des dattes, ne porte en Espagne que des feuilles [1]! » Voilà bien indiquée la cause de la réaction qu'a subie la gloire de Lope. C'est la ligue des médiocrités impuissantes contre le génie dont l'inépuisable fécondité les humiliait; c'est la ligue des palmiers stériles contre le palmier gigantesque qui étendait au loin ses rameaux chargés de fruits abondants.

Avant peu, nous l'espérons, le noble palmier abattu sera relevé. Pour aujourd'hui nous avons voulu seulement protester contre d'injustes préjugés, et nous serions satisfaits si, par cette insuffisante apologie, nous avions pu déterminer les amis de l'art à étudier sérieusement le poëte que Cervantes, l'auteur de Don Quichotte, appelait LE ROI DU THÉATRE ESPAGNOL, LE PRODIGE DE LA NATURE, LE GRAND LOPE DE VEGA.

[1] Voyez la préface du *Peregrino*.

DE QUELQUES ERREURS

PUBLIÉES TOUCHANT LA VIE ET LES OUVRAGES DE LOPE DE VEGA.

Beaucoup d'erreurs de tout genre ont été publiées, surtout dans ces derniers temps, soit sur la vie, soit sur les ouvrages de Lope de Vega. Si, dans la notice qui précède, nous ne les avons pas relevées et combattues, c'est que nous avons craint de mêler la discussion au récit. Mais comme sur plusieurs points essentiels nous avons dit précisément le contraire de ce que l'on avait écrit avant nous, et qu'il n'est pas sans intérêt de savoir où est la vérité, nous allons consacrer quelques pages à cet examen.

Il va sans dire que nous nous occuperons seulement des erreurs de fait, des erreurs historiques. Quant à ce que nous regardons comme de faux jugements, des opinions erronées, il est inutile, ce nous semble, de nous y arrêter. Nous nous proposons de traduire un nombre assez considérable des comédies de Lope; nous espérons que, malgré l'imperfection de notre travail, l'on pourra encore apprécier le grand poëte; et le public, mieux informé, jugera les jugements.

De plus, nous ne nous occuperons que des erreurs commises par les critiques spéciaux, sans nous inquiéter de ce qu'ont pu dire les autres écrivains, même ceux qui ont le plus de renommée et de gloire. A quoi bon, par exemple, réfuter Voltaire, qui, confondant Lope de Vega avec Lope de Rueda, a écrit du premier qu'il avait été comédien? Tout le monde ne sait-il pas aujourd'hui que Voltaire parlait avec autant d'assurance que d'esprit des choses qu'il connaissait le moins? et ne suffit-il pas d'avertir les jeunes gens qui se livrent à l'étude de la littérature espagnole, qu'il ne faut lui accorder sur ce point — même comme historien, — qu'une confiance très-limitée?

Ainsi voilà qui est bien entendu : seulement les erreurs de fait, et les erreurs avancées par les critiques spéciaux.... ou qui passent pour l'être.

Commençons par ce qui concerne la vie de Lope.

Sur sa jeunesse.

Et d'abord, nous trouvons ici au premier rang un écrivain qui jouit à juste titre d'une haute réputation, et de qui nous apprécions plus que personne le savoir étendu et le rare talent, M. Fauriel. M. Fauriel a communiqué récemment à l'un de nos recueils les plus estimés[1] une biographie de Lope, racontée avec ce goût merveilleux et cette exquise élégance qui distinguent tout ce qui sort de la plume de l'habile écrivain, mais dont le fond est bien singulier. Voici le fait.

Parmi les ouvrages de Lope se trouve une espèce de roman dialogué intitulé *Dorothée, action dramatique en prose.* Ce roman a pour héros un jeune homme dont l'existence est assez délicate à définir : vivant aux dépens de deux femmes dont il est aimé, et recevant d'elles des bijoux, des cadeaux qu'elles-mêmes ont reçus de riches protecteurs, etc., etc., etc. Or, savez-vous ce qu'a fait M. Fauriel ? Sans se laisser arrêter par le caractère évidemment romanesque des épisodes et des incidents de *Dorothée*, il a mis sur le compte de Lope les aventures de son héros. Et pour donner à ces épisodes, à ces incidents romanesques, un air de vraisemblance, M. Fauriel a changé le nom du héros, Fernando, en celui de Lope. Et puis, acceptant ses propres inventions pour de l'histoire véritable, M. Fauriel se révolte et s'indigne contre la franchise de Lope, qui n'a pas reculé devant de tels aveux : ce qui serait assez plaisant si, au fond, ne se trouvait pas en jeu l'honneur d'un homme, l'honneur d'un poëte, d'un grand poëte.

M. Fauriel a prévu qu'on lui demanderait quels ont été ses motifs pour attribuer au roman de *Dorothée* un caractère historique. « Cette discussion, a-t-il répondu d'avance, n'aurait guère pu intéresser que les personnes déjà versées dans la littérature espagnole. » Pardon, monsieur ; il ne s'agit point ici d'une question spéciale d'érudition ou de philologie ; il s'agit d'un grand poëte à qui jusqu'à présent tous ses biographes avaient reconnu les sentiments les plus nobles, les plus élevés, les plus délicats, et à qui vous attribuez non pas

[1] Voyez la *Revue des Deux Mondes*, numéro du 1er septembre 1839.

seulement une jeunesse difficile, mais une jeunesse honteuse, infâme. Il était donc important de nous dire les motifs qui vous avaient déterminé à nous le présenter sous ce nouvel aspect; et cette discussion aurait intéressé tous ceux qui s'intéressent à la vie de ce poëte, que vous racontez. »

Et ce qui n'est pas moins à regretter, c'est que les imaginations de l'illustre écrivain l'ont suivi jusque dans la partie historique de sa biographie. Ainsi, à propos de l'accusation pour laquelle Lope fut emprisonné, M. Fauriel dit que *Lope s'est bien gardé de nous en apprendre le sujet précis ;* comme si ce pauvre Lope eût commis quelque crime horrible, quelque noir forfait! D'abord Lope n'a pas eu l'occasion de parler de son emprisonnement. Puis mille convenances pouvaient l'empêcher d'en révéler la cause. Puis il y a des souvenirs qui, sans être honteux, ne sont pas fort agréables, et Lope pouvait avoir eu dans sa jeunesse des aventures qu'homme marié, père de famille, et ensuite prêtre, il n'aimait pas à se rappeler. C'est ainsi que Cervantes, au début de Don Quichotte, fait allusion à ce village de la Manche où il avait été emprisonné, et « dont il ne veut pas, dit-il, se rappeler le nom. » Et personne ne croit que Cervantes ait mérité sa prison.

Plus loin, M. Fauriel, parlant de l'exil de Lope, dit d'une manière positive, qu'*une sentence fut prononcée contre lui.* Où donc M. Fauriel a-t-il vu cette sentence?

Évidemment en écrivant sa notice biographique M. Fauriel était sous l'influence de *Dorothée.*

Il y a dans un roman espagnol un passage fort curieux que nous croyons devoir recommander aux biographes de Lope. « A ce propos, dit un des personnages, je vous avouerai que je n'ai jamais pu souffrir ces critiques raffinés qui, en voyant dans les comédies un galant livré tout entier à l'amour, sont toujours prêts à se figurer que le poëte s'est peint dans son héros : jugement peu digne d'un homme vraiment sage. La vérité des peintures, soit dans les sentiments, soit dans les actions, ne prouve qu'une seule chose, le talent du poëte. C'est ainsi que Catulle a pu dire que ses écrits sentaient trop la volupté, mais que sa vie était chaste. » Quel est l'auteur espagnol qui a écrit cela? Lope de Vega lui-même. Et dans quel ouvrage? dans *Dorothée,* acte Ier, scène 5. Comment M. Fauriel, dont le regard est si attentif et si fin, n'a-t-il

pas vu ce passage? et s'il l'a vu, comment n'a-t-il pas été empêché par là de nous donner un roman pour de l'histoire?

A quel âge Lope fit-il la campagne de Portugal?

L'un des précédents biographes de Lope, et dont je louerai d'autant plus volontiers l'exactitude consciencieuse et l'excellent jugement, qu'il a traduit avec un véritable talent plusieurs comédies de Lope, M. Labeaumelle[1], parlant de l'expédition de Lope en Portugal, la place à la date de 1585, c'est-à-dire à une époque où Lope, né en 1562, avait environ vingt-trois ans. Ce fait est, selon nous, de plusieurs années antérieur.

« Dès ma tendre jeunesse (*en tiernos años*), dit Lope quelque part, je quittai ma famille et ma patrie, et j'endurai les fatigues de la guerre; je traversai les mers; je passai dans les royaumes étrangers, où je servis avec l'épée avant de peindre avec la plume les aventures d'amour[2]. » Il nous semble que si Lope avait eu alors vingt-trois ans, il n'aurait point dit qu'il était dans sa tendre jeunesse, *en tiernos años*.

Mais voici une preuve décisive. Dans le *Huerto deshecho*, Lope s'exprime ainsi : « Et ma fortune ne changea pas même alors que, *au troisième lustre de ma jeunesse*, je vis, l'épée à la main, le brave Portugais dans l'île de Terceire, etc., etc.

Ni mi fortuna muda
Ver en tres lustres de mi edad primera
Con la espada desnuda
Al bravo Portuguès en la Tercera, etc., etc.

Après ce passage il n'y a plus de doute possible : lors de l'expédition de Portugal, Lope était âgé de quinze ans.

Sur le premier mariage de Lope.

Tous les biographes de Lope le font marier étant chez le duc d'Albe. Nous, nous avons supposé qu'à cette époque il était depuis quelque temps retourné chez l'évêque d'Avila.

[1] *Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers*, 1er vol. de Lope. Paris, 1822.
[2] Épître à don Antonio de Mendoza.

Nous nous sommes fondé sur un passage de son épître au docteur Gregorio de Angulo, où Lope s'exprime ainsi :

Criôme don Geronimo Manrique,
Estudié en Alcala, bachilléreme,
Y aun estuve de ser clerigo á pique :
Cegôme una muger, aficionéme,
Perdone se lo Dios, ya soi casado.

« Élevé par don Géronime Manrique, j'étudiai à Alcala, je pris le grade de bachelier, et j'étais sur le point de devenir prêtre : je m'amourachai d'une femme, je m'attachai à elle ; et, Dieu le lui pardonne, me voilà marié. »

Il semble résulter de là que Lope serait sorti de chez don Géronime pour se marier ; et en effet, à la veille de devenir prêtre, il était naturel qu'il se trouvât chez un évêque plutôt que chez un grand seigneur.

Des enfants légitimes de Lope.

Voici un autre point, assez délicat. Nous avons dit que Lope avait eu trois enfants : — Carlos, né en 1599 ; Lope, né en 1605, et Feliciana, venue au monde en 1608. Or, comme Montalvan garde un silence absolu touchant le jeune Lope, l'un des précédents biographes, M. Labeaumelle en a conclu que cet enfant n'était pas légitime. Voici quelques vers de Lope qui doivent dissiper tous les doutes à cet égard.

Dans l'Eglogue à Claudio, après avoir raconté l'époque heureuse de sa vie, et au moment d'arriver à ses malheurs, il dit :

Yo vi mi pobre mesa en testimonio
Cercada y rica de fragmentos mios,
Dulces y amargos rios
Del mar del matrimonio, etc., etc.

« J'ai vu ma table modeste richement entourée de mes rejetons, *doux et amers ruisseaux de la mer du mariage*, etc. etc. »

Or, comme le jeune Carlos mourut à l'âge de huit ans, en 1607, un an avant la naissance de Feliciana, il suit de là qu'il fallait nécessairement que le petit Lope fût légitime pour que Lope de Vega eût pu voir à la fois deux de ses rejetons *nés du mariage* assis à sa table.

A quelle époque Lope a-t-il commencé à travailler pour le théâtre?

Selon M. Fauriel, Lope aurait commencé à travailler sérieusement pour le théâtre après son second mariage, que l'honorable écrivain fixe à 1597. Nous croyons qu'il y a ici une erreur. Mais comme aucune date précise n'a été donnée sur ce point par les premiers biographes, pour démontrer cette erreur, il nous faut procéder par induction.

D'abord, ce que nous savons par le témoignage de Cervantes, c'est que Lope débuta dans la carrière dramatique au moment même où Cervantes s'en retirait. Dans la préface de ses comédies, Cervantes parle des occupations qui le forcèrent de renoncer au théâtre, et il ajoute : « Immédiatement parut le prodige de la nature, le grand Lope de Vega, etc. etc. » D'où il résulte que Lope débuta, comme nous l'avons dit, immédiatement après la retraite de Cervantes. Il s'agit donc de fixer l'époque précise à laquelle Cervantes renonça au théâtre.

D'après l'Académie espagnole, Cervantes, qui avait commencé d'écrire pour le théâtre vers 1584, y aurait renoncé vers 1594. Mais nous croyons que l'Académie espagnole se trompe. Comment Cervantes, qui avait fait représenter, à ce que lui-même nous apprend, vingt ou trente pièces, aurait-il eu besoin de dix années pour les composer? Comment supposer que Cervantes ait été moins expéditif que tous les autres dramatistes espagnols?

Un écrivain qui est fort instruit des choses littéraires de l'Espagne, et en particulier de tout ce qui regarde Cervantes, M. Louis Viardot, dans la belle notice qui précède son Don Quichotte, a fixé la retraite dramatique de Cervantes à l'année 1588. Malheureusement M. Viardot n'indique point les motifs qui l'ont amené à adopter cette date. Puis il me semble que si c'est beaucoup de dix années pour vingt ou trente pièces, quatre ans ce n'est peut-être pas assez. Puis enfin, il n'est pas possible de concilier l'expression de Cervantes *il parut immédiatement* (entró luego), avec ce fait connu, qu'en 1588 Lope servait sur l'*Armada*, et qu'il ne put rentrer en Espagne qu'après avoir passé quelque temps en Italie, postérieurement à l'expédition.

Par tous ces motifs nous avons été déterminé à adopter un moyen terme entre la date de l'Académie espagnole et celle de M. Viardot ; et nous disons que Cervantes dut renoncer au théâtre de 1590 à 1592, époque à laquelle Lope lui-même débuta.

De quelle époque datent les commencements de la renommée de Lope.

Arrivé dans son récit à l'année 1600, M. Fauriel s'exprime ainsi : « Cette date peut être donnée pour marquer les commencements de la renommée de Lope comme poëte dramatique. On a sur ce point des indices précis. »

Malgré les indices précis dont parle M. Fauriel, nous ne sommes pas d'accord avec lui sur ce point, et, selon nous, la renommée de Lope aurait commencé beaucoup plus tôt. On sera de notre opinion quand on aura lu en son entier la phrase de Cervantes dont nous n'avons donné plus haut que le début. « Immédiatement parut le prodige de la nature, le grand Lope de Vega, et *il s'empara du sceptre de la monarchie comique*, etc., etc. » De cette phrase il résulte que dès son début dans la carrière Lope fut reconnu par tous comme le chef et le roi du théâtre, et que dès lors sa réputation fut faite.

Il y a encore une autre preuve décisive contre l'opinion de M. Fauriel : c'est un passage de la préface du *Peregrino*, publié en 1603, où Lope lui-même dit qu'il a des amis, des admirateurs, jusqu'en Amérique. Or, si la renommée de Lope n'avait commencé qu'en 1600, aurait-il pu savoir en 1603 qu'il avait des admirateurs en Amérique ? et aurait-il pu l'écrire comme une chose sue de tout le monde ?

Lope était-il moine ?

Par opposition à Voltaire, qui a fait de notre Lope un comédien, le traducteur anonyme de la *Bibliothèque des romans* fait de lui un moine régulier[1]. Voici, sans doute, ce qui aura induit en erreur le spirituel et habile écrivain. Il aura vu devant le nom de Lope le titre de *Frey* ou *Freyle* (chevalier d'un ordre militaire), et il aura confondu avec *Fray* ou *Frayle* (moine appartenant à quelque ordre religieux).

[1] *Bibliothèque des Romans*, 1er vol. de janvier 1782.

Sur un trait de la vie de Lope.

Après avoir fort maltraité la jeunesse de Lope, M. Fauriel a fait de notre poëte une espèce de saint. « On le vit *souvent*, dit-il, *courbé sous le poids du cadavre de quelque pauvre prêtre, le porter péniblement en terre*, l'y déposer, et adresser pour lui une dernière prière à Dieu, confondant ainsi, par un excès touchant de charité, l'office de prêtre et celui de fossoyeur. » Il y a dans la vie de Lope un trait de ce genre, qui est fort beau assurément, mais unique : du moins c'est ce que laisse entendre, dans l'oraison funèbre de Lope, le docteur Fernando Cardoso, le seul auteur, je crois, qui en parle. Et en effet, si notre poëte eût rempli *souvent* l'office de fossoyeur (après avoir rempli celui de *croque-mort*, ce qui n'est pas dans l'histoire et appartient à l'imagination de M. Fauriel), il est probable qu'il n'eût pas fait un aussi grand nombre de comédies.

Sur le caractère moral de Lope.

M. Fauriel n'est pas le seul écrivain qui, injuste envers Lope, ait présenté sous un aspect fâcheux le caractère moral de notre poëte. Lord Holland et M. de Sismondi méritent le même reproche.

A l'occasion des conseils très-sages que Lope donne à son fils dans la dédicace du *Véritable amant* (el Verdadero amante), pour le détourner de la culture des lettres, lord Holland a écrit « qu'il avait lu cette dédicace avec un étonnement mêlé d'indignation »; car selon lui elle annonce une effroyable cupidité [1].

D'autre part, voilà M. de Sismondi qui s'exprime ainsi : « Ces prodigieux travaux littéraires procurèrent à Lope presque autant d'argent que de gloire. Il se trouva une fois possesseur de cent mille ducats. Mais l'argent ne demeurait pas longtemps entre ses mains : les pauvres trouvaient toujours chez lui une caisse ouverte ; et *le goût du faste, l'orgueil cas-*

[1] « Who can read without surprise mixed with indignation his letter to his son, dissuading him from the study of poetry as improfitable. « *Some account of the lives and writings of Lope Felix de Vega and G. de Castro.* Londres, 1817.

tillan qu'il attachait au désordre de fortune, dissipaient bien vite ce qu'il avait gagné. Après avoir vécu splendidement, il laissa fort peu de bien à sa mort[1]. »

Ainsi, des deux historiens, tandis que l'un fait de Lope un rapace harpagon, l'autre le représente comme un écervelé dissipateur. D'où viennent ces deux peintures si différentes ? Le voici, j'imagine.

Montalvan a donné, avec son exagération habituelle, le chiffre de l'argent que Lope aurait touché dans sa vie, et il évalue ce que son maître aurait gagné seulement avec ses comédies, à la somme de quatre-vingt mille ducats. — Bouterweck n'ayant pas bien saisi le vrai sens de la phrase de Montalvan, et exagérant par dessus ses exagérations, a dit, sans mauvaise intention d'ailleurs, que « Lope se vit une fois possesseur de plus de cent mille ducats. » Or, pour composer leurs livres, lord Holland et M. de Sismondi ont lu Bouterweck ; et lord Holland s'imaginant que Lope se faisait pauvre tout en ayant cent mille ducats dans son coffre-fort, l'a soupçonné d'une avarice sordide; tandis que M. de Sismondi, voyant qu'à la fin de sa vie il ne lui restait à peu près rien de cette somme énorme, a pensé qu'il y avait là une folle prodigalité. Et voilà toujours comme on écrit l'histoire!

Maintenant, laissant de côté les calculs évidemment erronés de Montalvan, essayons d'établir d'une manière positive le bilan de la fortune de Lope, sa recette et sa dépense.

Quinze cents comédies (et non pas dix-huit cents, comme dit Montalvan : je le prouverai tout à l'heure), quinze cents comédies à raison de 500 réaux chacune, ou 130 francs, cela donne 195,000 francs. — De divers seigneurs, en cadeaux, environ 60,000 francs. Plus environ 2,000 francs de revenus en bénéfices. Tout cela réuni fait à peu près 15,000 livres de rente, et équivaut à 25,000 livres de revenu de notre monnaie.

Quant à la dépense, il faut se rappeler 1° que Lope fut obligé d'élever une famille nombreuse; 2° que si alors les objets de première nécessité coûtaient beaucoup moins qu'aujourd'hui, le prix des livres, des tableaux, de tous les objets d'art, était à peu près le même; 3° enfin que sa caisse était celle de tous les pauvres de Madrid.

[1] Voyez *Littérature du midi de l'Europe.*

Il laissa à sa mort deux années de son revenu en capital.

Pourquoi donc lord Holland s'est-il si fort indigné contre le pauvre Lope? Il est facile à un pair d'Angleterre qui a deux ou trois cent mille livres sterling de revenu de n'en pas demander davantage et de cultiver les lettres pour la seule gloire ; mais un poëte qui, à force de travail, ne gagne que de quoi subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille, peut bien, sans être avare ni avide, détourner son fils d'une carrière qui, malgré son génie, sa gloire, ses succès, ne lui fournissait pas de quoi satisfaire sa libéralité naturelle.

Et où donc M. de Sismondi a-t-il vu ce *goût du faste* qu'il attribue à Lope? Qui donc lui a dit que le grand poëte et ses compatriotes aient jamais fait consister *l'orgueil castillan dans la dissipation et le désordre de fortune?* — Un écrivain de qui tous les ouvrages révèlent des sentiments pleins d'élévation et d'honneur devrait savoir en quoi consiste l'orgueil castillan.

Combien Lope a-t-il composé de comédies?

Montalvan, dans sa *Fama postuma*, publiée peu de temps après la mort de Lope, porte à dix-huit cents le nombre des comédies composées par son illustre maître; et à l'exception du seul M. Labeaumelle, qui a indiqué un autre chiffre dont j'examinerai plus tard l'exactitude, tous les critiques espagnols, français, anglais, italiens, allemands, qui ont parlé de Lope, ont adopté le chiffre de Montalvan.

En donnant le chiffre de quinze cents nous avons pour nous deux autorités : d'abord le docteur Fernando Cardoso, ami intime de Lope, qui dans l'oraison funèbre du poëte a précisé ce chiffre; ensuite Lope lui-même, qui, probablement, savait mieux que personne combien il avait composé de comédies. Voyons ce qu'il dit à cet égard.

En 1603, dans le catalogue qui précède le *Peregrino en su patria*, il cite trois cent trente-sept pièces (qu'il faut réduire à trois cent trente-et-une, à cause de quelques doubles emplois).

En 1609, dans le *Nouvel art dramatique* (Arte nuevo de hacer comedias), Lope déclare quatre cent quatre-vingt-trois comédies.

En 1618, dans la préface de la onzième partie de ses comédies, huit cents.

En 1620, dans la dédicace du *Véritable amant*, neuf cents.

En 1625, dans la préface de la vingtième partie, mille soixante-dix.

Enfin, dans l'Eglogue à Claudio, composée vers 1630, il déclare quinze cents comédies.

Pero si ahora el numero infinito
De las fabulas comicas intento...
Mil y quinientas fabulas admira, etc., etc.

« Mais si je viens au nombre infini des fables comiques, tu t'étonneras d'apprendre que j'en aie composé quinze cents. »

Or, l'Eglogue à Claudio, qui est en quelque sorte le testament poétique de Lope, fut composée, comme nous l'avons dit, vers l'année 1630 ; et Montalvan lui-même nous apprend que Lope renonça au théâtre plusieurs années (*muchos años*) avant sa mort, arrivée en 1635. Il n'est donc pas possible d'admettre un chiffre supérieur à quinze cents. Et même pour admettre ce chiffre-là, il faut avoir notre confiance absolue dans la véracité de Lope : car mille soixante-dix pièces de 1592 à 1625, cela fait trente-trois pièces au plus par année ; et quatre cent trente de 1625 à 1630, cela donne environ quatre-vingts pièces par an, c'est-à-dire plus du double, et suppose un travail excessif pour un homme déjà vieillissant.

D'où sera venue l'erreur de Montalvan ? De ce que, j'imagine, il aura étourdiment ajouté aux quinze cents comédies trois cents autres pièces, soit *autos*, soit intermèdes, ce qui fait dix-huit cents ; et il aura accepté ce chiffre d'autant plus volontiers, qu'en parlant des ouvrages de son maître il semble toujours attacher plus d'importance à la quantité qu'à la qualité.

D'autre part, l'honorable M. Labeaumelle, dépité sans doute des exagérations de Montalvan, a écrit que Lope aurait composé seulement douze cents comédies. Et comme M. Labeaumelle connaissait le passage de l'Eglogue à Claudio cité plus haut, et prévoyait l'objection, il a essayé d'y répondre en disant que c'étaient les autos et les intermèdes au nombre de trois cents qui, ajoutés aux comédies, avaient complété le chiffre de quinze cents.

Cette explication, les expressions dont Lope s'est servi la repoussent. Lorsque Lope dit qu'il a composé quinze cents

fables (fabulas), *des fables comiques* (fabulas comicas), il veut parler évidemment et uniquement de ses comédies. Comment admettre qu'un Espagnol, un prêtre, un membre de l'inquisition, eût appelé les autos des *fables*, des *fables comiques?*

Et si cela ne suffit pas pour convaincre M. Labeaumelle, je lui rappellerai ce passage de la préface du *Peregrino* où Lope, au moment de donner la liste de ses pièces, dit qu'il ne compte point les autos, les pièces divines (no poniendo las representaciones de autos divinos), ce qui montre bien que Lope ne confondait point les comédies et les autos.

Voilà donc un fait acquis désormais à l'histoire littéraire. Lope a composé, non pas dix-huit cents, mais quinze cents comédies. Et ne trouvez-vous pas cela déjà fort raisonnable?

Combien nous reste-t-il de comédies de Lope?

Dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, un écrivain espagnol fort distingué, la Huerta, a donné une liste des comédies de Lope qui s'étaient jusqu'alors conservées, et le nombre s'en élève à quatre cent quatre-vingt-dix-sept. Mais dans la liste de la Huerta il y a vingt ou trente pièces qui, comme nous le prouvons ailleurs, ont été à tort attribuées à Lope. Puis, si ces pièces existent aujourd'hui (moins les vingt ou trente dont nous parlons), nous ne croyons pas qu'il fût facile de les réunir, et ce serait beaucoup, à notre avis, si l'on pouvait en réunir quatre cents, qui seraient, d'abord les trois cents de la collection des vingt-cinq volumes publiés au dix-septième siècle, et le reste se trouverait soit dans l'édition de Sancha, soit en livrets [1].

Des autos et des intermèdes de Lope.

On manque de données certaines pour fixer le chiffre des autos et des intermèdes composés par Lope. Montalvan dit

[1] La collection des vingt-cinq volumes se trouve à la Bibliothèque royale, à l'exception des tomes Ier, V et VI; et comme le tome Ier se trouve dans la Bibliothèque de l'Arsenal, et le tome V dans celle de Sainte-Geneviève, il ne nous manque pour posséder à Paris toute la collection, que le tome VI. Il serait digne d'un ministre éclairé et véritablement ami des lettres, si ce ministre existe aujourd'hui, de compléter cette collection.

quatre cents autos. Mais nous sommes convaincu que Montalvan a exagéré sur ce point comme sur les comédies.

Mais si l'on ne peut dire au juste combien Lope a composé d'autos et d'intermèdes, on peut préciser le nombre qu'il nous en reste.

Des autos, nous en avons en tout dix-neuf. Ils se trouvent dans l'édition de Sancha.

Des intermèdes, il nous en reste de trente à quarante. On en trouve douze dans le tome XVIII de l'édition de Sancha, et vingt ou trente dispersés dans quelques volumes des comédies. — On voit par là combien lord Holland exagère lorsqu'il dit qu'il nous reste encore de Lope une quantité innombrable d'intermèdes[1]. Trente ou quarante intermèdes ne font pas une quantité innombrable, surtout quand il s'agit d'un poëte qui a composé quinze cents comédies.

D'où vient que nous ne possédons guère que le quart des comédies de Lope?

On a souvent accusé les Espagnols d'avoir laissé se perdre la majeure partie des pièces de leur grand poëte. Ce reproche est injuste : la plupart des pièces de Lope n'ont jamais été imprimées. En voici la preuve.

Dans l'Eglogue à Claudio, Lope, après avoir énuméré ses ouvrages, s'exprime ainsi : « Excuse-moi, cher et bon Claudio, de te donner ainsi la liste de mes barbares écrits. Mais je puis te dire sans vanité que ce qui est imprimé, quoique beaucoup trop considérable, n'est que la moindre partie de ce que j'ai écrit. »

« Cortés perdona, o Claudio, el referirte
De mis escritos barbaros la copia;
Pero puedo sin propria
Alabanza decirte,
Que no es minima parte, aunque es excesso,
De lo que está por imprimir lo impresso. »

Ainsi du vivant de Lope, et peu d'années avant sa mort, on n'avait imprimé que la moindre partie de ce qu'il avait composé. Et comme ensuite l'enthousiasme se refroidit, et

[1] *There are still extant innumerable entremeses.*

que Calderon à son tour s'empara de la scène, il est à supposer qu'on n'aura imprimé que le complément des vingt-cinq volumes que nous possédons, sauf la réimpression de quelques livrets malheureusement *revus et corrigés* par la main audacieuse et inhabile de Trigueros.

Toutefois nous pensons qu'un certain nombre de pièces se seraient perdues. Car, selon toutes les probabilités, la plupart de celles qui sont citées dans la liste du *Peregrino* ont dû être imprimées, et nous n'en avons guère que la moitié.

Des pièces qui se trouvent dans cette liste et qui sont venues jusqu'à nous, il en est une vingtaine que nous comptons parmi les meilleures de Lope ou les plus intéressantes, comme le Chien du jardinier,— la Veuve de Valence, — la Nécessité déplorable, — Fuente ovejuna, — le Roi Wamba, — l'Acier de Madrid,— l'Enfant innocent, — les Délicatesses de Belisa, — la Découverte du nouveau monde, — la Constance dans le malheur, etc., etc., etc. Mais il en est plusieurs qui doivent avoir été imprimées, qui se seront perdues, et qui sont, à notre avis, fort regrettables. Telles seraient : *la Conquête de Fernand Cortez* (la Conquista de Fernando Cortez), *le Procès d'Angleterre* (el Pleyto de Ingalaterra), où le poëte avait, dit-on, peint la lutte de Marie Stuart et d'Élisabeth, — *le Vaillant Jacobin* (el Gallardo Jacobin), qui pourrait bien être l'histoire de Jacques Clément, etc., etc., etc.

En combien de temps Lope composait-il ses comédies?

La facilité extraordinaire de Lope a été encore exagérée, et l'on a dit là-dessus des choses non moins extraordinaires.

« Il donnait, dit le traducteur anonyme de la *Bibliothèque des Romans*, il donnait chaque jour, ou tous les trois jours au plus tard, une nouvelle œuvre. » Tous les trois jours au plus tard ! Lope était un poëte fort exact.

Voici mieux encore. Le critique italien Signorelli, qui d'ailleurs connaissait parfaitement la littérature espagnole, s'exprime ainsi : « Il improvisait tous ses ouvrages, et particulièrement les comédies, ayant l'habitude de composer une pièce *en deux jours*. » Une pièce en deux jours ! N'est-il pas singulier, dès lors, que Lope n'ait laissé que quinze cents comédies?

Bouterweck est allé plus loin. Dans son Histoire de la litté-

rature espagnole, ouvrage intéressant quoique fort incomplet et non exempt d'erreurs graves, Bouterweck dit de Lope : « Une pièce en *cinq actes*, versifiée en redondilles, entremêlées de tercets, de sonnets et d'octaves, ne lui coûtait ordinairement que vingt-quatre heures de travail. » Si une pièce *en cinq actes*, ou pour mieux parler, en trois journées, suivant la coupe espagnole, n'eût ordinairement coûté à Lope que vingt-quatre heures de travail, ce n'est pas *quinze cents* comédies qu'il aurait laissées, mais *quinze mille*.

Non content de cette exagération, Bouterweck ajoute : « Quelquefois il fut obligé d'en composer en trois ou quatre heures de temps. » On ne saurait être plus expéditif!

Enfin, j'ouvre la Biographie universelle à l'article *Lope de Vega*, et je lis : « Ses pièces ne lui coûtaient d'autre peine que celle de les écrire. » Ceci m'a l'air de la traduction libre des trois ou quatre heures de Bouterweck [1].

En laissant de côté toutes ces exagérations, ce qui est positif c'est que, sur les quinze cents comédies de Lope, il y en a, comme il le dit lui-même, *plus de cent* qui furent composées en vingt-quatre heures :

Pues mas de ciento en horas veinticuatro
Pasaron de las musas al teatro.

Pour les autres, on ne sait pas au juste le temps qu'il lui fallait ; cela dépendait sans doute de l'inspiration, de la veine, plus ou moins heureuse. Mais il est à croire que l'expérience se joignant à sa facilité naturelle, il avait dû acquérir une grande rapidité d'exécution.

Des comédies que l'on a faussement attribuées à Lope et de celles qui lui sont à tort contestées.

Lope s'est plaint souvent de ce que l'on publiait sous son nom des ouvrages qui n'étaient pas de lui, et de ce que, en

[1] L'article *Lope de Vega*, de la *Biographie universelle*, est d'un écrivain qui a étudié jusqu'à un certain point le sujet qu'il traite. Mais, en général, tout ce qui a rapport aux dramatistes espagnols dans la *Biographie universelle*, me paraît avoir été fait par des hommes complétement étrangers à la langue et à la littérature de l'Espagne. L'article de Calderon et celui de Guillen de Castro, le premier auteur du *Cid*, sont pleins d'erreurs. Quant à Tirso de Molina, Rojas, Montalvan, Alarcon, etc., etc., on n'en a pas arlé ; et, à notre avis, cela vaut beaucoup mieux.

compensation, quelques poëtes peu délicats s'en attribuaient d'autres qui lui appartenaient légitimement. Ce double inconvénient s'est reproduit depuis plus d'une fois.

La Huerta, dans son catalogue[1], a attribué à Lope plusieurs comédies qui ne lui appartiennent point, comme *el Alcalde de Zalamea*, — *el Medico de su honra*, et plusieurs autres qui sont incontestablement de Calderon; *la Verdad sospechosa*, qui est d'Alarcon; *el Pastelero de Madrigal*, qui est d'un anonyme, etc., etc.

En revanche, les critiques les plus instruits n'ont pas toujours eu présent à leurs souvenirs le répertoire de Lope. Je citerai notamment M. Louis de Viel-Castel, un des hommes qui savent le mieux les choses de l'Espagne, et qui à des connaissances étendues joint un rare talent d'exposition. Dans un morceau, d'ailleurs fort remarquable, qu'il a écrit sur le drame historique espagnol[2], M. Louis de Viel-Castel n'a mentionné que trois ou quatre comédies historiques de Lope, qui en a composé un fort grand nombre. Il nous en reste encore aujourd'hui plus de soixante. Toutes contiennent des beautés du premier ordre, et il en est au moins quinze ou vingt qui sont des ouvrages aussi remarquables que *Le meilleur alcade* et *la Découverte du nouveau monde*.

Puisque je m'occupe ici des péchés d'omission, je relèverai deux légères erreurs.

M. Louis de Viel-Castel dit à propos des amours d'Alphonse VIII et de Rachel, « qu'il est à regretter qu'aucun des grands maîtres de la scène ne se soit emparé de ce sujet. » Lope de Vega l'a traité sous ce titre, *la Judia de Toledo*.

De même, parlant d'une comédie de Cañizares dont Gonzalve de Cordoue est le héros, et qui a pour titre *les Comptes du grand capitaine* (las Cuentas del gran capitan), M. de Viel-Castel la regarde comme la première que l'on ait faite sur ce sujet. Lope l'avait déjà traité un siècle avant Cañizares, et la pièce de ce dernier n'est qu'une imitation de la sienne, ou, si l'on veut, un audacieux plagiat, une nouvelle édition revue et corrigée à la manière de Trigueros.

Ces deux pièces, sans être des meilleures de Lope, valent la peine qu'on les lui restitue.

[1] Voyez *Theatro Hespañol*. Madrid, 1785, tom. Ier.
[2] Voyez la *Revue des Deux Mondes*, numéro de novembre 1840.

A quelle époque Lope de Vega a-t-il composé son NOUVEL ART DRAMATIQUE?

M. Martinez de la Rosa[1], et après lui M. Fauriel[2], placent cette composition à la date de l'année 1602. C'est une erreur. Dans le catalogue du *Peregrino*, publié en 1603, Lope annonce trois cent trente-et-une comédies; or à la fin du *Nouvel art dramatique*, il en déclare quatre cent quatre-vingt-trois: donc, nécessairement, le *Nouvel art dramatique* est postérieur de plusieurs années à la publication du *Peregrino*. Selon nous, et par suite d'une foule d'inductions qu'il serait trop long de détailler, le *Nouvel art dramatique* a dû être composé vers l'année 1609.

Cette rectification n'est pas tout à fait sans importance. Si le *Nouvel art dramatique* a été composé en 1602, et que Lope n'ait commencé à se faire connaître qu'en 1600, comme l'assure M. Fauriel, ce poëme serait l'ouvrage d'un auteur novice encore; tandis que s'il a été composé en 1609, et que Lope ait débuté de 1590 à 1592, comme nous le prétendons, le poëte avait alors vingt ans d'expérience et de succès, et il ne faudrait pas juger trop légèrement une œuvre où un grand maître a posé la théorie de son art.

Nous demandons pardon au lecteur de l'avoir arrêté aussi longtemps à la réfutation de quelques erreurs. Mais il nous a paru qu'il n'était pas sans importance d'établir sur la vie et les ouvrages d'un grand poëte ce que l'on doit chercher soigneusement sur tous les hommes et en toute chose: — la vérité.

[1] *Obras literarias*, t. II, apendice sobre la tragedia.
[2] Article déjà cité.

NOUVEL ART DRAMATIQUE[1].

Le *Nouvel art dramatique* de Lope, qui devait nécessairement selon nous, trouver place en tête d'un choix de ses comédies, fut composé en 1609, à la prière d'une de ces académies qui, à la mode d'Italie, s'étaient alors formées en Espagne. Ainsi que l'a observé avant nous l'honorable M. Laheaumelle[2] « cet ouvrage porte les caractères d'une légère improvisation, et non ceux d'un poëme didactique. Il est en vers blancs; seulement les deux derniers vers des paragraphes inégaux qui le composent sont rimés. Ce mètre seul, *sermoni propior*, indique que ce n'était point un ouvrage sérieux; car si Lope avait voulu donner solennellement des règles pour son art, il les aurait écrites en tercets. » Toutefois, et en dehors de ce que dit Lope relativement à sa théorie, on trouvera dans ce petit poème des vues pleines de sens, d'esprit, une connaissance profonde de la scène, et, sur le style, les conseils d'un grand écrivain. Mais laissons parler Lope de Vega.

Nobles esprits, l'élite de l'Espagne, qui dans cette illustre académie aurez bientôt dépassé non-seulement ces académies d'Italie que Cicéron, émule de la Grèce, établit dans les contrées où dort l'eau de l'Averne, mais encore celle où Athènes voyait se réunir dans l'école de Platon une si rare assemblée de philosophes; vous m'ordonnez de vous écrire un art dramatique conforme au goût actuel du public. Cette tâche paraît facile, et elle le serait en effet pour celui d'entre vous qui a le moins travaillé pour le théâtre, et qui, par cela même, n'en connaît que mieux les règles; mais il s'en faut bien qu'elle le soit pour moi, qui n'ai composé que contre les règles

[1] *Arte nuevo de hacer comedias.* Ainsi que nous l'avons déjà dit (voyez *Calderon*, notice), en général, le mot espagnol *comedia* sert à désigner indistinctement une pièce de théâtre, soit comédie, soit tragédie. C'est pourquoi ces mots *el Arte nuevo de hacer comedias*, signifient le nouvel art de composer des pièces de théâtre, ou, plus brièvement, *le nouvel Art dramatique.*

[2] *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers.* Tom. Ier de Lope de Vega.

d.

de l'art. Ce n'est pas, grâces à Dieu, que je les ignore : j'étais encore écolier, et le soleil n'avait pas depuis ma naissance passé dix fois du Bélier aux Poissons, que toutes ces théories m'étaient familières; mais à l'époque où je débutai dans la carrière, je trouvai la scène remplie d'ouvrages bien différents de ceux que laissèrent pour modèles les premiers inventeurs de cet art, et tels enfin que les avaient composés des barbares qui avaient accoutumé le vulgaire à leur grossièreté. Et ils se sont si bien établis sous cette forme, que celui qui maintenant veut écrire pour le théâtre suivant les préceptes de l'art, meurt sans gloire et sans récompense ; car parmi ceux qui ne sont pas éclairés par les lumières d'une raison supérieure, la coutume l'emporte toujours.

Plusieurs fois, il est vrai, j'ai écrit suivant ces principes que peu de personnes connaissent; mais aussitôt que je vois paraître ces compositions monstrueuses pleines d'apparences magiques où accourent le peuple et les femmes idolâtres de ces sottises, je retourne à mes habitudes barbares; et lorsque j'ai à écrire une comédie, j'enferme toutes les règles sous de triples verroux; j'éloigne de mon cabinet Plaute et Térence, de peur d'entendre leurs cris, car la vérité réclame à haute voix dans ces livres muets; et j'écris alors suivant l'art qu'ont inventé ceux qui ont voulu obtenir les applaudissements de la foule. Après tout, comme c'est le public qui paye ces sottises, il est juste qu'on le serve à son goût.

La véritable comédie a un but, comme toute espèce de poëme, et ce but est d'imiter les actions des hommes et de peindre les mœurs du siècle où ils ont vécu. Or toute imitation poétique se compose de trois choses : le discours, le vers, l'harmonie ou la musique[1]. La comédie et la tragédie con-

[1] *Tambien qualquiera imitacion poetica*
Se hace de tres cosas, que son platica,
Verso dulce, harmonia o sea la musica.

L'honorable M. Labeaumelle, qui a traduit avant nous *el Arte nuevo*, a rendu ainsi ce passage : « Toute imitation poétique se compose de trois choses, la déclamation ou le chant, les vers ou l'harmonie. » Dans l'énumération de M. Labeaumelle, il n'y pas trois choses (*tres cosas*); il y en a deux, ou il y en a quatre. Ensuite il ne s'agit pas de chant; il s'agit seulement de l'harmonie des vers. Ce qui excuse M. Labeaumelle, et ce qui nous excusera nous-même si nous n'avons pas bien rendu ce passage, c'est le vague des expressions de Lope.

Digitized by Google

viennent en ce point [1]; mais elles diffèrent en ce que la première représente les actions des gens de la basse classe, et que la tragédie ne s'occupe que des rois et des hauts personnages. Jugez par là de tout ce qu'il y aurait à dire contre nos comédies.

Nos pièces furent d'abord appelées *autos*, parce qu'elles s'en tenaient à l'imitation des actions et des intérêts vulgaires. Lope de Rueda fut chez nous le modèle en ce genre : ses comédies, que l'on a imprimées, sont en prose, et d'un genre si bas, qu'il y a introduit des artisans et retracé les amours de la fille d'un forgeron. Aujourd'hui nous nommons *intermèdes* ces ouvrages antiques où l'art est soigneusement observé, où l'action est simple et se passe entre petites gens; car on n'a jamais vu d'intermède où figurassent des rois. Et ceci explique comment les pièces dramatiques tombèrent peu à peu dans un profond discrédit, à cause de la bassesse du style, et comment, à la grande satisfaction des ignorants, on mit des rois et des princes dans la comédie.

Aristote raconte, d'une manière assez obscure à la vérité, au commencement de sa Poétique, le débat qu'il y eut entre Athènes et Mégare touchant le premier inventeur du théâtre : les Mégariens en attribuant la gloire à Epicharme, tandis que les Athéniens la revendiquaient pour Magnètes. Donat en fait remonter les premiers essais aux anciens sacrifices, et, suivant en cela Horace, il attribue l'origine de la tragédie à Thespis, comme celle de la comédie à Aristophane. L'Odyssée d'Homère est le résultat d'une inspiration comique ; mais l'Iliade fut le noble modèle de la tragédie. C'est à l'imitation de ce poëme qu'a été composée ma *Jérusalem*, que j'ai intitulée Epopée tragique. On appelle communément du nom de comédie l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis du célèbre poëte Dante Alighieri, et Maneti en donne les raisons dans la préface de ce poëme.

Tout le monde sait que la comédie, devenue suspecte, fut

[1] Immédiatement après les vers que nous venons citer, Lope ajoute :

Que en esto fue comun con la tragedia.

M. Labeaumelle a traduit : « La tragédie et la comédie conviennent en ces deux points. » Il ne s'agit pas de deux points : Lope dit *en esto*, en cela. Il veut dire qu'en parlant de ce qui constitue l'imitation poétique, il entend parler pour la tragédie comme pour la comédie.

pour un temps condamnée au silence; que de là vinrent les satyres, qui, étant plus cruelles encore, passèrent plus promptement, et qu'alors naquit la comédie nouvelle.

Dans le principe les ouvrages dramatiques ne se composaient que de chœurs. Bientôt on y ajouta un certain nombre de personnages. Mais Ménandre, suivi en cela par Térence, rejeta les chœurs comme ennuyeux. Ce dernier fut le plus scrupuleux observateur des préceptes; jamais il n'éleva le style de la comédie à la hauteur tragique; plus sage en cela que Plaute, à qui l'on a tant reproché ce défaut .

La tragédie est fondée sur l'histoire, la comédie sur des fictions; et celle-ci fut appelée de plain-pied, parce qu'on la jouait sans cothurne ni décorations, et qu'elle prenait ses arguments dans les classes les plus humbles. Cependant, alors comme à présent, il y avait plusieurs sortes de comédies; il y avait des comédies à pallium, à toge, des mimes, des atellanes, des tabernaires.

Les Athéniens, qui donnaient des prix à leurs poëtes dramatiques et à leurs acteurs, réprimandaient dans leurs comédies, avec une élégance attique, les vices et les mauvaises mœurs. Voilà pourquoi Cicéron appelait la comédie le miroir des mœurs, l'image de la vérité : sublime attribut qui élève Thalie au rang de l'histoire, et qui nous montre combien elle mérite d'estime et d'honneur.

Mais déjà vous vous récriez, ce me semble, en disant : « A quoi bon traduire des livres et nous fatiguer de cet étalage d'érudition? » Croyez-le, ce n'a pas été sans motif que j'ai rappelé toutes ces choses à votre mémoire : je voulais vous faire voir que vous m'avez demandé un art dramatique en Espagne, où tous les ouvrages dramatiques s'écrivent contre l'art, et je devais déclarer que nos pièces sont contraires à l'usage antique et à la raison. Mais laissons cela : c'est à mon expérience que vous vous adressez, et non à ce que j'ai pu apprendre des principes d'un art qui nous dit la vérité, mais auquel le vulgaire préfère l'erreur.

[1] C'est tout le contraire; ce n'est pas Térence, c'est Plaute qui n'éleva jamais le style de la comédie à la hauteur tragique. Comme Lope connaissait parfaitement l'un et l'autre poëte, on ne peut attribuer cette erreur qu'à une distraction, et à la rapidité avec laquelle il composa son *Nouvel art dramatique*.

Si donc vous me demandiez les règles de l'art, je vous adresserais au savant et docte Rebortelo, et vous verriez exposé dans son livre, soit sur Aristote, soit sur la comédie, ce qui autrement ne se trouve qu'épars dans une foule d'ouvrages, sans ordre et sans lumière. Mais puisque vous demandez l'opinion de ceux qui sont aujourd'hui en possession de la scène, en reconnaissant que le public a le droit d'établir les lois disparates de notre monstre dramatique, je vous dirai mon sentiment, et votre ordre servira d'excuse à ma témérité. — Je voudrais, puisque le public est dans l'erreur, parer cette erreur de couleurs agréables; je voudrais, puisqu'il n'est plus possible de suivre les règles anciennes, trouver un terme moyen entre les deux extrêmes.

Choisissez d'abord le sujet de votre comédie, et, malgré les vieux préceptes, ne vous inquiétez pas s'il y a ou non des rois parmi vos personnages. Je ne dois pas dissimuler, cependant, que notre roi et seigneur Philippe le prudent se fâchait toutes les fois qu'il voyait un roi sur le théâtre; soit qu'il vît là une violation des règles de l'art, soit qu'il pensât que, même dans des fictions, l'autorité royale ne doit pas être présentée de trop près aux regards du peuple.

Au reste, nous nous rapprochons en ceci de la comédie antique, où Plaute ne craignit pas de placer même des dieux, comme le prouve le rôle qu'il donne à Jupiter dans son *Amphitryon*. Il m'en coûte, Dieu le sait, de l'approuver, d'autant que Plutarque, en parlant de Ménandre, blâme formellement la comédie antique; mais enfin, puisqu'en Espagne nous avons renoncé aux règles de l'art et que nous le traitons sans façon, pour cette fois les érudits auront la bouche close.

En mêlant le tragique et le comique, et Térence à Sénèque (d'où il résulte une espèce de monstre à la façon du Minotaure), vous aurez une partie de la pièce qui sera sérieuse et l'autre qui sera bouffonne. Mais cette variété plaît beaucoup. La nature même nous en donne l'exemple, et c'est de tels contrastes qu'elle tire sa beauté.

Ayez soin seulement que votre sujet ne présente qu'une action; ayez soin que votre fable ne soit point chargée d'épisodes, c'est-à-dire de choses qui s'écartent du sujet principal, et qu'on n'en puisse détacher aucune partie sans renverser tout l'édifice. Quant à renfermer toute l'action dans l'espace d'un

jour, ne vous en inquiétez pas, bien que ce soit l'avis d'Aristote : nous avons déjà décliné son autorité en mêlant ensemble tragédie et comédie. Contentons-nous de la renfermer dans le temps le plus court qu'il nous sera possible, à moins toutefois que le poëte ne compose une histoire durant laquelle s'écoulent plusieurs années ; et dans ce cas il pourra placer les intervalles de temps dans les entr'actes ; comme, aussi bien, si quelqu'un de ses personnages a un voyage à faire. Ces libertés, je le sais, révoltent les connaisseurs ; eh bien, que les connaisseurs n'aillent pas voir nos pièces !

Combien de ces gens-là se signent d'effroi en voyant qu'on donne plusieurs années à une action qui devrait s'accomplir dans le terme d'un jour artificiel, car on ne voulait pas même nous accorder les vingt-quatre heures ! Pour moi, considérant que l'avide curiosité d'un Espagnol assis au spectacle ne peut être satisfaite qu'on ne lui représente en deux heures tous les événements depuis la Genèse jusqu'au jour du jugement dernier, je trouve que si notre devoir est de plaire aux spectateurs, il est juste que nous fassions tout ce qu'il faut pour atteindre ce but.

Une fois le sujet choisi, écrivez votre pièce en prose et divisez-la en trois actes, en faisant vos efforts pour que chaque acte n'embrasse, s'il est possible, que l'espace d'un jour. Le capitaine Viruès, illustre écrivain, mit en trois actes la comédie, qui auparavant allait à quatre pieds comme un enfant, d'autant qu'elle était encore dans l'enfance[1]. Moi-même, vers l'âge de onze à douze ans, j'en écrivis en quatre actes et en quatre feuilles, car chaque acte était contenu dans une feuille de papier. Alors on jouait dans les intervalles des actes trois petits intermèdes ; et à présent tout au plus si l'on en joue un, lequel est immédiatement suivi d'une danse. La danse, d'ailleurs, va si bien dans la comédie qu'Aristote l'approuve, et qu'Athénée, Platon, Xénophon, ne la blâment que lorsqu'elle n'est pas décente, comme celle

[1] Montalvan, dans la *Fama postuma*, attribue à Lope cette innovation ; d'un autre côté, Cervantes, dans la préface de ses comédies, s'en fait honneur à lui-même. Lorsque nous écrirons la notice qui précédera les chefs-d'œuvre dramatiques de Cervantes, et que nous tracerons l'histoire du théâtre espagnol, nous expliquerons comment l'auteur de *Don Quichotte* et Montalvan ont pu l'un et l'autre se tromper de bonne foi.

de Callipides. La danse me paraît remplacer chez nous le chœur des anciens.

Le sujet étant divisé en deux parties[1], qu'elles soient dès le début unies et bien liées jusque vers la fin de la pièce, et qu'on ne prévoie le dénoûment qu'à la dernière scène; car lorsque les spectateurs le connaissent, ils tournent le visage vers la porte et le dos aux acteurs, qu'ils ont écoutés avec intérêt durant trois heures, et dont ils ne se soucient plus lorsqu'ils n'ont plus besoin d'eux pour savoir quel sera l'événement.

Que le théâtre reste rarement vide de personnages. Ces délais impatientent le spectateur et prolongent inutilement le spectacle; et outre que cela est un grand vice, l'éviter c'est ajouter à une composition de l'art et de la grâce.

Commencez alors à versifier, et, dans votre langage toujours chaste, n'employez ni pensées brillantes ni traits d'esprit lorsque vous traitez de choses domestiques; il suffit, dans ce cas-là, d'imiter la conversation de deux ou trois personnes. Mais lorsque vous introduisez sur la scène un personnage qui exhorte, conseille ou dissuade, vous pouvez vous permettre de belles sentences et des traits frappants, et en cela vous imiterez la nature; car lorsqu'on donne des conseils, lorsqu'on veut engager à une chose ou en détourner, on parle d'un tout autre style que dans la causerie familière. Nous suivons en ce point l'opinion du rhéteur Aristide, qui veut que le style de la comédie soit clair, pur et facile, semblable à celui des conversations ordinaires, en ajoutant qu'il doit différer essentiellement du style tragique, où l'on peut employer des expressions pompeuses, sonores et brillantes.

Ne citez point l'Écriture, et gardez-vous d'offenser le goût par une recherche affectée; car pour imiter le langage de la conversation vous n'avez point à nommer ni les hippogriffes, ni les centaures, ni les autres entités mythologiques.

[1] *Dividido en dos partes el asunto.*

M. Labeaumelle a traduit : « Le sujet étant divisé en trois parties, » corrigeant le texte de Lope, qui a écrit *dos partes* (deux parties) et non pas *tres* (trois). M. Labeaumelle, préoccupé sans doute de ce qui précède, aura cru que le poëte voulait parler de la division en trois actes. Lope y reviendra plus tard avec détail. Ici il s'agit, selon nous, du mélange du comique et du tragique; et Lope conseille au poëte de disposer son plan de telle sorte, qu'on ne puisse pas prévoir si le dénoûment sera heureux ou malheureux.

Si vous faites parler un roi, que ce soit avec la dignité qui convient à la majesté royale; que le vieillard s'exprime avec une gravité sentencieuse; que les discours des amants soient remplis de sentiments si vifs que ceux qui les écoutent s'en trouvent émus. Que dans les monologues le personnage soit tout entier transformé, et que par ce changement il force le spectateur à s'identifier avec lui; qu'il se parle et se réponde à lui-même d'une façon naturelle; et s'il forme des plaintes amoureuses, qu'il n'oublie point le respect dû au beau sexe. Que les dames conservent en toute circonstance la décence qu'elles doivent avoir; et si elles se travestissent, — ce qui est toujours très-agréable au public, — que ce changement de costume soit bien motivé. Enfin ne peignez jamais des choses impossibles, car la première maxime, c'est que l'art ne peut imiter que ce qui est vraisemblable.

Que le valet ne traite point de sujets trop relevés; et gardez-vous de mettre dans sa bouche de ces traits d'esprit que nous avons vus dans quelques comédies étrangères.

Que jamais vos personnages ne contredisent leur caractère; qu'ils se souviennent jusqu'au bout de ce qu'ils ont dit d'abord; en un mot, qu'on ne puisse pas leur adresser le reproche que l'on fait à l'OEdipe de Sophocle, qu'il a oublié son combat contre Laïus.

Embellissez de quelque sentence, de quelque plaisanterie, de vers plus soignés, la fin de vos scènes, pour que l'acteur, à sa sortie, ne laisse pas l'auditoire dans de mauvaises dispositions.

Dans le premier acte, mettez l'exposition; dans le second, que l'intrigue se noue, et faites en sorte que jusqu'à la moitié du troisième personne ne puisse prévoir le dénoûment. Trompez toujours la curiosité du spectateur en lui indiquant comme possible un résultat tout différent de celui que les événements semblent annoncer.

Appropriez avec goût la versification au sujet que vous traitez. Les dixains conviennent pour les plaintes; le sonnet est bien placé dans un monologue; les récits demandent le vers des romances [1], quoiqu'ils brillent on ne peut plus dans les octaves. Les tercets sont destinés aux choses graves, et les redondilles aux conversations amoureuses.

[1] Le vers octosyllabique, usité dans les romances nationales.

Employez aussi habilement les figures de rhétorique : d'abord, au commencement d'un discours, la répétition et la métaphore ; puis, l'ironie, l'apostrophe, la dubitation, l'exclamation.

Tromper en disant vrai est un artifice d'un succès infaillible, et nous le retrouvons dans toutes les comédies de Miguel Sanchez, digne de mémoire pour cette ingénieuse invention. Le public ne cesse d'applaudir ces conversations à double entente, chacun croyant être seul à comprendre ce que dit l'un des acteurs, et jouissant de l'erreur de l'autre.

Les événements où l'honneur est intéressé sont les sujets qu'il faut préférer, parce qu'ils émeuvent puissamment les âmes. Peignez aussi de préférence les actions vertueuses, car la vertu est partout aimée. En effet, ne voyons-nous pas chaque jour que l'acteur qui joue les rôles de traître devient odieux à tous, qu'on évite sa rencontre, et que même les marchands refusent de lui vendre ; tandis que l'acteur qui représente un honnête homme, on l'aime, on l'honore, on l'accueille, on le recherche, on le fête jusque dans les meilleures maisons.

Bornez à quatre feuilles l'étendue de chaque acte ; douze feuilles remplissent la durée qu'il convient de donner au spectacle, et plus de longueur lasserait la patience de l'auditoire[1]. Si vous vous permettez des critiques, qu'elles ne dégénèrent point en satires claires et manifestes ; rappelez-vous que c'est pour un abus semblable que les comédies furent jadis défendues dans la Grèce et dans Rome. Piquez, mais ne blessez pas ; car celui qui outrage ne doit attendre ni faveur dans le présent, ni renommée dans l'avenir.

Voilà ce que vous pouvez regarder comme des aphorismes, vous qui ne vous préoccupez point des préceptes de l'art ancien. Pour aujourd'hui je n'ai pas le loisir d'en dire davantage.

Quant à ce qui concerne les trois parties de l'appareil et de la décoration scénique, c'est l'affaire des directeurs de théâtre : qu'ils étudient Vitruve, qu'ils consultent Valère

[1] La feuille contenait de deux cent cinquante à trois cents vers. Cela fait donc de mille à douze cents vers par acte, et de trois mille à trois mille six cents pour la comédie.

Maxime, Petrus Crinitus, et Horace en ses Épîtres, ils y trouveront l'art de disposer les temples, les arbres, les maisons, les cabanes, en peinture. Pour le costume, ils s'adresseront, au besoin, à Julius Pollux. Et vraiment c'est une des barbaries qui nous choquent le plus dans la comédie espagnole, que de voir paraître un Turc avec une collerette à l'européenne, et un Romain en haut-de-chausses.

Mais de tous les barbares, nul ne mérite ce titre plus que moi, puisque j'ai l'insolence de donner des préceptes contre l'art, et que je me laisse entraîner au courant, au risque d'être traité d'ignorant par l'Italie et la France. Mais qu'y pourrais-je faire? En comptant celle que j'ai terminée cette semaine, j'ai composé quatre cent quatre-vingt-trois comédies, et, six exceptées, tout le reste pèche grièvement contre les règles de l'art. Après tout, je défends ce que j'ai écrit, d'autant que mes pièces, j'en suis persuadé, autrement composées et meilleures, n'auraient pas été ainsi goûtées du public; car bien souvent ce qui est contre la justice et la loi est par cela même ce qui plaît le plus.

THÉATRE

CHOISI

DE LOPE DE VEGA.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE MOULIN.

(EL MOLINO.)

NOTICE.

Le Moulin ne saurait être cité parmi les comédies les plus remarquables de Lope. Loin de là, et contrairement à l'usage suivi en pareille circonstance, — nous annonçons cette pièce comme étant d'une valeur moyenne, et la plus faible de toutes celles que nous nous proposons de publier. Deux motifs nous ont engagés à la traduire : d'abord Lope s'est plu souvent à traiter un sujet analogue; et ensuite, par plusieurs raisons trop longues à déduire, nous avons été amené à penser que cet ouvrage devait être au nombre de ceux que le poète espagnol a composés dans l'espace de vingt-quatre heures. A ces divers titres, il nous a paru que la présente comédie pourrait avoir quelque intérêt pour les lecteurs.

Voici le genre, ou, si l'on veut, le type général de composition auquel se rattache *le Moulin*. Un cavalier et une dame sont obligés de quitter la cour, par suite des persécutions d'un prince ou d'un roi qui, la plupart du temps, est le rival du cavalier. Ils se réfugient au village, et se cachent sous un déguisement rustique. Enfin, après bien des traverses, ils finissent par surmonter tous les obstacles, et, suivant l'usage, ils se marient. — Tel est le thème sur lequel Lope a composé, avec de légères variations, — trente ou quarante des trois ou quatre cents pièces qui nous restent encore de son immense répertoire; et cela pourrait faire supposer qu'il en avait composé plus d'une centaine du même genre. Dans ces sortes de pastorales, Lope trouvait l'avantage de pouvoir mettre en contraste les mœurs et le langage de la cour, avec le langage et les mœurs des champs, pour lesquelles il avait une secrète prédilection, et qu'il a peintes, disent tous les critiques espagnols, avec un naturel parfait.

Le Moulin n'est selon nous, qu'une rapide esquisse; on reconnaît cependant, à la manière dont les figures principales sont tracées, la main la plus habile. — Les deux amants de la cour, le comte et la duchesse sont suffisamment caractérisés. — Tamiro, le séducteur campagnard, vaniteux et volage; Melampo le dédaigné, qui voit successivement deux rivaux mieux traités que lui par l'ingrate qu'il adore, et qui attend son tour dans une impatience mélancolique; le meunier Leridano, vieux bonhomme espagnol à l'esprit contemplatif et à l'imagination délicate; enfin la coquette et malicieuse Laura sont également fort bien.

Dans son *Nouvel art dramatique*, Lope nous apprend que le roi Philippe II n'aimait pas que l'on représentât des rois sur le théâtre. Cela n'a pas empêché notre poète de fonder la comédie nouvelle sur le mélange des personnes royales avec des gens des conditions les plus humbles, et dans ses pièces historiques, il les a mises en scène avec la plus grande liberté. Dans ses pièces d'invention, quand il est forcé par son sujet de faire figurer un roi ou un prince d'une vertu douteuse, il a recours, comme l'a remarqué avant nous lord Holland, à un expédient qui nous semble assez adroit : il place près d'eux des

confidents, des conseillers qui les excitent au mal, et qu'il rend par là moralement responsables de la conduite de leurs maîtres. C'est ainsi qu'il a procédé dans *le Moulin*.

Bien que Lope n'indique pas l'époque précise à laquelle se passe l'action de sa pièce, il est évident, d'après plusieurs détails, qu'elle se passe au moyen âge; néanmoins, il fait parler hardiment, à l'un de ses acteurs, de la conquête des Indes et de la Flandre par les Espagnols. De même Shakspeare, dans l'un de ses ouvrages les plus célèbres, fait aborder des vaisseaux en Bohême. Or Lope, né vers le milieu du seizième siècle, savait mieux que personne en quel temps la Flandre et les Indes avaient été conquises; et quant à Shakspeare, il était impossible qu'il n'eût pas appris, de façon ou d'autre, que la Bohême n'est d'aucun côté baignée par la mer. Pourquoi donc les deux grands poètes auraient-ils outragé avec préméditation la chronologie et la géographie, ces deux sciences respectables? N'était-ce pas qu'en flattant ainsi les préjugés, les goûts de leurs auditeurs, ils espéraient agir plus efficacement sur ces masses, et les élever plus sûrement jusqu'à eux? et lorsque Shakspeare montrait à son public de marchands et de navigateurs ces vaisseaux lointains, lorsque Lope vantait à un peuple belliqueux ses exploits pour ainsi dire imaginaires, ne voulaient-ils pas l'un et l'autre, par ces innocents mensonges, exciter leurs compatriotes à des choses utiles et glorieuses?

Le Moulin est cité dans le catalogue de *El Peregrino*, et se trouve dans une collection de douze comédies de Lope, publiées par Bern. Grassa, à Saragosse, en 1604. — Cette pièce appartient donc à la première époque de notre poète.

LE MOULIN.

PERSONNAGES.

LE ROI.
L'INFANT.
LE COMTE PROSPERO.
VALERIO, } cavaliers.
RUFINO, }
LERIDANO, vieux meunier.
MELAMPO, garçon de moulin.
TAMIRO, le nouveau marié.
ALBERTO, gentilhomme.
LA DUCHESSE CELIA.
THEODORA, dame de la duchesse.
MADAME DE FRANCE.
LAURA, fille de Leridano.
UNE COMPAGNIE D'ARQUEBUSIERS.
DEUX SOLDATS.
DEUX DOMESTIQUES.
UN PAGE.
UN HOMME.
VILLAGEOIS.

La scène se passe en Espagne.

JOURNÉE PREMIÈRE.

SCÈNE I.

Un terrain devant une maison de plaisance.

Entrent L'INFANT et VALERIO.

VALERIO.

De grâce, monseigneur, que votre altesse reprenne un peu de joie.

L'INFANT.

Laisse-moi, Valerio; ne me romps pas la tête... C'est à moi que l'on préfère le comte, vive le ciel!

VALERIO.

Celia, monseigneur, je le sais, correspond à vos sentiments; elle est touchée de vos soins; elle apprécie votre mérite... Une vaine jalousie vous abuse.

L'INFANT.

Tes consolations viennent trop tard. Il n'y a plus de remède qui soulage celui que le destin a frappé.

VALERIO.

Quoi donc! en seriez-vous là? Veuillez, je vous prie, m'écouter.

L'INFANT.

Par la vie du roi mon père! je lui donnerai la mort.

VALERIO.

Si c'était le comte Prospero qu'elle aimât, dans quel but la duchesse vous tromperait-elle? Pourquoi vous témoignerait-elle tant de

reconnaissance de vos empressements? Car enfin n'est-elle pas libre d'aimer ou de haïr?

L'INFANT.

Comment! ces fantaisies ou ces faussetés ne se voient-elles pas à chaque instant chez les femmes?... N'osant pas repousser ouvertement mes hommages, elle me montre un visage serein et content; mais au fond, c'est le comte qu'elle aime d'un véritable amour. Comme elle a de l'esprit, elle encourage en apparence mon assiduité; mais c'est au comte qu'elle a livré son âme en secret. Ne me contredis point, Valerio, j'en suis certain. Il y a longtemps que cette idée m'est venue; je n'y ai pas ajouté d'abord une foi entière, par respect pour elle, par respect pour moi. Mais depuis que je l'ai vue elle-même, un soir, ici, remettre au comte une lettre, je crois ce que j'ai craint, et je crois ce qui est.

VALERIO.

Et que prétendez-vous?

L'INFANT.

Lui parler en ce lieu, Valerio.

VALERIO.

Vous l'avez donc envoyé chercher?

L'INFANT.

Il ne tardera pas à venir.

VALERIO.

Que comptez-vous lui dire?

L'INFANT.

Tout ce que la jalousie m'inspirera.

VALERIO.

Quel est votre dessein?

L'INFANT.

D'obtenir qu'il renonce à ses prétentions, ou de le tuer s'il refuse. —Perfide comte Prospero! audacieux faucon qui m'as ravi ma tourterelle, je te ferai lâcher ta proie!

VALERIO.

Votre mal, monseigneur, est plus sérieux que je ne le pensais.

L'INFANT.

Il est cruel, terrible et incurable.

VALERIO.

Mais ne trouvez-vous pas que c'est vous abaisser que de vous porter ainsi pour rival du comte?

L'INFANT.

Puisqu'il m'y a contraint, je demanderai satisfaction à ce traître, et au monde entier s'il le faut.

VALERIO.

Je lui parlerai.

L'INFANT.

Je ne le veux pas.

VALERIO.

Pourquoi cela, monseigneur ?

L'INFANT.

Parce que la jalousie se guérit mal par le secours d'un tiers, et que j'entends que la mienne se cherche elle-même son remède.

VALERIO.

Puisque mon intervention vous déplaît, je m'abstiendrai.

L'INFANT.

C'est bien.

Entre LE COMTE PROSPERO, suivi de DEUX DOMESTIQUES.

LE COMTE, *à ses Domestiques.*

N'oubliez pas vos instructions et ne vous éloignez pas de moi.

PREMIER DOMESTIQUE.

Jamais nous n'avons été négligents pour votre service.

LE COMTE.

Si vous me voyez par hasard en danger, conduisez-vous en braves gentilshommes.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Allez ! si quelqu'un s'avise de vous offenser, quel qu'il soit, il n'y aura pas de loi qui nous retienne.

Le Comte s'approche de l'Infant.

LE COMTE.

Un page m'a commandé de votre part que je vinsse vous parler ici.

L'INFANT.

Oui, comte, et je vous attendais irrité.

LE COMTE.

Contre qui, monseigneur ?

L'INFANT.

Contre vous, comte.

LE COMTE.

Ah ! prince !

L'INFANT.

Il y a déjà trop longtemps que je ne trouve plus en vous ni la loyauté d'un vassal ni le dévouement d'un ami. Vous me trompez et me trahissez !

LE COMTE.

On vous a mal informé, on m'a calomnié auprès de vous. Je connais celui qui m'a desservi ; il est à votre côté, et vive le ciel !...

VALERIO.

En vérité, comte, vous me récompensez bien mal d'avoir essayé de vous disculper et de vous défendre.

LE COMTE.

Vous !... Quand ? où ? comment ?

L'INFANT.

Assez, cela suffit.

LE COMTE.

Si ce lieu où vous m'avez ordonné de venir vous joindre est celui où vous imaginez que je vous ai offensé, — que ces fenêtres disent si jamais elles ont ouï mes soupirs et mes plaintes. Que Celia dise si jamais j'ai sollicité sa tendresse. Qu'un homme dise si jamais il m'a surpris causant avec elle.

L'INFANT.

La duchesse ne ferait pas tant de difficulté d'avouer cette liaison; elle ne nierait pas ce que vous niez, elle qui vous écrit des billets doux qu'elle vous rend elle-même. Sans doute elle se pique d'être plus fidèle que vous.—Quoi qu'il en soit, Prospero, à tort ou à raison j'ai conçu de la jalousie, et vous seul pouvez me rendre le repos. Il faut que mes tourments finissent, ou c'en est fait de votre vie.

LE COMTE.

Je ne regretterais pas de la perdre si cela importait à votre service.

L'INFANT.

Fort bien.

LE COMTE.

Si vous l'ordonnez, dès aujourd'hui je cesserai de lui parler et de la voir.

L'INFANT.

Je veux m'assurer de vous d'une manière qui ne me laisse aucun doute.

LE COMTE.

Que désirez-vous donc?

L'INFANT.

Il convient pour que je sois complètement désabusé, comte, que vous vous absentiez pendant un an... Retirez-vous tranquille dans vos terres. Vous n'êtes point riche, et le séjour de la cour vous occasionne trop de dépenses... D'ailleurs vous vous y êtes fait suffisamment connaître; le roi mon père vous estime, et vous avez obtenu la considération des cavaliers et des dames... Éloignez-vous donc en toute sécurité durant le temps que je vous ai dit, et comptez que je m'occuperai d'augmenter votre fortune.

LE COMTE.

Si vous me donniez des conseils par pure bienveillance pour moi, monseigneur, je ne balancerais pas à vous obéir; mais puisque vous n'agissez ainsi que par mauvaise volonté à mon égard, — souffrez que je ne m'explique pas davantage, — il m'est impossible de me soumettre à ce que vous exigez. Vous avez tout pouvoir pour m'honorer, prince, mais non pas pour m'exiler... vous n'êtes pas encore roi... Contentez-vous que je m'engage à ne plus entretenir et à ne plus voir Celia.

L'INFANT.

Ah! vous vous obstinez! Eh bien! je m'obstinerai pareillement.

Votre folie m'ôte la raison... N'était-ce pas assez que de vous témoigner mon désir, et que je vous pardonnasse le passé?... Infâme! lâche! homme mal né!

LE COMTE.

Si vous n'étiez le fils du roi, je vous aurais déjà répondu, j'aurais châtié vos injures..... Mais, malheureusement, vous n'êtes pas mon égal.

L'INFANT.

Non! car si j'étais votre égal je ne serais pas l'homme que je suis.

LE COMTE.

Il est souvent des hommes qui ne sont que des femmes.

L'INFANT.

Quelle audace!... Et que me feriez-vous si j'étais votre égal?

LE COMTE.

Je vous ferais tout le mal que je pourrais.

L'INFANT.

Sur ma foi! je suis tenté de descendre à être votre égal, seulement pour voir ce que vous me feriez.

LE COMTE.

Il ne serait pas bon pour vous d'essayer.

L'INFANT.

Eh bien! dès ce moment je dis que je ne suis plus infant d'Espagne, que je renonce aux priviléges de mon rang et que je me soumets à la loi commune. A cette heure, songez à me répondre bien ou mal.

LE COMTE.

Vous n'êtes plus infant?

L'INFANT.

Non.

LE COMTE.

Qui êtes-vous alors?

L'INFANT.

Un simple gentilhomme comme vous.

LE COMTE.

Et vous dites que je suis un infâme, un lâche, un homme mal né?

L'INFANT.

Et je le dirai mieux encore avec cette épée à la main.

LE COMTE.

Et moi alors je dis que vous mentez! Voilà mon gant.

L'INFANT.

Insolent! — En garde!

LE COMTE.

J'y suis.

VALERIO, *à l'Infant.*

Ne vous exposez pas, monseigneur.

L'INFANT.

Tiens-toi, Valerio.

Les deux Domestiques accourent.

PREMIER DOMESTIQUE.

Frappons-le !

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Qu'il meure !

LE COMTE.

Je ne vous ai pas appelés.

L'INFANT.

Qu'est ceci? vous paraissez devant moi vos épées nues.

PREMIER DOMESTIQUE.

Nous pouvons même vous montrer qu'elles sont bien affilées.

L'INFANT.

Quoi ! vous parlez ainsi à l'infant ?

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Vous aviez dit que vous ne l'étiez plus.

LE COMTE.

Retirons-nous, mes amis. Respect au fils du roi !

Le Comte et ses domestiques sortent.

VALERIO.

Voulez-vous que nous les poursuivions ?

L'INFANT.

Rengaine ton épée, Valerio; je me vengerai plus tard, avant peu. Ah ! vilain traître de comte ! il me le payera.

VALERIO.

Qu'il n'ait pas, du moins, l'honneur de mourir de votre main.

L'INFANT.

Non certes. — Vive Dieu ! dans ma fureur je briserais mon épée contre ce mur.

Entrent LA DUCHESSE CELIA et THEODORA.

LA DUCHESSE.

Je sors, Theodora, toute agitée et troublée par je ne sais quel triste pressentiment.

VALERIO.

La duchesse vous aura sans doute entendu, car la voilà qui sort du jardin.

L'INFANT.

Je suis, Valerio, comme celui qui se réveille après un rêve pénible.

LA DUCHESSE.

D'où vient cette colère, prince? Les murs qui ferment la maison d'une femme honnête ne sont pas accoutumés à être frappés à coups d'épée. S'ils avaient espéré que, grâce à vos bontés, ils seraient un édifice éternel, la manière dont vous les attaquez leur apprendrait à ne pas compter sur l'avenir.

L'INFANT.

Vous l'avouerai-je, madame? Je frappais ces pierres de mon épée, afin de m'assurer si vous n'y étiez pas. Vous avez été, pour mon malheur, formée d'un caillou si dur, que l'acier est nécessaire pour tirer de vous quelque étincelle... Je disais tout à l'heure à Valerio que l'amour pénètre difficilement là où l'amour n'existe pas... Et comme mon amour m'y contraint, l'entrée qu'on me refuse, je m'essaye à l'obtenir par la force.

LA DUCHESSE.

D'après cela, ce que vous éprouvez ce n'est pas de l'amour.

L'INFANT.

Comment l'appellerez-vous alors?

LA DUCHESSE.

Obstination, folie et fureur.

L'INFANT.

Ces noms, il est vrai, peuvent se donner au feu qui me consume.

LA DUCHESSE.

On a bien raison de dire que la plupart des hommes n'aiment que par entêtement. Mais quand une femme a résisté aux instances d'un homme, s'il continue encore à s'acharner après elle, ce n'est plus, à mon avis, vouloir aimer, c'est vouloir vaincre.

L'INFANT.

Non, duchesse, ce n'est pas parce que je me suis mis en tête de vous conquérir que j'ai poursuivi cette entreprise. Non; c'est parce qu'une passion insensée, qui m'a privé de ma raison, me pousse vers vous aveuglément. Cette passion, elle n'est pas l'effet du hasard ou du caprice; je ne suis pas le maître de la diriger; c'est elle, au contraire, qui me domine. Et plût à Dieu qu'elle ne fût pas de l'amour, mais seulement de l'obstination! car je cesserais de vous servir, si cela était en mon pouvoir; et surtout en voyant qu'un autre a pris la place où j'aspirais.

LA DUCHESSE.

De quel autre parlez-vous?

L'INFANT.

D'un autre qui est plus que moi; car, quelle que soit ma qualité, je ne suis rien pour vous.

LA DUCHESSE.

Qui donc serait plus que vous, prince?

L'INFANT.

Qui! vous le savez : le comte, l'heureux comte Prospero, qui est favorisé et qui l'emporte sur l'infant.

LA DUCHESSE.

Le comte Prospero?

L'INFANT.

Lui-même.

LA DUCHESSE.

Ah! prince!

L'INFANT.

Pourquoi feindre la surprise?

LA DUCHESSE.

Je sais que je ne puis rien vous prouver à cet égard, mais je puis cependant vous répondre... Ne faudrait-il pas que le comte fût doué par le ciel d'une manière miraculeuse, pour se faire distinguer d'un cœur auquel vous prétendez?... Oh! vraiment, voilà un galant bien redoutable, un aimable cavalier, un beau Narcisse!... Allez, c'est une impertinence à vous que d'être jaloux d'un fou comme lui.

L'INFANT.

Le comte n'est pas si fou que vous le dites, Celia; il le serait seulement si, moi, dédaigné, je lui inspirais la jalousie qu'il m'inspire.

LA DUCHESSE.

N'était-il pas ici avec vous, le comte?

L'INFANT.

Quand?

LA DUCHESSE.

Tout à l'heure.

L'INFANT.

Mais... non.

LA DUCHESSE.

Ah! seigneur!

L'INFANT.

Non, madame, croyez-moi. Du moins je ne l'ai pas vu. Il peut se faire qu'il ait rôdé autour de votre jardin, selon son habitude, mais il ne s'est pas présenté à votre porte où j'étais. Toutefois, il m'est revenu une nouvelle qui me donne l'espoir que vous serez moins cruelle envers moi à l'avenir. — Votre comte est parti.

LA DUCHESSE.

Le comte?

L'INFANT.

Sans doute.

LA DUCHESSE.

Et... où s'en est-il allé?

L'INFANT.

Loin d'ici.

LA DUCHESSE, *à part.*

Hélas!

L'INFANT.

Je vous recommande le secret.

LA DUCHESSE.

Soyez assuré que je ne le trahirai pas. (*A part.*) Je le garderai au fond de l'âme, en demandant au ciel de ramener le comte. (*Haut.*) Et savez-vous s'il reviendra?

L'INFANT.

Cela me paraît difficile.

LA DUCHESSE, *à part.*

O Dieu!

L'INFANT.

Vous avez l'air affligé?

LA DUCHESSE.

Nullement. Loin de là; j'en suis bien aise. Son absence dissipera vos soupçons.

L'INFANT.

Qu'importe qu'il ait quitté ces lieux, s'il est toujours présent à votre souvenir?

LA DUCHESSE.

Alors même que j'aurais eu du goût pour lui, ce qui n'est pas, les femmes oublient vite dans l'absence.

L'INFANT.

C'est ce que l'avenir m'apprendra. Adieu, madame.

LA DUCHESSE.

Quoi! prince, vous vous retirez?

L'INFANT.

Oui, madame.

LA DUCHESSE.

Pourquoi si tôt?

L'INFANT.

L'honneur m'y oblige.

LA DUCHESSE.

Est-ce que ma maison, par hasard, vous déshonore?

L'INFANT.

Ce n'est pas cela, madame; mais un motif d'honneur me force à prendre congé de vous.

LA DUCHESSE, *à part.*

Je devine. Il s'agit du comte. Oh! si je pouvais le retenir! (*Haut.*) Ne croyez pas, monseigneur, que j'aie le moindre regret du départ du comte.

L'INFANT.

Tant mieux, madame. Je vous salue.

LA DUCHESSE.

Autrefois je vous priais de vous éloigner : à présent... restez, je vous prie.

L'INFANT.

Il faut que je vous laisse, madame.—A cheval, Valerio, à cheval!

L'Infant et Valerio sortent.

LA DUCHESSE, *appelant.*

Monseigneur!

THEODORA.

Modérez-vous, madame.

LA DUCHESSE.

Tu ne vois donc pas ce qui se passe, Theodora! tu ne vois pas ce que l'infant médite contre le comte et contre moi?

THEODORA.

Que craignez-vous?

LA DUCHESSE.

Tous les malheurs à la fois.

THEODORA.

Comment cela, madame?

LA DUCHESSE.

Tout à l'heure, du haut de cette tour, j'ai aperçu notre mort.

THEODORA.

Votre mort! Que voulez-vous dire?

LA DUCHESSE.

Oui, notre mort; car j'ai vu le comte qui avait tiré l'épée contre le prince.

THEODORA.

Et après?

LA DUCHESSE.

Ses domestiques sont accourus le défendre.

THEODORA.

Et de quelle manière cela a-t-il fini?

LA DUCHESSE.

Ils ont pris la fuite, n'osant pas, sans doute, lutter davantage avec le fils du roi.—Ah! Theodora!

THEODORA.

Quelqu'un vient, madame.

Entre LE COMTE PROSPERO.

LE COMTE.

Celia! Celia!

LA DUCHESSE.

O Dieu! Qui m'appelle?

LE COMTE.

Un malheureux qui revient vous revoir du sein du trépas où sa disgrâce l'a plongé.

LA DUCHESSE.

Prospero!

LE COMTE.

Celia!

LA DUCHESSE.

Mon bien!

LE COMTE.

Mon amour!

LA DUCHESSE.

Ah! pourquoi vous exposez-vous à venir ici?... Je ne serais pas,

certes, plus effrayée alors même que je verrais mille glaives prêts à me frapper.

LE COMTE.

D'après ce que vous dites, je comprends que vous connaissez toute l'aventure. Et cela est juste; vous ne deviez pas l'ignorer.

LA DUCHESSE.

Qu'avez-vous fait?

LE COMTE.

Je n'ai pu me contenir; j'ai cédé à la colère et à l'honneur.

LA DUCHESSE.

Dites plutôt à une vaine fierté, plus forte chez vous que l'amour. Vous aviez donc oublié votre raison?

LE COMTE.

Hélas! oui, je le confesse; car, pour vous, je devais tout souffrir, je devais supporter patiemment toutes les injures, d'autant qu'elles ne m'atteignaient pas, tombées d'une bouche royale[1]. Mais je n'ai pas eu le temps de réfléchir, et j'ai obéi aveuglément à mon honneur.

LA DUCHESSE.

Et maintenant que vous m'avez perdue, insensé, comment risquez-vous de vous perdre vous-même en venant me voir après avoir offensé le fils du roi? A peine s'il me quittait quand vous êtes arrivé.

LE COMTE.

Je suis mieux en sûreté contre lui en un lieu où je lui ai manqué. Il pensera que j'ai pris déjà la fuite; car le coupable ne se présente jamais là où il a commis le crime.

LA DUCHESSE.

Dans quel but venez-vous alors? quel est votre dessein?

LE COMTE.

De mourir.

LA DUCHESSE.

Oh! ne parlez pas ainsi.

LE COMTE.

Qu'ai-je encore à regretter, puisque vous m'ordonnez de partir? Qui m'attache à la vie si je vous perds?

LA DUCHESSE.

Ne songez-vous donc pas, méchant que vous êtes, que votre persistance me tue? Fuyez, Prospero; qu'attendez-vous?

LE COMTE.

Votre seule considération pouvait me décider à la fuite. C'est vous qui m'ôtez tout le courage, c'est vous qui faites de moi un homme faible et lâche. Je ne crains pas la mort, mais je vous aime. — Où

[1] *Pues un rey no me agraviaba.*

Prospero veut dire par là que les princes du sang royal sont placés tellement au-dessus des gentilshommes, que leur conduite à l'égard de ces derniers ne peut jamais être une offense. Cette pensée, d'ailleurs fort subtile, était devenue éminemment espagnole sous Philippe II.

ordonnez-vous que je me retire en attendant que cette fureur s'apaise?

LA DUCHESSE.

N'auriez-vous pas à votre disposition la maison d'un ami?

LE COMTE.

La vôtre ne pourrait-elle pas me servir d'asile?

LA DUCHESSE.

Vous y seriez bientôt découvert.

LE COMTE.

Ah! Celia!

LA DUCHESSE.

Le prince a gagné mes domestiques, et quelqu'un d'eux vous trahirait ou vous tuerait. Ma maison, d'ailleurs, isolée comme elle l'est, appartient plutôt à la campagne qu'à la ville; une fois entré, il vous serait impossible d'en sortir... Il convient que j'évite une rencontre funeste... Il vaut mieux que vous sortiez pour quelque temps du royaume, que vous alliez, non dans vos terres ou dans les miennes, mais en pays étranger. Je vous engage ma parole de n'être jamais l'épouse d'un autre; et quand même je ne vous reverrais plus, comptez que je suis à vous, à vous seul. — C'est vous-même, vous, comte, qui l'avez voulu.

LE COMTE.

Quelle cruelle consolation vous me donnez! Vous me montrez le ciel lorsque je suis dans l'abîme, Celia.

LA DUCHESSE.

Prospero!

LE COMTE.

Vous pleurez!

LA DUCHESSE.

Je ne suis qu'une femme, et les larmes me sont permises.

LE COMTE.

Je voudrais pouvoir vous imiter, mais jamais je n'ai pu pleurer. —Enfin vous m'exilez, vous m'ordonnez de renoncer à vous, au bonheur?

LA DUCHESSE.

Il le faut; il n'y a pas d'autre parti à prendre. Il sera possible que vous viviez seulement quand nous serons séparés par la mer ou que nous aurons mis une grande distance entre nous. — En arrivant là-bas, vous m'écrirez.

LE COMTE.

Vous n'avez pas besoin de recevoir de mes nouvelles, puisque vous consentez aussi aisément à mon absence.

LA DUCHESSE.

Ne me désolez pas, de grâce!

LE COMTE.

Je me plains, voilà tout.

LA DUCHESSE.

Allons ; il y a plus d'une heure que je suis sortie du jardin.

LE COMTE.

Quoi! vous me pressez de la sorte au moment où je vous quitte? Qu'est ceci, Celia? votre impatience couvre quelque mystère.

LA DUCHESSE.

Fuyez, pour Dieu! fuyez au plus tôt. Je tremble que l'on ne vous trouve ici et que l'on ne vous tue à mes yeux... et j'en mourrais, Prospero... Oui, j'en mourrais; car ma vie est dans la vôtre, et je mourrais de votre mort, comme l'enfant qui est dans le sein maternel meurt en même temps que sa mère.—Allez, allez avec Dieu. J'ai l'espoir qu'un jour nous nous reverrons.

LE COMTE.

Permettez-moi donc, Celia, de vous embrasser pour la dernière fois.

LA DUCHESSE.

Oui, pour la dernière fois avant votre départ; car, après, comme je vous l'ai dit, je suis votre épouse à jamais.

LE COMTE.

Celia!

LA DUCHESSE.

Prospero!

LE COMTE.

Au moins, mon cher bien, souffrez que je vous en supplie... pendant ce long exil vous ne m'oublierez pas, vous ne vous éprendrez pas d'un autre amour. Vous n'écouterez ni les soupirs du prince, ni ceux d'aucun cavalier, n'est-ce pas ?

LA DUCHESSE.

Pouvez-vous le demander ?

LE COMTE.

Ce n'est qu'en emportant cette assurance que j'aurai la force de m'éloigner.

LA DUCHESSE.

Je vous en donne ma parole. Recevez pour gage cette chaîne.

LE COMTE.

Recevez pareillement cet anneau.

LA DUCHESSE.

En l'acceptant, je vous promets d'être votre épouse pour la vie.

LE COMTE.

Adieu.

LA DUCHESSE.

Adieu. Suivez en vous en allant le mur de clôture.

THEODORA.

Adieu, comte.

LE COMTE.

Adieu, Theodora.

THEODORA.

Où allez-vous?

LE COMTE.

Je ne sais.

LA DUCHESSE.

Adieu, Prospero.

LE COMTE.

Adieu, Celia.

Il sort.

THEODORA.

Il me laisse toute émue.

LA DUCHESSE.

Hélas! quelle fâcheuse aventure! Le bonheur que j'entrevoyais, un moment me l'a ravi. — Rentrons, Theodora.

SCÈNE II.

Une salle du palais.

Entrent L'INFANT, VALERIO et DEUX SOLDATS.

L'INFANT.

Je m'abandonne en tout, Valerio, à tes conseils. Le comte est entreprenant et hardi, et je ne doute pas qu'il ne vienne lui parler en secret, à une heure indue. Il tombera entre nos mains, et il aura le châtiment que mérite sa folie.

VALERIO.

J'ai fait publier par un héraut, monseigneur, que votre désir et votre ordre sont que l'on coure sus au comte, et qu'à celui qui vous le livrera mort ou vif, vous donnerez les titres et les biens du traître. Vous pouvez compter, après cela, qu'on ne négligera rien pour le trouver. Mais il importe aussi de savoir si par hasard il écrit à Celia, et si elle lui répond. Pour cela, il faut que vous placiez des gardes aux environs de la demeure de la duchesse. A cet effet je vous ai choisi ces deux braves soldats qui sont dignes de toute votre confiance. Je suis sûr d'eux comme de moi-même.

PREMIER SOLDAT.

Oui, seigneur Valerio, placez-nous où il plaira au prince. Vos créatures dévouées seront des sentinelles vigilantes. Ni la nuit ni la fatigue, rien n'endormira nos courages.

DEUXIÈME SOLDAT, *à l'Infant.*

Je vous garantis, monseigneur, qu'il n'y aura jamais eu de poste mieux gardé, et qu'avec le zèle que nous mettrons à vous servir en cette circonstance, vous parviendrez bientôt au comble de vos désirs.

L'INFANT.

Je me confie à votre dévouement et à votre valeur, et je me charge de vous récompenser.

VALERIO.

Allez, mes amis.

Les deux Soldats sortent.

L'INFANT.

Eh bien! Valerio, que t'en semble?

VALERIO.

Que pour peu que cela dure, la duchesse vivra chez elle comme en un monastère.

L'INFANT.

Que dis-tu d'elle?

VALERIO.

Qu'elle n'est pas aussi fâchée contre le comte qu'elle cherche à le paraître, qu'elle n'est pas insensible à son amour.

L'INFANT.

Oh! je me vengerai!

VALERIO.

Soyez tranquille, nous l'aurons bientôt en notre pouvoir.

L'INFANT.

Tais-toi; voici mon père.

VALERIO.

Je soupçonne qu'il aura su quelque chose.

L'INFANT.

Qu'il soit content ou fâché, peu m'importe.

Entrent LE ROI et RUFINO.

LE ROI.

Qu'y a-t-il donc, infant?... Qu'est-ce donc que le héraut publie par votre commandement, que toute la cour en est en émoi?

L'INFANT.

J'ai cru, sire, agir pour le mieux. Je ne m'attendais pas à recevoir de vous aucun reproche.

LE ROI.

Pourquoi voulez-vous que l'on coure sus au comte Prospero?

L'INFANT.

Il est plus coupable que vous ne le pensez.

LE ROI.

Quoi donc? parce qu'il aime une femme?

L'INFANT.

On vous a mal informé, on m'a nui méchamment dans votre esprit.

LE ROI.

Sortez.

L'INFANT.

Pour cela, non, tandis que vous êtes en colère.

LE ROI.

Sortez, vous dis-je?

L'INFANT.

Je m'en irai pour ne pas vous irriter davantage.

VALERIO, *bas, à l'Infant.*

Vous feriez bien de vous retirer un moment de sa présence.

LE ROI.

Eh bien?

L'INFANT.

Je m'en vais, sire. Je sortirai même de ce monde, si cela vous plaît, tant je vous suis soumis.

VALERIO.

Ne répliquez pas, monseigneur. Quelque mécontent que soit le roi, il est père, et il s'apaisera.

L'Infant et Valerio sortent.

LE ROI.

O jeune homme inconsidéré, sans frein, sans règle, et porté à tous les vices!... Persécuter ainsi un homme dont le père a servi le mien et m'a servi moi-même si noblement pendant tant d'années! Non, je ne le souffrirai pas.

Entre UN PAGE.

LE PAGE.

Sire, voici une dame qui désire vous parler.

LE ROI.

Qui est cette dame?

LE PAGE.

Elle s'appelle — l'épouse du comte.

LE ROI.

L'épouse du comte?

LE PAGE.

Oui, monseigneur, c'est ainsi qu'elle a dit. Elle est voilée, et elle demande la permission d'entrer.

LE ROI.

Elle est seule?

LE PAGE.

Oui, monseigneur.

LE ROI, *à part.*

C'est elle sans doute. Sa démarche annonce un grand amour. (*Haut.*) Dis-lui qu'elle entre.

Le Page sort.

RUFINO.

Mais, sire, votre majesté ne sait pas si cette femme mérite un tel honneur, si elle n'est pas quelque aventurière.

LE ROI.

Tu n'y es pas, mon cher. Tu ne devines donc pas que cette femme est celle que l'infant dispute au comte Prospero?

RUFINO.

Je me range à votre avis. Votre majesté a une pénétration...

Entre LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Bien qu'il soit très-hardi à moi, roi puissant, de me présenter ainsi devant vous, je compte, pour mon excuse, sur la justice et la clémence que le ciel a mises en votre cœur royal. Que ma démarche trouve grâce devant vous! Si je ne suis pas encore mariée, je suis aimée d'un homme que j'aime, et le prince votre fils veut nous ôter l'honneur à tous deux; et vous seul, monseigneur, pouvez le retenir... Je suis fille du duc Leonadio, qui est aujourd'hui vieux et infirme, après avoir long-temps combattu pour vous, et avec gloire, sous le ciel brûlant des Indes et dans le froid pays des Flamands. L'amour, qui s'empare des cœurs en secret et sans bruit, nous a liés l'un à l'autre pour jamais, le comte Prospero et moi. S'il n'a pas demandé ma main au duc, c'est qu'il en a été empêché par la crainte que l'infant ne s'emportât à la mauvaise action dont en ce moment je l'accuse.

LE ROI.

Retenez vos larmes, madame. Les larmes d'une femme sont des perles précieuses qu'elle ne doit pas répandre ainsi devant les hommes. — Pour ce qui est de la justice que vous sollicitez, tranquillisez-vous. Ce qui vous chagrine à cette heure se changera bientôt en allégresse et en joie. Je crois ce que vous m'avez dit de mon fils, et je suis satisfait du comte. Allez, je vous promets de veiller sur sa personne avec autant de soin que sur moi-même.

LA DUCHESSE.

Que le ciel, monseigneur, garde votre royale couronne! Lui seul peut vous récompenser de cette protection que vous daignez accorder à la fille d'un loyal vassal qui vous a toujours servi de son mieux.

La Duchesse sort.

RUFINO.

Quelle taille charmante!

LE ROI.

Mille fois charmante, divine! Et j'avais la prétention de me défendre de la regarder!

RUFINO.

Heureux le comte qui seul en sera le possesseur!

LE ROI.

Il n'est pas un coin de terre de ce côté-ci de la mer que je n'aie parcouru en tous sens, mais je n'ai jamais rien vu d'aussi parfait. — Ah! mon ami, les beaux yeux! la belle bouche! le beau front!

RUFINO.

Elle vous a donc plu?

LE ROI.

Au point que je cherche en vain à lutter contre elle.

RUFINO.

Eh bien! qui vous empêche de vous déclarer ?

LE ROI.

Je donnerais mon royaume pour une telle conquête.

RUFINO.

Quoi! vous avez déjà conçu une passion si forte ?

LE ROI.

Oui, l'amour m'a vaincu. Il a mis en déroute les gardes qui défendaient mon cœur; il m'a battu comme une tour ruinée, et il est entré triomphant dans la barbacane [1]... Vieillard à cheveux blancs, j'ai eu la faiblesse d'un jeune homme. Je comprends qu'il l'aime, qu'il en soit jaloux, et qu'il la poursuive avec tant de persistance.

RUFINO.

Il faut que le feu qui vous embrase soit venu enveloppé dans un éclair du ciel?

LE ROI.

Oui, en effet, ç'a été une espèce d'enchantement, de magie. Cet amour a traversé mon âme comme le soleil traverse le cristal et l'éclaire de ses rayons brillants. — Hélas!

RUFINO.

Vous soupirez? — Eh! sire, au lieu de vous tourmenter de ce mal, essayez plutôt de le guérir. Si vous le voulez bien, vous y trouverez avant peu un remède. Quel obstacle vous arrêterait, vous qui êtes roi?

LE ROI.

Tu n'estimes pas assez la duchesse. Si le prince mon fils, qui est jeune, aimable et bien fait, a été dédaigné pour le comte, que pourrait espérer un pauvre vieillard comme moi?

RUFINO.

Si Achille était vaillant, Ulysse était rusé, et la ruse d'Ulysse a eu plus de succès que la valeur d'Achille. Suivez sans crainte, sire, le penchant qui vous entraîne. Faites chercher le comte et donnez-lui la mort, puisque votre bonheur dépend de là! Mais non, faites mieux : qu'on l'arrête par votre ordre, et qu'on le retienne en prison jusqu'à ce que, pour obtenir sa liberté, cette forteresse imprenable se rende. Elle se rendra, sire, n'en doutez pas.

LE ROI.

Ton idée me sourit.

RUFINO.

Confiez-vous à votre destinée.

LE ROI.

Je n'ai pas d'espoir autrement. — Voilà le jour qui finit. Allons

[1] Ouvrage de fortification avancé.

chez le vieux duc. Sous prétexte de le voir, je verrai les beaux yeux qui m'ont charmé... Je suis plus fou que mon fils.

Le Roi et Rufino sortent.

SCÈNE III.

Une campagne, une forêt, un moulin.

Entre LE COMTE PROSPERO, en habits de laboureur.

LE COMTE.

O fortune! cruelle fortune! qui te joues sans cesse de la vie humaine, qui ne donnes qu'une joie trompeuse, qu'un bonheur qui s'enfuit comme un songe; — où conduis-tu mes pas incertains à travers ce pays inhabité? Où conduis-tu les pas d'un homme que ses disgrâces ont exilé des lieux qu'il aimait?... Persécuté par un traître qui a pour lui la force et la puissance, je vais errant à l'aventure, entre la vie et la mort, ne sachant laquelle des deux j'ai le plus à désirer ou à craindre... Mais la mort ne tardera pas à l'emporter; car celui qui me poursuit disposant d'un immense pouvoir, il n'y aura pas un hameau inconnu, un désert ignoré, qui puisse me soustraire à ses recherches... J'ai été obligé de fuir ma famille, seul, à pied; je n'ai pas voulu que l'on sellât mon cheval, j'ai refusé de me laisser accompagner par un page; je me suis flatté que peut-être ces bois et mon déguisement empêcheraient que je ne fusse découvert... Hélas! oui, sans doute je pourrai vivre ici avec plus de sécurité, je pourrai gémir à mon aise sur mon abandon au milieu de cette solitude silencieuse... Si, sortant de la forêt, je me hasarde jusqu'au bord de la rivière, de là, ô ma Celia que j'adore! mes yeux pourront contempler au loin la maison par toi habitée; et le zéphyr léger m'apportera rapidement de tes nouvelles, et ma pensée s'élancera d'un mouvement plus facile vers les beaux lieux que j'ai perdus... O mon âme! permets à mon corps brisé par la fatigue de se reposer quelques instants sur la mousse des bois; et toi aussi, que ta douleur, s'il est possible, goûte enfin quelque repos.

Il s'étend sur le gazon.

Entrent LAURA et MELAMPO.

Ils viennent de sortir du moulin. Melampo court après Laura en lui jetant de la farine.

LAURA, *s'arrêtant.*

Attends-moi un peu, badin!

MELAMPO.

Attrape-moi si tu peux!...

Melampo sort en courant.

LAURA.

Oh! si je voulais!... cela ne me serait pas difficile, et en lui donnant de l'avantage encore, puisqu'on me disait l'autre jour que j'aurais vaincu à la course et la nymphe Atalante, et cette amazone sans pareille qui courait par-dessus un champ de blé sans courber

les tiges des épis sous ses pas. — Que fait donc là ce laboureur couché sur la fougère, la tête appuyée dans sa main?... (*Appelant.*) Holà! seigneur, holà! (*A part.*) Il ne m'entend pas... il ne dort pas cependant... Comme il paraît silencieux, et qu'il est pâle!... Sans doute il sera venu au moulin de quelque village des alentours, et je ne l'aurai pas vu entrer... Je m'en vais le réveiller d'une bonne manière.

Laura jette au visage du comte une poignée de farine et de son.

LE COMTE.

Au secours, saints du ciel! au secours! Je suis aveugle et j'étouffe.

LAURA.

Réveillez-vous, bon laboureur, et ne vous inquiétez pas. Réveillez-vous, — et levez-vous, — et regardez-moi.

LE COMTE, *à part.*

C'est donc vous qui m'avez joué ce tour?

LAURA.

Secouez la farine qui vous couvre, et vous verrez qui a badiné avec vous.

LE COMTE.

Si c'est cette main qui m'a jeté cela, je suis loin de m'en plaindre; je m'en félicite.

LAURA.

Pourquoi donc disiez-vous: « Je suis aveugle, j'étouffe?... » Il n'y a que les pourceaux qui s'étouffent dans le son.

LE COMTE.

Pour moi, c'était le plaisir qui m'aveuglait et m'étouffait; car ni mes yeux ne peuvent supporter l'éclat de votre aspect, ni mon sein ne peut contenir la joie qu'il me donne.

LAURA.

Eh bien! secouez donc votre farine.

LE COMTE.

Non pas! il convient que je reste taché de votre jolie main.

LAURA, *à part.*

Comme il parle bien! (*Haut.*) Allons, flatteur, secouez la farine qui vous a blanchi.

LE COMTE.

Non, certes, ma belle; de cette façon je serai mieux déguisé.

LAURA, *à part.*

Ma belle! (*Haut.*) De qui donc est-ce que vous vous cachez?

LE COMTE.

De la mort qui me poursuit. Mais à présent, par votre présence, vous m'avez rendu la vie, vous m'avez sauvé.

LAURA.

Mon Dieu! non. Je vous ai seulement marqué comme un meunier.

LE COMTE.

Si vous êtes meunière, je n'en suis pas fâché.

LAURA.

Oui, je suis de ce moulin qui est proche.

LE COMTE.

Je ne l'avais pas encore aperçu.

LAURA.

Et, qui mieux est, j'y suis née.

LE COMTE.

Seriez-vous la fille du maître?

LAURA.

Oh! que non! le maître est bien d'une autre étoffe que nous. — Je suis la fille de celui qui le dirige et qui l'a pris à ferme pour un an. — Tout ce que vous voyez ici, à droite et à gauche, devant vous et derrière vous, tout appartient au duc Leonadio et à la duchesse Celia, depuis la forêt jusqu'au batardeau.

LE COMTE, *à part.*

Sa maîtresse est aussi la mienne... En effet, il n'en est pas au monde une autre qui l'égale... C'était un secret pressentiment qui me poussait dans ce chemin.

LAURA.

Je m'en retourne voir la farine. Vous faut-il quelque chose au moulin?

LE COMTE.

Un moment, attendez.

LAURA.

Que me voulez-vous?

LE COMTE.

Que vous daigniez écouter un mot de moi pour me dédommager de votre espiéglerie.

LAURA.

Je veux bien, si vous êtes réveillé des soucis dans lesquels vous étiez comme endormi tout à l'heure.

LE COMTE.

Oui, je suis réveillé; car le soleil qui brille dans vos yeux a dissipé les ténèbres au milieu desquelles mes sens étaient plongés. Oui, je suis réveillé et content; car je songeais péniblement que je naviguais sur une mer orageuse, ballotté par la tempête; et à mon réveil, grâce à vous, je trouve le port que je souhaitais.

LAURA.

Vous me dites là des choses trop belles. Vous avez tout à fait le langage d'un courtisan.

LE COMTE.

Cependant je n'aime guère la cour, et si je la connaissais, je ne voudrais pas y remettre le pied. — Dites-moi; votre père a-t-il ici quelqu'un qui le serve?

LAURA.

Oui.

LE COMTE.

Combien de gens?

LAURA.

Il avait deux garçons, mais l'un d'eux s'en est allé l'autre jour se marier.

LE COMTE.

Oui-dà?

LAURA.

Malheureusement.

LE COMTE.

Comment donc?

LAURA.

Je lui avais donné ma vie, et il m'a laissée là... L'amour le plus tendre s'oublie... Il n'y a rien qui dure en ce monde.

LE COMTE.

Vous auriez voulu l'épouser?

LAURA.

Je l'avais espéré.

LE COMTE.

Hélas! que mon sort ressemble au vôtre! Il y avait aussi, dans mon endroit, une jeune fille avec qui je pensais à me marier.

LAURA.

Elle vous a trahi, n'est-il pas vrai?

LE COMTE.

Eh oui!... c'est-à-dire qu'un maître berger, qui était plus riche que moi, me l'a enlevée.

LAURA.

Il n'y a pas là de quoi tant vous affliger si elle a renoncé à vous malgré elle. Il n'en est pas de même, hélas! de mon amoureux.

LE COMTE.

Pour Dieu! ma gentille meunière, ne le pleurez donc pas.

LAURA.

Oh! je ne suis pas comme j'étais; mon chagrin a bien diminué. Quand j'ai appris qu'il me quittait, j'ai été bien triste; mais à présent que c'est fait, je commence à me remettre. Je chante et je pince de la guitare, je ris et je m'amuse. Ne m'avez-vous pas vue tout à l'heure, comme je jouais avec l'autre garçon, et comme nous nous jetions de la farine?... Puis, quand même, je ne voudrais pas avoir l'air de prendre cela à cœur...

LE COMTE, *à part.*

Quand il s'agit d'amour et de fierté, la dernière des paysannes en sait autant qu'une grande dame.

LAURA.

Que dites-vous là entre les dents?

LE COMTE.

Que vous êtes vraiment charmante, et qu'il faut que vous me fassiez un plaisir.

LAURA.

Lequel?

LE COMTE.

Celui de me dire votre nom.

LAURA.

Mon nom, mon surnom et tout, cela ne fait qu'un mot : Laura, pas davantage.

LE COMTE.

Il n'en est pas de plus gracieux.

LAURA.

Vous ne dites jamais ce que vous pensez, vous autres hommes.

LE COMTE.

Je suis sincère, moi. Je vous aimerais bien si vous vouliez. Et pour vous prouver que je parle sérieusement, si cela vous plaît, je servirai votre père à la place de celui qui s'en est allé, et je vous donnerai mon cœur.

LAURA

Je réponds oui pour la première offre. Si vous voulez servir mon père, je m'emploierai de manière qu'il vous accorde votre demande.

LE COMTE.

Et pour la seconde?

LAURA.

Vous vous moquez.

LE COMTE.

Non pas.

LAURA.

D'où êtes-vous?

LE COMTE.

D'ici près, de Belmirar [1].

LAURA.

Je connais bien l'endroit; j'y vais à la fête.

LE COMTE.

Et, de plus, je suis à vous.

LAURA.

Finissez, railleur, vous me trompez.

LE COMTE.

Plaise à Dieu qu'ils l'ignorent, ceux qui veulent me tuer!

LAURA.

Qui est-ce donc qui veut vous tuer?

LE COMTE.

Vos yeux, dont les flèches me percent le cœur à chaque instant.

[1] Comme s'il disait : de Bellevue. Il y a vingt villages en Espagne qui portent ce nom.

LAURA.

Si vous continuez, vous me ferez rire à la fin.

LE COMTE.

Ce ne serait pas bien à vous.

LAURA.

Allons, que je vous emmène. Mais comment vous appelez-vous?

LE COMTE.

Mon nom ressemble à celui de mardi, qui n'est pas plus disgracié que moi[1].

LAURA.

Ah! vous vous appelez Martin?

LE COMTE.

Justement. — Et je m'engage à servir votre père aussi fidèlement que Jacob servit pour Rachel; — et je n'aurai pas moins de constance que lui.

LAURA.

Je ne vous crois pas une miette; mais c'est égal, venez.

LE COMTE.

Vous aurez meilleure opinion de moi si je reste au moulin.

LAURA.

Je cours avertir mon père.

Laura sort.

LE COMTE.

Hélas! quelle folie ou quelle destinée que la mienne! Je suis réduit à demander au ciel qu'il permette que je sois favorablement accueilli par le meunier... Chez lui, du moins, je serai si bien déguisé par mes nouveaux habits et par la farine, que je pourrai voir et entretenir sans péril ceux qui me persécutent... Mais quand les choses se seront un peu calmées, je verrai aussi ma Celia; car sans elle tout est malheur, et tout est bonheur avec elle.

JOURNÉE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une campagne devant le moulin.

Entrent MELAMPO et TAMIRO.

TAMIRO.

Comment est-il possible qu'elle en soit déjà venue là avec lui?

[1] *Del martes tengo harta parte*
Que sus desdichas me dió.

Le mardi, en Espagne, passe pour un jour néfaste, comme, chez nous, le vendredi.

MELAMPO.

Je te dis qu'elle s'est amourachée de lui à tel point qu'elle en a perdu l'esprit.

TAMIRO.

Elle m'a eu bientôt oublié.

MELAMPO.

Toutes les femmes sont les mêmes.

TAMIRO.

Ce n'est pas l'embarras, je n'ai rien à lui reprocher. Je me suis marié, contre son gré, avec Dalisa ; c'était un motif suffisant pour qu'elle ne pensât plus à moi. Je ne puis me plaindre qu'elle en aime un autre par désespoir.

MELAMPO.

J'entends bien que cela la disculpera avec toi ; mais avec moi elle n'a pas d'excuse. Toi parti et marié, c'était moi qu'elle devait écouter. Voilà deux ans que je l'aime ; et après m'avoir si longtemps détesté pour toi, elle aurait dû recevoir mes vœux, et non pas me dédaigner encore pour un homme arrivé d'hier. — L'ingrate qu'elle est, elle me le préfère, elle le chérit, elle l'adore, — et j'en mourrai.

TAMIRO.

Depuis quand est-il au moulin ?

MELAMPO.

Il y a un mois environ qu'il est tombé à la maison, pour mon malheur.

TAMIRO.

Comment s'appelle-t-il ?

MELAMPO.

Martin.

TAMIRO.

D'où est-il ?

MELAMPO.

De Belmirar.

TAMIRO.

Est-il bien ?

MELAMPO.

Beaucoup trop bien, ma foi, hélas ! — C'est un homme qui donnerait de la jalousie non pas seulement à des paysans, à des laboureurs, mais aux plus beaux seigneurs de la cour. Avec sa casaque de grosse bure, il est si bien fait et il a de si bonnes manières, que par momens je suis tenté de croire qu'il est un grand personnage. Il est bien de figure, il est courtois ; il joue de la guitare en perfection, et il danse comme un maître. Puis il lance la barre à une lieue[1] ;

[1] La barre est une barre de fer longue d'environ deux pieds et de la grosseur du bras. — Il est souvent question de ce jeu, qui pourrait bien être d'origine romaine, dans les anciennes chroniques et dans les vieilles romances espagnoles.

et s'il monte sur un cheval, il le fait si bien galoper ou voler que l'on dirait un oiseau. Puis il est fort comme un taureau, léger comme une chèvre, et il parle avec une grâce telle que chaque mot qu'il dit vaut son pesant d'or. — Quand je considère tout cela, moi-même je suis prêt à excuser Laura.

TAMIRO.

S'il est tel que tu me le dépeins, mon rival, je ne lui en veux plus. Et si un homme qui ne le connaît pas l'aime sur sa réputation, je disculpe la femme qui le connaît et qui l'aime. — Tiens, Melampo, d'amitié, souffre patiemment ta peine, puisqu'elle te laisse pour un qui vaut mieux que toi.

MELAMPO.

Je devrais sans doute me consoler de ce qu'elle me laisse pour un autre qui est plus digne d'amour, mais la jalousie que j'en ressens m'en empêche. Au contraire, cette raison-là même augmente mon tourment, parce que s'il n'était pas si aimable, je pourrais mieux espérer qu'elle se fatiguerait de lui plus aisément et qu'elle m'aimerait à mon tour.

Entre LERIDANO.

LERIDANO.

Où est donc Tamiro?

MELAMPO.

Voici Leridano qui te cherche.

LERIDANO.

Ha! ha! te voilà, mon galant! Sois le bienvenu.

TAMIRO.

Oh! not' maître[1]!

LERIDANO.

Tout le monde, à la maison, était en peine de toi. Il y a un mois qu'on ne sait plus de tes nouvelles. Parce que te voilà marié, ce n'est pas une raison pour oublier ainsi tes maîtres. — Mais comment va ta femme?

TAMIRO.

Bien, not' maître, à votre service.

LERIDANO.

C'est un bon métier, n'est-ce pas, et commode, que de ne pas travailler?

TAMIRO.

Un mois, — ce n'est pas trop. — Mais, pour cela, je ne vous ai pas oublié, et, en preuve, c'est que je vous apporte un sac d'olives.

[1] M. de Chateaubriand a remarqué avec raison (voyez *le Dernier Abencerrage*) qu'en Espagne, en général, la langue du paysan est la même que celle du grand seigneur. Cependant, même sans parler des dialectes ou patois provinciaux, les paysans espagnols ont certaines manières de dire qu'on ne retrouve pas dans les classes élevées. Telle serait l'espèce d'*élision* que le texte présente ici : *Nuesamo* pour *nuestro amo*, et que nous avons reproduite fidèlement.

Digitized by Google

LERIDANO.

Tu les as cueillies?

TAMIRO.

Eh! non, c'est de la dot.

LERIDANO.

Très-bien, très-bien, par Dieu!

TAMIRO.

Et un autre de bons glands [1].

LERIDANO.

A merveille, mon garçon! — Allons, viens çà; je veux que Laura te voie avec ton chapeau et ta veste neuve.

Entre LAURA.

MELAMPO.

Il n'est pas besoin de l'aller trouver, la voici qui vient.

TAMIRO.

Bonjour, Laura.

LAURA.

Ne m'approche pas.

LERIDANO.

Elle est toute troublée de te voir avec tes habits de gala.

TAMIRO.

Tu ne veux donc pas m'embrasser?

LAURA.

Moi, que j'embrasse des hommes mariés!

LERIDANO.

Allons, fillette, pas de façons.

TAMIRO.

Oublie, je t'en prie, nos querelles passées. Je n'en suis pas moins sûr pour cela. A présent, je t'aime uniment et de bon cœur; et je t'apporte deux cruches pleines de miel et de confitures, ainsi qu'un fromage tout entier.

LAURA.

Il faut donc absolument que je t'embrasse? (*Bas, à Tamiro.*) Je te déteste.

TAMIRO.

Embrasse-moi, Laura. (*Bas, à Laura, en l'embrassant.*) N'aie pas peur, je ne te serrerai pas trop fort.

Entre LE COMTE.

LE COMTE, *à Melampo.*

Que Dieu les bénisse!

Elle lui donne le baiser de bienvenue.

MELAMPO, *au Comte.*

« Qui bien aime, tard oublie. »

[1] Il y a en Espagne des glands qui ont un goût assez semblable à celui de nos marrons et qu'on mange crus ou rôtis.

LE COMTE.

Le proverbe a été fait exprès pour eux.

TAMIRO.

Ne serait-ce pas là, par hasard, Martin, le nouveau garçon?

LE COMTE.

Oui, c'est moi-même.

TAMIRO.

Je suis votre affectionné.

LE COMTE.

Moi, je suis votre serviteur.

TAMIRO.

Vive Dieu! vous avez l'air robuste.

LE COMTE.

Mais je le suis passablement. Je soulève sans peine un bon sac. Si vous voulez parier avec moi un réal, ou si quelqu'un ici veut parier pour vous, je vous donne deux pas d'avantage à la barre ou à la pierre.

TAMIRO.

Il y a un mois que je vous en aurais donné trois, et non pas deux; mais à présent je ne pourrais pas soulever une paille.

LE COMTE.

Comment! un mois de mariage vous aurait affaibli à ce point?

TAMIRO.

Je ne me sens plus la même vigueur. Cela vous change bien un homme d'entrer en ménage!

LERIDANO, *au Comte.*

En voilà assez, Martin. Ce n'est pas le moment de discourir. Les sacs sont-ils chargés?

LE COMTE.

Nous en avons six sur trois mules. A qui dites-vous qu'ils sont destinés?

LERIDANO.

A la duchesse Celia.

LE COMTE.

Je n'ai pas autre chose à faire qu'à les remettre en sa maison?

LERIDANO.

Rien de plus.—Venez, mes enfants, l'heure du dîner se passe.—Melampo, cours dire que l'on apprête la table.

MELAMPO, *avec dépit.*

Oui, pour célébrer l'arrivée de Tamiro!

Melampo sort.

LERIDANO.

Il ne cessera jamais de grogner.—Marchons, Tamiro; nous avons à causer ensemble.

TAMIRO.

Je ne hais pas de causer en mangeant.

Leridano et Tamiro sortent.

LAURA.

Eh bien! où en sommes-nous?

LE COMTE.

Je m'en vais.

LAURA.

Attends un moment.

LE COMTE.

Non, je pars.

LAURA.

Je t'en prie, Martin, tourne un peu les yeux vers moi. Ce sont deux flambeaux qui m'éclairent.

LE COMTE.

Tu ferais mieux de dire deux ruisseaux qui doivent pleurer mes ennuis.

LAURA.

Qu'as-tu donc?

LE COMTE.

Dieu le sait, car je t'ai trouvée embrassant un homme qui a été ton bon ami. Je viens de m'assurer par expérience que l'on n'oublie jamais ce que l'on a aimé pendant un temps.

LAURA.

Ne te plains pas, mon cher bien. Je ne l'ai pas aimé, tant s'en faut, comme je t'aime. Et puis cette faveur n'en était pas une en réalité. Je l'ai embrassé malgré moi.

LE COMTE.

Qui t'y a contrainte?

LAURA.

Mon père.

LE COMTE.

Dis-tu vrai, au moins?

LAURA.

Il me l'a ordonné.

LE COMTE.

Tu pouvais t'en défendre. — Mais non, tu as préféré l'embrasser à mes dépens. Vous autres femmes vous aimez toujours ceux qui vous méprisent.

LAURA.

Quoique je n'aie pas d'esprit, je ne suis pas si accommodante.

LE COMTE.

Je te connais bien, Laura. Il t'aura ensorcelée avec son chapeau de feutre et sa veste neuve.

LAURA.

Oui, il y avait bien là de quoi m'émouvoir! Je ne suis pas une enfant, et j'ai déjà vu des nouveaux mariés aussi bien mis. D'ailleurs, j'aime bien mieux ta casaque blanchie de farine que sa veste brodée de damas et de camelot. — Allons, mon âme, si tu ne veux pas me désoler, ne me boude plus et embrasse-moi.

LE COMTE.

Il est impossible de te résister.

Le Comte et Laura s'embrassent.

LAURA.

Ah ! Martin, que tu es gentil !

LE COMTE, *à part.*

O Celia ! pardonne-moi !

LAURA.

Il paraît que tu es encore fâché ? Tu ne me regardes pas.

LE COMTE.

C'est que je suis si malpropre que j'en suis tout honteux. Un autre jour, j'espère, tu me verras habillé plus proprement et partant de meilleure humeur.

LAURA.

Hélas ! ma destinée voulant que j'aime qui me déteste, je ne doute pas qu'il ne m'arrive encore un nouveau et plus grand malheur. Marie-toi, ingrat, marie-toi ; j'en aurai du chagrin sans doute, mais j'ai déjà appris à pleurer cette espèce de disgrâce. Je ne croyais pas cependant que tu m'abandonnerais si tôt.

LE COMTE, *à part.*

Il faut pourtant qu'elle me laisse aller voir Celia ; mais pour cela il me faut lui témoigner plus d'amitié. (*Haut.*) Allons, ma Laura, ne te chagrine pas, ne pleure pas, et que tes yeux reprennent leur éclat et leur sérénité. Songe que je suis sur mon départ, et que je ne veux pas te quitter fâchée contre moi.

LAURA.

Je suis contente, ô Martin ! s'il te plaît que je le sois. Mais, je t'en conjure, ne me parle plus d'un homme que j'abhorre, dont je maudis le nom, dont la vue m'est odieuse et dont je souhaite la mort. Pourquoi en serais-tu jaloux ? De même que l'eau qui a passé ne revient plus au moulin, de même un amour oublié ne retourne jamais dans un cœur. Je suis à toi à l'avenir, et l'amour que j'ai eu pour un autre n'aura servi qu'à m'apprendre à mieux t'aimer.

LE COMTE.

Je te crois en tout, Laura, et je te quitte. Si je suis si pressé, c'est afin de te revoir plus promptement. Dis-moi, que veux-tu que je t'apporte de la ville ?

LAURA.

Tu y vas donc ?

LE COMTE.

Ton père m'a commandé de transporter cette farine chez la duchesse.

LAURA.

Mon père ne cesse pas de t'envoyer en commission.

LE COMTE.

Ton père a raison, s'il pense que tu dois être à la fin le prix de mes services.

LAURA.

Mon cœur me dit que ce voyage me causera de la peine.

LE COMTE.

Comment cela?

LAURA.

Parce que tu vas là-bas pour y trouver quelque femme.

LE COMTE.

Quelle idée! Je vais tout bonnement porter cette farine à la duchesse.

LAURA.

Ce ne serait pas un miracle, Martin, que tu fusses épris d'elle; on dit qu'elle est belle à ravir. Fais en sorte de ne pas la voir.

LE COMTE, *à part.*

Il ne manquerait plus que cela. (*Haut.*) Il faut enfin que je parte; les trois mules et le roussin sont chargés et s'impatientent.

LAURA.

Ne la regarde pas au moins, Martin.

LE COMTE.

Sois tranquille. Et je tâcherai également de n'être pas aperçu de certaines gens qui rôdent autour de sa maison. — Mais que t'apporterai-je?

LAURA.

Je ne sais pas trop... J'y pense... Tiens, une jolie paire de souliers.

LE COMTE.

C'est bon. Adieu, Laura.

LAURA.

Adieu, Martin.

LE COMTE, *à part.*

O Celia! je vais te voir!

Le Comte et Laura sortent.

SCÈNE II.

Un chemin devant la maison de la Duchesse.

Entrent L'INFANT et VALERIO.

L'INFANT.

Eh bien! Valerio, puisque le comte ne reparaît plus, j'ai envie d'user du stratagème que tu as imaginé.

VALERIO.

Quand l'amour présente des dangers, il est des hommes prudents qui préfèrent la vie à ses plaisirs périlleux. Le comte a de l'esprit, du bon sens, et probablement il aura pris le parti le plus sage, celui de fuir. Maintenant sans doute il est à mille lieues de nous. Il serait inutile d'envoyer à sa recherche. Employons la ruse, et je crois qu'elle réussira. Puisque vous approuvez mon projet, ne tar-

dons pas davantage à l'exécuter. Faisons venir le comte supposé, et qu'il passe devant la porte de Celia, emmené par ses gardes. Elle sera désolée, désespérée, et souvent une grande douleur a rendu les cœurs féminins moins farouches. Que si cela ne suffit pas, nous mettrons cet homme à mort pour achever de l'adoucir. Nous le pouvons hardiment, car c'est un malfaiteur dont les crimes ont mérité mille supplices. Et quand le comte ou celui qu'elle prendra pour le comte ne sera plus, je vous réponds presque du succès. L'histoire nous présente une infinité d'exemples de femmes qui ont aimé ceux qui avaient tué leur amant.

L'INFANT.

Très-bien, Valerio! — Heureux celui qui, comme moi, confie ses projets à l'homme avisé dont la sagesse peut changer une mauvaise étoile en une étoile propice! C'est l'heure où Celia, d'ordinaire, se montre à son balcon. Crois-tu qu'elle tarde?

VALERIO.

Non, monseigneur; et si vous le désirez, nous pouvons l'y attirer nous-mêmes en exécutant notre dessein.

L'INFANT.

Appelle donc la troupe, et qu'elle défile sous les fenêtres de Celia en poussant des cris, le faux comte au milieu d'elle.

VALERIO.

Les voici qui arrivent. Ils étaient prêts, et ils ont leurs instructions.

L'INFANT.

Le comte passera au milieu d'eux?

VALERIO.

Oui, monseigneur.

L'INFANT.

Ils iront tambour battant, mèche allumée?

VALERIO.

Oui, monseigneur.

L'INFANT.

A merveille, Valerio!

VALERIO.

Les voici. Vous allez voir comme ils joueront leur rôle.

Entre une compagnie d'Arquebusiers conduisant un homme enveloppé dans son manteau.

LE COMMANDANT.

En avant! par ici!

PLUSIEURS ARQUEBUSIERS.

Marchons! marchons!

LE COMMANDANT.

Prenez bien garde que le prisonnier ne vous échappe!

PLUSIEURS ARQUEBUSIERS.

Nous le tenons!

L'INFANT.

Ah! mon cher Valerio, quelle reconnaissance je te dois! — Demeure ici pour voir le succès de ton invention. — Où est mon cheval?

VALERIO.

Je l'ai attaché là-bas par le bridon aux branches d'un arbre.

L'INFANT.

Adieu; je te laisse.

L'Infant sort. Les Arquebusiers s'éloignent peu à peu.

LA DUCHESSE CELIA et THEODORA paraissent à une fenêtre.

THEODORA.

Arrivez, madame, arrivez donc vite; vous verrez un bataillon de gens armés.

LA DUCHESSE.

Je viens toute émue. Je me sens d'une pâleur... et mon cœur bat avec une violence... Que signifie cette troupe allant ainsi comme au combat?

THEODORA.

Ils emmènent un prisonnier.

LA DUCHESSE.

Ah! Theodora, si c'était le comte!

THEODORA.

Que dites-vous, madame?

LA DUCHESSE.

Je soupçonne... je suis sûre que c'est le comte!

LE COMMANDANT.

En avant!

LES ARQUEBUSIERS.

Marchons! marchons!

La compagnie d'Arquebusiers et l'homme qu'ils emmènent sortent.

LA DUCHESSE, *à Valerio.*

Ah! seigneur cavalier!

VALERIO.

Que vous plaît-il, madame? Si je puis servir en quelque chose votre seigneurie, je me tiens à vos ordres.

LA DUCHESSE.

Je vous supplie avec instance, comme étant celle que je suis, de m'attendre un moment.

VALERIO.

Volontiers, madame.

LA DUCHESSE.

Je descends.

La Duchesse et Theodora se retirent de la fenêtre.

VALERIO.

Elle descend me parler... Elle s'imagine sûrement... son trouble m'empêche d'en douter, que cet homme est le comte... Elle s'adresse bien pour avoir des renseignements!

Entrent LA DUCHESSE et THEODORA.

LA DUCHESSE.

Ne dis-tu pas que c'était Valerio?

THEODORA.

Oui, madame, je le crois, autant que j'ai pu le reconnaître.

VALERIO.

C'est moi, madame, qui vous ai parlé tout à l'heure. Et puisque vous n'êtes pas insensible, à ce que j'imagine, à la prospérité du prince mon seigneur, et que vous vous intéressez à ce qui peut lui arriver d'agréable, je vous annonce que désormais il doit vivre heureux et content.

LA DUCHESSE.

Que lui est-il donc arrivé d'agréable?... De grâce, expliquez-vous.

VALERIO.

Cet homme que vous venez de voir emmener prisonnier est son plus mortel ennemi, dont vous savez le crime mieux que personne. Cet homme, c'est le perfide comte que vous aimiez pendant qu'il vous trompait; le comte qui se vantait à la cour des faveurs que sa feinte tendresse obtenait de vous; le comte qui rétablira bientôt votre honneur en périssant sur l'échafaud. La troupe qui vient de passer ici l'a trouvé sur la frontière, endormi au pied d'un arbre. Il avait sur lui un poignard et une épée, avec quoi, s'il eût été éveillé, il aurait peut-être essayé de se défendre. Mais je ne pense pas qu'il s'y fût risqué, parce qu'il n'a guère de cœur que sur la langue... Enfin nous l'avons en notre pouvoir, et avant demain il aura cessé de vivre... Voyez, madame, si vous auriez à me charger de quelque chose pour le prince, que j'ai laissé près d'ici ignorant l'aventure, et à qui j'ai hâte d'aller annoncer cette nouvelle.

LA DUCHESSE.

Puisse-t-il vous en récompenser dignement, Valerio!

VALERIO.

Puisse le ciel, madame, vous accorder la gloire que je vous souhaite!

LA DUCHESSE.

Allez, Valerio, allez!

VALERIO.

Je cours, madame.

Valerio sort.

LA DUCHESSE.

L'infâme!... — Oh! si je n'avais été obligée de dissimuler mon tourment, je ne sais pas de quoi je n'aurais pas été capable... J'aurais de mes mains donné la mort à ce vil messager, et ensuite à son maître, à mon tyran. Oui, Theodora, avec l'aide seulement d'une épée et de ma fureur, tu m'aurais vue accomplir l'action d'une vraie Espagnole. Oui, Theodora, j'ai un cœur, j'ai un courage à leur en-

lever leur prisonnier, dût l'univers s'y opposer !... Et pourquoi ne le tenterais-je pas, ce coup hardi? qui m'arrête?

THEODORA.

Non, madame, demeurez. Que la folie que vous inspirent votre désespoir et votre amour ne vous fasse pas perdre une réputation si bien conservée jusqu'à présent. Songez d'ailleurs, madame, qu'il est impossible que les choses en soient venues au point que vous craignez. Ne vous souvenez-vous pas que le roi vous a dit au palais, et qu'il vous a répété ici même, quand vous le reconduisiez, qu'il se chargeait de veiller sur le comte?

LA DUCHESSE.

Tu as raison, Theodora, et tu dissipes ma crainte. L'amour que le roi a conçu pour moi soutient encore mon espoir. Tandis que je règne en son cœur, le comte est en sûreté.

Entre LE COMTE.

Les Soldats le retiennent.

LE COMTE.

Laissez-moi donc entrer... Je vous jure que je suis attendu à la maison.

LA DUCHESSE.

Qu'est ceci?

PREMIER SOLDAT.

C'est ce vilain qui veut se jouer de nous.

LA DUCHESSE.

Vous êtes sans doute les gardes du tyran ?

DEUXIÈME SOLDAT.

Nous sommes tous les deux ses serviteurs.

LA DUCHESSE.

De quel office vous a-t-il chargés ici?

PREMIER SOLDAT.

D'examiner ceux qui entrent, soit ouvertement, soit en secret.

LA DUCHESSE.

Je ne m'en serais jamais doutée. Misérables... vous êtes bien hardis d'oser faire sentinelle à ma porte, comme si j'étais la dernière des femmes. Retournez vers celui qui vous envoie, ou je vous ferai couper les pieds.

LE COMTE, *à la Duchesse.*

N'êtes-vous pas, madame, la maîtresse de céans?

LA DUCHESSE.

Oui, cette maison est la mienne.

LE COMTE.

Comment donc alors ces soldats visitent-ils ceux qui viennent, comme si votre porte était la porte d'entrée de la ville?... Tout à l'heure ils ont mis la main dans mes sacs et dans mon sein. Pourquoi le prince se conduit-il ainsi envers vous, puisqu'il n'est pas votre mari?

LA DUCHESSE.

Entendez-vous, l'un et l'autre? Ce vilain vous apprend votre devoir.

DEUXIÈME SOLDAT.

Il n'est pas vrai, madame, que nous l'ayons visité, lui; nous ne l'avons pas touché du bout du doigt. Et puisque vous connaissez le motif pour lequel nous avons été placés ici, ne soyez pas surprise de notre scrupuleuse vigilance. L'intention du prince n'a pas été de vous irriter, en nous confiant le soin d'arrêter en cet endroit les serviteurs de celui qui vous outrage et vous déshonore. Je parle du comte, qui pourrait bien vous écrire par l'entremise de ce vilain.

LE COMTE.

Cela n'est pas mauvais, en vérité!..... Moi, porter les lettres du comte! vous feriez mieux de dire que je les écris de ma main.

LA DUCHESSE.

Si c'est pour cela que vous êtes ici, vous pouvez dès ce moment vous retirer. Vous n'avez plus rien à y chercher.

PREMIER SOLDAT.

Comment cela, s'il vous plaît, madame?

LA DUCHESSE.

Parce qu'il n'y a pas une heure qu'il a passé par ici prisonnier.

LE COMTE.

Prisonnier, dites-vous?

LA DUCHESSE.

Je l'ai vu.

LE COMTE.

Le comte prisonnier, madame!

LA DUCHESSE.

Je l'ai vu, hélas! de mes yeux.

DEUXIÈME SOLDAT.

Qu'attendons-nous davantage?... Allons demander l'étrenne de cette bonne nouvelle.

PREMIER SOLDAT.

Je voudrais être à la place de celui qui l'a arrêté.

DEUXIÈME SOLDAT.

Allons.

Les deux Soldats sortent.

LE COMTE.

Vous avez dit cela, madame, pour vous moquer d'eux, — que le comte était prisonnier?

LA DUCHESSE.

Il n'est que trop vrai.

LE COMTE.

L'avez-vous reconnu?

LA DUCHESSE.

Mon Dieu! oui.

LE COMTE.

Où étiez-vous?

LA DUCHESSE.

Là, à ma fenêtre.

LE COMTE.

Au nom de l'attachement que je lui porte, ne me trompez pas, de grâce.

LA DUCHESSE.

Pourquoi vous tromperais-je ?... Je l'ai vu tout à l'heure, vous dis-je, emmené par une troupe de gens armés.

LE COMTE.

Ou tout le monde s'abuse, ou j'ai moi-même perdu l'esprit.

LA DUCHESSE.

Je l'ai vu de mes yeux, hélas! de ces mêmes yeux qui l'ont pleuré et qui le pleurent.

LE COMTE.

Ne les fatiguez pas en vain sur un motif aussi frivole, ces yeux qui sont les plus beaux que l'on puisse admirer ici-bas. Le comte est un brave cavalier, et tel qu'il saura briser ses fers, si par hasard il est prisonnier.

LA DUCHESSE.

Hélas! je ne l'espère pas. — Et si je ne me suis pas élancée à la poursuite de ces lâches ravisseurs, comme la lionne s'élance sur le chasseur qui lui enlève son nouveau-né, c'est que le roi m'a promis, quelque chose qui arrive, de me rendre le comte, le noble comte Prospero.

LE COMTE.

Il vous doit une grande reconnaissance pour l'amour que vous lui portez. — Certes, vous n'avez pas tort de vous entretenir de lui avec moi; mais c'est de votre part une preuve magnanime d'affection et de tendresse que de condescendre à parler de lui avec un homme d'une condition aussi humble que la mienne, et qui se présente à vous sous ces vêtemens déchirés et souillés.

LA DUCHESSE.

L'homme à qui je parle du comte est pour moi de race royale, et je ne considère pas ses vêtemens.

LE COMTE.

Il faut que le comte soit votre époux, puisque vous parlez de lui avec tant de plaisir.

LA DUCHESSE.

Le comte est mon époux et le doit être, quoiqu'un envieux s'y oppose.

LE COMTE.

Quel est cet envieux qui met obstacle à votre union?

LA DUCHESSE.

L'infant, qui le hait parce que je le préfère à lui, parce que je refuse de recevoir ses soins, et que le comte occupe seul ma pensée.

LE COMTE.

Si vous le désirez, je le tue... J'ai chez moi, à la maison, une épée de votre comte.

LA DUCHESSE.

Qui vous l'a donnée cette épée?... Quand et comment l'avez-vous eue?

LE COMTE.

J'étais au moulin, lorsqu'il passa par là à pied et fatigué; car il avait laissé son cheval sur la route à demi mort. Je l'hébergeai et le fis dormir près de moi. Et le lendemain, en me quittant, il me donna son manteau et son épée en échange d'un habit pareil à celui que je porte.

LA DUCHESSE.

Il a dormi près de vous?

LE COMTE.

Oui, madame.

LA DUCHESSE.

Et il vous a donné son manteau et son épée?

LE COMTE.

Oui, madame.

LA DUCHESSE.

Pauvre comte! il fallait qu'il fût bien malheureux et qu'il eût bien peur.

LE COMTE.

Au nom de Dieu, madame, ne vous affligez pas; car c'est le comte qui vous parle!

LA DUCHESSE.

O ciel! Prospero!... Doucement! pas de bruit.

LE COMTE.

Ne craignez rien; les nobles faucons sont toujours chaperonnés.

LA DUCHESSE.

Est-ce bien vous?

LE COMTE.

Oui, mon bien, mon cher bien, ma vie, mon âme!

LA DUCHESSE.

Je ne le croirai pas tant que je ne vous aurai pas embrassé.

LE COMTE.

Embrassez-moi donc, alors. — Vous n'osez pas et vous êtes troublée?

LA DUCHESSE.

Un moment.

LE COMTE.

Qu'avez-vous?

LA DUCHESSE.

Lorsque j'ai été pour vous embrasser, l'idée m'est venue que peut-être ce n'était pas vous.

LE COMTE.

Quel motif avez-vous pour en douter?

LA DUCHESSE.

Mais... votre visage n'est pas le sien.

LE COMTE.

Bien que méconnaissable sous ce masque de farine, je suis Prospero. Ne reconnaissez-vous donc plus ma voix?

LA DUCHESSE.

Ah! mon cher comte!

LE COMTE.

Celia!

LA DUCHESSE.

Qu'avez-vous donc sur votre sein que je ne sens pas battre votre cœur?

LE COMTE.

Vous le sentiriez palpiter avec force, si, par précaution, je ne l'avais recouvert d'une cuirasse.

LA DUCHESSE.

Vous avez bien fait, mon bien-aimé.—Mais alors, dites-moi, quel est celui qui est en prison?

LE COMTE.

Ce sera quelque ruse inventée par l'infant pour vous affliger.

LA DUCHESSE.

En quel endroit vous tenez-vous?

LE COMTE.

Je me tiens, comme un autre Léandre, en un lieu d'où je puis contempler, quoique de loin, la maison habitée par celle que j'aime. Ce lieu est un asile doublement sacré pour moi; il me protége, et il vous appartient. Je demeure caché dans votre moulin; votre fermier m'a pris à son service.

LA DUCHESSE.

Quoi donc! l'amour vous a décidé à cet abaissement?

LE COMTE.

J'aurais fait pour lui plus encore.

LA DUCHESSE.

O mon Dieu! que vous devez souffrir dans ces vils et pénibles travaux!

LE COMTE.

Mon ennemi est puissant, mais l'amour l'a vaincu. — J'étais là-bas depuis un mois, qui m'avait duré trente siècles, lorsque mon nouveau maître m'a envoyé vers vous. Avec quelle impatience, avec quelles douleurs, avec quels ennuis et quels tourmens j'avais attendu cette occasion! Mais enfin je vous vois, je vous parle, je vous presse

dans mes bras, et mon chagrin s'apaise, et j'oublie ma peine, et mon cœur est content. — Et vous, ma chère âme, vous avez été sensible à mes maux ?

LA DUCHESSE.

Je les ai pleurés nuit et jour. Mais à présent, puisqu'on ne vous a pas arrêté et que vous m'êtes rendu, moi aussi je suis heureuse.— Mais, dites-moi, que me conseillez-vous ? J'ai envie de m'en aller avec vous tout à l'heure ?

LE COMTE.

Gardez-vous-en, madame ! au nom de votre vie, ne me suivez pas ! vous me perdriez, vous vous perdriez vous-même.

LA DUCHESSE.

Alors que dois-je faire ?

LE COMTE.

Dissimulez ; feignez de croire que je suis le prisonnier. Je devrai à cette ruse innocente que l'on cesse de me poursuivre... Peut-être aussi conviendrait-il que vous alliez trouver le roi et que vous lui demandiez ma délivrance. Ainsi l'on n'aura plus de soupçons, et je profiterai de cette erreur pour revenir vous voir quelquefois en secret, ô mon bien ! ô ma gloire !

LA DUCHESSE.

Votre idée est excellente, Prospero.—Oui, tout en me réjouissant de ce que vous êtes libre, je pleurerai devant le monde votre captivité. J'irai au roi, bien affligée et bien triste, lui demander votre délivrance ; et quand on sera bien persuadé de la douleur que j'éprouve... (*S'interrompant.*) Mais qu'avez-vous à regarder par là ? qu'y a-t-il ?

LE COMTE.

Qui vient de ce côté, Theodora ?

THEODORA.

C'est l'infant avec Valerio.

LA DUCHESSE.

O ciel ! hélas ! quel contre-temps !.. Fuyez, Prospero, fuyez au plus vite.

LE COMTE.

Non, madame, ce serait me trahir. N'ayez pas peur ; il ne me reconnaîtra pas, puisque vous ne m'avez pas reconnu.

Entrent L'INFANT et VALERIO.

L'INFANT.

Que le soleil de votre beauté, madame, éclaire enfin mes yeux ! que ma présence ne vous trouble point, belle Celia. Je ne vous hais pas, moi, bien que vous me détestiez.

THEODORA.

Eh bien ! meunier, que vous manque-t-il, que vous ne vous en allez pas ?

LE COMTE.

Je voudrais auparavant m'assurer de quelque chose.

THEODORA.

Dépêchez-vous et partez.

Le Comte s'éloigne à une certaine distance des autres personnages et s'arrête pour écouter.

L'INFANT.

Je m'aperçois, madame, que vos yeux m'ont déclaré la guerre. Vous êtes irritée contre moi. Serait-ce par hasard à cause de la prison du comte ?

LA DUCHESSE.

Sans doute ; et pour que le chagrin ne m'en ait pas tuée, il faut que mon cœur soit devenu de pierre.

L'INFANT.

Il compromettait votre honneur.

LA DUCHESSE.

C'est vous seul qui prétendez le ternir.

L'INFANT.

Il est prisonnier.

LA DUCHESSE.

Il ne le sera pas longtemps.

L'INFANT.

Il ne m'échappera pas.

LA DUCHESSE.

Je m'adresserai au roi.

L'INFANT, *à Valerio.*

Avec ses réponses et ses bravades elle excite ma colère.

VALERIO, *à l'Infant.*

Dites-lui que vous ferez périr le comte.

L'INFANT.

Songez-y, Celia, le comte payera vos dédains par sa mort.

LA DUCHESSE.

Et moi, je le vengerai.

L'INFANT.

Il serait mieux à vous de le sauver en me montrant moins de rigueur.

LA DUCHESSE.

Jamais, prince, jamais.

VALERIO, *bas, à l'Infant.*

Embrassez-la par force.

L'INFANT.

Je sais, ma belle ennemie, pourquoi vous êtes fâchée contre moi. — Eh bien ! accordez-moi un seul baiser, et je rendrai aussitôt la liberté à l'homme que vous aimez et qui vous adore.

LA DUCHESSE.

Laissez-moi, prince. Quelle audace est la vôtre !

VALERIO, *bas, à l'Infant.*

Ne vous découragez pas.

L'INFANT, *bas, à Valerio.*

Je n'ose, Valerio.

VALERIO, *bas, à l'Infant.*

Que craignez-vous ?

L'INFANT.

Allons, madame.

LA DUCHESSE.

N'approchez pas !

Le Comte s'avance et se place entre l'Infant et la Duchesse.

LE COMTE.

Je savais bien, madame, qu'il me manquait quelque chose.

L'INFANT.

Quel est cet homme ?

LA DUCHESSE.

C'est mon meunier.

LE COMTE.

Pour vous servir.

L'INFANT.

Que vous veut-il ?

LA DUCHESSE.

Je l'ignore. (*Au Comte.*) Que me voulez-vous ?

LE COMTE.

Je ne vous veux rien de mal [1] ; je désire seulement vous parler.

LA DUCHESSE.

Vous le pouvez devant ces seigneurs, si la chose n'exige pas que nous en causions en particulier.

LE COMTE.

Non, madame ; c'est une recommandation de mon maître, que j'oubliais, et je ne me la suis rappelée qu'au moment où j'allais monter sur la mule.

VALERIO.

Quel vilain mal appris !

LE COMTE.

Voici, madame. Mon maître m'a chargé de vous parler à propos du moulin. Il s'agit d'une certaine digue que les eaux du fleuve battent incessamment, comme si elles prétendaient la renverser, et il vous prie de vouloir bien vous arranger de manière que la digue tienne bon contre les efforts obstinés de ce méchant fleuve. Je vous prie, en outre, de lui écrire ce que vous aurez à lui ordonner. Il vous écrira de son côté ce qu'on vous doit là-bas.

[1] Il y a ici un jeu de mots intraduisible sur le verbe *querer*, qui signifie en même temps *vouloir* et *aimer*.

LA DUCHESSE.

Il n'y a qu'un malheur, mon ami; c'est que mon majordome n'est pas ici.

LE COMTE.

Mais vous, madame, vous m'avez compris, et vous pouvez me répondre.

LA DUCHESSE.

L'entends-tu, Theodora? il veut que nous réglions nos comptes ensemble.

THEODORA.

Il est toujours le même; vous le connaissez bien, madame.

LA DUCHESSE.

Eh bien! mon ami, puisque vous l'exigez absolument, je remplacerai mon majordome; et voici ma réponse. — Vous direz de ma part à mon fermier, votre maître, que je consens à tout ce qu'il jugera nécessaire; mais qu'il soit sans inquiétude, que le fleuve ne parviendra jamais à emporter la digue; que ce n'est pas une digue ordinaire en mauvais bois, mais en bois de chêne solide, capable de résistance, et fortifiée par un bon ciment; qu'aucun effort jamais ne réussira à l'emporter, à la briser, ni même à l'ébranler; qu'il peut dormir tranquille à cet égard, que je suis sa caution; et que les craintes qu'il a manifestées là-dessus sont d'un vilain et non d'un gentilhomme... Pour ce qui est de nos comptes, on lui écrira tant que besoin sera, et l'on recevra toutes ses lettres avec plaisir. Et maintenant, allez, — allez avec Dieu, mon ami.

LE COMTE.

Puissiez-vous, madame, vivre mille années avec celui qui vous voit et vous parle en ce moment!

Il sort.

L'INFANT, *à Valerio.*

Il dit cela pour nous deux.

VALERIO.

Il a de l'esprit ce vilain.

LA DUCHESSE.

Il m'a donné un des plus vifs plaisirs que j'aie eus depuis longtemps. Mais voilà le duc qui sort de son appartement. Votre altesse me pardonnera...

L'INFANT.

Quoi! madame, vous nous quittez déjà!

LA DUCHESSE.

Auriez-vous quelque ordre à me donner?

L'INFANT.

Vous pouvez vous retirer.

LA DUCHESSE.

Viens, Theodora.

La Duchesse et Theodora sortent.

VALERIO.

Comment! vous la laissez s'en aller?

L'INFANT.

Que veux-tu?

VALERIO.

Quelle faiblesse!

L'INFANT.

La duchesse est belle, et par cela seul elle a droit à mon respect.

VALERIO.

Que ne l'avez-vous au moins retenue?

L'INFANT.

La violence eût été hors de saison.

VALERIO.

Vous ne valez rien pour l'amour.

L'INFANT.

Il est vrai que je redoute Celia.

VALERIO.

Bah! monseigneur, elle est femme, et toutes les femmes, quelque légères qu'elles soient, aiment la persévérance. — Mais venez, monseigneur, je vous communiquerai un projet.

L'INFANT.

Partons, Valerio.

L'Infant et Valerio sortent.

SCÈNE III.

Une salle du palais.

Entrent LE ROI et RUFINO.

LE ROI.

A présent, mon ami, je voudrais presque n'être pas allé chez elle. Quelle beauté divine! Sa présence est pour moi le paradis, et j'éprouve loin d'elle un tourment égal à celui qu'on souffre en enfer. Hélas! comme l'heure que j'ai consacrée à cette charmante visite s'est promptement écoulée!

RUFINO.

Cependant, sire, vous avez eu assez le temps de la regarder et de lui expliquer vos intentions.

LE ROI.

Oui, si le duc son père n'eût pas été là. Sa présence, les égards que je dois à sa qualité, et le souvenir de ses anciens services, m'ont retenu... J'ai eu pourtant le loisir de glisser quelques mots de compliment à la duchesse, et mes yeux ont dû lui apprendre les désirs de mon cœur. Un regard supplée souvent à ce qu'on ne peut dire; mais, hélas! mon ami, les yeux d'un vieillard parlent mal le langage de l'amour. (*Entre un page.*) Eh bien?

LE PAGE.

Sire, une dame qui est venue en chaise à porteurs, et qui est vêtue de bayette noire [1], quoique le reste de son habillement et son âge n'annoncent pas une veuve, — une dame demande la permission de vous parler. Si vous l'ordonnez, elle entrera.

LE ROI, *bas, à Rufino.*

Ah! mon ami, le cœur me dit que c'est la duchesse qui vient me solliciter pour le comte et qui s'est habillée de deuil en signe de douleur. (*Au page.*) Fais entrer cette dame. (*Le page salue et sort.*) Il faut, mon ami, qu'elle aime furieusement le comte.

RUFINO.

En effet, cette démarche et le deuil qu'elle porte prouvent un attachement qui n'est pas ordinaire. Peu de femmes iraient ainsi implorer la grâce de leur amant prisonnier.

LE ROI.

Ah! fortuné comte, un roi envie ton heureux sort, et il échangerait volontiers sa couronne contre la tienne; car tous les biens, toutes les richesses, tous les honneurs de la terre, ne sont rien au prix de Celia.

Entre LA DUCHESSE, vêtue de deuil.

LA DUCHESSE.

Miroir brillant de l'antique valeur de vos aïeux, de qui vous êtes le digne rejeton! roi puissant, que le ciel, propice à vos sujets, a doté d'une âme vraiment royale, — la femme que vous voyez devant vous, prosternée à vos pieds en gémissant, est la veuve du comte.

LE ROI.

Levez-vous, madame.

LA DUCHESSE.

Non, sire; permettez...

LE ROI.

... Jamais cela, madame. Levez-vous. (*Il la relève.*) Pourquoi donc vous êtes-vous habillée de la sorte? Vous n'aviez pas besoin de ces habits de deuil pour attendrir un cœur qui vous est tout soumis; et quand même je ne serais pas aussi aveuglé par ma passion que je le suis, ma parole suffit pour que je délivre le comte au plus tôt. — S'il est vrai que ce soit dans une crise, comme dans une fournaise ardente, que l'or de la fidélité s'épure, votre conduite est aujourd'hui celle d'une Espagnole ou d'une Romaine sublime. Vive Dieu! je serais tenté de vous élever un temple magnifique et de placer votre céleste image sur l'autel, afin que tous les mortels vous adorent comme je vous adore moi-même.

LA DUCHESSE.

Sire, à qui un temple conviendrait-il mieux qu'à un roi que la re-

[1] Bayette (en espagnol *vayeta*), espèce d'étoffe de laine.

nommée célèbre de l'un à l'autre pôle, qui a conquis mille lauriers dans la guerre, et dont la haute sagesse n'est pas moins admirable dans la paix? — C'est à cette sagesse que je viens m'adresser aujourd'hui. Le prince a fait arrêter le comte, mon époux; il le retient en prison, entouré de gardes ainsi qu'un criminel; et ce qu'il y a de plus affreux pour moi, c'est qu'on dit que sa vie est menacée, qu'il est destiné à périr incessamment. Daignez, sire, le rendre à mes prières.

LE ROI.

Madame, les pierres elles-mêmes seraient émues de vos chagrins, et je n'y suis pas insensible. — Mais, dites-moi, Celia; si, malgré l'infant, je rendais la liberté au comte, cette preuve d'amitié ne mériterait-elle pas une récompense?

LA DUCHESSE.

Que vous dirai-je, sire?... ma reconnaissance égalera le bienfait... Si vous délivrez le comte, rien ne m'arrêtera.

LE ROI.

Est-il bien vrai?

LA DUCHESSE.

Oui, sire.

LE ROI, *à part.*

Il est inutile de m'expliquer plus clairement; elle m'a compris. (*A Rufino.*) Va, mon ami, va promptement au château; et avant que le prince apprenne ce qui se passe, quelque opposition que tu y trouves, délivre le comte et nous l'amène aussitôt à la duchesse et à moi.

RUFINO.

Le prince ne sera pas content; mais mon premier devoir est de vous obéir.

LE ROI.

Va, mon ami, que je te doive ce bonheur.

RUFINO.

Je cours au château.

Rufino sort.

LE ROI.

Au moins, Celia, ma chère fille, je compte sur votre promesse.

LA DUCHESSE.

Vous m'avez, sire, imposé des obligations éternelles et sans bornes. Dès ce moment vous pouvez me commander comme à une esclave que vous auriez achetée.

LE ROI.

Quel langage, Celia! Vous, mon esclave! Non, c'est moi seul qui suis le vôtre et qui mets à vos pieds mon empire avec mes vœux; car il est bien juste que celle qui règne souverainement sur le cœur d'un roi règne aussi sur son royaume.

LA DUCHESSE.

Je n'ai pas d'aussi hautes prétentions.

LE ROI.

Vous tiendrez votre parole?

LA DUCHESSE.

Oui, sire, dès que vous aurez délivré le comte.

LE ROI.

Il sera ici dans un instant, et alors... (*A part.*) J'entends des pas... C'est lui!

Entre RUFINO.

RUFINO.

Hélas!

LE ROI.

Qu'as-tu donc?

RUFINO.

Ah! sire!

LE ROI.

Pourquoi viens-tu seul?

RUFINO.

On n'a jamais vu une pareille cruauté en un pays chrétien, en Espagne! O prince féroce, qui commets des atrocités dignes des Scythes inhumains et des barbares!

LE ROI.

Qu'y a-t-il donc enfin?

RUFINO.

On peut ajouter foi désormais aux cruautés des Domitien et des Néron. — Le prince a tué le comte.

LE ROI.

Que dis-tu là, mon ami!

RUFINO.

Que l'on a donné la mort au comte.

LE ROI.

Qui s'est rendu coupable de ce meurtre?

RUFINO.

L'infant, — votre fils!

LE ROI.

En es-tu bien sûr?

RUFINO.

Je n'en puis douter.

LA DUCHESSE.

Ah! malheureuse! qu'ai-je appris? O mon cœur! ouvre-toi et laisse partir mon âme!

LE ROI, *à Rufino.*

Elle s'évanouit!

RUFINO, *à la Duchesse.*

Modérez votre douleur.

LA DUCHESSE.

Ah! cher comte!

LE ROI.

O fils ingrats! que nous demandons au ciel avec tant d'instances et qui souvent ne naissez que pour notre honte!... Heureux ceux qui gardent les troupeaux dans la plaine, et qui peuvent en une telle disgrâce ne suivre que la loi de leur fureur!... Hélas! n'étant pas libre de me venger, je n'ai plus qu'à mourir!... — Achève, messager de mort, ce triste récit. En quel lieu l'infant a-t-il tué le comte?

RUFINO.

Sur la place qui est devant le château. D'un côté est le corps du défunt et de l'autre sa tête.

LA DUCHESSE.

Je succombe!

RUFINO.

L'instrument du crime, une épée ensanglantée est auprès du cadavre, qui gît sur un drap noir.

LA DUCHESSE.

O prince impitoyable!... ô comte chéri! écoute du haut des cieux mes plaintes et mes gémissemens!

RUFINO.

Quel amour que le sien!

LE ROI.

Elle ne pourra plus l'oublier.

LA DUCHESSE.

O comte adoré! je vais te voir une dernière fois, afin que la vue de ton sang m'inspire ma vengeance.

LE ROI, *à Rufino.*

Retiens-la.

RUFINO.

Attendez, madame.

LA DUCHESSE.

Laissez-moi.

LE ROI, *à Rufino.*

Retiens-la donc.

RUFINO.

Un moment, madame.

LA DUCHESSE.

O ciel! justice! justice!

Elle sort.

LE ROI.

Pourquoi ne l'as-tu pas retenue?

RUFINO.

Cela m'a été impossible. N'avez-vous pas vu la fureur qui l'animait?

LE ROI.

Qu'elle était belle ainsi! — Je ne sais, mon ami, que résoudre. Conseille-moi. Désolé pour mon amour, je crains, en outre, que mes peuples ne se soulèvent.

RUFINO.

Nous remédierons à tout cela. Mais écoutez; c'est le prince qui vient.

LE ROI.

Je serais capable de me porter à quelque excès.

Entre L'INFANT.

L'INFANT.

Est-il vrai, monseigneur, que vous avez commandé que l'on rendît la liberté au comte?

LE ROI.

Vous osez paraître à mes yeux, barbare que vous êtes! Retirez-vous de ma présence. Je vous renie pour mon fils. Songez-y bien: je vous avertis que si vous ne sortez pas de la cour immédiatement, je vous traiterai comme vous avez traité le comte; et remerciez-moi de ce que je ne le fais pas à l'instant même.

L'INFANT.

Sire, vous êtes abusé. Les apparences m'accusent; mais je vous jure sur l'honneur que...

LE ROI.

Taisez-vous, infant, taisez-vous. (*A Rufino.*) Suis-moi, mon ami.

RUFINO, *bas, à l'Infant.*

N'ajoutez pas un mot; je me charge d'apaiser le roi.

Le Roi et Rufino sortent.

L'INFANT, *seul.*

O destin ennemi, es-tu satisfait? Les projets de l'exécution desquels j'attendais ma félicité ont à jamais anéanti mes espérances. O mon père! ô Celia! vous n'entendrez plus parler de l'infant.

Il sort.

JOURNÉE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Une campagne devant le moulin.

Entre L'INFANT.

L'INFANT.

Le ciel est las de me souffrir; le roi mon père m'exile et Celia me repousse. Je ne puis lutter contre tous ces ennemis réunis... Incessamment tourmenté par mes souvenirs affligeans, je cherche en vain

Digitized by Google

à les fuir; obstinés, ils sont partis avec moi, ils m'ont accompagné tout le chemin, et ils ne renonceront pas à me poursuivre. Détesté par Celia, je demande la mort à chaque instant, je l'implore comme un bienfait; mais la mort elle-même, afin de me punir davantage, se refuse à écouter mes vœux. Eh bien! je retournerai dans ma patrie, à la cour; je me présenterai devant celle qui a causé mes maux; et je la prierai, pour dernière grâce, de me livrer à mon père, si elle veut satisfaire sa vengeance. Ah! si du moins Valerio venait me rejoindre! il me donnerait de ses nouvelles, il m'apprendrait ce qu'elle dit, ce qu'elle pense. Oui, Valerio, si je te voyais, ami sûr et fidèle, je me consolerais avec toi, en te communiquant mes pensées comme jadis, à toi qui m'as toujours encouragé dans mes peines et soutenu dans mes chagrins!

VALERIO, *du dehors*.

Mon maître, mon seigneur!

L'INFANT.

O Dieu! j'entends sa voix qui m'appelle derrière le rideau de ces arbres.

Entre VALERIO.

VALERIO.

Ah! prince!

L'INFANT.

Sois le bienvenu, Valerio.

VALERIO.

J'ai tardé longtemps?

L'INFANT.

Beaucoup trop pour mon impatience.

VALERIO.

Le pis est que j'apporte de mauvaises nouvelles.

L'INFANT.

De mauvaises nouvelles?

VALERIO.

Oui, prince.

L'INFANT.

Lesquelles donc?

VALERIO.

J'ai trouvé la cour du palais pleine de messagers et de chevaux de poste dont l'arrivée vous intéresse.

L'INFANT.

Comment cela?

VALERIO.

Ils viennent de France.

L'INFANT.

Pour mon mariage, sans doute?

VALERIO.

Justement.

L'INFANT.

Peu m'importe. Cela ne touche guère mon cœur.

VALERIO.

On attend demain votre soleil, — votre épouse, que le roi votre père a demandée pour vous et que le roi de France vous envoie.

L'INFANT.

En ce cas, mon épouse sera un soleil éclipsé; car je ne veux pas la voir.

VALERIO.

Il vous sera difficile de l'éviter. Des courriers ont été expédiés en tous sens avec ordre de vous chercher.

L'INFANT.

J'espère bien qu'ils ne me trouveront pas.

VALERIO.

Pourquoi vous défendre de cette union?

L'INFANT.

J'adore Celia. Elle seule est ma déesse et mon épouse.—Écartons-nous un peu; voilà des gens qui sortent du moulin. Quand je pense qu'ils appartiennent à la duchesse, je serais tenté de me mettre à leurs pieds.

L'Infant et Valerio s'éloignent.

Entrent LE COMTE et MELAMPO.

MELAMPO.

Viens avec moi dans le bois, Martin; c'est là qu'il faut que je te parle.

LE COMTE.

Mais quelle est ton intention? Je soupçonne que tu as conçu quelque mauvais dessein.

MELAMPO.

Tu devines mal la folie où ma passion me porte... Je ne médite rien contre toi. Vois-tu cette corde? vois-tu ces arbres?

LE COMTE.

Eh bien! que veux-tu faire?

MELAMPO.

Ce que je veux, c'est que tu dises à cette ingrate, qui me dédaigne après deux années de soins et de tendresse, que je n'ai pas pu supporter de la voir te donner son amour, et que le pauvre Melampo a mis fin à ses jours dans ce bois.

LE COMTE.

Laisse donc, imbécile. Comment! tu renoncerais pour une femme à la vie, au plus précieux des biens?

MELAMPO.

Et sans regret, tu vas voir.

Il attache la corde à la branche d'un arbre.

LE COMTE.

Finis donc.

MELAMPO.

A quoi bon me retiens-tu? tu ne m'empêcherais pas de me tuer si tu étais mon ami.

LE COMTE.

Je le suis, et à tel point que je veux que Laura me déteste, qu'elle t'aime, et qu'elle devienne ta femme.

MELAMPO.

Laura?

LE COMTE.

Oui, Laura.

MELAMPO.

A moi?

LE COMTE.

A toi-même.

MELAMPO.

Ah! permets que je te baise les pieds.

LE COMTE.

Non, donne-moi la main seulement.

MELAMPO.

Tout, la main et le cœur.

LE COMTE.

Touche là; cela suffit.

MELAMPO.

Enfin, tu me promets de la détester?

LE COMTE.

Mieux que cela : si tu me l'amènes ici, je te promets de faire en sorte qu'elle t'aime.

MELAMPO.

C'est impossible. Mais rien que pour voir de mes yeux — quel plaisir! — que tu la détestes, je vais te l'amener.

LE COMTE.

Va, je t'attends.

MELAMPO.

Oh! que j'aurai de joie, que je serai content si tu te moques d'elle!

Melampo sort. L'Infant et Valerio se rapprochent du Comte.

L'INFANT.

N'est-ce point là, Valerio, mon ami, ce meunier sans façon qui entra pour parler à Celia quand je causais avec elle?

VALERIO.

En effet, c'est bien lui.

L'INFANT.

Allons l'interroger. Il pourra peut-être m'instruire de l'état de mes affaires.

LE COMTE, *à part.*

J'entends du bruit de ce côté comme si l'on écartait les branches et les feuilles des arbres.—Ah! fâcheuse rencontre! c'est l'infant!

L'INFANT.

Dieu te garde, bon laboureur!

LE COMTE.

Soyez les bienvenus, braves gens! — Vous seriez-vous par hasard trompés de route? ou bien auriez-vous quelque chose à faire au moulin?

L'INFANT.

Nous n'avons pas le projet de moudre.

LE COMTE.

Mais vous avez l'air moulus[1].

L'INFANT.

Tu as raison, l'ami. On se fatigue à la fin quand on marche jour et nuit sans prendre de repos. Il n'y a qu'un moulin qui puisse aller toujours sans se fatiguer.

LE COMTE.

Je suis de votre avis.

L'INFANT.

Regarde-moi bien.

LE COMTE.

Volontiers.

L'INFANT.

Que dis-tu?

LE COMTE.

Que vous avez la mine d'un homme principal, d'un grand personnage.

L'INFANT.

Je t'ai vu quelque part.

LE COMTE.

J'étais alors d'un autre métier qu'aujourd'hui.

L'INFANT.

Non pas, du même.—Tu ne me reconnais donc pas?

LE COMTE.

J'ai beaucoup de peine à vous remettre.

L'INFANT.

C'était dans la maison de la duchesse Celia.

LE COMTE.

Par Dieu! elle est not' maîtresse.

L'INFANT.

Elle est aussi la mienne.

[1] — *No venimos á* moler.
— *Bien molidos imagino.*

LE COMTE.

Quoi ! vous seriez son domestique !

L'INFANT.

Je suis son esclave, je l'adore !

LE COMTE.

Prenez garde ! je ne vous conseille pas de vous adresser à madame ; il pourrait vous en coûter cher.

L'INFANT.

Si tu savais qui je suis, tu avouerais que je la mérite.

LE COMTE.

Je le sais... (*à part*) et je vous donne à tous les diables !

L'INFANT.

Qui suis-je ?

LE COMTE.

Un homme de qui elle ne se soucie guère, à tort sans doute, et à qui elle n'a témoigné que des rigueurs. Je suis presque sûr qu'elle me préfère à vous, moi qui suis couvert de farine.

L'INFANT.

Combien y a-t-il de temps que tu n'es allé là-bas ?

LE COMTE.

Depuis cette époque jusqu'ici, monseigneur, je n'y suis allé qu'une fois.

L'INFANT.

Et tu l'as trouvée toute resplendissante ?

LE COMTE.

Au contraire ; elle était vêtue de deuil des pieds à la tête, en l'honneur d'un certain comte qui est mort.

L'INFANT.

Ce comte est plus vivant que moi.

LE COMTE.

Ce serait par trop singulier qu'il fût en même temps mort et vivant.

L'INFANT.

Cela est pourtant. — Mais as-tu vu, dis-moi, par hasard, si elle parlait avec quelqu'un ?

LE COMTE.

Elle se plaignait à sa suivante d'un prince qui a tué le comte ; elle l'appelait un perfide, un traître, un assassin. A elles deux elles l'accablaient d'injures et de malédictions par-dessus les nues ; et moi, à tout ce qu'elles disaient, pour soutenir leur voix, je répondais : Ainsi soit-il ! — Aujourd'hui que je dois aller chez elle lui porter de la farine, je voudrais la prier de m'apprendre à répéter ces nouvelles litanies, afin de sauver mon âme ; car, bien que je sois en sûreté à cette heure, cependant je ne suis pas encore rassuré[1].

[1] Encore un jeu de mots intraduisible. Il porte sur le mot *salvado*, qui signifie tout à la fois du *son* et *sauvé*.

L'INFANT, *bas, à Valerio.*

Je renais à la vie, mon cher Valerio.

VALERIO, *bas, à l'Infant.*

Comment donc?

L'INFANT, *de même.*

Il me vient un projet, un projet charmant... Afin de parler à la duchesse, je pense à aller là-bas avec ce vilain, vêtu comme lui.

VALERIO, *de même.*

Vous voulez vous faire meunier?

L'INFANT, *de même.*

Oui, j'entrerai avec lui chez elle, je la verrai, et lui dirai que je meurs.

VALERIO, *de même.*

Votre projet me sourit.

L'INFANT, *au Comte.*

Ne ferais-tu pas quelque chose pour moi, brave homme?

LE COMTE.

Si ce que vous demandez est raisonnable, je me mets dès ce moment à votre disposition.

L'INFANT.

Voici au préalable ta récompense.

Il donne au Comte une chaîne d'or.

LE COMTE.

Est-elle d'or?

L'INFANT.

De l'or le plus fin.

LE COMTE.

Vive Dieu! si je ne marche pas droit mon chemin, vous m'en donnerez une de fer[1].

L'INFANT.

Je veux aller aujourd'hui avec toi chez cette dame, déguisé en meunier!

LE COMTE.

Cela est délicat. Vous conduire chez not' maîtresse, ce serait faire un joli métier!

L'INFANT.

C'est un acte de complaisance qui n'a rien de blâmable.

LE COMTE.

Vous arrangez cela à merveille. La charité bien entendue voudrait que j'allasse là-bas tout seul. Mais il n'importe, si vous me gardez le secret. Allez donc changer d'habits, je vous emmènerai.

L'INFANT.

Tu obtiendras que je la voie?

[1] Autre jeu de mots dont la traduction est impossible, sur *Yerro*, je me trompe, et *hierro*, du fer.

LE COMTE.

Je vous dis que oui.

L'INFANT.

Allons, Valerio, je trouverai aisément de quoi m'équiper au village voisin.

LE COMTE.

Dépêchez-vous. Sous ce déguisement et à la brune, on ne vous reconnaîtra pas.

L'INFANT.

Je te retrouverai ici?

LE COMTE.

Non, mon cher seigneur, je vous suis.

L'INFANT.

N'y manque pas.

LE COMTE.

Foi de Martin!

L'INFANT.

Bien vrai?

LE COMTE.

Je l'ai juré.

L'Infant et Valerio sortent.

LE COMTE.

Quelle étrange aventure! A-t-on jamais vu un malheur égal au mien? Obligé de quitter mon pays par suite d'un amour fatal, celui qui m'a contraint à m'exiler, mon rival puissant me rencontre en ces lieux et me demande de le mener vers celle que j'aime et dont sa jalousie me sépare!... O Celia, vous me pardonnerez. Il ne m'était pas possible de me refuser à ses désirs sans péril pour vous et pour moi. Vous me pardonnerez; et vous ne serez pas surprise, vous ne serez pas irritée que je conduise vers vous celui que je déteste, l'auteur de nos chagrins. Vous me pardonnerez; et si le ciel permet que je vous entretienne un moment à l'abri des regards de mon ennemi, vous consentirez à me donner une douce parole et votre main plus douce encore! — Quelle bizarre aventure! un infant et un comte rivaux qui vont ensemble chez leur maîtresse sous le même déguisement, tous deux vêtus en meuniers!

Entrent MELAMPO et LAURA.

LAURA.

Il m'attend par ici, dis-tu?

MELAMPO.

Oui; c'est auprès de ces chênes que je lui ai confié mon désespoir et qu'il m'a rendu le courage,

LAURA.

Ah! te voilà, Martin! Qu'y a-t-il donc de nouveau, que tu m'appelles?

LE COMTE.

Rien! sinon que je lui ai avoué que je te trompais pour m'amuser.

LAURA.

Comment! que tu me trompais?

LE COMTE.

Oui, en te disant que je t'aimais, car je t'ai toujours détestée.

LAURA.

Tu me détestes, moi!

LE COMTE.

Oui, et c'était pour rire que je te faisais la cour. Voilà deux ans que Melampo t'aime sans avoir rien obtenu que ta rigueur, lui dont l'amour a attendri la forêt, la campagne et le moulin. C'est lui qui te mérite, et il est juste que tu le payes de retour, au lieu de tenir à un homme qui se moque de toi. Ce qui m'a engagé à te désabuser, c'est qu'il a voulu, pour se venger de ton dédain, se pendre avec cette corde à un arbre. Sa peine m'a ému à un tel point, que je lui ai promis de ne plus parler jamais avec toi. Maintenant, Laura, je te déteste; et, crois-moi, aime Melampo, en faveur de qui je renonce à ta tendresse.

LAURA.

Hélas! je n'attendais pas moins de ma mauvaise destinée. Je ne me plaindrai pas de toi, cependant, et je ne regretterai pas un inconstant qui m'abandonne; je ne me plains que de moi qui te croyais et qui t'aimais.

LE COMTE, *à Melampo.*

Eh bien! qu'en dis-tu?

MELAMPO.

Je ne sais comment reconnaître cela!

LAURA.

Hélas! Martin,—je ferais mieux de dire le martyr de mon âme et le marteau de mon cœur,—hélas! est-il possible que tu me laisses?

LE COMTE.

Par Dieu! oui.

LAURA.

Tu es décidé à ne plus me voir?

LE COMTE.

Également.

LAURA.

Tu ne me parleras plus?

LE COMTE.

Pas davantage.

LAURA.

Hélas!

LE COMTE.

Que cela ne t'afflige pas. Reporte ton idée sur Melampo.

LAURA.

Qu'ordonnes-tu, cruel?

LE COMTE.

Il le faut. Je ne puis t'écouter.

LAURA.

Quoi! plus jamais? jamais?

LE COMTE.

Non, foi de Martin!

LAURA.

Bien vrai?

LE COMTE.

Je l'ai juré.

Le Comte sort.

LAURA.

A la fin, il est parti.

MELAMPO.

Mais il reste ici, Laura, quelqu'un qui te désire et qui te conjure de croire à sa foi. Considère donc un peu la folie que tu faisais avec lui et avec moi, puisque tu méprisais un ami sincère et dévoué pour un perfide ennemi. Pourquoi ne m'aimerais-tu pas, ingrate, puisque tu connais mon amour?

LAURA, *à part.*

Les femmes ne sont rien pour les hommes volages. Ils les prennent, ils les quittent, et puis — adieu. Mais puisque celui-là me délaisse, je ne veux pas qu'il se moque de moi. Je feindrai d'être contente et d'aimer celui qu'il me conseille de prendre. Qui sait? peut-être que cela me le ramènera. L'homme qui oublie le plus tôt, quand il voit qu'on en prend son parti, il revient souvent plus fou que par le passé. (*Haut.*) Melampo, je désire être meilleure pour toi, parce que ton attachement et ta passion le méritent. Il y a deux ou trois jours que je causais avec mon père et qu'il avait envie de me marier à cause qu'il se fait vieux. Il me disait de choisir de Martin ou de toi celui des deux qui me plaisait davantage; mais je ne lui ai pas répondu. Vois mon père, et dis-lui que c'est toi que je veux pour mari, que ton amour m'a touchée et que je t'aime. Nous serons heureux ensemble.

MELAMPO.

Parles-tu sérieusement?

LAURA.

Oui, par Dieu!

MELAMPO.

Tu ne badines pas?

LAURA.

Non, certes.

MELAMPO.

Donne-moi ta main, ma chérie, pour gage de mon bonheur.

Digitized by Google

LAURA.

La voilà, ma chère âme.

MELAMPO.

O amour! j'étouffe de joie.

LAURA.

Je t'assure que je serai un jour à toi.

MELAMPO.

Tu me le jures?

LAURA.

Sur ma vie!

MELAMPO.

Bien vrai?

LAURA.

Je l'ai juré.

Melampo et Laura sortent.

SCÈNE II.

D'un côté une partie du jardin de la Duchesse; de l'autre une place.

Entrent LE ROI, LA DUCHESSE et THEODORA.

LE ROI.

Si, de même que je vous offre ici mon âme et ma couronne, je pouvais vous offrir le monde, adorable Celia, il serait à l'instant à vos pieds. C'est seulement à vous servir et à vous plaire que je mets ma gloire et mon bonheur; je n'ai d'autre ambition que celle d'être agréé par vous, et il n'en est pas, selon moi, de plus noble ni de plus belle. Sans vous ma personne n'est rien, elle ne vaudra quelque chose que par vous. Daignez donc, Celia, récompenser un tel amour; cessez enfin de regretter le comte, puisqu'un roi se présente pour le remplacer, et acceptez mon royaume avec ma main. Je me tais en attendant une réponse favorable.

LA DUCHESSE.

J'avoue, sire, que la proposition que vous me faites m'élèverait d'un bien humble état à une grandeur à laquelle je n'avais pas de prétention, et je vous en exprime ma profonde gratitude. Seulement, je le confesse, j'étais peinée, en vous écoutant, de voir que par bonté pour moi vous vous abaissiez au rang d'un simple vassal. Je n'ai pas à répliquer ni à vous contredire; mais je vous prie, monseigneur, de traiter de cela avec mon père, et je me soumettrai à ce qui sera sa volonté et la vôtre.

LE ROI.

C'est bien, Celia; je ne tarderai pas à lui exprimer mes vœux à cet égard. Je suis obligé de vous quitter, et quoique vous soyez bien sévère pour moi, je souffrirai beaucoup loin de votre présence... Ma bru doit arriver; il faut que j'aille au-devant d'elle. Quelque plaisir que j'aie à terminer ce mariage, Dieu sait combien je préférerais

célébrer le mien avec vous. — Daignez du moins compatir à ma peine. Adieu.

LA DUCHESSE.

Je vous salue, monseigneur.

THEODORA, *à part.*

Dieu sait combien peu elle est charmée de vous voir, et qu'un autre a les clefs de son cœur, et que vous n'y trouverez pas entrée.

LE ROI.

Adieu, Celia.

LA DUCHESSE.

Monseigneur...

THEODORA, *à part.*

Il a bien de la peine à prendre congé d'elle, tandis qu'elle, au contraire, elle voudrait le voir bien loin.

LE ROI.

Adieu, belle Celia, Celia de mon âme !

Le Roi sort.

LA DUCHESSE.

Ah! Theodora, quelle disgrâce !

THEODORA.

Je la sens vivement, madame, et je tremble. Le roi n'est occupé que de vous. Vainement vous aimez le comte et il vous aime; il vous faudra renoncer à lui.

LA DUCHESSE.

Moi, que je renonce au comte! jamais. Non, avant que son image adorée s'efface de mon cœur, avant que je le trahisse pour un autre, l'on verra le soleil se voiler d'un crêpe funèbre au milieu du jour, le Douro et le Tage remonter vers leur source, et toute la nature bouleversée se confondre. Non, jamais je n'oublierai, jamais je ne trahirai le comte pour un autre; et si le roi persiste à demander ma main et qu'il l'obtienne, Theodora, je saurai mourir.

Entrent L'INFANT et LE COMTE; l'Infant porte un sac de farine sur le dos.

LE COMTE.

N'ayez pas peur, Pascal, que la duchesse se fâche. Je ne suis pas mal avec elle.

L'INFANT.

Par l'enfer! comme il pèse! Que le diable emporte ce sac [1] !

Il jette le sac par terre.

LA DUCHESSE.

Qu'y a-t-il donc ?

[1] Dans le texte, l'Infant ne dit pas : *Par l'enfer!* Il qualifie son sac de la même manière que M. de Pourceaugnac, dans la comédie de ce nom, qualifie les enfants qui le poursuivent dans la rue.

THEODORA.

Ce sont les meuniers.

Le Comte entre dans le jardin.

LA DUCHESSE, *au Comte.*

Enfin, il était temps que vous vinssiez.

LE COMTE.

Que votre grâce ne me gronde pas; qu'elle fasse attention que j'ai amené avec moi un nouveau camarade.

LA DUCHESSE.

Quoi! Martin, quelqu'un t'accompagne?

LE COMTE.

Je n'ai pas pu empêcher cela, malgré mes désirs et mes efforts.

LA DUCHESSE, *à demi-voix,*

Alors, Martin, je ne vous embrasserai pas.

LE COMTE.

C'est ce maudit Pascal qui en est cause.

L'INFANT, *appelant.*

Holà, Martin!

LE COMTE, *allant vers l'Infant.*

Que me veux-tu?

L'INFANT.

Que, puisque tu es bien avec elle, tu lui dises en secret qui je suis.

LE COMTE.

Quoique vous me donniez là une assez mauvaise commission, je la ferai. Je vais m'approcher d'elle, et je lui dirai que vous êtes un homme qui l'adorez. Mais sait-elle votre nom?

L'INFANT.

Je te réponds que oui. Tu n'as qu'à lui dire que c'est le prince qui désire lui parler.

LE COMTE.

Eh bien! demeurez là un moment. Je me charge de lui apprendre qui vous êtes.

L'INFANT.

Sois tranquille, je ne bougerai pas d'ici; je reste à cette place comme une statue ou comme une pierre.

LE COMTE.

Attendez et fiez-vous à moi. Personne ne souhaite plus vivement que moi l'heureux succès de cette affaire. (*Il va vers la Duchesse.*) Eh bien! comment vous va, not' maîtresse?

LA DUCHESSE.

Ah! mon cher comte, dites-moi, ce traître qui est là, n'est-ce pas le prince?

LE COMTE.

Oui, madame; vous savez qu'il vous aime.

LA DUCHESSE.

Que signifie, Prospero, votre langage à cette heure?

LE COMTE.

Parlez bas et contenez-vous. M'ayant vu ici l'autre jour, ce perfide m'a cherché pour venir déguisé vers vous. Dieu sait, ma Celia, si j'en ai été affligé! Mais enfin je n'ai pas pu refuser, et je l'amène pour qu'il vous parle.

LA DUCHESSE.

Qui eût cru pareille chose?

LE COMTE.

Ma destinée l'a voulu.

LA DUCHESSE.

Dites-moi, mon bien, comment vous trouvez-vous?

LE COMTE.

A merveille et délicieusement quand je vous vois.

L'INFANT, *à part.*

Oh! qu'il tarde, ce vilain!

LE COMTE.

Mettez-vous là devant moi, ma chère vie, afin que je prenne votre main.

LA DUCHESSE.

La voici.

LE COMTE.

Permettez que je la baise.

L'INFANT, *à part.*

Oh! qu'il tarde, ce meunier!

LA DUCHESSE.

J'oublie en votre présence des chagrins mortels.

LE COMTE.

Y aurait-il quelque chose de nouveau?

LA DUCHESSE.

Le roi a conçu pour moi un fatal amour, et il veut me prendre pour épouse.

LE COMTE.

O Dieu! mais quelle est votre pensée à ce sujet?

LA DUCHESSE.

Quelle que soit la folie du roi, quel que soit l'excès de sa passion, ne craignez pas que jamais je renonce à vous.

LE COMTE.

Je compte, mon bien, sur votre amour.

LA DUCHESSE.

Tout ce qui n'est pas vous ne m'inspire qu'indifférence et dédain.

LE COMTE.

Alors vous traiterez de même ce perfide qui est là.

L'INFANT, *à part.*

Je commence à désespérer.

LA DUCHESSE.

Vous voulez donc que je lui parle?

LE COMTE.

Il le faut, madame. (*Il va vers l'infant.*) Arrivez, Pascal. Vive Dieu! j'ai négocié cette affaire pour vous aussi bien que si c'eût été pour moi.

L'Infant suit le Comte dans le jardin.

L'INFANT.

Me reconnaissez-vous, belle Celia?

LA DUCHESSE.

Vous triomphez sans doute, prince déraisonnable, d'avoir imaginé cette ruse déloyale pour venir surprendre une femme qui vit retirée chez elle. Vous ne considérez pas que si l'on vous rencontrait ici déguisé de la sorte, vous pourriez me compromettre aux yeux du monde, bien que nous ne soyons rien l'un à l'autre. Il serait temps cependant de renoncer à ces folies de jeunesse.

L'INFANT.

Vous me parlez raison quand vous voyez que pour vous j'ai perdu l'esprit. Oui, je le confesse, je suis devenu fou, grâce à vos mépris obstinés et à la peine qu'ils me causent. Mais vous-même qui rappelez si bien les autres à la raison, qu'avez-vous fait de la vôtre? Qu'espérez-vous encore après la mort du comte? Pourquoi ne pas oublier enfin celui que la terre garde enseveli? Pensez-vous le ressusciter par vos regrets, par vos pleurs et votre deuil? Songez-y bien, Celia, jamais vous ne le reverrez.

LA DUCHESSE.

Vous vous trompez, prince; je le vois, je le vois devant moi vivant. Prospero, Prospero que j'aime, — en ce moment même où je vous parle, il est devant vos yeux.

L'INFANT.

Cœur sans pitié! qui êtes toute de feu pour un autre et toute de glace pour moi, — quoi! vous me détestez encore à présent que le comte est mort?

LA DUCHESSE.

Il est vivant et devant moi, vous dis-je; et peut-être qu'il me reproche de vous avoir parlé si longtemps.

LE COMTE.

Eh bien! prince, cela ne vous décourage pas?

L'INFANT.

Hélas! je suis engagé dans un chemin funeste. O mort! que ne me délivres-tu de ce tourment?

LE COMTE.

Allons, madame not' maîtresse, soyez moins farouche, pour Dieu! et daignez aimer un homme qui vous aime.

LA DUCHESSE.

Et savez-vous, vilain que vous êtes, si cela convient à ma réputation? Avez-vous le pouvoir de m'octroyer la permission, — quand j'ai déjà un mari — de me remarier?

LE COMTE.

Voilà une drôle de plaisanterie! Est-ce que je suis le pape, par hasard?

LA DUCHESSE.

C'est vous-même qui êtes plaisant! Est-ce que vous croyez que je peux oublier mon premier époux?

LE COMTE.

Puisqu'il est mort, il ne reviendra plus.

LA DUCHESSE.

Si fait, il reviendra; il reviendra à l'insu de ses ennemis, et il me retrouvera toujours aussi fidèle.

LE COMTE.

Pardieu! Pascal, je n'y vois pas de remède si elle ne vous aime pas.

L'INFANT.

Et il n'y en a pas non plus à ma douleur.

Entre LERIDANO.

LERIDANO.

Not' maîtresse pourra bien dire cette fois que j'arrive comme une réjouissance.

LE COMTE.

Tiens, c'est vous, not' maître!

LERIDANO.

Je me mets à vos pieds, madame.

LA DUCHESSE.

Soyez le bienvenu, fermier, quoiqu'il y ait un mois qu'on ne vous a vu à la maison. — Comment va le moulin?

LERIDANO.

Très-bien, madame, pour vous servir, et il vous baise les mains comme de coutume. Le jardin pareillement. Il est plein d'œillets, de giroflées et d'amandiers en fleurs qui sont jolis vraiment avec leur petite parure d'un blanc argenté. Ils étalent fièrement leurs rameaux ouverts et ils embaument. — Nous nous flattons là-bas que votre seigneurie nous accordera un de ces jours l'honneur de sa présence; nous avons besoin d'elle.

LA DUCHESSE.

En quoi puis-je vous faire plaisir?

LERIDANO.

Je marie une mienne fille.

LA DUCHESSE.

Laura?

LERIDANO.

Oui, madame.

LA DUCHESSE.

Et avec qui?

LERIDANO.

Avec un garçon qui l'adore depuis deux ans.

LA DUCHESSE.

C'est trop juste. Eh bien! je serai sa marraine. J'irai demain au moulin; ayez soin de tenir le jardin en bon état.

LERIDANO.

Sur ma foi! il réveille les fleurs par son odeur divine, et il les fait pousser jusque dans le chemin.

LA DUCHESSE.

Tu viendras avec moi, Theodora.

THEODORA.

Volontiers, madame.

LE COMTE, *à Leridano.*

Vous devez être content à cette heure?

LERIDANO.

Quel est ce compagnon?

LE COMTE.

Un ami de mon pays.

LERIDANO.

J'espère, Martin, que tu n'en voudras pas à Laura, que tu banniras la rancune et que tu useras tes souliers à la danse.

LE COMTE.

Nous danserons tous comme des perdus, et surtout avec cette marraine.

LERIDANO.

Tu as donné le compte de la farine?

LE COMTE.

Servez donc les vieux ingrats!

LERIDANO.

Et tu as amené les charrettes?

LE COMTE.

Oui; mais les mules les traîneront.

LERIDANO.

Ce sera là une noce!

LE COMTE.

Vous verrez, not' maître; j'y casserai six paires de castagnettes.

LERIDANO.

Dieu vous garde, madame!

LA DUCHESSE.

Adieu, Leridano, — adieu, Martin. — Et vous, Pascal, n'y revenez plus.

La Duchesse et Theodora sortent d'un côté, et l'Infant, le Comte et Leridano d'un autre.

SCÈNE III.

La campagne près du moulin.

Entrent MADAME DE FRANCE et ALBERTO.

ALBERTO.

Que vous semble, madame, de ce pays? n'êtes-vous pas satisfaite de son aspect agréable? Regardez toutes ces plantes, ces fleurs et ces arbres chargés de fruits.

MADAME.

Le noble pays d'Espagne me plaît infiniment; et ce n'est pas peu dire, quand je viens de quitter la France, et mes parents, et ma famille.

ALBERTO.

Je suis charmé, madame, que ce pays vous convienne, puisque vous êtes destinée à y vivre.

MADAME.

Je suis cependant surprise, seigneur, que nous soyons arrivés si près de la cour sans que le prince ni personne ne soit venu à notre rencontre. A quel motif dois-je attribuer ce manque d'empressement?

ALBERTO.

Que cela ne vous afflige point, belle Fleur-de-lis. Comme nous avons voyagé secrètement, il est possible qu'on n'ait pas su notre arrivée. Nous ne tarderons pas à apprendre la cause de cette négligence... Mais voici du monde.

Entre LE ROI avec RUFINO et sa suite.

LE ROI.

Faites que l'on amène un carrosse, afin que nous retournions tous ensemble à la ville.

ALBERTO.

C'est le roi.

MADAME.

Je me jette aux pieds de votre majesté.

LE ROI.

Non, madame et ma chère fille, dans mes bras!

MADAME.

Je suis votre servante, sire; je viens de France comme gage de l'amitié que vous porte le roi mon père.

LE ROI.

Le ciel, madame, vous a faite accomplie en toutes choses, puisque votre esprit égale votre beauté. — Comment la princesse s'est-elle trouvée de ce voyage, Alberto?

ALBERTO.

Madame a un peu souffert du mal de mer les premiers jours; mais heureusement que cela n'a rien été.

LE ROI.

Vous serez sans doute étonnée, belle Madame, que le prince ne soit pas sorti au-devant de vous... C'est qu'il s'imaginait que vous viendriez par terre, et il est allé vous chercher en poste. Mais d'ici à deux ou trois jours il sera averti et il accourra vous présenter ses hommages et vous serrer dans ses bras.

MADAME.

Je suis fâchée que monseigneur le prince se soit donné cette peine ; mais il en sera vengé par l'impatience avec laquelle nous l'attendons.

UNE VOIX *derrière la scène.*

Arrête! arrête!

LE ROI.

Quelle est cette troupe, mon ami, qui chemine vers la forêt ?

RUFINO.

Ce sont les domestiques de la duchesse Celia. Elle vient ce soir à cette ferme pour être la marraine de noce de la fille du meunier.

LE ROI.

Dis-moi, penses-tu que la maison puisse contenir quelques hôtes de plus?

RUFINO.

Je vous comprends, sire, et je réponds que la maison est assez vaste pour contenir deux fois plus de monde.

LE ROI.

Eh bien! en ce cas, la duchesse aura un hôte puissant et une hôtesse charmante. Fais en sorte qu'on nous apporte promptement de la cour ce qui est nécessaire pour la nuit. Madame Fleur-de-lis fera demain son entrée avec plus d'éclat et de pompe.— Venez, madame, vous reposer, et demain nous irons à la ville.

Le roi, Madame et le Cortége sortent.

RUFINO.

Le roi a eu là une idée singulière de vouloir s'arrêter ici. C'est son amour pour la duchesse qui sûrement la lui a inspirée. Il n'est heureux qu'auprès d'elle, et, afin de jouir de sa vue, il passe la nuit dans la campagne avec Madame de France.

Entrent L'INFANT et LE COMTE, toujours déguisés.

L'INFANT.

Il y a bien du bruit, Martin, à la maison. On dit que c'est Madame de France qui arrive.

RUFINO.

Holà, meunier!

LE COMTE.

Qui appelle?

RUFINO.

Quand vient la duchesse?

LE COMTE.

Voyez, elle traverse le sentier.

RUFINO.

Vous avez là une marraine de renom! Et à quand la noce?

LE COMTE.

On prépare tout en ce moment.

RUFINO.

Je m'en vais parler à la duchesse. Adieu.

Il sort.

LE COMTE.

Pourquoi donc vous cachez-vous le visage de votre main, comme si vous n'étiez pas suffisamment masqué par la farine?

L'INFANT.

Parce que cet homme me connaît.—Mais regarde.

LE COMTE.

Quoi donc?

L'INFANT.

Où va le roi avec sa suite?

LE COMTE.

S'il passe le pont, c'est pour aller au jardin de la duchesse.

L'INFANT.

Tu as raison, pardieu! le roi et sa bru vont au jardin de la duchesse.

LE COMTE.

Sans doute qu'ils y passeront la nuit.

L'INFANT.

Vive Dieu! je me réjouis de voir à mon aise, sous ce déguisement, l'épouse du prince.—Voici la duchesse, Martin.

LE COMTE.

Leridano l'accompagne.

Entrent LA DUCHESSE et LERIDANO.

LA DUCHESSE.

Comment! le roi entre chez moi sans permission?

LERIDANO.

Oui, madame, et de plus il vient pour coucher cette nuit à la ferme.

LA DUCHESSE.

Il faudra d'abord que j'y consente.

LERIDANO.

On ne peut guère refuser un pareil hôte.

LA DUCHESSE.

Quels sont ces gens-là?

LERIDANO.

Madame, c'est Martin et Pascal.

LA DUCHESSE.

Eh quoi! Martin, Pascal est devenu votre ami inséparable?

LE COMTE.

Oui, madame; depuis que je suis meunier il m'a pris en amitié.

LA DUCHESSE.

La noce ne peut donc pas se faire sans Pascal, seigneur Martin?

LE COMTE.

Non, madame ; il est grand danseur, et il mettra tout sens dessus dessous.

LA DUCHESSE.

S'il ne s'y conduit pas bien, il y trouvera quelqu'un qui le châtiera.

L'INFANT.

Rien, madame, ne pourra jamais me contraindre à renoncer à cet amour. Mais comme je ne réussis pas à vous attendrir, je suis décidé, en ma qualité de meunier, à moudre votre cœur. Il est aussi dur qu'un rocher; mais ma fidélité sera un moulin de diamant.

LERIDANO.

Le roi! voici le roi!

L'INFANT, *à part.*

Éloignons-nous afin de voir la princesse sans être vu.

Il s'éloigne à quelques pas.

Entrent LE ROI et MADAME.

LE ROI, *à part.*

J'aime tant la duchesse qu'il m'est impossible de ne pas aller au-devant d'elle.

LA DUCHESSE.

Je vous baise les pieds, sire, et à vous aussi, Madame, dont la perfection et la grâce me charment.

MADAME.

Je suis tout à fait votre servante.

LE ROI.

Au moins vous ne vous plaindrez pas de ma galanterie, duchesse; car ayant appris que vous étiez marraine, je suis venu pour être le parrain.

LA DUCHESSE.

Je ne suis pas digne, sire, d'une telle faveur.

L'INFANT, *à part.*

Cette petite Française est charmante, et elle mérite d'être aimée.

LA DUCHESSE.

Sire, cet honneur revient de droit à la plus haute dame de Castille... Il ne convient pas que je sois marraine avec vous là où se trouve Madame. C'est mon devoir de lui céder.

LE ROI.

Et le mien c'est de ne pas vous contredire, belle Celia.

MADAME.

Les mariés seront heureux. Peu de rois ont eu à leurs noces un parrain de cette qualité.

Digitized by Google

L'INFANT, *à part.*

Elle est vraiment divine, et je commence à ressentir de l'amour pour elle.

LE ROI.

Veuillez ordonner, duchesse, que l'on amène les fiancés. Je suis impatient de terminer ce mariage; car je le considère comme de bon augure pour un autre que je compte faire bientôt.

LA DUCHESSE.

Vous allez être obéi, sire. — Venez, Leridano et Martin, chercher les fiancés. (*Bas, à Leridano.*) Rappelez-vous ce que vous m'avez promis.

LERIDANO.

Je ferai pour vous, madame, tout ce que vous voudrez.

La Duchesse, le Comte et Leridano sortent.

L'INFANT, *à part.*

J'admire avec un plaisir toujours croissant, avec une joie nouvelle et inconnue la beauté de cette dame. On a bien eu raison de la nommer Fleur-de-lis. Elle surpasse même en blancheur et en éclat la fleur dont elle porte le nom. C'est pour elle que je devrais soupirer, c'est à elle que je dois adresser mon amour... Maudit soit le temps où je rendais des soins à une femme dédaigneuse! maudit soit le temps où je ne connaissais pas encore celle qui règne désormais sur mon âme!

Entrent LE COMTE, LERIDANO, LA DUCHESSE et LAURA, suivis d'une troupe de Villageois qui chantent.

La Duchesse est vêtue en paysanne et son voile est abaissé sur son visage.

PLUSIEURS VILLAGEOIS, *chantant.*

Jamais pareille mariée
N'avait paru dans la contrée;
Dieu bénit le moulin!

D'AUTRES VILLAGEOIS, *chantant.*

Si rien n'est aussi parfait qu'elle,
Il fallait qu'elle fût bien belle
Pour un si grand parrain!

CHOEUR DES VILLAGEOIS.

Jamais pareille mariée
N'avait paru dans la contrée;
Dieu bénit le moulin!

LE ROI.

Vive Dieu! cela va bien; cela est d'un bon augure pour l'avenir. Il n'y avait qu'une mariée tout à l'heure, et maintenant en voilà deux.

LERIDANO.

C'est que, voyez-vous, sire, les amandiers de mon jardin produisent des amandes jumelles, et il y avait deux mariées dans la même coquille. Comme vous honorez et protégez la noce, Melampo et Martin épousent ces deux demoiselles qui sont mes filles.

LE ROI.

Ce vilain a de l'esprit; il profite de ce que je suis le parrain pour marier tous les garçons des environs.

LERIDANO.

Si cela vous plaît, sire, nous allons célébrer joyeusement ces deux noces.

LE ROI.

Ces deux-là, et toutes celles que vous voudrez, puisque j'y suis.

LE COMTE.

Vous tiendrez, sire, votre parole royale, quoi qu'il vous en coûte?

LE ROI.

Certainement.

LERIDANO.

Voilà qui est dit. Il ne manque plus que le curé.

LE ROI.

Regardez bien s'il ne passe pas quelque couple par le chemin, pour que je le marie. Mais appelez d'abord la duchesse; nous ne pouvons rien faire sans elle.

LERIDANO.

Je cours la chercher.

LA DUCHESSE, *soulevant son voile.*

Elle est ici.

LE ROI.

Que vois-je?

LA DUCHESSE.

J'invoque, sire, la parole que vous avez donnée à mon mari.

LE ROI.

A qui? au comte?

LA DUCHESSE.

Le voici.

LE COMTE.

Oui, sire, je suis le comte Prospero. Je vous demande la vie ou la mort, et je demande également pardon à l'infant monseigneur.

LE ROI.

Quel est cet homme-là?

L'INFANT.

Sire, je suis votre fils, et j'implore de votre bonté le pardon de mes fautes. La mort du comte et mon exil, tout cela n'était qu'un jeu. Il finira bien si vous nous accordez votre indulgence. (*A Madame.*) Et vous, madame et mon épouse chérie, veuillez me donner votre main.

MADAME.

Elle est à vous pour la vie.

LE ROI.

Toutes ces scènes m'ont troublé à tel point que je ne sais que dire.—Ah! Celia, vous m'avez trompé!

LA DUCHESSE.

Ma conduite, sire, a été celle d'une femme qui aime.

LE ROI.

Puisque vous voilà tous mariés, jouissez de votre jeunesse; pour ma part, je m'aperçois, quoique un peu tard, que les soucis d'amour ne conviennent pas à mon âge.

LAURA.

Ah seigneur comte!

LE COMTE.

Eh bien?

LAURA.

Vous êtes le galant meunier qui courtisait une femme tandis qu'il en aimait une autre?

LE COMTE.

Oui, pardieu!

LAURA.

Bien vrai?

LE COMTE.

Je l'ai juré.

LAURA, *à part.*

Baste! il se moque de moi.

LE ROI.

A compter d'aujourd'hui, les meuniers peuvent se tenir pour chevaliers.

MELAMPO.

Que je trouve à manger tout mon soûl quand je descendrai de cheval; ce sera là, selon moi, la parfaite chevalerie.

LE ROI.

Je te donne une rente.

MELAMPO.

Bien vrai?

LE ROI.

Je l'ai juré.

LE COMTE.

Maintenant, Celia, il m'est permis de vous aimer.

LA DUCHESSE.

Je suis à vous pour jamais.

LE COMTE.

Bien vrai?

LA DUCHESSE.

Je l'ai juré.

LE ROI.

Allons faire la noce.

LE COMTE, *aux spectateurs.*

Et puisque le malheur a cessé de me poursuivre, illustre assemblée, ici finit la comédie du Moulin.

FIN DU MOULIN.

Digitized by Google

LE CHIEN DU JARDINIER.

(EL PERRO DEL HORTELANO.)

NOTICE.

Le proverbe dit du chien du jardinier qu'il ne mange ni ne laisse manger. Il était ingénieux et piquant, bien que d'une galanterie équivoque, de représenter cette situation sous le personnage d'une femme de haut rang qui, éprise de son jeune secrétaire, n'ose pas se marier avec lui et ne veut pas qu'il se marie avec une autre.

Le caractère de la comtesse est bien peint, et il y a beaucoup de vérité et de grâce dans ces irrésolutions, ces combats, cette lutte continuelle de l'amour et de l'honneur, d'autant mieux que l'on sent chez la comtesse la vivacité et l'ardeur italiennes. Le caractère de Théodore, qui aime tout à la fois la maîtresse et la suivante, et qui va tour à tour de l'une à l'autre selon qu'il espère ou désespère de réussir auprès de la grande dame, est également fort bien tracé. Quant à Tristan, nous avons admiré son esprit plein de ressources et de malice ainsi que son incomparable audace, et l'on doit, selon nous, le regarder comme un des plus heureux types de ces valets fripons que l'on voit sur tous les théâtres.

Parmi les détails de la composition l'on remarquera sûrement le début de la pièce si vif, si animé, et l'interrogatoire des femmes à la première scène du premier acte. La manière dont cette scène est conduite montre chez le poète un art consommé.

Quelques censeurs rigides pourront blâmer le dénoûment comme immoral. A nous, les choses gaies ne nous ont jamais paru fort dangereuses. Puis, ce qui était l'essentiel, la comtesse est instruite par Théodore lui-même sur la véritable situation de son secrétaire; et quant au vieux comte Ludovic, on le voit si heureux d'avoir un fils, qu'on éprouverait vraiment quelques scrupules à le désabuser. Rien n'était d'ailleurs plus facile à Lope que de faire retrouver à son jeune homme, à la fin de sa pièce, des parents illustres, comme dans toutes les comédies latines. Mais cela lui aura paru un peu trop commun; il aura mieux aimé inventer quelque chose de nouveau et d'amusant, et, selon nous, il a bien fait.

Enfin, aux personnes qui trouveraient les mœurs de la pièce un peu barbares, nous rappellerons que la scène se passe en Italie, au seizième siècle.

Le Chien du jardinier et une autre comédie de Lope intitulée *les Miracles du mépris* (los Milagros del desprecio), et que nous nous proposons de traduire, ont inspiré à Moreto la délicieuse comédie de *Dédain contre dédain* (el Desden con el desden), de laquelle Molière a tiré *la Princesse d'Élide*.

Molière est, de plus, redevable à cette comédie de quelque chose qui vaut beaucoup mieux : la charmante scène du raccommodement des deux jeunes gens dans le *Tartuffe*. Cette scène est évidemment imitée de la scène troisième de la seconde journée, où Théodore et Marcelle se raccommodent ensemble sous les auspices de Tristan. Dans le *Tartuffe*, Tristan est remplacé par Dorino.

Le Chien du jardinier se trouve parmi les pièces déjà nombreuses dont Lope a donné la liste dans la préface du *Peregrino*, publié en 1603. Cette pièce appartient donc à la première moitié, et l'on pourrait dire aux commencements de sa carrière.

Digitized by Google

LE CHIEN DU JARDINIER.

PERSONNAGES.

DIANE, comtesse de Belflor.
THÉODORE, son secrétaire.
OCTAVIO, son écuyer.
FABIO, son gentilhomme.
MARCELLE, DOROTHÉE, ANARDA, } femmes de sa chambre.
TRISTAN, domestique de Théodore.
Le comte FRÉDÉRIC.
Le marquis RICARDO.
Le comte LUDOVIC, vieillard.
LÉONIDO, domestique de Frédéric.
CÉLIO, domestique de Ricardo.
CAMILLE, domestique du comte Ludovic.
FURIO, LIBANO, ANTONEL, } domestiques de place.

La scène se passe à Naples.

JOURNÉE PREMIÈRE.

SCÈNE I.

Le salon de la Comtesse.

Entrent THÉODORE et TRISTAN qui traversent le théâtre en fuyant.

THÉODORE.

Fuyons par ici, Tristan!

TRISTAN.

Quelle étrange disgrâce!

THÉODORE.

Pourvu qu'on ne nous ait pas reconnus?

TRISTAN.

Hélas! je crains qu'oui.

Ils sortent.

Entre la COMTESSE comme si elle les poursuivait.

LA COMTESSE.

Arrêtez, arrêtez, gentilhomme! attendez, écoutez-moi!... Est-ce ainsi qu'on doit se conduire dans mon palais? Écoutez donc, vous dis-je! — Holà! pas un domestique ici?... Holà!... personne?... Cependant j'ai vu quelqu'un, ce n'est pas un songe. — Holà!... il paraît que tout le monde est déjà couché.

Entre FABIO.

FABIO.

Votre seigneurie n'a-t-elle pas appelé?

LA COMTESSE.

Quel flegme! il augmenterait encore mon dépit, ma colère. Cou-

Digitized by Google

rez donc, sot que vous êtes! courez au plus vite, et voyez quel est l'homme qui vient de sortir du salon.

FABIO.

Du salon?

LA COMTESSE.

Marchez, et répondez en obéissant!

FABIO.

J'y cours.

LA COMTESSE.

Sachez qui c'est. (*Fabio sort.*) Vit-on jamais pareille trahison?

Entre OCTAVIO.

OCTAVIO.

Bien que j'aie entendu votre voix, je ne pouvais croire que ce fût votre seigneurie qui appelât à une heure aussi avancée.

LA COMTESSE.

Vous avez une tranquillité admirable!... Vous vous couchez de bonne heure, vous vous levez à votre aise, et puis vous courez tout doucement. Des hommes pénètrent dans ma maison et presque dans mon appartement, car je les ai entendus comme s'ils y étaient (je ne puis concevoir une telle insolence), et vous, en digne écuyer, tandis que je me désespère, vous m'écoutez froidement, bouche béante!

OCTAVIO.

Comme j'avais l'honneur de le dire à votre seigneurie, je ne croyais pas que ce fût elle qui appelât à cette heure-ci.

LA COMTESSE.

Retournez-vous-en; on nous aura entendus... Et d'ailleurs vous pourriez prendre mal.

OCTAVIO.

Mais, madame...

Entre FABIO.

FABIO.

Je n'ai rien vu de tel : il a fui comme un oiseau.

LA COMTESSE.

Avez-vous reconnu?

FABIO.

Quoi donc?

LA COMTESSE.

Le manteau brodé d'or qu'il portait.

FABIO.

Quand donc? lorsqu'il descendait l'escalier?

LA COMTESSE.

En vérité! les hommes de ma maison feraient d'excellentes duègnes!

FABIO.

Il a éteint la lampe en jetant dessus son chapeau, puis il a couru de plus belle : arrivé sous le portail, il a tiré son épée, et puis je ne l'ai plus vu.

LA COMTESSE.

Vous n'êtes qu'une poule mouillée.

FABIO.

Que vouliez-vous donc que je fisse?

LA COMTESSE.

Il fallait n'avoir pas peur, — l'atteindre et le tuer.

OCTAVIO.

Si c'eût été un homme comme il faut, on risquait de vous compromettre.

LA COMTESSE.

Un homme comme il faut qui serait venu ici la nuit!

OCTAVIO.

N'y a-t-il donc personne à Naples qui vous aime? Et un homme qui aspire à votre main ne doit-il pas chercher tous les moyens de vous voir? N'y a-t-il pas mille seigneurs que le désir de s'unir à vous rend éperdus d'amour? — Et, en effet, vous, madame, vous dites que vous lui avez vu un manteau brodé d'or, et Fabio l'a vu coiffer la lampe de son chapeau.

LA COMTESSE.

En effet, ce pourrait bien être quelque noble cavalier qui, par amour, aura cherché à séduire les gens de ma maison!... On aurait là, il faut l'avouer, une haute opinion de la fidélité de mes domestiques!... Mais je saurai qui c'est. Son chapeau était garni de plumes. Qu'on aille me le chercher : il doit être resté sur l'escalier.

FABIO.

Pourvu que je le retrouve!

LA COMTESSE.

Croyez-vous donc, imbécile, qu'on soit revenu le chercher?

FABIO.

Permettez, madame, que j'emporte le flambeau.

Il sort.

LA COMTESSE.

Je saurai qui m'a ainsi trahie, et une fois les coupables connus, pas un ne restera chez moi.

OCTAVIO.

Vous ferez bien, certes, puisqu'on a osé troubler votre repos. Mais bien que j'aie tort, surtout en ce moment, de toucher un sujet qui vous déplaît, je dois vous le dire, madame, c'est votre obstination à ne pas vous remarier qui cause toutes les folies que font ceux qui voudraient vous engager à vous déclarer en leur faveur.

LA COMTESSE.

Vous paraissez savoir quelque chose?

OCTAVIO.

Moi, madame? je ne sais rien, si ce n'est que vous avez la réputation d'être aussi insensible que belle, et que beaucoup de gens auraient envie du comté de Belflor.

Entre FABIO.

FABIO.

Voici le chapeau que j'ai trouvé. Il ne valait pas la peine d'être ramassé.

LA COMTESSE.

Que portes-tu là?

FABIO.

Ce que le galant a jeté sur la lampe.

LA COMTESSE.

Cela?

OCTAVIO.

Je n'ai rien vu de plus sale.

FABIO.

C'est bien celui-là pourtant.

LA COMTESSE.

C'est là ce que tu as trouvé?

FABIO.

Voudrais-je donc tromper votre seigneurie?

LA COMTESSE.

Voilà, ma foi, de belles plumes!

FABIO.

C'était quelque voleur, sans doute.

OCTAVIO.

On doit être venu pour voler.

LA COMTESSE.

Vous me ferez perdre le sens.

FABIO.

Cependant, madame, il n'y a pas d'autre chapeau.

LA COMTESSE.

Je vous répète que c'était un chapeau tout garni de plumes, et avec abondance. Et voilà ce que vous me présentez!

FABIO.

Comme on a jeté le chapeau sur la lampe, les plumes se seront brûlées. Icare ayant voulu s'approcher du soleil, il se brûla les plumes et tomba dans la mer. C'est la même histoire : Icare, c'est le chapeau; le soleil, c'est la lampe; et la mer, c'est l'escalier où les plumes brûlées ont disparu.

LA COMTESSE.

Je ne suis point d'humeur à plaisanter, Fabio, et cette aventure me donne beaucoup à réfléchir.

OCTAVIO.

Nous avons du temps pour apprendre la vérité.

LA COMTESSE.

Du temps! du temps! — Vous êtes singulier, Octavio.

OCTAVIO.

De grâce, madame, dormez maintenant, et demain tout s'éclaircira.

LA COMTESSE.

Non. Comme je suis Diane, comtesse de Belflor, je ne me coucherai pas que je ne sache ce qui en est. Qu'on appelle toutes mes femmes.

Fabio sort.

OCTAVIO.

Quelle nuit vous allez passer!

LA COMTESSE.

Je pense bien au sommeil avec un semblable souci!... Un homme dans ma maison!

OCTAVIO.

Il serait plus prudent, à mon avis, d'aller aux informations et de faire secrètement des recherches.

LA COMTESSE.

En vérité, Octavio, vous êtes d'une prudence incomparable, et dormir sur une pareille aventure serait le comble de la prudence!

Entrent FABIO, MARCELLE, DOROTHÉE et ANARDA.

FABIO.

Vos autres femmes sont toutes couchées : je ne vous ai amené que vos femmes de chambre, qui seules peuvent vous donner quelques renseignemens, car elles sont les seules qui aient pu entendre quelque chose.

ANARDA, *à part.*

La nuit sera orageuse. (*Haut.*) Votre seigneurie désire-t-elle rester seule avec nous?

LA COMTESSE.

Oui, sortez tous les deux.

FABIO, *à Octavio.*

Le bel interrogatoire!

OCTAVIO, *à Fabio.*

Elle est folle.

FABIO, *à Octavio.*

Elle me soupçonne, je crois.

Octavio et Fabio sortent.

LA COMTESSE.

Approche, Dorothée.

DOROTHÉE.

Me voici à vos ordres.

LA COMTESSE.

Dis-moi, quels sont les cavaliers qui ont l'habitude de rôder dans cette rue?

DOROTHÉE.

Le marquis Ricardo, madame, et parfois aussi le comte Pâris.

LA COMTESSE.

Réponds franchement à ce que je vais te demander. Je t'y engage pour ton bien.

DOROTHÉE.

Je n'ai rien à vous cacher.

LA COMTESSE.

A qui les as-tu vus parler?

DOROTHÉE.

Je serais sur un bûcher que je ne pourrais dire qu'une chose, c'est que, hormis à vous, je ne les ai vus parler à personne de la maison.

LA COMTESSE.

On ne t'a jamais remis de lettre? Jamais page n'a pénétré ici?

DOROTHÉE.

Jamais, madame.

LA COMTESSE.

Retire-toi de ce côté.

MARCELLE, *à Anarda.*

C'est une inquisition.

ANARDA, *à Marcelle.*

Il n'y aurait plus qu'à nous appliquer à la torture.

LA COMTESSE.

Écoute, Anarda.

ANARDA.

Que désirez-vous?

LA COMTESSE.

Quel est l'homme qui est sorti?

ANARDA.

Un homme!

LA COMTESSE.

Oui, un homme vient de sortir de ce salon. Va, je connais tes manœuvres... Qui l'a amené ici? Quelle est celle de vous qui s'entend avec lui?

ANARDA.

Ne croyez pas, madame, qu'aucune de nous eût une telle audace. Pouvez-vous penser qu'une de vos femmes se permît d'introduire un homme dans votre appartement, et pût se rendre coupable envers vous d'une telle trahison? Non, madame, ce sera autre chose.

LA COMTESSE.

Écoute; éloignons-nous davantage. — A moins que tu n'aies voulu détourner mes soupçons, tu me donnes une idée... c'est que ce serait pour quelqu'une de mes femmes que cet homme aurait osé pénétrer chez moi.

ANARDA.

Mon Dieu! madame, en vous voyant aussi irritée, et si justement, je ne puis m'empêcher de vous dire toute la vérité, bien que je manque par là à l'amitié que j'ai pour Marcelle. Elle aime quelqu'un et en est aimée. Mais qui est ce quelqu'un? voilà ce que j'ignore.

LA COMTESSE.

Tu as tort de me le cacher. Puisque tu avoues le plus important, pourquoi me taire le reste?

ANARDA.

Je suis femme, et, en cette qualité, je ne me laisserais pas presser beaucoup pour un secret qui n'est pas le mien. Qu'il vous suffise de savoir que ce cavalier est venu pour Marcelle; que cela ne doit pas vous inquiéter, et qu'il n'y a rien qui puisse compromettre l'honneur de la maison. Cette liaison ne fait que de commencer.

LA COMTESSE.

Quelle audace! et quelle réputation vais-je avoir!... Entrer ainsi dans la maison d'une personne qui n'est pas mariée! Ah! la malheureuse! par la mémoire du comte, mon seigneur...

ANARDA.

Modérez-vous, madame, et permettez-moi un seul mot. L'homme qui vient voir Marcelle n'est pas étranger à la maison, et il peut venir lui parler sans risquer de vous compromettre.

LA COMTESSE.

C'est donc un homme à moi?

ANARDA.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Et qui?

ANARDA.

Théodore.

LA COMTESSE.

Mon secrétaire!

ANARDA.

Je sais seulement qu'ils se sont parlé. J'ignore le reste.

LA COMTESSE.

Éloigne-toi!

ANARDA.

Montrez ici votre prudence.

LA COMTESSE.

Assurée qu'on ne venait pas pour moi, je suis plus tranquille. — Marcelle!

MARCELLE.

Madame?

LA COMTESSE.

Écoute.

MARCELLE.

Que désirez-vous? (*A part.*) Je tremble.

LA COMTESSE.

Est-ce bien toi, Marcelle, toi à qui je confiais toutes mes pensées, tous mes sentiments?

MARCELLE.

Qu'a-t-on pu vous dire de moi? Est-ce que l'on m'accuse d'avoir manqué à la fidélité que je vous dois?

LA COMTESSE.

Toi de la fidélité!

MARCELLE.

En quoi vous ai-je offensée?

LA COMTESSE.

Et n'est-ce pas la plus grave des offenses que de recevoir dans ma maison, dans mon appartement, un homme qui vient te parler?

MARCELLE.

Mon Dieu! madame, c'est que Théodore est si fort épris, que, partout où il me rencontre, il me fait mille et mille déclarations.

LA COMTESSE.

Mille et mille déclarations!... Il vous faut remercier le ciel, ma charmante; l'année est bonne!

MARCELLE.

Je veux dire, madame, qu'aussitôt qu'il me voit, — soit qu'il entre, soit qu'il sorte, sa bouche me révèle à l'instant tous les sentiments de son cœur.

LA COMTESSE.

Sa bouche révèle ses sentiments!... Et que vous dit-il?

MARCELLE.

Il me serait difficile de m'en souvenir.

LA COMTESSE.

Il le faut pourtant.

MARCELLE.

Eh bien! tantôt il me dit : « Ces beaux yeux me font mourir! » tantôt : « C'est par ces beaux yeux que je vis; toute la nuit dernière j'ai pensé à vous; je voyais votre beauté, et je n'ai pu dormir. » Une autre fois il m'a demandé un seul de mes cheveux, me disant qu'il aurait seul la puissance de l'enchaîner à jamais. Mais pourquoi vous conté-je tous ces enfantillages?

LA COMTESSE.

Il paraît toujours que vous prenez quelque plaisir à les entendre.

MARCELLE.

Mais oui, je l'avoue; car Théodore, j'en suis sûre, n'a que des vues honnêtes, il ne peut penser qu'au mariage, et dès lors...

LA COMTESSE.

Sans doute; l'amour peut s'avouer quand il a pour but un mariage. Voulez-vous que j'arrange cela?

MARCELLE.

Oh! madame, je serais trop heureuse! Tenez, vous êtes si bonne, si généreuse, que je vous dirai tout franchement : je l'aime... je l'aime de toute mon âme. Il est si aimable et se conduit si bien! il n'y a pas dans tout Naples un jeune homme qui puisse lui être comparé.

LA COMTESSE.

Je connais son mérite et suis contente de lui.

MARCELLE.

Ah! madame, il y a bien de la différence entre les lettres de cérémonie qu'il écrit pour une autre et ses conversations familières. Si vous saviez combien il est tendre et passionné, combien il y a de grâce et d'éloquence dans son amour!

LA COMTESSE.

Marcelle, je suis décidée à vous marier, et je le ferai aussitôt que je le jugerai convenable. Mais je dois aussi quelque chose à moi-même, au nom que je porte, et je ne puis permettre que ces entretiens continuent, surtout d'une manière ostensible. Puisque vos compagnes connaissent cette liaison, je dois avoir l'air, au moins, de m'y opposer, et je vous recommande la plus grande discrétion dans vos amours. Quand l'occasion sera venue, je vous serai utile à tous deux... Théodore a été élevé dans la maison, et j'ai pour lui une véritable estime; quant à vous, Marcelle, j'ai pour vous, vous le savez, le plus sincère attachement, et je n'oublie pas que vous appartenez à ma famille.

MARCELLE.

Je vous rends mille grâces.

LA COMTESSE.

Retirez-vous.

MARCELLE.

Ma reconnaissance sera éternelle.

LA COMTESSE.

Qu'on me laisse seule.

ANARDA, *à Marcelle.*

Qu'y a-t-il eu?

MARCELLE, *à Anarda.*

Des ennuis qui heureusement ont bien tourné.

ANARDA.

Est-ce qu'elle sait tout?

MARCELLE.

Oui, et elle approuve mon amour.

Elles saluent et sortent.

LA COMTESSE.

Mille fois j'ai remarqué la figure, la grâce et l'esprit de Théodore; et sans la distance que la naissance a mise entre nous, j'aurais aimé ses talents et son mérite. — L'amour donne des lois à toute la nature; mais mon honneur passe avant tout; je respecte ce que je suis, et avoir de telles pensées est à mes yeux une honte. — La jalousie, je le sais, me restera; et en effet, si l'on peut envier le bonheur d'une autre, je n'ai que trop de quoi m'affliger. O Théodore! que ne peux-tu t'élever pour t'égaler à moi, ou que ne puis-je m'abaisser pour devenir ton égale!

Elle sort.

SCÈNE II.

Un autre salon.

Entrent THÉODORE et TRISTAN.

THÉODORE.

Il m'a été impossible de reposer.

TRISTAN.

Je le comprends bien; car vous êtes perdu si l'on découvre ce que c'est. Je vous disais bien, moi, qu'il était temps de vous retirer; mais vous n'avez pas voulu m'écouter.

THÉODORE.

Il est si difficile de résister à l'amour!

TRISTAN.

Vous allez toujours sans regarder.

THÉODORE.

C'est ainsi qu'on réussit.

TRISTAN.

Il vaudrait mieux, avant de faire un pas, bien sonder le terrain.

THÉODORE.

Est-ce que la comtesse m'aura reconnu?

TRISTAN.

Oui et non. Elle n'aura pas su qui vous étiez, mais peut-être le soupçonne-t-elle.

THÉODORE.

Lorsque Fabio s'est mis à ma poursuite dans l'escalier, j'ai failli lui passer mon épée à travers le corps.

TRISTAN.

Avez-vous vu comme j'ai lestement éteint la lampe avec mon chapeau!

THÉODORE.

L'obscurité l'a arrêté à propos. S'il avait voulu passer plus avant, je l'en aurais empêché.

TRISTAN.

Je dis en courant à la lampe : « Tu diras que nous sommes des étrangers. » Elle me répondit : « Tu en as menti. » Sur quoi, furieux, je lui ai jeté mon chapeau à la figure !

THÉODORE.

Ce jour va décider de ma vie.

TRISTAN.

Vous autres amoureux vous dites toujours cela, même alors que votre existence n'est pas du tout en jeu.

THÉODORE.

Eh ! mon cher Tristan, que veux-tu que je fasse dans une pareille situation ?

TRISTAN.

Cesser d'aimer Marcelle. Car si la comtesse venait à savoir ce qui se passe dans sa maison, elle ne le souffrirait jamais, et alors, malgré tout votre esprit, adieu votre place !

THÉODORE.

Cela est aisé à dire : l'oublier !

TRISTAN.

Je vais vous enseigner le moyen de guérir de cet amour.

THÉODORE.

Tu vas me dire des folles.

TRISTAN.

Il faut de l'art en tout, et je vous prie de m'écouter. — D'abord il vous faut prendre la ferme résolution d'oublier, en vous promettant de ne jamais plus retourner vers votre belle ; car pour peu qu'il reste au fond du cœur le plus léger espoir, il n'y a pas moyen de perdre le souvenir : là où reste l'espoir, le changement n'est pas possible. — Pourquoi pensez-vous qu'il soit quelquefois si malaisé à un homme d'oublier une femme ? c'est que l'idée d'un retour prochain entretient à son insu son amour. Prenez une résolution vigoureuse, et aussitôt l'imagination perd son empire. N'avez-vous pas vu, pour une horloge, quand la corde est à bout, que les roues et les aiguilles aussitôt s'arrêtent ? Eh bien, il en est de même en amour quand on est à bout d'espérance.

THÉODORE.

Est-ce que ma mémoire ne viendra pas renouveler sans cesse ma douleur, en me rappelant les biens dont je me serai privé ?

TRISTAN.

La mémoire, il est vrai, est un ennemi qui ne nous lâche pas aisément, comme a dit je ne sais plus quel poète ; mais, pour le vaincre, c'est un grand point de s'être débarrassé de l'imagination.

THÉODORE.

Et comment?

TRISTAN.

En pensant aux défauts et en laissant de côté les grâces de votre maîtresse; au rebours des amoureux, qui ne voient pas les défauts et ne sont occupés que des beautés de leur dame. Ne vous la représentez pas paraissant au balcon, ornée de tous ses atours, la taille bien serrée à la ceinture, et montée sur d'élégants patins [1]. Tout cela c'est une beauté artificielle. Rappelez-vous ce mot d'un sage : l'art des marchands est la moitié de la beauté. Savez-vous comme il faut vous figurer votre maîtresse? comme un pauvre flagellant que l'on mène chez le chirurgien pour panser ses plaies, et non bien attiffée et galante. Je vous le répète, ne pensez qu'aux défauts, c'est le grand remède. A table vous n'avez qu'à vous souvenir d'un objet qui a excité votre dégoût, et aussitôt votre appétit s'en va pour quinze jours; eh bien! que votre mémoire vous tienne toujours présentes les imperfections de Marcelle, et votre amour s'en ira de même.

THÉODORE.

Voilà, Tristan, un bien grossier remède, et bien digne d'un charlatan comme toi. Comment pourrais-je me faire jamais une pareille idée des femmes? Une femme! mais c'est tout ce qu'il y a de plus charmant sur la terre; c'est l'éclat, la pureté du cristal.

TRISTAN.

Et aussi, monseigneur,—sa fragilité. Vous ne pouviez pas trouver de meilleure comparaison. Quoiqu'il en soit je ne saurais vous indiquer un moyen de guérison qui fût plus sûr à mes yeux, car je l'ai employé et il m'a réussi. Tel que vous me voyez, j'ai aimé jadis la plus horrible des traîtresses. Elle frisait la cinquantaine, et parmi tous ses charmes, elle avait une telle corpulence que tous les dossiers du greffe du tribunal auraient tenu à l'aise dans sa vaste personne. Mieux que cela! les Grecs s'y seraient trouvés plus au large que dans le cheval de Troie. Vous avez sans doute entendu parler de ce noyer qui contenait dans la cavité de son tronc un tisserand, sa femme et leur famille, enfants, neveux, petits-enfants, etc., etc. eh bien! c'est là l'image de ma dame... N'étant pas content d'elle, et voulant l'oublier, je n'en pus venir à bout : ma perfide mémoire me rappelait toujours la fleur de l'oranger, le lys, le jasmin, que sais-je! Mais je lui jouai un bon tour; en homme d'esprit, je m'appliquai à me figurer constamment les objets qui lui ressemblaient

[1] On se rappelle le vers de Boileau :

« La trop courte beauté monta sur des patins. »

Comme il y a en Espagne plus qu'ailleurs de courtes beautés, c'est dans ce pays surtout que les patins devaient être d'usage.

davantage : les paniers de fruitières, les vieilles malles, les porte-manteaux des messagers ; si bien que mon amour et mes espérances se changèrent en dédain, et que bientôt il ne me resta rien de ma maîtresse dans l'esprit, toute volumineuse qu'elle était.

THÉODORE.

Il n'y a point de défauts en Marcelle, et je ne réussirai jamais à l'oublier.

TRISTAN.

Eh bien! poursuivez votre folle entreprise, et n'accusez que vous de tout ce qui arrivera.

THÉODORE.

Elle a tant de grâces! que puis-je faire?

TRISTAN.

Y penser si bien que vous perdiez les bonnes grâces de la comtesse[1].

Entre LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Théodore!

THÉODORE.

C'est elle-même.

LA COMTESSE.

Écoutez, je vous prie.

THÉODORE.

Vous n'avez qu'à ordonner, madame.

TRISTAN, *à part.*

Si elle vient à savoir la vérité, nous sommes trois qui décampons en même temps.

LA COMTESSE.

Une de mes amies qui ne s'en rapporte pas à elle-même m'a priée d'écrire pour elle ce billet. Forcée par l'amitié à lui complaire, mais n'entendant rien aux choses d'amour, je vous l'apporte, persuadée que vous vous en tirerez mieux que moi. Prenez et lisez.

THÉODORE.

Qui! moi, madame, refaire un billet que vous avez écrit!... ma prétention ne va pas jusque-là. Je n'ai pas besoin de le voir; envoyez-le tel qu'il est.

LA COMTESSE.

Lisez, lisez.

THÉODORE.

Je suis étonné de cette défiance de vous-même. Mais je lirai, madame, pour apprendre un style que je ne connais pas, étant tout à fait étranger à l'amour.

LA COMTESSE.

Vraiment! vous n'avez jamais aimé?

THÉODORE.

Non, madame, la connaissance de mes défauts m'a retenu. Je n'ai aucune confiance en moi.

[1] Ce jeu de mots se trouve dans l'original.

Google

LA COMTESSE.

C'est pour cela sans doute que vous évitez de vous laisser voir, enveloppé jusqu'aux yeux dans votre manteau.

THÉODORE.

Moi, madame, quand donc? en quel lieu?

LA COMTESSE.

C'est quelqu'un qui étant sorti par hasard cette nuit, vous a rencontré, également par hasard, ainsi équipé.

THÉODORE.

Selon notre habitude, nous plaisantions avec Fabio.

LA COMTESSE.

Lisez, lisez.

THÉODORE.

Il y a peut-être, madame, des gens dont j'excite l'envie.

LA COMTESSE.

Ou la jalousie. Lisez, lisez.

THÉODORE.

Je vais admirer. (*Lisant.*) « Aimer parce qu'on voit aimer, c'est de l'envie, et ressentir de la jalousie avant que d'aimer est une ruse merveilleuse de l'amour, à laquelle on n'a pas cru jusqu'à présent. De la jalousie est né mon amour; je souffre de ce qu'étant la plus belle, je n'ai pas pu obtenir cette tendresse que j'envie à une autre plus heureuse. J'ai de la défiance sans motif et de la jalousie sans amour, bien que ma souffrance me dise que je dois aimer puisque je désire qu'on m'aime. Je ne cède ni ne me défends, je veux me taire et être comprise; et m'entende qui pourra, car je ne m'entends moi-même que trop bien. »

LA COMTESSE.

Eh bien? qu'en dites-vous?

THÉODORE.

Puisque telle a été la pensée de l'écrivain, il était impossible qu'elle fût mieux exprimée; mais je ne conçois pas, je l'avoue, comment l'amour peut naître de la jalousie, car c'est toujours la jalousie qui, au contraire, naît de l'amour.

LA COMTESSE.

Cette dame, à ce que je soupçonne, voyait ce jeune homme avec plaisir, mais sans attachement; et le voyant occupé d'une autre personne, la jalousie a réveillé l'amour dans son cœur et excité sa tendresse. Cela ne peut-il pas être ainsi?

THÉODORE.

Sans doute, madame; mais cette jalousie a eu elle-même un motif, et ce motif ç'a été probablement l'amour.

LA COMTESSE.

Je l'ignore. Tout ce que m'a dit cette dame, c'est qu'elle n'avait jamais éprouvé pour ce cavalier d'autre sentiment qu'une pure bienveillance, et qu'aussitôt qu'elle l'a vu épris d'une autre, mille

désirs indiscrets ont assailli son cœur, et l'ont forcée de renoncer à l'indifférence dans laquelle elle voulait vivre.

THÉODORE.

Le billet que vous avez écrit est parfait, et je ne ferais jamais aussi bien.

LA COMTESSE.

Essayez d'y répondre sur le même ton.

THÉODORE.

Je n'ose le tenter.

LA COMTESSE.

Je vous en prie.

THÉODORE.

Vous voulez absolument mettre mon ignorance à l'épreuve?

LA COMTESSE.

Je vous attends; revenez au plus tôt.

THÉODORE.

Puisque vous l'exigez, je vais vous obéir.

Il salue et sort.

LA COMTESSE.

Approche, Tristan.

TRISTAN.

Je me rends à vos ordres, non sans quelque honte pour mon habit qui s'en va un peu à la déroute, ce qui tient à l'état de gêne dans lequel se trouve mon maître depuis quelque temps. Je lui ai vainement représenté que la livrée du laquais doit être son plus bel ornement, qu'il doit y déployer sa magnificence, que c'est là que doit éclater sa grandeur, parce que c'est d'après cela qu'on le jugera. Il ne peut pas faire, sans doute, davantage.

LA COMTESSE.

Est-ce qu'il joue?

TRISTAN.

Plût au ciel! car un joueur a toujours quelque moyen de se procurer de l'argent. Autrefois les rois apprenaient un métier afin que si par hasard, soit à la guerre, soit autrement, ils venaient à perdre leur couronne, ils eussent de quoi vivre. A présent, heureux ceux qui dans leur enfance ont appris à jouer! voilà un art noble qui vous sustente son homme sans lui donner beaucoup de peine! Un grand peintre a mis tout son génie à un tableau, un sot arrive et ne l'estime pas dix écus; tandis qu'un joueur n'a qu'à dire *je tiens*, pour gagner cent pour cent.

LA COMTESSE.

Ainsi Théodore ne joue pas?

TRISTAN.

Il est trop timide pour cela.

LA COMTESSE.

Alors il a donc quelque amour?

TRISTAN.

Lui, madame, de l'amour? C'est un glaçon.

LA COMTESSE.

Cependant un jeune homme de sa tournure, aimable, spirituel et maître de sa personne, doit avoir quelque honnête inclination?

TRISTAN.

Que vous dirai-je? il m'a chargé de son cheval, je ne me mêle pas de ses galanteries ni de ses billets doux. Tout le jour il est employé à votre service; voilà, je crois, sa seule occupation.

LA COMTESSE.

Ne sort-il jamais la nuit?

TRISTAN.

Je n'en sais rien, je ne l'accompagne pas, ma santé s'y oppose.

LA COMTESSE.

Qu'as-tu-donc?

TRISTAN.

Je vous répondrai comme les mal mariées lorsqu'on leur demande d'où leur viennent les meurtrissures qu'elles ont au visage, et qu'elles ont reçues d'un jaloux brutal : je suis tombé dans un escalier.

LA COMTESSE.

Tu as roulé?

TRISTAN.

J'ai dégringolé du haut en bas; mes côtes ont compté toutes les marches.

LA COMTESSE.

C'est ta faute, Tristan; pourquoi éteignais-tu la lampe avec ton chapeau?

TRISTAN, *à part.*

Vive Dieu! je suis perdu, elle sait tout.

LA COMTESSE.

Tu ne me réponds pas?

TRISTAN.

Je cherchais à me rappeler l'époque.—Eh! tenez, c'était hier au soir... Il y avait des chauves-souris qui voltigeaient, moi je leur donnai la chasse avec mon chapeau, et l'une d'elles s'étant approchée de la lampe, moi, avec mon chapeau, j'ai donné en plein; et les deux pieds me manquant à la fois, j'ai descendu en roulant toutes les marches.

LA COMTESSE.

Tout cela est fort bien imaginé.—Mais à ce propos je t'apprendrai que j'ai vu dans un livre de secrets qu'on recommandait le sang de chauve-souris pour toute sorte de remèdes, et tu aurais dû faire saigner celle-là[1].

[1] Littéralement : « J'ai lu dans un livre de secrets que le sang de chauve-souris est bon pour faire tomber les cheveux. Il faudra que je fasse tirer le sang de celles-là, pour enlever les cheveux à l'occasion. »

TRISTAN, *à part.*

Nous voilà dans de beaux draps! Heureux si j'en suis quitte pour les galères!

LA COMTESSE, *à part.*

Quel ennui! quel dépit!

Entre FABIO.

FABIO.

Le marquis Ricardo vient d'arriver.

LA COMTESSE.

Préparez vite des siéges.

Entrent LE MARQUIS RICARDO et CÉLIO.

RICARDO.

Amené près de vous, belle Diane, par une inquiétude continuelle et par un vif désir qui m'a fait surmonter tous les obstacles, je viens vous offrir mes hommages et solliciter moi-même en ma faveur; bien que je puisse être accusé d'une excessive ambition par quelqu'un de mes rivaux qui, lui-même, aura plus de vanité que d'amour.—Je ne vous demande pas comment vous vous portez; je vous vois belle et charmante, et chez vous, mesdames, le mot beauté est synonyme de santé; je n'aurai donc pas la maladresse de vous adresser aucune question à cet égard. Au contraire, c'est sur mon propre compte que je veux vous interroger, et je vous prierai de me dire en quel état je suis.

LA COMTESSE.

Pour ce qui me concerne, je vous remercie de vos compliments, qui sont beaucoup trop flatteurs. Quant à ce que vous me demandez de vous, marquis, nous ne sommes pas dans des termes tels que je puisse vous répondre.

RICARDO.

L'honnêteté de ma passion devrait cependant vous engager à m'accorder cette faveur.—Vos parents approuvent mes prétentions, et votre consentement, après lequel je soupire, manque seul à notre union. Si au lieu des domaines dont je viens d'hériter, j'avais en mon pouvoir toute la terre du couchant à l'aurore, si j'étais maître de tout l'or qu'elle renferme dans ses entrailles, et que je possédasse en outre toutes les perles et tous les diamants, je regarderais comme un bonheur de mettre tout cela à vos pieds avec mon hommage. Il y a plus encore : pour vous plaire, sur un signe de vous, j'irais sans hésiter jusqu'aux extrémités de ce globe, jusqu'aux dernières limites qu'ait atteintes l'audace humaine.

LA COMTESSE.

Je vous le répète, marquis, je suis flattée de vos sentiments, et je penserai à votre projet. Seulement, vous le savez, je ne voudrais pas fâcher mon cousin, le comte Frédéric.

RICARDO.

Je sais quelle est son adresse, et de ce côté-là je reconnais sa supériorité. Mais j'espère en vous et en votre justice pour imposer silence à ses prétentions.

Entre THÉODORE.

THÉODORE.

Vos ordres sont exécutés, madame.

RICARDO.

Si vous êtes occupée, je ne veux point vous dérober votre temps.

LA COMTESSE.

Ce n'est rien d'essentiel; j'avais à écrire... à Rome.

RICARDO.

Rien n'est plus indiscret ni plus odieux qu'une longue visite un jour de courrier.

LA COMTESSE.

Vous êtes d'une discrétion admirable.

RICARDO.

Je désire vous plaire. (*Bas, à Célio.*) Eh bien ! que t'en semble ?

CÉLIO.

Je voudrais qu'un amour tel que le vôtre fût déjà récompensé comme il le mérite.

Ils sortent.

LA COMTESSE.

Eh bien ! avez-vous fait cela ?

THÉODORE.

Tant bien que mal. Mais j'ai voulu vous montrer mon obéissance.

LA COMTESSE.

Voyons.

THÉODORE.

Lisez.

LA COMTESSE, *lisant.*

« Aimer parce qu'on voit aimer ne serait qu'envie, si déjà l'on n'aimait avant d'avoir vu aimer; car celle qui avant d'aimer ne serait pas disposée à l'amour, n'aimerait pas par cela seul qu'elle verrait aimer.— L'amour qui voit au pouvoir d'autrui ce qu'il désire, se trahit aisément, car de même que dans une vive émotion les couleurs montent au visage, de même un sentiment violent se place malgré nous sur nos lèvres. Je n'en dis pas davantage et me défends d'être heureux; car si je me trompais, ce serait offenser la grandeur du sein de la bassesse. Je ne parle que de ce que je comprends, et je ne veux point entendre ce que je ne mérite pas, de peur de donner à entendre que je crois le mériter. »

LA COMTESSE.

Vous avez fort bien gardé les convenances.

THÉODORE.

Vous vous moquez.

LA COMTESSE.

Plût au ciel!

THÉODORE.

Que dites-vous ?

LA COMTESSE.

Que votre billet, Théodore, est le meilleur.

THÉODORE.

Je devrais m'en affliger, car plus d'un grand s'est offensé de ce qu'un de ses serviteurs en savait plus que lui. On raconte d'un certain roi qu'il dit un jour à un de ses favoris : « J'ai à faire une dépêche assez difficile, et je ne suis pas content de mon projet; écrivez-en un autre, et je choisirai. » Le seigneur fit donc un autre projet, et ce fut le meilleur. Voyant que le roi le préférait, il rentra chez lui et dit à l'aîné de ses trois fils : « Quittons sans retard le royaume, car je cours les plus grands dangers. » Le jeune homme lui en demanda la cause. « C'est que, répondit le père, le roi s'est aperçu que j'en sais plus que lui. » Je ne voudrais pas, madame, qu'un pareil malheur me fût arrivé.

LA COMTESSE.

Rassurez-vous, Théodore; si je préfère votre écrit, c'est qu'il rend exactement mon idée. Autrement ne croyez pas, malgré cette approbation de vos talents, que je me défie pour cela des miens. Non pas, j'y ai confiance, quoique femme sujette à l'erreur, et parfois assez peu raisonnable, comme on ne le voit que trop. Au reste, vous craignez, dites-vous, que votre bassesse n'offense la grandeur. Vous avez tort; il n'en est pas ainsi en amour; et l'on n'est jamais blessé de ce qu'un inférieur vous aime. Une seule chose peut offenser, c'est l'indifférence.

THÉODORE.

C'est, en effet, ce que nous dit la nature. Mais on nous enseigne pourtant que Phaéthon et Icare furent précipités, le premier sur une montagne escarpée, le second dans les profondeurs des mers, pour avoir eu la prétention de trop s'approcher du soleil.

LA COMTESSE.

Le soleil n'eût pas agi de la sorte, si le soleil eût été femme. Si jamais vous rendez des soins à une personne d'un rang élevé, ne désespérez de rien, car pour se faire aimer il ne faut que de la constance, et nos cœurs ne sont pas de pierre. J'emporte ce billet; je veux le relire à loisir.

THÉODORE.

Il est plein de fautes.

LA COMTESSE.

Je n'y en trouve point.

THÉODORE.

Vous voulez récompenser ma bonne volonté. J'ai là le vôtre.

LA COMTESSE.

Eh bien, gardez-le. Mais non, il vaudrait mieux le déchirer.

THÉODORE.

Le déchirer?

LA COMTESSE.

Mon Dieu! oui. La perte ne serait pas grande, et l'on perd quelquefois des choses de plus de valeur.

Elle sort.

THÉODORE.

Elle est partie!.,. Qui eût jamais cru qu'une femme si noble et si sage osât donner aussi brusquement à connaître son amour? Mais il peut se faire aussi que je m'abuse... Cependant je ne me rappelle pas qu'elle m'ait jamais dit : « La perte ne serait pas grande, et l'on perd quelquefois des choses de plus de valeur. » Mais à quoi m'arrêté-je? tout cela, ce sont discours et badinages de femme... Eh non!.. la comtesse est si raisonnable, si sage, que rien ne serait plus contraire à son caractère sérieux que des plaisanteries de ce genre... Les plus grands seigneurs de Naples lui font la cour; et moi, qui suis engagé ailleurs, me voilà dans la position la plus délicate. — Peut-être a-t-elle su que j'aimais Marcelle, et sachant mon secret, elle aura voulu se moquer de moi. — Mais non, ce n'est pas cela, et le visage ne rougit pas ainsi quand on s'amuse; et puis, j'en reviens toujours à ce point, elle n'aurait pas dit que l'on perd quelquefois des choses de plus de valeur. Comme la rose se colore et s'entr'ouvre aux pleurs de l'aurore, ainsi animée des plus brillantes couleurs et du plus vif incarnat, elle fixait sur moi ses regards... Ce que je vois, ce que j'entends, ou je suis le jouet d'une vaine illusion, ou bien cela n'est pas assez s'il y a là un sentiment sérieux, et cela est trop si ce n'est qu'un badinage. — Mais, ô ma pensée, ne va pas t'égarer en courant après la grandeur... Je pourrais dire, après la beauté. Car Diane est charmante, et son esprit égale sa beauté.

Entre MARCELLE.

MARCELLE.

Puis-je vous parler un moment?

THÉODORE.

L'occasion est favorable; et, d'ailleurs, pour vous, Marcelle, la mort ne m'effrayerait pas.

MARCELLE.

Et moi, pour vous voir et vous parler, j'exposerais mille fois ma vie. J'ai attendu le jour avec l'impatience de la tourterelle laissée seule dans son nid, et lorsque j'ai vu l'aurore qui annonçait le lever du soleil, je me suis dit : « Moi aussi je vais voir le soleil de mon cœur. » Il s'est passé depuis hier au soir bien des choses. La

comtesse n'a point voulu se retirer qu'elle n'eût éclairci ses soupçons, et mes compagnes, qui enviaient mon bonheur, lui ont perfidement révélé mon secret; car il n'y a point d'amitié véritable, il n'y a que des semblants d'amitié entre personnes qui servent dans la même maison. Enfin, elle sait tout; mais j'espère, Théodore, que ce sera pour notre bien. Je lui ai dit combien vos intentions étaient pures, et que vous désiriez ma main; j'ai fait plus, je lui ai dit mon amour pour vous; je lui ai peint vos qualités, vos agréments, votre esprit; et alors je l'ai vue toute émue en ma faveur; elle m'a assurée qu'elle approuvait mes sentiments, et m'a donné sa parole de nous marier bientôt. Et moi, folle, qui pensais qu'elle allait se fâcher, nous chasser tous deux, et punir mes compagnes! Son sang aussi généreux qu'illustre l'a mieux inspirée; et avec son esprit, vraiment parfait, elle a reconnu sans peine que vous méritiez bien un tel amour. Le proverbe a bien raison : Heureux, heureux qui sert bon maître [1]!

THÉODORE.

Quoi! elle a promis de nous marier?

MARCELLE.

Il n'y a rien là d'étonnant. Comme vous savez, je suis un peu sa parente.

THÉODORE, *à part*

Allons! je m'abusais. Ce n'est point d'elle que parlait la comtesse, et je suis honteux d'avoir pu penser qu'elle m'aimât.

MARCELLE.

Que dites-vous là tout seul?

THÉODORE.

La comtesse m'a parlé à moi aussi. Mais elle ne m'a point donné à connaître qu'elle sût notre secret et mon aventure d'hier au soir.

MARCELLE.

Elle a bien fait, pour n'être pas obligée de nous punir autrement que par le mariage. C'est le châtiment le plus doux pour deux cœurs qui s'aiment bien.

THÉODORE.

Et si la comtesse croyait l'honneur de sa maison compromis, ce serait encore ce qu'elle aurait de mieux à faire.

MARCELLE.

Vous y consentiriez?

THÉODORE.

Que puis-je souhaiter plus vivement?

MARCELLE.

Vous me le promettez?

THÉODORE.

Viens sur mon cœur. Viens vite. Dans les choses d'amour il n'y a pas de signature meilleure qu'un tendre embrassement.

[1] Le proverbe espagnol dit : *Servir á señor discreto.*

Entre LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

A merveille! je suis charmée de voir l'heureux effet de mes conseils! ne vous dérangez pas.

THÉODORE.

Je disais, madame, à Marcelle combien j'avais eu de chagrin en sortant hier au soir de votre appartement, — dans la crainte que vous ne vissiez avec déplaisir que j'aspirais à sa main, et que vous ne fussiez offensée de ma prétention. J'ai pensé en mourir. Et comme elle m'a répondu qu'avec votre bienveillance habituelle vous consentiez à ce mariage, dans ma joie je l'ai embrassée. Si je voulais tromper votre seigneurie, je ne serais pas embarrassé pour trouver d'autres détours; mais j'ai toujours pensé qu'avec une personne d'un esprit aussi distingué, ce qu'il y a de mieux, c'est de dire la vérité.

LA COMTESSE.

Théodore, vous méritez d'être puni pour avoir manqué au respect que vous devez à ma maison, et la générosité dont j'ai usé à votre égard ne vous commandait que plus de ménagements. Lorsque l'amour passe certaines bornes, rien ne le justifie. Jusques à votre mariage avec Marcelle, il sera plus convenable qu'elle soit enfermée; car je craindrais que mes autres femmes ne vinssent à vous voir ensemble, et qu'elles ne suivissent un tel exemple. (*Appelant.*) Dorothée! Dorothée!

DOROTHÉE.

Madame?

LA COMTESSE.

Prenez cette clef... c'est celle de ma chambre... et enfermez-y Marcelle. J'ai à l'y faire travailler. N'allez pas croire que je sois fâchée contre elle.

DOROTHÉE.

Qu'est-ce donc, Marcelle?

MARCELLE.

La puissance de l'amour et d'une étoile ennemie. Elle m'enferme à cause de Théodore.

DOROTHÉE.

Ce palais n'est pas une prison, et l'amour sait ouvrir toutes les portes.

Elles sortent.

LA COMTESSE.

Ainsi, Théodore, vous voulez vous marier?

THÉODORE.

Moi, madame, je n'ai d'autres désirs que les vôtres; et croyez-moi, mon offense n'est pas aussi grande qu'on vous l'a dit. Vous savez ce que c'est que l'envie; et si le poète Ovide y eût mieux

songé, il ne l'eût pas représentée habitant les montagnes désertes, mais les palais des grands.

LA COMTESSE.

Vous n'aimez donc pas Marcelle?

THÉODORE.

Pardon. Mais elle n'est pas nécessaire à mon bonheur.

LA COMTESSE.

Cependant elle m'a dit que vous perdiez l'esprit pour elle.

THÉODORE.

C'est peu de chose, et la perte ne serait pas grande. — Veuillez me croire, madame; Marcelle mérite sans doute un absolu dévouement, mais ce dévouement je ne l'éprouve pas pour elle.

LA COMTESSE.

Cependant ne lui avez-vous pas adressé des déclarations, des galanteries qui auraient pu tromper un cœur plus difficile encore?

THÉODORE.

Les paroles coûtent si peu!

LA COMTESSE.

Voyons, que lui avez-vous dit? — Je suis curieuse de savoir comment vous parlez d'amour, messieurs?

THÉODORE.

Mon Dieu! on flatte, on supplie, on reproduit sous mille formes une seule vérité... et encore cette seule vérité n'y est-elle pas toujours.

LA COMTESSE.

Fort bien, mais quelles sont ces paroles?

THÉODORE.

Votre seigneurie est pressante. Je disais : Ces yeux, ces yeux charmants sont la lumière qui m'éclaire... Quand je contemple le corail et les perles de cette bouche céleste...

LA COMTESSE.

Céleste, dites-vous?

THÉODORE.

Oui, madame, ces expressions et quelques autres du même genre sont l'A B C des amoureux.

LA COMTESSE.

Vous avez mauvais goût, Théodore. N'en soyez pas fâché! mais je perds beaucoup de la bonne opinion que j'avais de vous. Je vois Marcelle de plus près que vous, et par conséquent je connais mieux ses défauts. Je suis souvent obligée de la gronder, et je pourrais vous apprendre des choses qui feraient tomber bien des illusions.— Mais laissons cela, ne parlons plus de ses qualités ni de ses défauts; je suis bien aise que vous l'aimiez, et je serai charmée de votre mariage; mais en ce moment, vous qui êtes amoureux, donnez-moi un conseil pour cette amie dont je vous ai parlé, et qui depuis long-temps est tourmentée de l'amour qu'elle ressent pour un

homme de condition inférieure. Si elle se déclare, elle se manque à elle-même; si elle se tait, elle meurt de jalousie; car ce jeune homme, qui ne se doute pas de cet amour, quoique d'ailleurs fort spirituel, est timide et craintif auprès d'elle.

THÉODORE.

Moi, madame, je n'entends rien à l'amour, et en vérité je ne saurais quel conseil vous donner.

LA COMTESSE.

C'est que vous ne le voulez pas. Comment dites-vous à Marcelle? quelles sont les galanteries que vous lui adressez? Oh! si ces murs pouvaient parler...

THÉODORE.

Ces murs n'auraient rien à dire.

LA COMTESSE.

Oh! vous rougissez, et ce que votre bouche nie ces couleurs subites l'avouent.

THÉODORE.

Si elle vous a conté quelque chose elle a eu tort. Je ne sais de quoi elle pourrait se plaindre. Une seule fois je lui ai pris la main, et encore l'ai-je eu bientôt abandonnée.

LA COMTESSE.

Oui, mais vous ne l'avez abandonnée sans doute qu'après y avoir déposé un baiser.

THÉODORE, *à part.*

Il faut que Marcelle soit folle. (*Haut.*) Une fois, il est vrai, j'eus la pensée de rafraîchir l'ardeur de mes lèvres sur le lis et la neige.

LA COMTESSE.

La neige et le lis! je suis bien aise de connaître un tel remède contre l'inflammation des lèvres. Mais revenons. Que me conseillez-vous?

THÉODORE.

Si cette dame aime un homme si fort au-dessous d'elle, et qu'elle doive être nécessairement dégradée par l'amour qu'elle a pour lui, eh bien! qu'elle se déguise, et que par un artifice qui la préserve d'être reconnue...

LA COMTESSE.

Et si le jeune homme venait à avoir des soupçons!... Ne vaudrait-il pas mieux le tuer?

THÉODORE.

Marc-Aurèle, dit-on, traita de la sorte un gladiateur aimé de l'impératrice Faustine. Mais il faut laisser de tels actes aux païens.

LA COMTESSE.

Alors il y eut une Faustine, mais il y avait aussi des Lucrèces, et l'on n'en voit plus aujourd'hui.—Vous pourrez m'écrire quelque chose là-dessus.—Ah! mon Dieu! je suis tombée!... donnez-moi la main.

THÉODORE.

Je n'osais vous l'offrir.

LA COMTESSE.

A quoi bon le coin de ce manteau?

THÉODORE.

C'est ainsi qu'Octavio vous la donne lorsqu'il vous accompagne à la messe.

LA COMTESSE.

Mais aussi quelle main! C'est une main de soixante-dix ans, ridée, desséchée, et le drap qui la couvre est comme un drap mortuaire.—Envelopper sa main pour la donner à quelqu'un qui tombe, c'est faire comme celui qui va revêtir sa cotte de mailles quand un ami réclame son épée; lorsqu'il arrive l'autre est déjà mort. D'ailleurs c'est un usage qui ne m'a jamais plu, malgré la mode et le bon ton, et je pense que la main, comme le visage, doit se montrer à découvert,—quand c'est la main d'un galant homme.

THÉODORE.

Agréez mes remerciements de la grâce que vous me faites.

LA COMTESSE.

Si jamais vous remplissez l'office d'écuyer, alors, Théodore, vous pourrez offrir votre main enveloppée dans les plis d'un large manteau. Aujourd'hui vous êtes secrétaire; et prenez-y bien garde, soyez discret sur ma chute, si vous-même ne voulez pas tomber.

Elle sort.

THÉODORE.

Puis-je croire que tout cela soit la vérité? — Mais sans doute; Diane est femme, et lorsqu'elle m'a demandé la main, l'expression de la crainte s'est cachée sous les roses qui ont couvert son charmant visage.—Sa main a tremblé, je l'ai senti; et, après mille hésitations, je me décide à suivre mon heureux destin, en rejetant bien loin toute vaine crainte, et en me confiant à mon courage.—Mais ne sera-t-il pas cruel d'abandonner Marcelle? et une femme doit-elle recevoir un tel affront pour prix de ses bontés?—Mais si de leur côté elles nous abandonnent quand il leur plaît pour leur intérêt, pour un nouveau caprice, nous pouvons les laisser mourir pour nous comme nous mourons pour elles.

JOURNÉE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une place publique.

Entrent LE COMTE FRÉDÉRIC et LÉONIDO.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! tu l'as vue passer?

LÉONIDO.

Oui, elle est entrée dans l'église en embellissant tout sous ses pas comme la lumière du jour embellit la campagne lorsqu'elle commence à l'éclairer. Mais j'ai idée qu'elle n'y restera pas longtemps. Je connais le prêtre, et je sais qu'il est expéditif.

FRÉDÉRIC.

Ah! si je pouvais lui parler!

LÉONIDO.

Comme vous êtes son cousin, vous pouvez l'accompagner. C'est votre droit, et même je dirai votre devoir.

FRÉDÉRIC.

Mes vues de mariage rendent ma parenté un peu suspecte.— Avant de l'aimer je n'avais jamais connu la crainte. Il en est toujours ainsi. Tant qu'on n'a pas de prétentions sérieuses, on visite librement une femme, qu'on soit son parent ou son ami; mais si l'on vient à l'aimer, la timidité s'empare de vous, on s'éloigne et l'on n'ose plus lui parler. C'est ce qui m'est arrivé avec ma cousine; et je suis presque fâché de l'aimer, parce qu'il ne m'est plus permis de la voir avec la même liberté qu'auparavant.

Entrent LE MARQUIS RICARDO et CÉLIO.

CÉLIO.

Oui, monseigneur, je vous le répète, elle est sortie à pied avec quelques-uns de ses gens.

RICARDO.

La comtesse aura voulu se montrer, et comme l'église est à deux pas de chez elle...

CÉLIO.

N'avez-vous pas vu, comme disait un poète, le soleil, à son lever, envelopper et faire disparaître dans ses rayons resplendissants les brillantes étoiles du taureau, au milieu de vapeurs de pourpre et d'or? Eh bien! telle a paru la comtesse de Belflor, si ce n'est qu'au lieu d'un seul soleil ses yeux nous en faisaient voir deux à la fois.

Digitized by Google

RICARDO.

La comparaison est parfaite... d'autant mieux que le soleil, dans sa marche journalière, va parcourant divers signes, qui sont les prétendants.—Tiens, voilà Frédéric qui attend aussi la venue de l'astre.

CÉLIO.

Lequel de vous deux sera le taureau?

RICARDO.

Mais lui, car sa parenté le rapproche d'elle. Moi je ne viens qu'après, et je serai, j'espère, le lion.

FRÉDÉRIC.

N'est-ce pas Ricardo?

LÉONIDO.

C'est lui-même.

FRÉDÉRIC.

J'aurais été bien étonné qu'il eût manqué cette occasion.

LÉONIDO.

Le marquis est resplendissant.

FRÉDÉRIC.

Ma foi! bien observé. On dirait que tu es jaloux.

LÉONIDO.

Est-ce que vous l'êtes, vous, monseigneur?

FRÉDÉRIC.

Mais tu le vantes si fort, que je pourrais le devenir.

LÉONIDO.

Si la comtesse n'aime personne, de quoi pouvez-vous avoir de la jalousie?

FRÉDÉRIC.

De ce qu'elle pourrait l'aimer. Elle est femme.

LÉONIDO.

Oui! mais si vaine, si hautaine, si dédaigneuse, que cela doit vous rassurer.

FRÉDÉRIC.

L'orgueil sied à la beauté.

LÉONIDO.

L'orgueil n'embellit pas.

CÉLIO, *au marquis.*

Monseigneur, voilà la comtesse qui sort.

RICARDO.

Eh bien! c'est pour moi le jour qui se lève.

CÉLIO.

Vous voudriez lui parler?

RICARDO.

Oui, pourvu que mon rival le permette.

Entrent LA COMTESSE, OCTAVIO, THÉODORE, FABIO, et, derrière, MARCELLE, DOROTHÉE, ANARDA.

FRÉDÉRIC, *à la Comtesse.*

Je vous attendais pour avoir le bonheur de vous voir.

LA COMTESSE.

Je suis charmée, comte, de vous avoir rencontré.

RICARDO, *à la Comtesse.*

Je viens aussi, madame, avec le désir de vous offrir mon bras et mes hommages...

LA COMTESSE.

Je suis trop flattée, marquis; agréez mes remerciements.

RICARDO.

Je devais cela à votre seigneurie.

FRÉDÉRIC, *à Léonido.*

L'accueil qu'on me fait n'est pas, ce me semble, encourageant.

LÉONIDO.

Ne lui laissez pas voir votre ennui.

FRÉDÉRIC.

Hélas! mon cher Léonido, il est bien naturel que celui qui ne se voit pas reçu avec plaisir, se trouble et garde le silence.

SCÈNE II.

La chambre de Théodore.

Entre THÉODORE.

THÉODORE.

Nouveau désir qui me tourmentes, laisse-moi le repos que tu m'enlèves ; — car c'est à moi trop de folie et trop d'audace de t'écouter.—Cependant lorsqu'on a devant les yeux un noble but, l'audace n'est pas de l'imprudence, mais si le bien auquel j'aspire est infini, sur quoi peut se fonder mon espoir insensé? Ce que j'ai vu, ce qu'on m'a dit, ne sont-ce pas de bien faibles bases pour ces palais enchantés que bâtit dans les airs mon imagination? Non, ce n'est pas la faute de mes désirs si l'amour les élève si haut que j'en suis effrayé; c'est que, hélas! moi-même suis placé trop bas.—Il n'importe! perdons-nous, s'il le faut, en suivant une pensée si douce et si charmante. Et d'ailleurs ce n'est pas se perdre que de succomber dans une entreprise aussi belle. Moi je me féliciterais de mon malheur, comme d'autres se félicitent du bonheur le plus longtemps souhaité; car mon malheur serait si glorieux qu'il pourrait rendre le bonheur même jaloux[1].

[1] Ce morceau est dans l'original une sorte de dialogue où Théodore s'entretient avec sa pensée.

Entre TRISTAN.

TRISTAN.

Au milieu de vos graves méditations, pourriez-vous recevoir un billet de Marcelle, qui se console avec vous de sa captivité? Le voici, et je vous l'apporte gratis, parce qu'on n'aime pas à voir ceux dont on n'a pas besoin. A la cour, monseigneur, quand un homme se trouve en bonne position, il est accablé de visites et de sollicitations de toute espèce; mais la fortune vient-elle à lui tourner le dos, aussitôt chacun l'abandonne comme un pestiféré.—Seriez-vous d'avis que je passasse au vinaigre le billet de Marcelle, crainte de contagion?

THÉODORE.

Toi et le billet, vous m'ennuyez également. Donne-le. — Il n'a pas besoin d'être passé au vinaigre ayant passé par tes mains[1]. (*Il lit.*) « A mon époux Théodore. »— (*Parlant.*) Mon époux! que cela est ridicule!

TRISTAN.

Oui, monseigneur, fort ridicule.

THÉODORE.

Demande donc à ma destinée, si de la hauteur où elle s'est élevée elle aperçoit une humble violette.

TRISTAN.

Mon Dieu! quelque élevé que vous soyez, lisez tout de même, je vous en prie, d'autant qu'il ne faut pas dédaigner le vin parce qu'il y a des moucherons; et puis vous devriez vous rappeler qu'il fut un temps — qui n'est pas éloigné, où cette humble violette était à vos yeux un cèdre du Liban.

THÉODORE.

Mon cher Tristan, mes regards désormais ne peuvent plus guère se détacher du soleil vers lequel ils sont fixés; et je suis d'elle à une telle distance, que je m'étonne de l'apercevoir encore.

TRISTAN.

Vous maintenez bien votre dignité... Mais que ferons-nous du billet?

THÉODORE.

Le voilà.

TRISTAN.

Vous le déchirez?

THÉODORE.

Sans doute.

TRISTAN.

Et pourquoi?

[1] *Muestra que vendra lavado*
Si en tus manos ha venido.

THÉODORE.

Pour que la réponse soit plus tôt faite.

TRISTAN.

C'est aussi par trop rigoureux.

THÉODORE.

C'est que, vois-tu, je ne suis plus le même.

TRISTAN.

En effet, messieurs les amants, vous êtes les apothicaires de l'amour. Papiers, ordonnances, billets doux, se suivent enfilés à la même aiguille. Récipé des soupçons jaloux, ou bien de fleurs de violettes;—récipé des orgueilleux dédains ou bien de sirop de pavot;—récipé une absence en guise d'emplâtre sur la poitrine, alors que vous auriez dû rester à la ville;—récipé de *matrimonium*, ou une purgation de trente jours consécutifs avec de l'antimoine;—récipé dans les boutiques des bijoux, des étoffes, des diamants, pour en faire des applications confortatives de l'amour.—Et après qu'une année durant tous les papiers ont été bien réunis, bien arrangés, le jour du payement arrive enfin, le malade est mort ou guéri, et l'on règle le compte en mettant au rebut tous les chiffons inutiles. Mais vous, vous avez eu tort de déchirer le mémoire de Marcelle sans en savoir le contenu[1].

THÉODORE.

Tu bois quelquefois, mon cher Tristan, et je crois que tu as bu aujourd'hui.

TRISTAN.

Et moi je crois que non le vin, mais l'ambition vous a monté à la tête.

THÉODORE.

Tristan, chaque homme a dans sa vie un moment de bonne chance, et ceux qui ne savent pas en profiter sont des imbéciles, et, qui pis est, des imbéciles malheureux. Pour moi, ou je mourrai dans l'entreprise, ou je serai comte de Belflor.

TRISTAN.

Monseigneur, il existait un certain duc nommé César qui avait pour devise : « Ou César ou rien. » Après bien des succès le sort lui devint contraire, et alors un de ses ennemis écrivit sur son blason : « Tu voulais être César ou rien, et tu as été à la fois l'un et l'autre; car tu es César et tu n'es rien. »

THÉODORE.

Malgré tes conseils, Tristan, je n'en poursuivrai pas moins mon entreprise; et ensuite que la fortune fasse de moi ce qu'elle voudra.

Ils sortent.

[1] Ce couplet de Tristan est dans l'original un baragouin mêlé d'espagnol et de latin macaronique.

SCÈNE III.

Une salle chez la Comtesse.

Entrent MARCELLE et DOROTHÉE.

DOROTHÉE.

Croyez-moi, Marcelle, s'il est une de vos compagnes qui soit sensible à vos peines, c'est moi.

MARCELLE.

Dans la prison où l'on m'a renfermée, vous m'avez montré tant d'affection et vous avez été si bonne pour moi, que, je puis vous l'assurer, vous n'aurez pas à l'avenir d'amie qui vous soit plus dévouée que moi. Anarda s'imagine, sans doute, que j'ignore sa liaison avec Fabio, et c'est pour cela qu'elle a eu la perfidie de raconter mes affaires à la comtesse.

Entrent THÉODORE et FABIO.

DOROTHÉE.

Voici Théodore.

MARCELLE.

Ah! mon ami....

THÉODORE.

Un moment, Marcelle.

MARCELLE.

Quoi, mon ami, vous voulez, lorsque j'ai le bonheur de vous revoir....

THÉODORE.

Prenez garde à ce que vous faites et à ce que vous dites. Les tapisseries ont parlé plus d'une fois, et si elles représentent des figures c'est pour nous rappeler que derrière peut se cacher quelque indiscret. Si un jour un muet, voyant qu'on allait égorger son père, a pu recouvrer soudain la parole, il faut craindre aussi de voir parler les figures peintes.

MARCELLE.

Avez-vous lu ma lettre ?

THÉODORE.

Je l'ai déchirée sans la lire. J'ai reçu une telle leçon, que j'aurais déchiré et jeté mon amour au vent si cela m'eût été possible.

MARCELLE.

Ne sont-ce pas là les fragments de ma lettre?

THÉODORE.

Oui.

MARCELLE.

Et, dites-vous, vous ne tenez pas davantage à mon amour?

THÉODORE.

Eh! cela ne vaut-il pas mieux que de nous voir exposés à chaque instant aux plus grands dangers? Si vous êtes de mon avis, nous laisserons là nos projets pour vivre au moins tranquilles.

MARCELLE.

Que dites-vous là?

THÉODORE.

Que je suis décidé à ne plus donner à la comtesse de sujets de plaintes.

MARCELLE.

Ah! toute votre conduite m'annonçait depuis long-temps ce que vous m'apprenez.

THÉODORE.

Adieu, Marcelle. Mais s'il ne doit plus y avoir d'amour entre nous, l'amitié seule peut encore subsister.

MARCELLE.

Quoi! Théodore, c'est vous qui me parlez ainsi?

THÉODORE.

Que voulez-vous? j'aime le repos... et puis je ne veux pas manquer de nouveau à une maison à laquelle je dois tout.

MARCELLE.

De grâce, écoutez.

THÉODORE.

Je n'en ai pas le temps.

MARCELLE.

Comment! c'est ainsi que vous me traitez!

THÉODORE.

Je m'éloigne pour ne pas entendre vos reproches.

Il sort.

MARCELLE.

Ah! mon cher Tristan!

TRISTAN.

Que voulez-vous?

MARCELLE.

Qu'est-ce donc, je te prie?

TRISTAN.

De l'inconstance. Mon maître est changeant.... comme une femme.

MARCELLE.

Crois-tu donc que toutes les femmes soient inconstantes?

TRISTAN.

A peu près comme celles qui sont tout sucre et tout miel.

MARCELLE.

Tu diras de ma part à ton maître...

TRISTAN.

Je ne puis rien lui dire. — Je suis la poignée de cette épée, le

cachet de cette lettre, le manteau de ce voyageur, l'ombre de ce corps, la queue de cette comète, l'étui de ce chapeau, l'ongle de ce doigt, et ce n'est qu'en me coupant que l'on peut me séparer de lui.

Il sort.

MARCELLE.

Que pensez-vous de cela, Dorothée?

DOROTHÉE.

Je n'ose vous en exprimer mon avis.

MARCELLE.

Eh bien, je parlerai.

DOROTHÉE.

Non pas, moi.

MARCELLE.

Si bien, moi.

DOROTHÉE.

Prenez garde, Marcelle; rappelez-vous ce qu'il disait des tapisseries.

MARCELLE.

Dans ma fureur jalouse, je ne crains rien, je brave tout. Si je ne connaissais l'orgueil de la comtesse, je dirais que Théodore a conçu des espérances; et, en effet, n'avez-vous pas remarqué qu'il est sans cesse auprès d'elle depuis quelques jours? Croyez-vous que ce soit sans motif?

DOROTHÉE.

Taisez-vous, la colère vous égare.

MARCELLE.

N'importe, je me vengerai. Tous deux se jouent de ma douleur, mais je n'ignore pas les moyens de les affliger, moi aussi.

Entre FABIO.

FABIO.

Le secrétaire est-il là?

MARCELLE.

Vous voulez vous moquer de moi?

FABIO.

Mon Dieu non! Je le cherche, parce que madame la comtesse m'a ordonné de l'appeler.

MARCELLE.

Qu'il en soit ou non comme vous dites, demandez à Dorothée de quelle façon je viens de le traiter. Je soutenais que notre brillant secrétaire n'est qu'un ennuyeux et un fat.

FABIO.

Oh! vous ne me donnerez pas le change. — On sait vos secrets... et, sans doute, vous êtes d'accord.

MARCELLE.

Nous d'accord! Vous êtes bon!

FABIO.

Vous avez beau dire, vous ne réussirez pas à m'abuser.

MARCELLE.

Autrefois, je l'avoue, j'ai pu m'amuser des folies que me débitait Théodore; mais aujourd'hui j'en aime un autre... un autre qui vous ressemble beaucoup.

FABIO.

A moi?

MARCELLE.

Certainement. Est-ce que vous ne ressemblez pas à vous?

FABIO.

Quoi! Marcelle, c'est bien à moi que vous parlez ainsi?

MARCELLE.

A vous-même. Si je ne vous parle pas franchement, si vos regards ne me charment pas, si je ne vous trouve pas l'homme le plus aimable du monde, et si tout mon cœur n'est pas à vous, puissé-je mourir du plus grand des chagrins! puissé-je voir mon amour n'être payé que de mépris!

FABIO.

S'il en est ainsi, vous ne mourrez pas. Si vous m'aimez, je veux que vous viviez. Mais, au moins, que ce ne soit pas un piége; quel avantage auriez-vous à me tromper?

DOROTHÉE, *bas, à Fabio.*

Courage, Fabio; profitez de l'occasion. Il faut aujourd'hui que Marcelle vous aime. Elle y est forcée.

FABIO.

Je crains que cela ne soit pas vrai, puisqu'elle n'est pas libre.

DOROTHÉE.

Théodore a d'autres vues. Il s'est tourné d'un autre côté.

FABIO.

Je vais le chercher pour remplir ma commission. (*A Marcelle.*) Avouez seulement que je suis votre pis-aller, et que votre amour est un peu comme ces lettres à double adresse, que l'on remet à Fabio, en l'absence de Théodore. Mais, vanité à part, je me trouve encore trop heureux. Nous en parlerons plus à loisir, et de toute façon comptez sur moi.

Il sort.

DOROTHÉE.

Qu'avez-vous fait?

MARCELLE.

Je ne sais... Je suis dans un tel état d'exaspération, que je ne me connais plus. Anarda n'aime-t-elle pas Fabio?

DOROTHÉE.

Sans doute.

MARCELLE.

Eh bien, je me vengerai de tous deux à la fois. Si l'amour est le dieu de la jalousie, il est aussi le dieu de la vengeance.

Entrent LA COMTESSE et ANARDA.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas votre faute; n'en parlons plus.

ANARDA.

L'indulgence avec laquelle vous m'excusez ajoute à mon repentir. — Voilà Marcelle, madame, qui cause avec Dorothée.

LA COMTESSE.

Je ne pouvais faire en ce moment une rencontre qui me fût plus désagréable. — Rentrez, mesdemoiselles.

MARCELLE, *bas, à Dorothée.*

Allons-nous-en, Dorothée. — Eh bien, que vous disais-je? Ou elle me soupçonne, ou elle est jalouse de moi.

Marcelle et Dorothée sortent.

ANARDA.

Puis-je vous parler?

LA COMTESSE.

Je vous écoute.

ANARDA.

Les deux seigneurs qui viennent de sortir sont épris pour vous du plus vif amour, et vous, madame, vous ne leur montrez qu'un dédain qui passe tout ce qu'on lit dans les histoires. Prenez garde; il arrive souvent qu'un dédain semblable....

LA COMTESSE.

Pas de sermon, je vous prie.

ANARDA.

Mais enfin, avec qui votre seigneurie pense-t-elle se marier? Le marquis Ricardo par sa libéralité et sa bonne mine n'égale-t-il pas, à tout le moins, les premiers seigneurs de la cour? et la femme la plus distinguée ne pourrait-elle pas être fière de donner son cœur et sa main à votre cousin Frédéric? Pourquoi les avoir congédiés avec tant de mépris?

LA COMTESSE.

Parce que l'un est un étourdi, l'autre un sot, et vous qui ne savez pas m'entendre, plus sotte et plus étourdie que tous les deux. Je ne les aime point parce que j'aime; et j'aime parce que je n'ai pas d'espoir.

ANARDA.

O ciel! qu'entends-je? Vous, de l'amour?

LA COMTESSE.

Ne suis-je pas femme?

ANARDA.

Oui, mais aussi froide que la glace qui ne cède pas même aux rayons du soleil.

LA COMTESSE.

Eh bien, cette froideur que tu m'attribues, elle est tombée aux pieds d'un homme d'une condition inférieure.

ANARDA.

Et... quel est cet homme ?

LA COMTESSE.

Je ne puis pas te le nommer. Le respect que je me dois à moi-même m'empêche de prononcer son nom. Sache seulement que cet amour serait capable de me dégrader.

ANARDA.

Dans l'antiquité, madame, il y avait bien d'autres mésalliances, à commencer par celles de Pasiphaé, de Sémiramis, et d'autres dames que je veux bien ne pas nommer. Vous, madame, vous aimez un galant homme, et quelle que soit sa condition, je trouve cela fort excusable [1].

LA COMTESSE.

Celle qui aime peut haïr si elle veut. C'est là le mieux. Je ne veux plus aimer.

ANARDA.

Le pourrez-vous ?

LA COMTESSE.

Sans doute. J'ai aimé quand j'ai voulu; quand je ne voudrai plus aimer ce sera fini. — Mais qui chante là ?

ANARDA.

C'est Fabio et Clara.

LA COMTESSE.

Voyons si leur chant dissipera ma mélancolie.

ANARDA.

L'amour se plaît aux sons de la musique. Écoutez.

VOIX DU DEHORS.

Hélas! il n'est pas facile
De haïr quand on aime,
Et quand on ne veut plus aimer
Il est malaisé de haïr.

ANARDA.

Voilà une chanson qui n'est pas de votre avis.

LA COMTESSE.

Je la ferai mentir. Mais je me connais mieux que vous, et je sais qu'il sera en mon pouvoir de haïr, comme il est en mon pouvoir d'aimer,

ANARDA.

Cela ne me semble pas au pouvoir des mortels.

[1] Le texte est beaucoup plus précis :
Si Pasife quiso un toro,
Semiramis un cavallo,
Y otras los monstruos que callo, etc., etc.

Entre THÉODORE.

THÉODORE.

Madame, Fabio m'a appelé de votre part.

LA COMTESSE.

Il y a déjà un siècle que je vous attends.

THÉODORE.

Pardonnez-moi ce retard; il est involontaire. Aussitôt qu'on m'a eu dit vos ordres, je suis accouru.

LA COMTESSE.

C'est bien. — Vous avez vu ces deux seigneurs qui me rendent des soins?

THÉODORE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Ils sont tous deux fort bien, n'est-ce pas?

THÉODORE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

J'ai voulu vous consulter avant de me décider. Auquel des deux pensez-vous que je doive accorder ma main?

THÉODORE.

Mon Dieu! madame, quel conseil pourrais-je vous donner en une chose qui ne dépend que de votre goût?—Le meilleur choix, à mon avis, est celui que vous ferez.

LA COMTESSE.

Vous reconnaissez bien mal, Théodore, l'honneur que je vous fais en vous consultant dans une semblable circonstance.

THÉODORE.

Mais, madame, n'avez-vous pas dans votre maison des gens dont l'avis serait meilleur à prendre que le mien? Par exemple, Octavio, votre écuyer, par son âge, ses lumières, son expérience...

LA COMTESSE.

Je veux que le maître que je vous donnerai vous convienne et vous plaise.—Dites-moi, le marquis ne vous semble-t-il pas préférable à mon cousin?

THÉODORE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Eh bien, c'est le marquis que je choisis. Allez au plus tôt lui en porter la nouvelle [1].

Elle sort accompagnée d'Anarda.

[1] Littéralement : « Allez lui demander l'étrenne de cette nouvelle. » L'usage était de faire des cadeaux aux porteurs d'une bonne nouvelle. Ces présents s'appelaient *albricias*. De là le mot *albricias*, changé en interjection, a fini par signifier ces nouvelles elles-mêmes.

THÉODORE.

Fut-il jamais un aussi grand malheur? A-t-on jamais vu une résolution si prompte, un changement si soudain? Voilà donc ce que sont devenus mes orgueilleux projets!—J'ai osé prétendre à l'amour d'un ange, j'ai voulu m'élever jusqu'au ciel, et me voilà tombé dans l'abîme!... — Pourquoi la comtesse s'est-elle ainsi abusée sur ses vrais sentiments?... Mais moi, pourquoi ai-je eu la faiblesse de croire à quelques paroles de douceur? — L'amour ne peut pas exister entre personnes d'un rang inégal. —Mais qu'y a-t-il d'étonnant que ces beaux yeux m'aient séduit? ils auraient séduit le plus sage. Ulysse lui-même n'eût pas su leur résister. — Ce qu'il y a de plus triste, c'est que je ne puis me plaindre que de moi-même.—Après tout, pourquoi me plaindrais-je? qu'ai-je perdu? Ne puis-je pas me figurer que j'ai eu un moment de délire, et que pendant ce délire j'ai rêvé, imaginé toutes ces folies?...— Adieu, adieu, orgueilleuses et vaines pensées... Comte de Belflor, retournez, s'il vous plaît, la proue vers votre rivage accoutumé. Revenons modestement à Marcelle, elle doit me suffire, et laissons les grandes dames aux grands seigneurs. Orgueilleuses et vaines pensées, dissipez-vous dans l'air où vous vous êtes formées; et ne cherchons plus à nous élever trop haut, de peur de tomber une seconde fois.

Entre FABIO.

FABIO.

Eh bien, avez-vous parlé à la comtesse?

THÉODORE.

Oui, je viens de lui parler, et je suis on ne peut plus content, parce que la comtesse se décide enfin à se marier. Elle hésitait entre ses deux adorateurs; mais dans sa sagesse elle choisit le marquis.

FABIO.

Elle ne pouvait mieux choisir.

THÉODORE.

Elle m'a chargé de lui en porter la nouvelle, et l'on doit s'attendre à un riche présent; mais comme je suis votre ami, Fabio, je vous abandonne ce message. Allez, allez vite.

FABIO.

Je ne doutais pas de votre amitié, et votre conduite actuelle me prouve bien que j'avais raison. Je voudrais pouvoir la reconnaître. Je pars, et je reviens bientôt vous remercier, et me réjouir avec vous de ce qui se passe.—Ma foi, vive le marquis! il n'y avait que lui pour décider la comtesse.

Il sort.

Entre TRISTAN.

TRISTAN.

Je viens, tout troublé, vous chercher. Ce que l'on m'a dit est-il vrai?

THÉODORE.

Oui, mon pauvre Tristan, si l'on t'a dit que j'étais cruellement désabusé.

TRISTAN.

J'avais bien vu les deux importuns établis chacun dans un fauteuil et tenant la dame entre deux feux, mais je ne savais pas qu'elle eût fait un choix.

THÉODORE.

Oui, Tristan, j'ai vu venir tout à l'heure cet héliotrope inconstant, cette mobile girouette, ce prodige d'instabilité, en un mot, cette femme, cette femme enchanteresse qui veut me perdre pour déshonorer sa victoire ; et elle m'a ordonné de lui dire lequel des deux je préférais, car elle ne voulait pas se marier sans avoir mon avis. Je suis demeuré étonné, confondu, ayant tellement perdu le sens, que je n'ai pas même eu la force de répondre des folies. Elle m'a dit enfin que son choix s'arrêtait sur le marquis, et c'est moi qu'elle a chargé de lui en porter la nouvelle.

TRISTAN.

Ainsi donc elle se marie?

THÉODORE.

Avec le marquis Ricardo.

TRISTAN.

Que vous disais-je?... Si je ne vous voyais pas dans un si triste état, si je ne craignais pas d'affliger un homme au désespoir, j'aurais beau jeu à vous railler, je vous demanderais ce qu'est devenu votre titre de comte.

THÉODORE.

Hélas! Tristan, je me meurs.

TRISTAN.

A qui la faute?

THÉODORE,

J'en conviens, j'ai cru trop facilement aux regards d'une femme.

TRISTAN.

Je vous l'avais bien dit cependant, il n'y a pas de vase de poison qui soit plus dangereux que les yeux de ces ingrates.

THÉODORE.

Je suis si honteux d'avoir été pris au piége, que j'ose à peine lever les miens.—Enfin, le grand moment est passé, et ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'oublier mes espérances et mon amour.

TRISTAN.

Et de revenir repentant à Marcelle.

THÉODORE.

La voici; la paix sera bientôt faite.

Entre MARCELLE.

MARCELLE, *à part.*

Qu'il est pénible de feindre un amour qu'on ne sent pas! qu'il

est difficile de renoncer à un amour véritable!... Plus je m'efforce d'en détourner ma pensée, plus il revient obstiné à ma mémoire... —Mais il le faut, et mon honneur l'exige, je dois me venger d'un cruel abandon, et pour me guérir de mon ancien amour, je n'ai qu'un moyen, c'est d'aimer encore. Mais pourrai-je aimer lorsque mon premier amour vit encore dans mon cœur, et si c'est pour me venger, n'est-ce pas moi qui la première souffrirai de ma vengeance? —Non, je me perdrais, et il vaut mieux attendre; car plus d'une fois l'amour s'est rallumé au moment même où l'on croyait qu'il allait s'éteindre.

THÉODORE.

Marcelle!

MARCELLE.

Qui est-ce?

THÉODORE.

C'est moi; — vous m'oubliez donc tout à fait?

MARCELLE.

Oui, je vous oublie, et si bien, que je voudrais être hors de moi-même pour ne plus me souvenir de vous; je m'efforce de ne plu penser à vous, et je ne fais constamment que me rappeler votre conduite. — Mais comment avez-vous osé me nommer?... comment votre bouche a-t-elle osé répéter le nom de Marcelle?

THÉODORE.

J'ai voulu éprouver votre constance. J'ai bientôt su à quoi m'en tenir : on dit que je suis déjà remplacé dans votre cœur.

MARCELLE.

Théodore, jamais homme sage n'éprouva ni verre ni femme. Mais vous ne me ferez pas accroire que ce fût là votre intention. —Non, je vous connais, Théodore, et je sais les folles pensées qui vous ont égaré. — Eh bien, où en êtes-vous?... vos projets réussissent-ils à votre gré? ne vous coûtent-ils pas plus qu'ils ne valent? Croyez-vous toujours qu'il n'y ait rien ici-bas de comparable à la comtesse? Mais que vous est-il arrivé? qu'avez-vous? d'où vient votre trouble?... Est-ce que le vent aurait changé? Venez-vous à présent chercher votre égale, ou voulez-vous seulement vous jouer de sa crédulité? — Ah! Théodore, que je serais heureuse si vous rendiez enfin un peu d'espoir à mon amour!

THÉODORE.

Si vous voulez vous venger, Marcelle, libre à vous. Mais songez que l'amour doit être généreux; ne vous montrez pas si sévère; la vengeance est une lâcheté dans le vainqueur. Vous l'emportez, Marcelle; s'il vous reste quelque affection pour un infortuné, pardonnez mon erreur. Je reviens à vous, non pas que d'un autre côté tout espoir me soit interdit, mais parce que ces changements ont réveillé en moi votre souvenir. Eh bien, que le souvenir de vos anciens sentiments se réveille aussi, puisque je proclame votre victoire.

MARCELLE.

A Dieu ne plaise que je détruise ainsi les fondements de votre grandeur! Servez, persistez, ne vous découragez pas, on vous accuserait de légèreté; suivez, en un mot, le bonheur qui s'offre à vous, comme je veux suivre le bonheur qui s'offre à moi. Je ne saurais vous offenser en aimant Fabio, puisque vous m'avez abandonnée. Peut-être n'ai-je point gagné au change; mais enfin c'est toujours beaucoup pour moi de venger mon injure... Adieu; voilà un assez long entretien, et comme Fabio est presque mon époux, je ne voudrais pas qu'il nous vît ensemble.

THÉODORE.

Arrête-la, Tristan, arrête-la.

TRISTAN.

Écoutez, écoutez, mademoiselle. Si mon maître a cessé de vous aimer, il est prêt à recommencer; et s'il a eu tort de vous quitter, il le répare en revenant à vous.—Ecoutez-moi donc, mademoiselle.

MARCELLE.

Que veux-tu, Tristan?

TRISTAN.

Attendez un moment.

Entrent LA COMTESSE et ANARDA. Elles s'arrêtent à la porte.

LA COMTESSE.

Théodore et Marcelle ici?

ANARDA.

Vous paraissez fâchée de les voir ensemble.

LA COMTESSE.

Prends cette portière, et couvrons-nous... Mon amour se réveille avec ma jalousie.

MARCELLE.

Au nom de Dieu, Tristan, laissez-moi.

ANARDA.

Tristan cherche à les mettre d'accord. Ils doivent être brouillés.

LA COMTESSE, *à part.*

Ce coquin de valet me mettrait en colère[1].

TRISTAN.

L'éclair ne passe pas plus vite que n'a passé devant lui la froide beauté de celle qui l'adore. Maintenant il n'y pense plus; il préfère votre grâce, vos attraits à tous ses trésors... Croyez-moi, cet amour a disparu comme une comète.—Écoutez, Théodore.

LA COMTESSE, *à part.*

Le drôle ne manque pas d'adresse.

THÉODORE.

Pourquoi m'appeler, Tristan? N'a-t-elle pas dit qu'elle était engagée à Fabio, et qu'elle l'aimait?

[1] La comtesse qualifie Tristan d'une manière beaucoup plus énergique. Elle le nomme *Alcahuete.*

TRISTAN.

Bon! voilà l'autre qui se fâche.

THÉODORE.

Ils feront mieux de se marier.

TRISTAN.

Vous aussi! laissez-moi là toute rancune. Allons, venez, donnez-moi votre main, et faites la paix.

THÉODORE.

Vilain que tu es, tu me persuades.

TRISTAN.

Allons, mademoiselle, et vous?... Pour l'amour de moi, donnez votre main.

THÉODORE.

Moi, je n'ai jamais dit à Marcelle que j'avais un autre amour. Et elle, ne me disait-elle pas tout à l'heure...

TRISTAN.

C'était une ruse pour vous punir de votre brusquerie.

MARCELLE.

Non, ce n'est pas par ruse; c'est bien vrai.

TRISTAN.

Allons, allons, folle que vous êtes, venez par ici; vous avez tous deux perdu l'esprit.

THÉODORE.

J'ai prié d'abord; mais à présent, vive Dieu! je ne tiens plus à me réconcilier avec elle.

MARCELLE.

Ni moi non plus, le ciel m'en est témoin.

TRISTAN.

Ne jurez pas.

MARCELLE.

Malgré toute la colère que je lui montre, je sens que je me trouve mal.

TRISTAN.

Tenez-vous bien, et restez là.

LA COMTESSE, *à part.*

Comme le fripon est adroit!

MARCELLE.

Laisse-moi, Tristan; j'ai affaire.

THÉODORE.

Oui, laisse-la, Tristan.

TRISTAN.

Eh bien, qu'elle parte, je ne l'arrête plus.

THÉODORE.

Retiens-la.

MARCELLE.

Je reste, mon ami.

TRISTAN.

Eh quoi! je ne vous retiens plus ni l'un ni l'autre, et vous voilà.

MARCELLE.

Ah! mon ami, je ne puis m'éloigner de vous.

THÉODORE.

Ni moi, et vous me verrez désormais d'une constance inébranlable.

MARCELLE.

Allons, méchant, embrassez-moi.

THÉODORE.

Avec bonheur, avec délices.

TRISTAN.

Puisque vous n'aviez pas besoin de moi, pourquoi me donner tant de mal?

ANARDA, *bas, à la Comtesse.*

Vous prenez plaisir à les voir.

LA COMTESSE.

Oui, je suis bien aise de voir combien peu il faut se fier soit à un homme, soit à une femme.

THÉODORE.

Ah! Marcelle, comme vous m'avez traité!

TRISTAN.

Enfin, vous voilà d'accord, le ciel en soit béni! car pour un courtier comme moi, le plus grand déshonneur c'est de ne pouvoir conclure un marché.

MARCELLE.

Si jamais je vous abandonne pour Fabio ou pour un autre, puissé-je mourir, mon ami, des chagrins que vous me donnez.

THÉODORE.

Et moi qui reviens à vous plus épris, plus amoureux,—si jamais je vous oublie, je consens, pour ma punition, à vous voir dans les bras de Fabio.

MARCELLE.

Voulez-vous réparer vos torts?

THÉODORE.

Pour vous, près de vous, que ne ferais-je pas?

MARCELLE.

Dites que toutes les femmes sont laides.

THÉODORE.

Oui, près de vous. — Que voulez-vous de plus?

MARCELLE.

Je ne suis pas sans jalousie, et puisque vous m'aimez, dites-moi, nous pouvons parler devant Tristan.

TRISTAN.

Ne vous gênez pas, serait-ce même pour dire du mal de moi.

MARCELLE.

Eh bien, Théodore, dites que la comtesse est laide.

THÉODORE.

Désormais elle me paraîtra affreuse.

MARCELLE.

Qu'elle est étourdie.

THÉODORE.

On ne peut plus.

MARCELLE.

Prétentieuse.

THÉODORE.

A l'extrême.

LA COMTESSE, *à part.*

La conversation pourrait aller trop loin, et il vaut mieux que je l'arrête. Je suis sur des charbons ardents.

ANARDA.

De grâce, madame, ne vous montrez pas.

TRISTAN.

Quand vous voudrez entendre arranger comme il faut la comtesse, sa beauté, ses manières, adressez-vous à moi.

LA COMTESSE, *à part.*

A-t-on jamais vu cette impudence ?

TRISTAN.

Premier point.

LA COMTESSE, *à part.*

Ce serait folie d'attendre le second.

Elle se montre.

MARCELLE.

Ciel! sauvons-nous. Adieu, Théodore.

Elle salue la Comtesse et sort.

TRISTAN.

La comtesse!

THÉODORE.

La comtesse!

LA COMTESSE.

Théodore?

THÉODORE.

Permettez, madame...

TRISTAN.

Le tonnerre commence à gronder. N'attendons pas qu'il tombe.

Il sort.

LA COMTESSE.

Anarda, approchez une table. Théodore va écrire une lettre que je lui dicterai.

Anarda s'éloigne.

THÉODORE, *à part.*

Je tremble!... Nous a-t-elle entendus ?

LA COMTESSE, *à part.*

La jalousie a réveillé mon amour. Il aime Marcelle! et moi il me dédaigne! — Je suis leur jouet à tous deux.

THÉODORE, *à part.*

Elle murmure et se plaint. Ah! pourquoi ai-je oublié ce que je disais : que dans les palais les tapisseries entendent et les murailles parlent?

Anarda revient avec tout ce qu'il faut pour écrire.

ANARDA.

Madame, voici une petite table et tout ce qui est nécessaire.

LA COMTESSE.

Approchez, Théodore, et prenez la plume.

THÉODORE.

Je suis perdu! La moindre chose que j'aie à redouter, c'est qu'elle me chasse.

LA COMTESSE.

Écrivez.

THÉODORE.

Je vous écoute.

LA COMTESSE.

Vous n'êtes pas bien debout. (*A Anarda.*) Donne-lui un fauteuil.

THÉODORE.

Je suis à merveille.

LA COMTESSE.

Fais ce que je te dis.

THÉODORE.

Après les soupçons et la colère où je l'ai vue, tant d'honneurs me sont suspects, et j'ai tout à craindre. (*Haut.*) J'écoute, madame.

LA COMTESSE.

Écrivez.

THÉODORE.

Puisse cette croix détourner le malheur qui me menace[1]!

LA COMTESSE, *dictant.*

« Lorsqu'une dame de haut rang s'est déclarée à un homme qui est au dessous d'elle, il est impardonnable de parler encore à une autre. Mais celui qui n'a pas su apprécier sa fortune peut rester ce qu'il est... un sot. »

THÉODORE.

J'ai écrit. Est-ce tout?

LA COMTESSE.

N'est-ce pas assez? Pliez cette lettre.

ANARDA, *bas, à la Comtesse.*

Que faites-vous, madame?

[1] Allusion au vieil usage espagnol qui consistait à tracer au commencement d'une lettre l'image d'une croix : †.

LA COMTESSE, *bas, à Anarda.*

Des folies que m'inspire l'amour.

ANARDA.

Qui donc, madame, aimez-vous ?

LA COMTESSE.

Quoi! sotte, ne le voyez-vous pas, tandis qu'il me semble que les pierres de mon palais me le reprochent ?

THÉODORE.

La lettre est pliée. Il ne manque que la suscription.

LA COMTESSE.

Pour vous; et que Marcelle n'en sache rien. Peut-être en lisant cette lettre à loisir, parviendrez-vous à la comprendre.

Elle sort avec Anarda.

THÉODORE.

Quelle confusion est la mienne! Que signifient ces retours et ces dédains? quelle inégalité dans les accès de son amour!

Entre MARCELLE.

MARCELLE.

Eh bien, mon ami, que vous a dit la comtesse?... J'attendais en tremblant dans la pièce voisine.

THÉODORE.

Elle m'a dit qu'elle voulait vous marier avec Fabio; et la lettre qu'elle m'a fait écrire, et que voilà, c'est pour envoyer chercher dans ses terres la somme qu'elle destine à votre dot.

MARCELLE.

Que m'apprenez-vous?

THÉODORE.

Tout ce que je souhaite, c'est que vous soyez heureuse. Je le désire bien vivement, et je regrette d'être obligé de renoncer à vous.

MARCELLE.

Écoutez, Théodore...

THÉODORE.

Je ne puis plus rien entendre.

Il sort.

MARCELLE.

Non, ce ne peut pas être là le motif de ce changement. La cause en est sans doute un nouvel espoir que cette folle lui aura donné. Elle s'amuse de lui comme d'un jouet qu'elle relève de terre avec une sorte de prédilection, et qu'elle y rejette ensuite avec dépit[1]. Ingrat Théodore! dès que sa grandeur te daigne sourire, tu m'oublies; si elle t'aime, tu me laisses; si elle t'abandonne, tu reviens à moi! — Quel amour, hélas! pourrait tenir contre une semblable conduite?

[1] Littéralement : « Il me représente le seeau d'une roue à pot, lequel se remplit lorsqu'il est en bas, et se vide quand il s'élève. »

Entrent LE MARQUIS et FABIO.

RICARDO.

Il m'est impossible, Fabio, d'attendre davantage, et je viens lui exprimer ma reconnaissance.

FABIO, *à Marcelle.*

Veuillez, s'il vous plaît, avertir la comtesse que le marquis est ici.

MARCELLE, *à part.*

Cruelle jalousie, où veux-tu donc entraîner à présent mes folles pensées?

FABIO.

Eh bien, vous n'y allez pas?

MARCELLE.

Si fait.

FABIO.

Vous lui annoncerez notre maître et son époux.

Marcelle sort.

RICARDO.

Vous reviendrez me voir demain, Fabio. Je vous donne mille écus et un cheval de la meilleure race.

FABIO.

Je ne puis que vous remercier de tant de bontés.

RICARDO.

Ce n'est que le commencement. Vous êtes le vassal et le serviteur que la comtesse estime le plus : j'entends que vous soyez mon ami.

FABIO.

Je me mets à vos pieds.

RICARDO.

Je ne pourrai jamais reconnaître tout ce que je vous dois.

Entre LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Vous ici, marquis!

RICARDO.

Ne devais-je pas venir vous remercier du message que Fabio m'a apporté de votre part? Quoi! après tant de refus, vous daignez enfin me choisir pour votre époux, ou plutôt pour votre esclave? Permettez-moi de vous rendre grâce à genoux d'un bien si grand que je crains d'en perdre la raison. — Ah! si mon bonheur passe mon mérite, il passe également mes espérances.

LA COMTESSE.

Je cherche à vous répondre, et je ne puis. — Qui, moi, marquis, vraiment, je vous ai envoyé appeler?

RICARDO.

Qu'est ceci, Fabio?

FABIO.

Monseigneur, si je vous ai porté cette nouvelle, c'est que Théodore m'en a chargé de la part de madame.

LA COMTESSE.

Tout ceci, marquis, ce sera quelque maladresse de Théodore. Il m'a entendue vous vanter, vous préférer à Frédéric, qui est mon parent, et de plus, d'un rang et d'un mérite qui ne sont pas à dédaigner; et sur cela il se sera imaginé que j'acceptais votre main. Veuillez, je vous prie, excuser ces étourdis.

RICARDO.

Vous l'exigez, il suffit; mais qu'ils se félicitent l'un et l'autre de la protection que vous leur accordez. Adieu, madame; je ne vous en suis pas moins reconnaissant de votre bienveillance à mon égard, et j'espère que ma constance triomphera un jour de vos refus.

Il sort.

LA COMTESSE.

Voilà pourtant, nigaud, comme vous avez failli me compromettre!

FABIO.

Ce n'est pas contre moi que votre seigneurie devrait se fâcher.

LA COMTESSE.

Appelez Théodore. (*A part.*) Cet ennuyeux marquis choisissait bien son temps... au moment où je meurs de jalousie!

FABIO, *à part.*

Adieu mon cheval et les mille écus!

Il sort.

LA COMTESSE.

Que me veux-tu donc, amour? que me veux-tu? N'avais-je pas oublié déjà Théodore?... Non, je ne l'avais pas oublié, et ma froideur n'était qu'une apparence. — O jalousie! combien tu es puissante sur le cœur des femmes! c'est par toi qu'elles souffrent, c'est toi qui renverses toutes les barrières que peuvent garder notre vertu! — J'aime un homme à qui les lois du monde m'interdisent de donner mon amour, parce que je ne puis l'épouser. Je l'aime, et ne pouvant l'épouser, ne risque-je pas les plus grands périls?

Entrent THÉODORE et FABIO.

FABIO.

Oui, mon cher, il voulait me tuer. Mais, à vous dire la vérité, ce que je regrette le plus, ce sont les mille écus.

THÉODORE.

Voulez-vous un bon conseil?

FABIO.

Tout de suite.

THÉODORE.

Le comte Frédéric se désespère de ce mariage. Allez lui annoncer

que tout est rompu, et je suis sûr qu'il vous donnera ce que vous avait promis le marquis.

FABIO.

J'y cours.

Il sort.

LA COMTESSE.

Il a bien fait de partir.

THÉODORE.

J'ai lu et relu votre lettre, madame, et après l'avoir bien méditée, je viens vous dire que ma timidité est la conséquence de mon respect, en avouant que je me suis conduit comme un sot, et que vos bontés auraient dû triompher de cette gêne. Permettez-moi donc de vous l'avouer, je vous aime, je vous aime, madame. — Pardonnez... pardonnez à mon trouble...

LA COMTESSE.

Je vous crois sans peine, Théodore. Comment pourriez-vous ne pas m'aimer? Ne suis-je pas votre maîtresse, et de tous mes serviteurs n'êtes-vous pas celui auquel j'ai toujours témoigné le plus de confiance et de bonté?

THÉODORE.

Je ne vous comprends pas, madame.

LA COMTESSE.

Mon langage est clair cependant; et je vous prierai de ne jamais franchir cette limite. Ayez des prétentions plus raisonnables. D'une femme comme moi envers un homme comme vous, la plus légère faveur doit suffire au bonheur, à la gloire de toute une existence.

THÉODORE.

Je supplie votre seigneurie d'excuser ma franchise; mais je suis forcé de vous le dire, cet esprit brillant que tout le monde admire en vous n'a pas toujours un éclat égal. Était-il bien, je vous le demande, de m'avoir donné de telles espérances, que, ne pouvant supporter le poids de mon bonheur, j'en ai été, vous le savez, malade près d'un mois? Et puisque nous sommes sur ce point, si lorsque vous me croyez indifférent, soudain vous vous enflammez, et si quand vous me voyez épris vous devenez de glace, que ne me laissiez-vous tout entier à Marcelle? Pardonnez, madame, mais ce serait le cas de rappeler le conte que l'on fait du chien du jardinier. Excitée par une sorte de jalousie, vous ne voulez pas que j'épouse Marcelle, et si je renonce à elle, vous me traitez de manière à m'ôter le jugement et à me faire croire que je m'éveille d'un vain songe. Eh bien, vous dirai-je, mangez ou laissez manger. Je ne puis me contenter de douteuses espérances, et si vous ne voulez pas vous décider, je recommence à aimer là où l'on m'aime.

LA COMTESSE.

Pour cela, non; je vous avertis, Théodore, qu'il vous faut renoncer à Marcelle. Jetez les yeux sur une autre, mais pour celle-là je ne saurais le permettre.

THÉODORE.

Votre seigneurie ne saurait le permettre!... Mais pensez-vous donc, madame, si je l'aime et qu'elle m'aime, pouvoir diriger nos volontés? Pensez-vous que, pour vous complaire, je puisse porter mon affection là où mon goût ne m'attire pas? J'aime Marcelle; de son côté, elle m'aime; nous pouvons avouer un amour vertueux, et...

LA COMTESSE.

Insolent! prenez garde que je ne vous châtie!

Elle lui donne un soufflet.

THÉODORE.

Que faites-vous, madame?

LA COMTESSE.

Je vous traite comme vous le méritez.

Entrent FABIO et LE COMTE FRÉDÉRIC.

FABIO.

Un moment, monseigneur.

FRÉDÉRIC.

Vous avez raison. Mais non, il vaut mieux entrer. Qu'est-ce donc, madame?

LA COMTESSE.

Ce n'est rien. C'est un de ces ennuis que les maîtres ont souvent.

FRÉDÉRIC.

Votre seigneurie peut-elle me recevoir?

LA COMTESSE.

Oui, je voudrais vous parler.

FRÉDÉRIC.

J'aurais voulu me présenter dans un moment plus favorable.

LA COMTESSE.

Ce n'est rien, et je suis charmée de vous voir. Voulez-vous me suivre? Je veux vous confier mes projets relativement au marquis.

Elle sort.

FRÉDÉRIC.

Fabio?

FABIO.

Monseigneur?

FRÉDÉRIC,

Je soupçonne que cette colère cache un autre sentiment [1].

FABIO.

En vérité, je ne sais rien; seulement je suis confondu de voir la comtesse traiter aussi mal quelqu'un de sa maison. Jusqu'à ce jour, cela ne lui était jamais arrivé.

[1] L'espagnol est charmant :

. . . . . Yo sospecho
Que en estos disgustos ay
Algunos gustos secretos.

FRÉDÉRIC.

Il me semble que son sang coule.

Ils sortent.

THÉODORE.

Si ce n'est pas de l'amour, comment donc, amour, faudra-t-il appeler de pareils emportements? Et si c'est ainsi qu'aiment les grandes dames, je ne les tiens pas pour des femmes, mais pour de véritables furies. — Si votre grandeur vous défend des plaisirs qui sont égaux pour tous les rangs, pourquoi donc, cruelle, vous livrer à une telle fureur? Pourquoi, sans pitié pour vous-même, vouloir tuer celui que vous aimez? Main charmante, j'aurais voulu te couvrir de baisers, reconnaissant que j'étais d'un si doux châtiment. Cependant je ne m'attendais pas à te trouver si sévère, et si c'est pour me toucher que tu m'as frappé, toi seule as jamais trouvé du plaisir dans la jalousie.

Entre TRISTAN.

TRISTAN.

J'arrive toujours après l'événement... comme l'épée du poltron.

THÉODORE.

Ah! mon pauvre Tristan!

TRISTAN.

Qu'est-ce donc, monseigneur? Il me semble voir du sang sur votre mouchoir?

THÉODORE.

Mon Dieu! oui. C'est la jalousie qui veut faire entrer l'amour de cette manière.

TRISTAN.

Morbleu! voilà une jalousie bien ridicule!

THÉODORE.

Ne t'en étonne pas. Elle est folle, et comme elle n'ose céder à son amour, de peur de se compromettre, elle s'est vengée sur moi des tourments que lui cause ma bonne mine.

TRISTAN.

Monsieur, que Juana ou Lucie, jalouses, me cherchent querelle, qu'elles déchirent à coups de griffes la collerette dont elles m'ont fait cadeau, qu'elles m'égratignent, qu'elles m'arrachent les cheveux pour savoir si je ne leur ai pas joué quelque tour de ma façon, à la bonne heure, il n'y a rien à dire, et l'on doit s'y attendre avec ces demoiselles. Mais qu'une grande dame se manque à elle-même à ce point, ma foi, je n'en reviens pas.

THÉODORE.

Que te dirai-je, Tristan? j'en perds la tête. Tantôt elle m'adore, et tantôt elle me déteste. Elle ne veut pas que je sois à Marcelle, elle ne veut pas que je sois à elle; et si je m'éloigne, aussitôt la voilà qui cherche un prétexe pour me rappeler. En vérité, c'est le

chien du jardinier qui ne mange ni ne laisse manger, qui n'est ni dedans ni dehors.

TRISTAN.

On m'a raconté qu'un docteur, un savant professeur, avait une gouvernante et un laquais qui se disputaient sans cesse. Ils se disputaient en dînant, ils se disputaient en soupant; pendant la nuit, ils l'empêchaient de dormir, et le jour, il lui était impossible d'étudier. Un beau matin, comme il faisait sa classe, il fut forcé de revenir chez lui à la hâte, et entrant dans sa chambre à l'improviste, que voit-il? gouvernante et laquais dans un accord parfait. « Dieu soit loué! leur dit-il, une fois au moins je vous trouve en paix. » C'est ainsi, j'imagine, que finiront toutes vos querelles.

Entre LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Théodore?

THÉODORE.

Madame?

TRISTAN, *à part.*

Elle est partout, comme un esprit follet.

LA COMTESSE.

Je venais savoir comment vous alliez.

THÉODORE.

Vous le voyez.

LA COMTESSE.

Êtes-vous bien?

THÉODORE.

Fort bien.

LA COMTESSE.

Vous n'ajoutez pas : A votre service.

THÉODORE.

Non, madame, et je ne puis pas y être longtemps si vous me traitez ainsi.

LA COMTESSE.

Ah! que vous me connaissez mal!

THÉODORE.

Si mal, en effet, que je ne puis pas même vous comprendre. Je n'entends pas votre langage, et je sens vos coups. Si je ne vous aime pas vous vous fâchez, vous vous fâchez si je vous aime. Si je vous oublie vous m'écrivez, et si je me contiens je vous offense. Vous paraissez désirer que je vous entende, et si je vous entends je suis un sot. Madame, tuez-moi ou donnez-moi la vie; mais mettez une fin à mes tourments.

LA COMTESSE.

Vous avez saigné?

THÉODORE.

Sans doute.

LA COMTESSE.

Où est votre mouchoir?

THÉODORE.

Le voilà.

LA COMTESSE.

Montrez-le.

THÉODORE.

Pourquoi?

LA COMTESSE.

Je le veux [1]. Vous irez trouver Octavio, Théodore. Je viens de lui ordonner de vous compter de ma part deux mille écus.

THÉODORE.

Dans quel but?

LA COMTESSE.

Pour acheter des mouchoirs.

Elle sort.

THÉODORE.

Eh bien, tu as vu?

TRISTAN.

Ce sont des enchantements.

THÉODORE.

Elle me donne deux mille écus.

TRISTAN.

A ce compte, moi, je recevrais volontiers une douzaine de soufflets.

THÉODORE.

C'est, dit-elle, pour des mouchoirs, et elle a emporté le mien teint de sang.

TRISTAN.

Justement, c'est votre sang qu'elle vous paye [2].

THÉODORE.

Il paraît que le chien du jardinier caresse après avoir mordu.

TRISTAN.

Tout cela finira comme l'histoire de mon docteur.

THÉODORE.

Que le ciel t'entende!

[1] Mot à mot : « Parce que je veux (ou j'aime) ce sang. » Le verbe *querer* a en espagnol une double signification, *aimer* et *vouloir*.

[2] *Pagó la sangre y te ha hecho*
Doncella por las narices.

Allusion au présent que l'on faisait à la mariée le lendemain des noces, et que les Allemands appellent le *morgen blad*. Cet usage avait probablement été introduit en Espagne par les Goths.

JOURNÉE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Un jardin public.

Entrent FRÉDÉRIC, RICARDO et CÉLIO.

RICARDO.

Quoi! vous l'avez vu?

FRÉDÉRIC.

Je l'ai vu.

RICARDO.

Elle lui a donné des soufflets?

FRÉDÉRIC.

Oui, des soufflets.—Or le service peut fournir des occasions de mécontentement, mais je ne crois pas que ce soit ici la cause; et pour qu'une femme de son rang s'oublie jusque là avec un homme, il faut qu'il y ait des motifs d'une autre nature. Vous voyez, aussi, combien depuis ce temps son crédit a augmenté.

RICARDO.

Parfois les femmes laissent prendre beaucoup d'empire à leurs domestiques.

FRÉDÉRIC.

Je vous dis qu'elle se perd; et je vous rappellerai à ce propos la fable qu'a racontée un poëte moraliste : le pot de terre et le pot de fer. Le pot de terre et le pot de fer voyageaient ensemble le long d'une rivière, et le premier évitait soigneusement le second, de peur de se briser au moindre choc. Cette fable s'applique à merveille à l'homme et à la femme, et lorsque celle-ci, qui est l'argile, s'approche autant du fer, elle court grand risque de se briser.

RICARDO.

J'admirais la hauteur et la fierté de Diane, et il est tout simple que, ce jour-là, je n'aie pas su bien voir. Mais, depuis, Théodore a des chevaux, des pages, des parures, qu'il n'aurait jamais eus probablement sans cette circonstance, et cela me donne beaucoup à penser.

FRÉDÉRIC.

Avant que cela vienne à se savoir dans Naples, et que l'honneur de notre sang en soit terni, que nos soupçons soient ou non fondés, il faut que Théodore meure.

RICARDO.

Oui, c'est un service à rendre à la comtesse, même malgré elle.

FRÉDÉRIC.

Mais comment faire ?

RICARDO.

Rien de plus facile. Nous avons à Naples des hommes qui ne vivent que de ce métier, et qui sont toujours prêts à donner du sang pour de l'or. Il n'y a qu'à s'adresser à un bravo, et qu'il le dépêche au plus vite.

FRÉDÉRIC.

Je tiens à ce qu'il n'y ait pas de retard.

RICARDO.

Dès ce soir tant d'insolence recevra son châtiment.

FRÉDÉRIC.

Ne sont-ce pas des *bravi* que je vois ?

RICARDO.

Ils en ont tout l'air.

FRÉDÉRIC.

Le ciel offensé comme nous favorise notre dessein.

Entrent TRISTAN, FURIO, ANTONEL et LIRANO. Tristan est habillé de neuf.

FURIO.

Il faut, mon cher, que vous nous régaliez en l'honneur de ce bel habit qu'on vous a donné.

ANTONEL.

Notre bon Tristan sait bien que cela est trop juste.

TRISTAN.

Je le ferai, messeigneurs, avec le plus grand plaisir.

LIRANO.

Quel habit magnifique !

TRISTAN.

Bon ! tout cela n'est rien, et avant peu vous verrez bien autre chose. Si la fortune ne change, je serai bientôt secrétaire du secrétaire.

LIRANO.

Savez-vous, Tristan, que la comtesse fait beaucoup pour votre maître ?

TRISTAN.

Il est son grand confident, sa main droite, le dispensateur ordinaire de ses grâces.

ANTONEL.

Laissons là toutes ces fariboles, et buvons.

FURIO.

Il me semble que dans cet endroit-ci il doit y avoir du lacryma-christi excellent, et de la délicieuse malvoisie.

TRISTAN.

Goûtons un peu du vin grec, d'autant que je veux apprendre cette langue, et qu'il n'y a pas de meilleur moyen.

RICARDO.

Cet homme brun, au teint jaune, doit être le plus brave des trois ; voyez comme les autres lui montrent des égards.— Célio ?

CÉLIO.

Monseigneur ?

RICARDO.

Fais-nous venir cet homme pâle qui est là parmi ces cavaliers.

CÉLIO, *allant vers Tristan.*

Holà ! cavalier, avant que vous entriez dans ce saint ermitage, le marquis mon maître voudrait vous dire un mot.

TRISTAN.

Camarades, voilà un grand seigneur qui me fait appeler, et comme vous sentez, je ne puis pas refuser d'aller savoir ce qu'il désire. Entrez là, et buvez quelques brocs de vin, en mangeant deux doigts de fromage, pendant que je m'informe de ce qu'il me veut.

ANTONEL.

Eh bien, tâchez de nous rejoindre au plus tôt.

Furio, Antonio et Lirano sortent.

TRISTAN.

Je vous suis. (*Au marquis.*) Que désire votre seigneurie ?

RICARDO.

Votre air déterminé, votre bonne mine nous a engagés, le comte Frédéric et moi, à vous appeler pour savoir si, moyennant une récompense, vous seriez homme à nous rendre service. Il s'agirait d'un homme dont nous voudrions nous défaire.

TRISTAN, *à part.*

Vive le ciel ! ce sont les prétendants de la comtesse, et il y a là-dessous quelque machination. — Faisons semblant de rien.

FRÉDÉRIC.

Eh bien, qu'en dites-vous ?

TRISTAN.

C'est que j'étais là à réfléchir si par hasard votre seigneurie voulait se moquer. Chacun vit de son état... Honneur à celui qui distribue parmi les hommes la force et le courage ! Il n'y a point d'épée à Naples qui ne trembie au bruit de mon nom. Vous avez entendu parler du fameux Hector ; eh bien, là où je suis qu'Hector disparaisse ; car s'il l'a été à Troie, moi je le suis à Naples.

FRÉDÉRIC.

C'est justement l'homme qu'il nous faut. (*A Tristan.*) Sur notre tête nous parlons sérieusement ; et si votre valeur répond à votre nom, et que vous consentiez à nous débarrasser d'un homme, nous vous donnerons pour cela ce que vous voudrez.

TRISTAN.

Je me contenterai de deux cents écus, fût-ce le diable.

RICARDO.

Eh bien, nous vous en donnerons trois cents, et que cela soit fait cette nuit.

TRISTAN.

C'est bien. Maintenant, tout ce que je vous demande, c'est d'abord le nom du personnage, et ensuite un à-compte.

RICARDO.

Vous connaissez Diane, la comtesse de Belflor?

TRISTAN.

Oui; j'ai même quelques liaisons dans sa maison.

RICARDO.

Pourriez-vous bien tuer un de ses domestiques?

TRISTAN.

Domestiques, valets, suivantes, je tuerai tout ce que vous voudrez... jusqu'aux chevaux de son carrosse.

RICARDO.

Eh bien, l'homme dont il faut nous défaire, c'est Théodore.

TRISTAN.

Alors il faudrait s'y prendre autrement; car, d'après ce qu'on m'a dit, Théodore ne sort plus de nuit, et dans la crainte sans doute de votre ressentiment, il m'a fait prier ces jours-ci d'entrer à son service. Laissez-moi entrer chez lui, et je vous promets de lui donner un de ces jours deux petites saignées qui lui feront avoir un bon *Requiem*, sans qu'il y ait personne de compromis.—Eh bien, ça vous va-t-il?

FRÉDÉRIC.

Il nous aurait été impossible de trouver dans tout Naples quelqu'un qui fît mieux et plus sûrement notre affaire. Entrez donc à son service, et quand vous lui aurez donné, sans qu'on s'en doute, ce qu'il mérite, venez vous réfugier chez nous.

TRISTAN.

Maintenant, messeigneurs, j'aurais besoin de cent écus.

RICARDO.

En voilà cinquante; pour le moment je n'ai que cela dans ma bourse. Dès que vous serez établi chez la comtesse, je vous garantis le reste, et mieux encore.

TRISTAN.

Tenez seulement votre promesse. Vos seigneuries peuvent s'en aller tranquilles; car Bras-de-fer, Brise-murailles, Arfuz-le-lion et Peur-au-diable m'attendent ici à côté, et je ne voudrais pas qu'ils pussent concevoir le moindre soupçon.

RICARDO.

Vous avez raison, mon cher. Adieu.

Digitized by Google

FRÉDÉRIC.

Quelle heureuse rencontre !

TRISTAN.

Ce pauvre Théodore, je le regarde comme mort.

FRÉDÉRIC.

Comme il a l'air déterminé, ce gaillard !

Le Marquis, Frédéric et Célio sortent.

TRISTAN.

Il me faut avertir Théodore. Ma foi, tant pis pour les amis et pour le vin de Grèce ! mais c'est le plus pressé. Justement je l'aperçois. Où donc allez-vous, monseigneur ?

Entre THÉODORE.

THÉODORE.

Hélas ! je l'ignore moi-même. Je suis dans un tel état que je ne sais plus ni ce que je fais, ni quelle force me conduit. Je suis seul, sans idées, dominé par un sentiment unique qui tantôt me dit de lever jusqu'au soleil mon regard audacieux, et tantôt retombe dans un profond découragement. Tu vis hier comment me parla la comtesse : eh bien, aujourd'hui elle est tellement changée, que l'on croirait à peine qu'elle me connaisse, et Marcelle jouit de nouveau de ma disgrâce.

TRISTAN.

Retournons, je vous prie, à la maison. Je craindrais qu'on nous vît ensemble en ce lieu.

THÉODORE.

Et pourquoi donc ?

TRISTAN.

Chemin faisant je vous apprendrai qui en veut à vos jours.

THÉODORE.

On en veut à mes jours !... Et qui donc ?

TRISTAN.

Parlez plus bas, et n'ayez pas peur. — Le marquis et le comte m'ont fait des propositions à ce sujet, et tout est convenu entre nous.

THÉODORE.

Le marquis et le comte !

TRISTAN.

D'après la vivacité à laquelle la comtesse se laissa aller l'autre jour avec vous, ils soupçonnent qu'elle vous aime ; et me prenant pour un de ces brigands qui ne vivent que d'homicides, ils m'ont acheté votre vie pour trois cents écus, sur lesquels ils m'en ont avancé cinquante en guise d'arrhes. Moi, je leur ai dit que vous m'aviez fait prier d'entrer à votre service, et que dès aujourd'hui j'y entrais afin de pouvoir vous expédier plus à l'aise. Ainsi vous ne risquez rien encore.

THÉODORE.

Ah ! plût au ciel que quelqu'un me délivrât de cette vie ! je serais trop heureux de mourir !

TRISTAN.

Bon ! je vois que vous êtes tout à fait fou.

THÉODORE.

Et comment veux-tu que je ne désire pas ce qui serait la fin de mes maux ?... Songe, Tristan, que si Diane y trouvait la moindre possibilité, elle n'hésiterait pas un moment à me prendre pour époux ; mais plus elle s'enflamme, plus elle craint de compromettre sa gloire ; plus elle m'aime, plus elle m'accable de froideur et de mépris.

TRISTAN.

Que diriez-vous si je trouvais un moyen d'arranger cela ?

THÉODORE.

Que tu as l'esprit inventif d'Ulysse.

TRISTAN.

Si je parvenais à vous amener chez vous un généreux et noble père qui vous rendît l'égal de la comtesse, ne serlez-vous pas hors d'affaire ?

THÉODORE.

Sans doute.

TRISTAN.

J'ai ce qu'il vous faut. Il y a quelque vingt ans, le comte Ludovic envoya à Malte son fils, nommé comme vous Théodore, mais qui, de plus, avait l'avantage d'être le neveu du grand maître. Ce jeune homme a été pris par les Mores, et depuis on n'a plus eu de ses nouvelles. Le comte Ludovic sera votre père, et vous vous serez son fils. C'est moi qui m'en charge.

THÉODORE.

Songe, Tristan, que cela peut s'engager de telle sorte, qu'il nous en coûte à tous deux l'honneur et la vie.

TRISTAN.

Soyez tranquille ; retournez chez vous ; et demain avant midi je vous salue comte de Belflor.

Il sort.

THÉODORE.

J'ai bien d'autres pensées, et pour finir mes maux je ne puis employer qu'un remède efficace : l'absence. Je partirai, je m'éloignerai de la comtesse [1].

Il sort.

[1] Ce monologue, qui forme un sonnet dans l'original, est rempli de jeux de mots fondés sur une expression fort usitée en Espagne, *poner tierra en medio*, mettre de la terre entre soi et une autre personne, c'est-à-dire, s'éloigner. Comme il nous était impossible de traduire ce morceau, nous avons dû l'abréger.

SCÈNE II.

L'appartement de la Comtesse.

Entrent LA COMTESSE et THÉODORE.

LA COMTESSE.

Eh bien, Théodore, êtes-vous guéri de votre tristesse?

THÉODORE.

Ah! madame, j'aime ma tristesse, je chéris mon mal, et je n'y désire point de soulagement, puisque je souffre alors surtout que je cherche à guérir. Bénis soient les maux qui sont si doux à supporter que celui qui se voit périr aime encore sa perte! Je n'ai qu'un chagrin, c'est d'être forcé par mon mal de m'éloigner de celle qui le cause.

LA COMTESSE.

Vous voulez vous absenter? Pour quel motif?

THÉODORE.

On en veut à mes jours.

LA COMTESSE.

Je m'en doutais.

THÉODORE.

On porte envie à mes maux qui viennent d'un si grand bien. Je vous demande la permission de passer en Espagne.

LA COMTESSE.

Vous ne pouviez prendre un parti plus sûr ni plus généreux. Vous nous mettrez ainsi à l'abri du danger, et en même temps, si vous m'affligez par ce départ, vous dissiperez les soupçons qui pourraient ternir mon honneur. Depuis le jour où je m'emportai d'une manière si ridicule en présence de Frédéric, il m'a montré une telle jalousie, que je dois consentir à ce que vous me demandez. Allez en Espagne; on vous donnera six mille écus pour les frais du voyage.

THÉODORE.

Cette absence fera taire sans doute vos ennemis. — J'embrasse vos genoux.

LA COMTESSE.

Va, Théodore, pars. Épargne une femme faible et trop malheureuse.

THÉODORE.

Vous pleurez! Que voulez-vous que je fasse?

LA COMTESSE.

Enfin, Théodore, tu pars?

THÉODORE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Eh bien, adieu. — Mais non, attends, écoute.

THÉODORE.

Qu'ordonnez-vous ?

LA COMTESSE.

Rien. Pars.

THÉODORE.

Je m'éloigne.

LA COMTESSE, *à part.*

Je me meurs ! Y a-t-il tourment égal à celui que j'endure. (*Haut.*) Eh bien ! vous n'êtes pas parti ?

THÉODORE.

Je m'en vais, madame.

Il sort.

LA COMTESSE.

Honneur, honneur, maudit sois-tu ? Détestable invention des hommes, tu renverses les lois de la nature ; et je ne sais si ton frein est aussi juste, aussi utile qu'on le prétend. Malheur sur celui qui t'inventa !

Entre THÉODORE.

THÉODORE.

Je viens savoir si je pourrai partir dès aujourd'hui ?

LA COMTESSE.

Je ne le sais pas plus que vous. Mais pourquoi êtes-vous revenu? Vous ne devinez donc pas que votre vue me fait souffrir ?

THÉODORE.

Je ne puis m'éloigner, madame. C'est par vous que j'existe ; ma vie, mon âme sont là où vous êtes, et j'ai peine à quitter ma vie et mon âme.

LA COMTESSE.

Pars, je t'en supplie. L'amour lutte contre l'honneur, et ta présence lui donne trop d'avantages. Éloigne-toi de grâce, Théodore. Songe que si tu laisses ici une partie de ton être, tu emportes avec toi une partie de moi-même.

THÉODORE.

Que Dieu conserve votre seigneurie !

Il sort.

LA COMTESSE.

Maudite soit ma seigneurie qui m'empêche d'être à celui que j'aime ! — Me voilà seule; il est parti celui qui était la lumière de mes yeux. Qu'ils s'affligent sur leur infortune. — Ils ont eu tort de regarder, et il est juste qu'ils pleurent [1].

[1] Il y a dans le texte trois petits couplets finissant par le même refrain : *qu'ils s'affligent sur leur infortune*, etc., etc.

Entre MARCELLE.

MARCELLE.

Madame, s'il m'est permis de vous demander aujourd'hui, après plusieurs années, la récompense de mes services, il vous sera facile de me l'accorder, et en même temps, puisque j'ai eu le malheur de vous déplaire, vous ôterez de devant vos yeux un objet qui vous est désagréable.

LA COMTESSE.

Je ne vous comprends pas, Marcelle. De quelle récompense parlez-vous ?

MARCELLE.

On dit que Théodore craignant de secrètes embûches, part aujourd'hui pour l'Espagne : vous n'avez qu'à m'envoyer avec lui comme son épouse, et de la sorte ma présence ne blessera plus vos regards.

LA COMTESSE.

Mais savez-vous, d'abord, s'il le voudrait?

MARCELLE.

Je ne vous l'aurais pas demandé si je n'étais sûre de lui en cette circonstance.

LA COMTESSE.

Est-ce que vous lui en avez parlé?

MARCELLE.

Oui, madame, nous en avons parlé ensemble.

LA COMTESSE.

Il ne me manquait plus que ce nouvel ennui !

MARCELLE.

Nous sommes d'accord, et il disposera toutes choses pour que notre voyage se fasse avec plus de commodité.

LA COMTESSE, *à part.*

Pardonne, cruel honneur, pardonne aux folies que l'amour m'inspire! — Mais non, je puis cette fois, sans t'offenser, m'éviter ce nouveau chagrin.

MARCELLE.

Que décidez-vous, madame ?

LA COMTESSE.

Je ne puis me passer de toi, ma chère ; et en songeant à me quitter, tu fais tort à mon attachement et à celui de Fabio, qui t'adore. Je te marierai avec lui. Laisse partir Théodore.

MARCELLE.

J'abhorre Fabio, et j'aime Théodore.

LA COMTESSE.

Il ne tient à rien que mon secret ne m'échappe, et je suis sur le point d'éclater. Modérons-nous. (*Haut.*) Fabio, ma chère, te convient beaucoup mieux.

MARCELLE.

Mais, madame.....

LA COMTESSE.

Ne réplique pas.

Elle sort.

MARCELLE.

Que fera mon amour déterminé à résister à cet abus de pouvoir? L'amour, la jalousie, qui remplissent mon cœur, m'inviteraient à un coup hardi. Mais non, arrêtons-nous au bord du précipice.... L'amour malheureux ressemble à un arbre que la gelée a flétri au milieu de sa floraison. Il réjouissait la vue par ses couleurs et donnait les plus douces espérances, lorsqu'une gelée cruelle vient e couvrir de deuil. Qu'importe, ensuite, la beauté des fleurs, si elles se sont perdues avec le fruit qu'elles promettaient!

Elle sort.

SCÈNE III.

Un salon chez le comte Ludovic.

Entrent LUDOVIC et CAMILLE.

CAMILLE.

C'est le seul moyen que vous ayez de conserver votre nom.

LUDOVIC.

Ne me parle pas de mariage, mon pauvre Camille; mes années y sont un grand obstacle; et quoiqu'un motif aussi légitime que celui-là pût me rendre excusable de me marier à mon âge, la crainte m'empêche de me décider. Il pourrait se faire que je n'eusse point d'enfants; je n'en serais pas moins marié, et près d'un vieux mari une jeune femme est comme le lierre auprès de l'orme : il l'embrasse et le pare, mais l'arbre se dessèche pendant que la plante verdoyante brille de tout son éclat[1]. Ne me parle donc plus de me remarier. Cela ne sert qu'à renouveler mes regrets et à me rappeler mon malheur. Tu le sais, depuis vingt ans, abusé par de vaines espérances, j'attends chaque jour mon Théodore, que je pleure chaque jour.

Entre UN PAGE.

LE PAGE.

Il y a là un marchand grec qui demande à parler à votre seigneurie.

LUDOVIC.

Fais entrer.

Le Page salue et sort.

[1] Le mot *yedra* (lierre) étant en espagnol du genre féminin et le pronom personnel *lla* (elle) s'appliquant tout à la fois au mot *yedra* (lierre) et au mot *muger* (femme), cette comparaison a dans l'original une grâce qu'il est impossible de reproduire.

Entrent TRISTAN et FURIO habillés en Arméniens.

TRISTAN.

Permettez, monseigneur, que je vous baise les mains, et puisse le ciel accomplir vos désirs les plus chers !

LUDOVIC.

Soyez le bien venu, seigneur. Puis-je vous demander le motif qui vous a amené dans nos parages ?

TRISTAN.

Je suis venu de Constantinople à Chypre, et de là à Venise, avec un navire chargé de toiles de Perse ; et me trouvant en Italie, ayant d'ailleurs le désir d'éclaircir certains doutes, j'ai voulu, pendant que mes commis vendent la cargaison, voir cette ville de Naples tant vantée. Je l'avoue, ce que j'avais entendu dire n'est rien auprès de la réalité, et je suis confondu de la grandeur et de la beauté de votre ville.

LUDOVIC.

En effet, il y a peu de villes aussi grandes et aussi belles.

TRISTAN.

Il est vrai. — Vous saurez, seigneur, que mon père était un marchand grec, dont le principal commerce était celui des esclaves. Or, un jour, à la foire d'Astéclies, il acheta un enfant si beau — si beau, que la nature n'en a jamais produit un autre semblable. C'étaient des Turcs qui le vendaient. Il avait été pris par les vaisseaux d'un pacha, à la hauteur de Céphalonie, sur les galères de Malte.

LUDOVIC.

Ah ! Camille, mon cœur se trouble.

TRISTAN.

Mon père s'affectionna à cet enfant et l'emmena en Arménie, où il le fit élever avec moi et une mienne sœur.

LUDOVIC.

Ami, attendez, un moment... que je respire. O Dieu ! je tremble et j'espère.

TRISTAN, *à part.*

Ça commence à prendre.

LUDOVIC.

Comment se nomme-t-il ?

TRISTAN.

Théodore.

LUDOVIC.

Ah ! combien la vérité a de force ! En vous écoutant, je me sens attendri, et les larmes inondent mon visage.

TRISTAN.

Serpalitonie ma sœur et ce jeune homme... (plût au ciel qu'il n'eût pas été si beau ! il aurait été moins dangereux). Donc, ma sœur

Serpalitonie et ce jeune homme ne tardèrent pas à s'aimer, et celle-ci avait de quinze à seize ans, lorsque, pendant un voyage de mon père, cet amour s'accrut et se développa de telle façon, qu'au bout de quelques mois tout le monde put s'en apercevoir. Théodore fut saisi de crainte, et il s'enfuit de chez nous en laissant ma sœur dans un grand embarras. Catiborrato, mon père, sentit vivement ce malheur, mais il fut plus affligé encore du départ de son fils adoptif, et bientôt le chagrin termina ses jours. Presque en même temps nous baptisions son petit-fils; — car il est bon de vous dire que l'église d'Arménie, quoique séparée de la vôtre, suit les mêmes rites; et le jeune enfant fut appelé Terrimaconio. Il est l'un des plus beaux de la ville de Tépicas, où nous résidons. Arrivé à Naples, et tout en m'amusant à visiter la ville, je me suis informé, comme je le ferai partout, de Théodore, et une esclave grecque, qui sert dans mon hôtellerie, m'a dit que ce pourrait bien être le fils du comte Ludovic.

LUDOVIC.

Oh ! oui, c'est lui, je n'en doute pas ; mais où le trouver ?

TRISTAN.

A ces mots, qui sont pour moi un trait de lumière, — je m'enquiers de votre demeure; on me comprend mal et l'on m'envoie chez la comtesse de Belflor, et là, devinez quelle est la première personne que je vois.....

LUDOVIC.

Tout mon cœur est ému.

TRISTAN.

C'était Théodore !

LUDOVIC.

Théodore, dites-vous ?

TRISTAN.

Il aurait bien voulu m'éviter. Impossible. Moi, après avoir hésité un moment à cause que la barbe l'a un peu changé, je l'ai bien vite reconnu, et suis allé vers lui. De son côté il n'a pas tardé à me reconnaître. Il m'a supplié de ne raconter l'aventure à personne, il craignait qu'on ne vînt à avoir mauvaise opinion de lui parce qu'il avait été en esclavage. « Eh quoi ! lui ai-je dit, toi qui es peut-être le fils d'un des plus grands seigneurs de Naples, tu rougirais de ce que tu as été accidentellement esclave ? — Moi, fils d'un grand seigneur ! a-t-il répondu; quelle folie ! » Bref, je suis venu savoir de vous-même la vérité de ce que m'a dit l'esclave grecque, et si Théodore est bien réellement votre fils, vous recommander son fils à lui et mon neveu. Oh ! oui, permettez que ma sœur vienne à Naples avec le jeune Terrimaconio... non pas que je songe pour cela à un mariage qui pourrait humilier votre fierté, mais pour qu'elle présente son enfant à son illust aïeul.

LUDOVIC.

Embrassez-moi, mon ami. A la joie dont je suis pénétré, je sens la vérité de vos discours. Ah! fils de mon âme, que je retrouve pour mon bonheur après une si longue et si cruelle séparation! Camille, que me conseilles-tu? Ne dois-je pas aller le voir et le reconnaître?

CAMILLE.

Certainement. Courez, monseigneur, et puisse sa vue vous rendre une vie nouvelle!

LUDOVIC, *à Tristan.*

Mon ami, si vous voulez venir avec moi, partons; si vous aimez mieux vous reposer, attendez-moi ici, et disposez de tout comme moi-même; car tout ici est à vous. Pour moi, je pars, je cours.

TRISTAN.

Je ne puis profiter d'aucune de vos offres; car une affaire que j'ai à traiter, relative à une partie de diamants, réclame ma présence ailleurs. Mais je serai ici en même temps que vous. Suis-moi, Macaponios.

FURIO.

Je vous suis.

TRISTAN.

Ardis engagnif.

FURIO.

Morlis muy bonis.

TRISTAN.

Andemis arnouf!

CAMILLE

Quelle langue!

LUDOVIC.

Allons, viens, Camille.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Une rue.

Entrent TRISTAN et FURIO.

TRISTAN.

Ils continuent leur route.

FURIO.

Le vieux comte vole, sans attendre ni voiture ni domestiques.

TRISTAN.

Il serait plaisant que j'eusse bien rencontré, et que Théodore fût vraiment son fils!

FURIO.

Ce serait par trop fort, que la vérité fût dans un pareil mensonge.

TRISTAN.

Dépouillons vite ces habits. Il importe qu'aucune de mes connaissances ne me voie ainsi accoutré.

FURIO.

Dépêche-toi.

TRISTAN.

O puissance de l'amour paternel !

FURIO.

Où t'attendrai-je?

TRISTAN.

A la taverne de l'Orme.

FURIO.

Adieu.

TRISTAN.

Voilà pourtant à quoi peut servir l'esprit! — Reparaissons maintenant sous mon costume ordinaire, que j'avais gardé sous mes vastes habits, afin de pouvoir, au besoin, jeter sous une porte mon turban arménien et ma houppelande grecque.

Entrent LE MARQUIS et LE COMTE.

FRÉDÉRIC.

Je vous réponds que c'est notre brave, celui qui devait nous débarrasser de Théodore.

RICARDO.

Holà! cavalier, un mot. — Est-ce ainsi que l'on tient sa parole entre gens d'honneur? et ne devrait-on pas réaliser plus vite une promesse que l'on a faite si aisément?

TRISTAN.

Monseigneur...

FRÉDÉRIC.

Nous regardez-vous, par hasard, comme vos égaux?

TRISTAN.

Ne me condamnez pas sans m'entendre. — Je suis déjà entré au service de ce pauvre jeune homme, et bientôt cette main vous l'aura expédié. Mais le tuer ouvertement d'un coup d'épée serait vous compromettre; et la prudence est un trésor céleste, — à tel point que les anciens en faisaient la première vertu. Théodore, n'en doutez pas, est un homme mort. Le jour et la nuit il vit retiré dans son appartement, en proie à la plus noire mélancolie, comme s'il pressentait la destinée qui l'attend. Rapportez-vous-en à moi, et ne précipitez rien. Je sais où et quand je dois lui donner son compte.

FRÉDÉRIC.

Il me semble, marquis, qu'il a raison. Puisqu'il est entré à son service, c'est déjà quelque chose. Soyez-en sûr, il le tuera.

RICARDO.

Je n'en doute pas plus que vous.

FRÉDÉRIC.

Parlons bas.

TRISTAN.

En attendant, mes chers seigneurs, n'auriez-vous pas sur vous,

par hasard, une cinquantaine d'écus d'or? Je voudrais m'acheter un cheval qui, au jour en question, me serait fort utile.

RICARDO.

Les voici, tenez; et soyez sûr qu'une fois l'affaire terminée, nous vous témoignerons bien autrement notre reconnaissance.

TRISTAN.

Je risque ma vie dans l'aventure, mais c'est pour vous, et pour vous je risquerais bien autre chose! Je vous quitte; je ne voudrais pas que du balcon du palais on me vît causer avec vos seigneuries.

FRÉDÉRIC.

Vous êtes de bon sens.

TRISTAN.

Vous le verrez bien mieux quand je vous escoflerai le jeune homme.

Il sort.

FRÉDÉRIC.

Comme il a l'air intrépide!

RICARDO.

Et en même temps il n'est pas sot.

FRÉDÉRIC.

Il le tuera de la bonne manière.

RICARDO.

On ne peut mieux.

Entre CÉLIO.

CÉLIO.

A-t-on jamais rien vu d'aussi étonnant?

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce donc, Célio? où vas-tu? Arrête.

CÉLIO.

C'est une aventure des plus étranges, et qui va certainement vous affliger.—Ne voyez-vous pas cette foule qui se porte vers l'hôtel du comte Ludovic?

RICARDO.

Est-ce qu'il est mort?

CÉLIO.

Non pas! veuillez m'écouter. On va le féliciter de ce qu'il a heureusement retrouvé un fils qu'il croyait perdu.

RICARDO.

Et en quoi cela pourrait-il contrarier nos projets?

CÉLIO.

C'est que ce fils est précisément Théodore, le secrétaire de la comtesse... et comme vous avez tous deux des prétentions de ce côté-là....

FRÉDÉRIC.

Il m'a tout troublé.

RICARDO.

Théodore! fils du comte!... Comment donc est-on venu à le savoir?

CÉLIO.

L'histoire en est longue, et on la raconte de tant de manières différentes, que je me défierais de ma mémoire.

FRÉDÉRIC.

A-t-on jamais vu un pareil malheur?

RICARDO.

Mon espérance s'est bien vite évanouie.

FRÉDÉRIC.

Je veux voir ce qui en est.

RICARDO.

Je vais avec vous.

CÉLIO.

Vous verrez bientôt que je vous ai dit la vérité.

Ils sortent.

SCÈNE V.

Un salon chez la Comtesse.

Entrent THÉODORE et MARCELLE.

MARCELLE.

Enfin, Théodore, vous partez?

THÉODORE.

A qui la faute? La rivalité entre deux personnes si inégales pouvait-elle amener autre chose?

MARCELLE.

Vous voulez m'abuser, comme alors que vous faisiez semblant de m'aimer! Vous ne m'aimiez pas, c'était la comtesse que votre cœur aimait, et il ne vous reste plus désormais que l'espoir de l'oublier.

THÉODORE.

Moi! la comtesse!...

MARCELLE.

Il n'est plus temps, Théodore, de nier les folles prétentions qui ont amené votre perte, et vous recevez le juste prix de votre lâcheté et de votre audace. De votre lâcheté, puisque la comtesse a pu garder le respect qu'elle se devait. De votre audace, puisque vous osiez prétendre à elle... Heureusement l'honneur a mis entre vos amours une barrière infranchissable, et grâce à lui je suis vengée. Je vous aimais encore, mais la vengeance me fera oublier ma passion; et pour avoir plus de regrets, souvenez-vous que je ne pense plus à vous, que je vous ai banni de mon souvenir.

THÉODORE.

Voilà bien des folies pour finir par un mariage avec Fabio.

MARCELLE.

C'est vous qui l'avez voulu; c'est votre dédain, votre abandon qui m'y obligent.

Entre FABIO.

FABIO.

Théodore ne devant plus rester ici que peu d'instants, vous faites bien, Marcelle, d'en profiter.

THÉODORE.

Vous ne pouvez pas être jaloux d'un homme que les mers vont bientôt séparer d'elle.

FABIO.

Décidément, vous partez donc?

THÉODORE.

Ne le voyez-vous pas?

FABIO.

Voici la comtesse qui vient vous parler.

Entrent LA COMTESSE, DOROTHÉE et ANARDA.

LA COMTESSE.

Quoi! déjà prêt, Théodore?

THÉODORE.

Si j'avais des ailes, madame, je serais déjà bien loin.

LA COMTESSE, *à Anarda.*

Avez-vous rangé ce que je vous ai dit?

ANARDA.

Tout est plié et emballé.

FABIO.

Il s'en va tout de bon.

MARCELLE.

Et vous êtes jaloux.

LA COMTESSE, *à Théodore.*

Écoutez.

THÉODORE.

Je suis à vos ordres.

LA COMTESSE.

Vous partez, Théodore, et je vous aime!

THÉODORE.

Votre cruauté me force à m'éloigner.

LA COMTESSE.

Étant qui je suis, que pouvais-je faire?

THÉODORE.

Vous pleurez?

LA COMTESSE.

Quelque chose m'est tombé dans les yeux[1].

[1] *. . . . Me ha caydo*
Algo en los ojos.

THÉODORE.

Est-ce l'amour ?

LA COMTESSE.

Peut-être. Et maintenant il veut sortir avec mes larmes.

THÉODORE.

Je pars, madame, je pars ; mais mon cœur reste avec vous, et vous ne vous apercevrez pas de mon absence ; car c'est avec le cœur que l'on doit servir une beauté si noble. — Qu'avez-vous à m'ordonner encore, puisque je suis tout à vous ?

LA COMTESSE.

Quel triste jour !

THÉODORE.

Je pars, madame, je pars ; mais mon cœur reste avec vous.

LA COMTESSE.

Vous trouverez parmi vos effets quelques bagatelles que je vous donne. Quand vous les verrez, quand vous verrez ces tristes dépouilles de votre victoire, — victoire, hélas ! si cruelle, — dites-vous que Diane les a mouillées de ses larmes.—Quel triste jour !

THÉODORE.

Je pars, madame ; mais mon cœur reste avec vous.

ANARDA.

Ils mourront de chagrin.

DOROTHÉE.

Que l'amour est difficile à cacher !

ANARDA.

Il ferait mieux de rester. — Regardez donc ; ils se sont pris la main, et l'on dirait qu'ils échangent des anneaux.

DOROTHÉE.

La comtesse ressemble un peu au chien du jardinier.

ANARDA.

Elle s'apprivoise un peu tard.

DOROTHÉE.

Qu'elle mange donc, ou qu'elle laisse manger les autres.

Entrent LE COMTE LUDOVIC et CAMILLE.

LUDOVIC.

La joie où je suis et mon âge doivent me faire pardonner, madame la comtesse, d'entrer aussi librement chez vous.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc, seigneur comte ?

LUDOVIC.

Vous seule, madame, ignorez ce que tout Naples sait à présent. Depuis un moment que la nouvelle s'y est répandue, tout le monde s'empressait autour de moi sur mon passage, et ce n'est pas sans des peines infinies que j'ai pu arriver jusqu'à mon fils.

LA COMTESSE.

Quel fils? Je ne comprends pas.

LUDOVIC.

Votre seigneurie n'a donc jamais ouï parler de mon histoire?... Vous ne savez donc pas qu'il y a vingt ans un mien fils, que j'envoyais à Malte, auprès de son oncle, fut pris par les galères d'Alipacha?

LA COMTESSE.

En effet... je me rappelle.—Eh bien?

LUDOVIC.

Eh bien, le ciel dans sa bonté me fait retrouver mon fils, après mille traverses.

LA COMTESSE.

Je suis flattée, comte, que vous m'ayez fait part d'une si heureuse nouvelle, et je vous en félicite.

LUDOVIC.

Mais vous, madame, vous allez, à votre tour, me rendre ce fils, qui est à votre service sans se douter que je suis son père.—Ah! si sa pauvre mère avait pu voir ce moment!

LA COMTESSE.

Quoi! votre fils à mon service!... Serait-ce par hasard Fabio?

LUDOVIC.

Il ne se nomme pas Fabio, madame, mais bien Théodore.

LA COMTESSE.

Théodore!

LUDOVIC.

Oui, madame.

THÉODORE.

Qu'entends-je?

LA COMTESSE.

Eh bien, Théodore, approchez, parlez; — parlez au comte, à votre père.

LUDOVIC.

Quoi! c'est ce jeune homme?

THÉODORE.

Mais, seigneur comte, songez...

LUDOVIC.

Eh! mon fils, à quoi songer, si ce n'est à mourir de joie dans tes bras?

LA COMTESSE.

Quelle étrange aventure!

ANARDA.

Quoi! madame, Théodore est donc de la plus haute noblesse?

THÉODORE.

Seigneur, l'émotion m'a troublé à un point... Moi, votre fils!

LUDOVIC.

Quand je n'en aurais pas la preuve, il me suffirait de te voir... C'est ainsi que j'étais à ton âge.

THÉODORE.

Pardon, mais je vous en supplie... souffrez que je vous dise...

LUDOVIC.

Ne me dis rien.—Je suis hors de moi. Quelle bonne mine! quel air distingué! et comme la nature a bien écrit sur ton front la noblesse de ta naissance! Dieu puisse te bénir!... Partons, mon enfant.—Viens avec moi, viens prendre possession de ta maison, viens enfin passer sous ce portique que tu verras surmonté des plus nobles armoiries de ce royaume.

THÉODORE.

J'étais, seigneur, au moment de partir pour l'Espagne; et dès lors...

LUDOVIC.

Pour l'Espagne, dis-tu? — L'Espagne est pour toi dans mes bras.

LA COMTESSE.

Je vous en prie, seigneur comte, laissez un moment Théodore ici, afin qu'il se calme, et qu'il puisse aller se présenter chez vous sous un vêtement plus convenable. Je ne voudrais pas, d'ailleurs, qu'il sortît de ma maison au milieu de tout ce monde.

LUDOVIC.

Vous avez mille fois raison, madame, et je dois céder. Je vous laisse donc mon fils, tout en regrettant de ne pouvoir pas l'emmener avec moi. Mais, je vous en prie, que le jour du moins ne finisse pas sans que je revoie l'unique bien qui me reste.

LA COMTESSE.

Je vous le promets.

LUDOVIC, *à Théodore.*

Adieu, mon enfant.

THÉODORE.

Je me mets à vos pieds.

LUDOVIC.

Camille, à présent la mort peut venir quand elle voudra.

CAMILLE.

En vérité, votre Théodore est un charmant jeune homme.

LUDOVIC.

Je ne veux pas trop y penser; cela me rendrait fou.

Il sort avec Camille.

FABIO, *à Théodore.*

Je vous baise les mains.

ANARDA.

Et moi aussi, monseigneur.

DOROTHÉE.

Et moi, je me recommande à votre seigneurie.

MARCELLE.

Les grands seigneurs doivent être affables, ne l'oubliez pas.

LA COMTESSE.

Laissez-le donc. Vous l'assiégez, et vous l'ennuyez avec vos folies. — Seigneur Théodore, recevez mes compliments.

THÉODORE.

Laissez-moi tomber à vos pieds. Plus que jamais je suis votre esclave.

LA COMTESSE.

Allez-vous-en ; laissez-nous seuls.

MARCELLE.

Qu'en dites-vous, Fabio ?

FABIO.

J'en suis enchanté.

DOROTHÉE, *à Anarda.*

Que vous en semble ?

ANARDA.

Que désormais la comtesse ne voudra plus être le chien du jardinier.

DOROTHÉE.

Elle n'empêchera plus les autres de manger.

ANARDA.

Plus que jamais. Mais du moins elle mangera elle-même.

DOROTHÉE.

Eh bien, qu'elle mange tout son soûl.

Les domestiques sortent.

LA COMTESSE.

Vous ne partez donc plus pour l'Espagne ?

THÉODORE.

Moi !

LA COMTESSE.

Vous ne me dites plus : Je pars, madame, je pars; mais mon cœur reste avec vous.

THÉODORE.

Vous riez de voir les faveurs dont me comble la fortune.

Il lui baise la main.

LA COMTESSE.

Que faites-vous donc là ?

THÉODORE.

Nous pouvons désormais traiter d'égal à égal.

LA COMTESSE.

Vous me paraissez tout autre.

THÉODORE.

C'est vous qui êtes changée, et qui regrettez, je crois, que je sois devenu votre égal. Vous aimeriez mieux que je fusse demeuré votre domestique. Quand on aime, on désire d'habitude que l'objet aimé soit dans une position inférieure.

LA COMTESSE.

Vous vous trompez; car désormais, il n'y a plus d'obstacle entre nous; vous pouvez être à moi; et dès ce soir, si vous voulez.....

THÉODORE.

O bonheur inespéré!... Fortune, arrête-toi.

LA COMTESSE.

Je serai, je suis sûre, la plus heureuse des femmes. — Allez vous habiller.

THÉODORE.

Oui, je vais voir ce père si miraculeusement retrouvé, et faire connaissance avec mon majorat.

LA COMTESSE.

Adieu donc, comte.

THÉODORE.

Adieu, comtesse.

LA COMTESSE.

Écoutez.

THÉODORE.

Qu'est-ce?

LA COMTESSE.

Qu'est-ce?... — Est-ce donc ainsi qu'un serviteur répond à sa maîtresse?

THÉODORE.

Chacun son tour, et à présent je suis seigneur et maître.

LA COMTESSE.

Souvenez-vous au moins de ne plus me donner de jalousie avec Marcelle, quelque regret qu'elle y puisse avoir.

THÉODORE.

Croyez-le, dans ma position actuelle je ne m'abaisserais pas à aimer une servante.

LA COMTESSE.

N'oubliez jamais ce que vous venez de dire.

THÉODORE.

Vous m'offensez.

LA COMTESSE.

Et moi, qui suis-je donc[1]?

THÉODORE.

Ma femme.

Il sort.

LA COMTESSE.

Je n'ai plus rien à désirer; et comme le disait Théodore : Fortune, arrête, arrête-toi.

[1] Il y a ici une *grâce* qu'il est difficile de reproduire en français. Théodore vient de dire qu'il était *seigneur et maître*, et un moment après, il a ajouté qu'il ne pourrait plus aimer une servante. La comtesse feint de s'appliquer cette expression, et elle donne à entendre qu'elle veut toujours être aimée, bien qu'elle soit devenue la servante de Théodore.

Entrent RICARDO et FRÉDÉRIC.

RICARDO.

Eh quoi! comtesse, au milieu de tous ces changements et de toutes ces réjouissances, vous ne faites point part à vos amis.....

LA COMTESSE.

Je suis prête à vous faire part avec plaisir de tout ce que vous demanderez.

FRÉDÉRIC.

Nous espérions que vous nous auriez appris vous-même la bonne fortune survenue à votre ancien secrétaire.

LA COMTESSE.

Eh bien, félicitez-moi tout à la fois de ce que Théodore est comte et de ce qu'il est mon époux.

Elle sort.

RICARDO.

Eh bien, qu'en dites-vous?

FRÉDÉRIC.

J'en perds la tête.

RICARDO.

Ah! si le drôle avait tenu sa promesse!

FRÉDÉRIC.

Le voici.

Entre TRISTAN.

TRISTAN, *à part.*

Tout va à merveille; et voilà comme le génie d'un laquais peut mettre sens dessus dessous toute une ville.

RICARDO.

Hector, ou qui que tu sois, un moment, s'il te plaît.

TRISTAN.

Mon véritable nom est : Mort-à-tous.

FRÉDÉRIC.

Il y paraît bien.

TRISTAN.

Eh! ma foi, s'il n'était devenu comte, il y passait avant ce soir.

RICARDO.

Comte ou non, qu'importe?

TRISTAN.

Lorsque je consentis à m'arranger avec vous moyennant trois cents écus, il s'agissait de tuer Théodore domestique, et non pas de tuer Théodore comte. — Or, un comte c'est autre chose, et le prix doit augmenter; car il est bien différent de tuer un comte ou même une demi-douzaine de domestiques qui meurent les uns de faim, les autres d'ennui, et la plupart d'envie.

FRÉDÉRIC.

Combien te faudrait-il pour le tuer avant ce soir?

TRISTAN.

Mille écus.

RICARDO.

Soit ! je te les promets.

TRISTAN.

Je voudrais des arrhes pour ce marché-là.

RICARDO.

Voici une chaîne d'or.

TRISTAN.

Allez compter l'argent.

FRÉDÉRIC.

J'y vais de ce pas.

TRISTAN.

Et moi je vais transpercer notre jeune homme. — Écoutez.

RICARDO.

Quoi encore ?

TRISTAN.

Bouche close.

Frédéric et Ricardo sortent.

Entre THÉODORE.

THÉODORE.

Je t'ai vu parler à ces deux assassins.

TRISTAN.

Il n'y a pas dans tout Naples deux plus grands imbéciles. Voyez cette chaîne : ils me l'ont donnée, et de plus ils m'ont promis mille écus pour que je vous tue aujourd'hui.

THÉODORE.

Ah çà, Tristan, ne serais-tu pas pour quelque chose dans mon changement de fortune ? J'en tremble.

TRISTAN.

Si vous m'aviez entendu parler grec, vous me récompenseriez, je suis sûr, plus généreusement que ces gens-là... Mais, ma foi, cela n'est pas difficile de grecquiser [1]. Il ne s'agit que de parler comme pour les autres langues... Mais les beaux noms que je leur ai inventés ! Astéclies, Catiborrato, Serpalitonie, Terrimaconio !... Après tout, cela peut bien être grec, et comme personne ne l'entend, je l'ai donné pour tel.

THÉODORE.

Je suis en proie à mille pensées qui m'affligent et m'effrayent... Ne sais-tu pas que si l'on vient à découvrir ta fourberie, je ne risque pas moins que mon déshonneur ?

TRISTAN.

Quoi ! c'est là ce qui vous occupe en ce moment !

THÉODORE.

Tu es un vrai démon.

Por vida mia, que es cosa
Facil el gregezizar.

TRISTAN.

Laissez aller les choses, et attendez la fin de l'aventure.

THÉODORE.

Voici venir la comtesse.

TRISTAN.

Il ne faut pas qu'elle me voie; je vais me cacher.

Il sort.

Entre LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Comment! Théodore, vous n'êtes pas allé voir votre père?

THÉODORE.

Un grand souci me retient, et j'en reviens à vous demander la permission de faire mon voyage en Espagne.

LA COMTESSE.

C'est encore Marcelle, sans doute, qui...

THÉODORE.

Moi, Marcelle!

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc?

THÉODORE.

J'ose à peine vous le dire.

LA COMTESSE.

Parlez, parlez, Théodore, fût-ce contre moi-même.

THÉODORE.

Tristan, qui a remporté aujourd'hui le prix de la fourberie, Tristan le fourbe des fourbes, — voyant mon amour et ma tristesse, et informé que Ludovic avait perdu un fils, a arrangé toute cette intrigue. Je suis de condition obscure; je n'ai point connu mon père, et je dois mon existence à mes faibles talents et à ma plume. Le comte me croit son fils, et quoique je puisse obtenir votre main, et avec elle la fortune et le bonheur, la délicatesse ne me permet pas de vous abuser, et je ne manquerai jamais à la noblesse de ma nature. Je vous supplie donc de m'autoriser à partir pour l'Espagne; je ne veux tromper ni vous ni votre bienveillance.

LA COMTESSE.

Vous avez raison, Théodore, de me déclarer noblement qui vous êtes; mais vous avez tort de penser que je sois assez simple pour que cela empêche la réalisation de mes projets. Tout ce que je voulais, c'était un moyen de couvrir l'obscurité de votre naissance. Le bonheur n'est pas dans la grandeur et dans les titres, il est dans l'union des âmes; je vous accepte pour époux; et afin que Tristan ne puisse jamais révéler ce secret, cette nuit, pendant son sommeil....

TRISTAN, *du dehors.*

Place! place!

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc ?

Entre TRISTAN.

TRISTAN.

C'est moi! moi Tristan, qui me plains, non sans raison, de la plus effroyable ingratitude que l'on ait jamais vue chez une femme. Quoi donc! parce que je fais votre bonheur, qui est dans l'union des âmes, — vous, pendant mon sommeil, vous voudriez.....

LA COMTESSE.

Tu m'as donc entendue?

TRISTAN.

Oh! l'on ne m'attrape pas comme ça.

LA COMTESSE.

Approche.

TRISTAN.

Moi! merci.

LA COMTESSE.

Ne crains rien. Je te promets ma protection, mon amitié; mais à ton tour il faut que tu me promettes un secret absolu sur tout ceci.

TRISTAN.

Mon intérêt vous répond de ma discrétion.

THÉODORE.

Écoutez. — Entendez-vous ce bruit ?

Entrent LUDOVIC, FRÉDÉRIC, RICARDO, CAMILLE, FABIO, MARCELLE, ANARDA, DOROTHÉE.

RICARDO, *à Ludovic.*

Nous voulons accompagner votre fils.

FRÉDÉRIC.

Tout Naples attend qu'il paraisse.

LUDOVIC.

Permettez, madame. — Mon fils, un carrosse t'attend, et toute la noblesse de Naples à cheval veut t'accompagner. Viens, mon enfant; viens revoir, après tant d'années d'absence, les lieux qui t'ont vu naître.

LA COMTESSE.

Avant qu'il sorte d'ici, je veux, comte, que vous appreniez de moi-même que je suis son épouse.

LUDOVIC.

Maintenant que la Fortune arrête sa roue avec un clou d'or. Je venais ici chercher un fils, et j'en trouve deux.

FRÉDÉRIC.

Avancez, Ricardo, et présentez nos compliments.

RICARDO.

Je pourrais complimenter le seigneur Théodore de ce qu'il est encore vivant; car, jaloux de la bienveillance que lui témoignait la comtesse, j'avais promis à ce coquin mille écus, sans la chaîne qu'il

porte, pour qu'il me débarrassât de mon rival. — Ordonnez, madame, qu'on l'arrête. C'est à coup sûr un voleur.

THÉODORE.

Non pas, je vous prie : celui qui défend son maître ne fait que son devoir.

RICARDO.

Quel est donc ce brave prétendu ?

THÉODORE.

Mon domestique; et pour reconnaître ce service et tant d'autres, je le marie avec Dorothée, puisque la comtesse a déjà donné Marcelle à Fabio.

RICARDO.

Je me charge de doter Marcelle.

FRÉDÉRIC.

Et moi Dorothée.

LUDOVIC.

Quel bonheur!... un fils! et qui fait le plus beau mariage!

THÉODORE, *au public.*

Sur ce, noble assemblée, il nous reste à vous prier de ne dire à personne notre secret, et nous finissons, si vous le voulez bien, la fameuse comédie, le Chien du jardinier.

FIN DU CHIEN DU JARDINIER.

LE

MEILLEUR ALCADE EST LE ROI.

(EL MEJOR ALCALDE EL REY.)

NOTICE.

Dans l'ancienne constitution municipale de l'Espagne, l'alcade (*alcalde*) était à la fois maire, juge de paix, juge de première instance au civil et au criminel. Ici, en disant que le roi est le meilleur des alcades, le poëte veut dire seulement que pour faire justice, pour la faire prompte et complète, le meilleur des juges c'est le roi.

A la fin de sa comédie, Lope annonce que cette pièce est historique et qu'il en a emprunté l'argument à la quatrième partie de la Chronique d'Espagne [1]. Voici, dans sa naïve simplicité, le récit de cette Chronique :

« Cet empereur des Espagnes (Alphonse VII) était grand justicier, et l'on va voir comme il redressait les torts qui avaient lieu dans le pays [2]. Un infançon [3] qui demeurait en Galice, et qui avait nom don Fernand, ayant pris par force à un laboureur son héritage, le laboureur alla se plaindre à l'empereur, qui était pour lors à Tolède. Aussitôt l'empereur écrivit à l'infançon par le moyen du laboureur, afin qu'il eût à restituer à celui-ci ce qu'il lui avait pris. Or l'infançon, quand il vit la lettre, comme il était très-puissant, il se mit en grande colère, et loin de consentir à rien rendre au laboureur, il le menaça, lui disant qu'il le tuerait. Le laboureur voyant qu'il ne pouvait obtenir satisfaction, s'en retourna vers l'empereur avec des lettres des braves-hommes du pays [4] attestant comme quoi l'infançon n'avait rien voulu lui rendre. Or l'empereur apprenant cela, ordonna à deux chevaliers de préparer leurs montures et de le suivre, et il se rendit secrètement avec eux en Galice, sans s'arrêter ni jour ni nuit. Et quand l'empereur fut arrivé à l'endroit qu'habitait l'infançon, il fit appeler le juge suprême du lieu [5], et lui ordonna de lui conter en toute vérité ce qui s'était passé. Et le juge lui dit tout. Et l'empereur, dès qu'il fut instruit de la chose, réunit tous les braves-hommes de l'endroit, alla avec eux jusqu'à l'habitation de l'infançon ; et arrivé qu'il fut à sa porte, il le fit appeler en lui faisant dire que l'empereur l'appelait. En entendant cela, l'infançon eut grand'peur, et il essaya de fuir ; mais il fut arrêté et mené devant l'empereur. Et l'empereur examina toute l'affaire devant les braves-hommes ; et comme l'infançon ne pouvait rien répondre pour sa défense, l'empereur le fit aussitôt pendre devant sa porte, en ordonnant que l'on rendît au laboureur tout son héritage avec les récoltes. »

Quand on aura lu la comédie de Lope, et que l'on pourra la comparer au récit de la chronique, on reconnaîtra chez le poëte, nous n'en doutons pas, un jugement supérieur et un sentiment profond de l'art.

[1] La Chronique générale d'Espagne fut composée au treizième siècle par ordre du roi Alphonse X, surnommé le Savant ou le Sage (*el Sabio*). C'est la réunion de quelques chroniques particulières qui avaient été composées précédemment.

[2] Le fait dont nous donnons le récit s'est passé vers le milieu du douzième siècle.

[3] Les infançons (*infançones*) étaient plus que de simples *hidalgos*.

[4] Les braves-hommes (*omes buenos*) étaient les petits propriétaires d'un endroit.

[5] *El merino*. C'était à peu près ce qu'était en France un sénéchal de robe longue.

Ainsi, pour le sujet, ç'a été à Lope une bien heureuse idée que celle de substituer à l'héritage enlevé une jeune fille. Dans la donnée de l'histoire, il n'y avait point de pièce, ou, ce qui revient au même, il n'y avait qu'une pièce d'un médiocre intérêt. Dans la donnée de Lope il y a le motif d'un admirable drame. — C'est lorsqu'on rencontre une invention de ce genre que l'on se prend à penser que la poésie est au-dessus de la vérité. Mais pour que la poésie soit au-dessus de la vérité, il faut que le poëte soit bien grand.

Tous les caractères de la pièce, soit ceux que l'histoire indiquait au poëte, soit ceux que lui-même a créés, sont tracés avec un rare talent. — Le roi Alphonse VII, avec sa justice sévère et sa bonté pour les faibles et les petits, est bien l'Alphonse VII de l'histoire, et l'on reconnaît en lui ces rois d'Espagne du moyen âge qui se considéraient sérieusement, et quelle que fût d'ailleurs leur conduite, comme les représentants de Dieu sur la terre.—Don Tello, l'infançon orgueilleux de sa naissance et de sa richesse, violent et sensuel, qui s'étonne d'avoir un rival préféré et s'indigne de la résistance d'une villageoise, est bien peint. — Sanche est également fort bien. Sa passion est noble et poétique. Son courage excite notre sympathie; et l'on voit à quelques traits, comme, par exemple, à la réponse qu'il fait au roi lorsque celui-ci lui demande si don Tello n'a point déchiré sa lettre, — une élévation de sentiments qui nous semble d'une grande beauté. — Le vieux Nuño, chez lequel la vivacité de la tendresse paternelle s'allie à une prudence timide, qui voudrait ravoir sa fille et craint de se compromettre auprès de son seigneur, est d'une excellente observation. — Les deux femmes sont tout ce qu'elles pouvaient être. — Enfin, nous aimons beaucoup le *gracioso* Pélage, tout à la fois malin et naïf, et quelques-unes de ses plaisanteries sont vraiment incomparables.

Il ne faut pas s'étonner que Nuño et Sanche, deux laboureurs, deux paysans, aient été posés par le poëte comme nobles de naissance. La plupart des Galiciens sont nobles.

Deux personnages de la pièce, le comte de Castro et Enrique de Lara, n'appartiennent pas au règne d'Alphonse VII, mais à celui d'Alphonse VIII, son fils et son successeur. Quel motif a donc eu Lope pour les faire entrer dans sa comédie? C'est qu'ils lui étaient nécessaires, et il a mieux aimé les emprunter à l'histoire que de les inventer, dans la pensée, sans doute, qu'ils auraient quelque chose de plus réel et de plus vrai.

Mais peut-être le principal mérite de cet ouvrage est-il dans la peinture des mœurs. Ce sont bien là les idées, les croyances, les superstitions du moyen âge espagnol; c'est bien là l'organisation sociale de ces temps; c'est bien là ce siècle énergique et encore à demi barbare, où la force brutale et le caprice du plus fort décidaient de tout. On s'est demandé où Lope avait pris cette connaissance intime des mœurs et des sentiments d'une époque éloignée. Eh! mon Dieu! d'abord dans l'histoire, dans les vieilles chroniques, dans les anciennes romances espagnoles, qu'il avait étudiées avec amour et qu'il connaissait mieux que pas un de ses contemporains; et puis, pour ce qu'il ne pouvait pas trouver dans l'histoire, ni dans les chroniques, ni dans les romances, il l'a deviné avec son génie. Ainsi faisait Shakspeare, ainsi ont fait tous les grands maîtres.

Le meilleur Alcade, comme les deux pièces qui précèdent, se trouve dans le catalogue du *Peregrino* [1].

[1] Voyez la Notice du *Moulin* et celle du *Chien du jardinier*, vers la fin.

LE

MEILLEUR ALCADE EST LE ROI.

PERSONNAGES.

ALPHONSE VII, empereur, roi de Castille et de Léon.
DON TELLO DE NEYRA, seigneur galicien.
NUÑO, laboureur.
SANCHE, berger.
PÉLAGE, porcher.
ELVIRE, fille de Nuño.
FELICIANA, sœur de don Tello.
LE COMTE DON PÈDRE.
DON ENRIQUE DE LARA.
CELIO, JULIO, } domestiques de don Tello.
JUANA, LÉONOR, } domestiques de Nuño.
BRITO, PHILÈNE, } laboureurs.

La scène se passe en Galice et à Léon.

JOURNÉE PREMIÈRE.

SCÈNE I.

Une vallée.

Entre SANCHE.

SANCHE.

Nobles champs de la Galice, qui, dans les profondeurs de ces vallées qu'arrose le Sil, montrez avec orgueil à tous les yeux les fleurs dont vous êtes parés; oiseaux qui chantez gaiement dans les bocages, et vous, hôtes des bois, qui vivez au hasard, contents de votre indépendance, avez-vous jamais vu un amour plus tendre que le mien? Non, certes!... Mais aussi, il faut l'avouer, il n'existe ni ne peut exister nulle part sous le soleil un objet comparable à Elvire; et comme mon amour, qui n'attend de bonheur ici-bas que par elle, — comme mon amour est né de sa beauté, de même que rien n'égale cette beauté merveilleuse, rien n'égale non plus mon amour... O ma douce amie! si ta beauté pouvait croître encore, mon amour croîtrait également; mais, charmante bergère, il ne peut rien s'ajouter à tes attraits pas plus qu'à ma tendresse, et si je t'aime autant que tu es belle, jamais on n'a aimé davantage.—Hier, tandis que sous tes pieds de lis tu foulais le sable sur lequel coule ce ruisseau, les grains s'en changeaient en perles; et moi, comme je ne pouvais plus voir dans l'eau tes pieds délicats, je souhaitais secrètement que tes yeux, brillants comme deux soleils, s'abaissassent

sur le ruisseau pour donner plus de clarté et de transparence à son onde. — Le linge que tu lavais, Elvire, te causait une peine inutile, car dans tes mains il paraissait n'avoir jamais de blancheur. — Caché derrière ces châtaigniers, je te regardais avec crainte, lorsque je vis l'Amour, qui, par faveur, te donnait à laver son bandeau; et maintenant le ciel protége le monde! — l'Amour va marcher les yeux découverts, l'Amour n'est plus aveugle! — Ah! Dieu! quand donc viendra le jour, ce jour où je mourrai de bonheur, où je pourrai te dire : «Elvire, tu es toute à moi!» Je te comblerai de présents; et comme je t'apprécie à ta valeur, mon affection augmentera sans cesse, loin que je devienne jamais indifférent à la possession d'un si riche trésor.

Entre ELVIRE.

ELVIRE, *à part.*

Il me semblait pourtant que Sanche descendait de ce côté. Mes désirs m'auront trompée. Mais non, c'est lui, je le vois, et mon cœur ne s'abusait pas. Il contemple le ruisseau où il me vit hier; et comme je m'éloignai fâchée en m'apercevant qu'il me regardait, peut-être cherche-t-il à présent s'il y est resté quelque ombre de moi. (*A Sanche.*) Le ciel te garde, Sanche! Que viens-tu donc chercher tous les jours dans le cristal de ce ruisseau? As-tu par hasard trouvé des coraux que j'ai perdus sur ses bords?

SANCHE.

Non pas; je me cherche moi-même, car hier je me perdis en ce lieu. Mais je me retrouve enfin, car je te vois, et je vis tout en toi.

ELVIRE.

Je croyais que tu venais m'aider à chercher mes coraux.

SANCHE.

Tu es bonne de venir chercher ici ce dont tu es si bien pourvue. Tu plaisantes sans doute... Mais, ma foi, donne-moi ma récompense, je les ai trouvés.

ELVIRE.

Où cela?

SANCHE.

Sur ta bouche, où ils servent d'entourage à des perles.

ELVIRE.

Éloigne-toi!

SANCHE.

Toujours ingrate, toujours insensible à ma foi!

ELVIRE.

C'est qu'aussi, Sanche, tu es par trop hardi. Et que ferais-tu de plus, si demain tu devais être mon mari?

SANCHE.

Mon Dieu! si je ne le suis pas, à qui la faute?

ELVIRE.

A toi seul, s'il te plaît.

SANCHE.

A moi? non, certes. Je t'ai dit mes sentiments, je t'ai dit tout ce qu'il y a dans mon cœur, et tu ne m'as pas répondu.

ELVIRE.

Est-ce que mon silence ne répondait pas pour moi?

SANCHE.

Alors les torts sont partagés.

ELVIRE.

Sanche, toi qui as de l'esprit, tu devrais savoir que nous autres femmes, nous parlons en nous taisant et accordons en refusant. Il ne faut jamais nous juger sur l'apparence; il ne faut jamais sur l'apparence nous croire cruelles ou éprises. Avec nous, il faut toujours croire le contraire de ce que nous faisons paraître.

SANCHE.

D'après cela, tu me permets de te demander à Nuño? Tu te tais, c'est me dire oui... il suffit; maintenant je ne m'y tromperai plus.

ELVIRE.

A la bonne heure! mais au moins ne va pas dire à mon père que je le désire.

SANCHE.

Le voici qui vient!

ELVIRE.

J'attends derrière cet orme le résultat de votre conversation.

SANCHE.

O ciel! fais qu'il écoute ma prière. Sinon, j'en mourrai.

Elvire se cache.

Entrent NUÑO et PÉLAGE.

NUÑO.

Tu fais si mal ton service, Pélage, qu'il me faudra chercher quelqu'un qui soit plus leste que toi à parcourir ces vallées. As-tu quelque sujet de mécontentement dans ma maison?

PÉLAGE.

Dieu sait ce qu'il en est!

NUÑO.

Eh bien, dès aujourd'hui tu peux partir. Le service n'est pas un mariage.

PÉLAGE.

Et voilà justement ce qui me fâche.

NUÑO.

Tu m'aurais bientôt perdu tous mes porcs.

PÉLAGE.

Hélas! quand on a perdu l'esprit, ça ne peut pas aller autrement. — Écoutez-moi; je voudrais m'établir.

NUÑO.

Poursuis, mais prends garde à ne pas me conter quelque sottise.

PÉLAGE.

Un moment, de grâce. C'est que ça n'est pas aisé à dire.

NUÑO.

Alors il nous sera malaisé de nous entendre.

PÉLAGE.

Voici. — Hier, au moment où je partais : « Vraiment, Pélage, me dit Elvire, tes porcs sont bien gras. »

NUÑO.

Bon! et que lui répondis-tu?

PÉLAGE.

Amen! comme dit le sacristain.

NUÑO.

Eh bien, où veux-tu en venir par là?

PÉLAGE.

Quoi! vous ne comprenez pas?

NUÑO.

Ma foi, non.

PÉLAGE.

Je crois que je vais perdre ma timidité.

SANCHE, *à part.*

Peste de l'imbécile! il ne s'en ira pas.

PÉLAGE.

Ne voyez-vous pas que c'est une petite galanterie, et que cela prouve qu'Elvire aurait envie de se marier avec moi?

NUÑO.

Vive Dieu!...

PÉLAGE.

Eh! ne vous fâchez pas pour ça. Il n'y a pas de mal, et je ne vous l'ai pas dit à mauvaise intention.

NUÑO.

Ah! Sanche, tu étais là?

SANCHE.

Oui, et je voudrais vous parler.

NUÑO.

Je t'écoute, mon ami. — Toi, Pélage, un moment.

SANCHE.

Vous savez, Nuño, que mes parents, pour être de pauvres laboureurs, n'en étaient pas moins de braves et honnêtes gens?

PÉLAGE.

Sanche, vous qui vous entendez dans les choses d'amour, dites-moi, lorsqu'une fille jeune et jolie, et qui a de la fortune, dit à un jeune homme frais comme une rose : « Tes porcs sont bien gras! » cela ne signifie-t-il pas qu'elle voudrait bien ce jeune homme pour mari?

SANCHE.

En effet, une pareille agacerie ne va pas à moins qu'au mariage!

NUÑO.

Laisse-nous, imbécile.

SANCHE.

Puisque vous connaissez leur réputation et leur noblesse, je ne crois pas que vous puissiez repousser avec dédain un amour honnête : je brûle, je meurs pour Elvire.

PÉLAGE.

Il y a tel autre porcher dont le bétail est si sec que l'on dirait du lard fumé à la cheminée; mais moi, lorsque je mène mon troupeau aux champs...

NUÑO.

Comment! tu es encore là, animal?... Par la mort...

PÉLAGE.

Eh! maître, je parlais des pourceaux, et non pas d'Elvire.

SANCHE.

Maintenant que vous savez ma tendresse...

PÉLAGE.

Maintenant que vous savez ses agaceries...

NUÑO.

On ne trouverait pas dans toute l'Amérique un sauvage de cette espèce.

SANCHE.

Daignez consentir à notre union.

PÉLAGE.

C'est que, voyez-vous, j'ai ici tel cochon...

NUÑO.

Tu me romps la tête.

PÉLAGE, *continuant.*

Qui pourrait être maître de chapelle, tant il a la voix belle et forte, surtout lorsqu'il entre ou qu'il sort du hameau.

NUÑO.

Elvire y consent-elle?

SANCHE.

Elle approuve mon amour, et m'a autorisé à vous parler.

NUÑO.

Ta recherche l'honore, et je ne doute pas qu'elle ne soit heureuse avec toi, puisqu'elle apprécie ton mérite. Elle sait d'ailleurs que tu pourrais prétendre à un parti plus relevé.

PÉLAGE.

Si j'avais à moi tant seulement cinq ou six petits cochons, et que ceux-là en fissent d'autres, et ainsi de suite, — au bout de quelques années je pourrais aller en coche[1].

[1] Il y a dans le texte un jeu de mots sur *cochino* (cochon) et *cochero* (remise où l'on place les voitures).

NUÑO.

Tu es, en qualité de berger, au service de don Tello, le seigneur de ce pays, et tout-puissant en Galice et même encore plus loin : fais-lui part de tes projets, Sanche. Tu y es obligé, étant de sa maison. Et puis il est riche et généreux, et il pourra te donner un peu de bétail. Mon Elvire n'a pas grand'chose, et pour la demander, il faut que tu sois amoureux. Cette chaumière mal bâtie et toute noircie par la fumée, quelques petits morceaux de terre épars çà et là, et plus loin une douzaine de châtaigniers, voilà la dot de ma fille. Tout cela n'est rien si le seigneur de ce pays ne vient pas à ton aide.

SANCHE.

Je suis fâché que vous méttiez en doute mon amour.

PÉLAGE.

Par ma foi, c'est lui qui épouse Elvire. Eh bien, moi, je la plante là, et je tourne mon cœur d'un autre côté.

SANCHE.

A un homme qui soupire pour sa beauté, que peut-on donner de plus précieux que cette beauté céleste? Je ne suis point tel, Nuño, que je puisse préférer la richesse à la vertu.

NUÑO.

Il n'y a pas de mal, Sanche, à donner connaissance de tes projets à ton maître, et à lui demander un témoignage de satisfaction. Don Tello et sa sœur peuvent le faire aisément, et l'on ne verra dans ta démarche qu'une nouvelle preuve d'amour.

SANCHE.

C'est un peu malgré moi; mais enfin, puisque vous le voulez, j'irai.

NUÑO.

Bien, Sanche! bien, mon garçon! que le ciel te bénisse, et te donne une famille nombreuse! — Viens avec moi, Pélage.

PÉLAGE.

Comment lui avez-vous sitôt accordé Elvire, et devant moi encore?

NUÑO.

Sanche n'est-il pas un jeune homme aimable et bien né?

PÉLAGE.

A dire vrai, il n'y en a pas un dans le pays qui le vaille, mais moi, je vous aurais été plus utile... je vous aurais donné toutes les semaines un petit...

Ils sortent.

SANCHE.

Parais maintenant, chère Elvire! parais, ma charmante amie!

Entre ELVIRE.

ELVIRE.

O ciel! quel supplice que l'attente et l'incertitude lorsqu'on aime!

Je tremble, comme si toutes mes espérances n'étaient suspendues qu'à un fil.

SANCHE.

Ton père m'a dit qu'il avait déjà donné sa parole à un domestique de don Tello. Quel changement étrange!

ELVIRE.

Hélas! il n'était que trop vrai que mes espérances ne tenaient à rien. Quoi! Sanche, mon père me marie avec un écuyer! Ah! tout est fini pour moi... Vis heureux, cher objet de ma tendresse; je me donnerai la mort.

SANCHE.

Doucement, chère Elvire, je plaisantais. N'as-tu point vu la vérité dans mes yeux? N'as-tu point vu ma joie? Ton père n'a pas hésité un seul moment; il m'a dit oui tout de suite.

ELVIRE.

Ce n'était pas de te perdre qui m'affligeait, c'était d'aller habiter un palais où l'on se serait moqué de mes manières rustiques. Voilà ce qui causait mon chagrin.

SANCHE.

Et moi, sot, qui m'y suis laissé prendre! « Vis, mon Sanche, vis, imbécile, je me donnerai la mort! » Ah! trompeuse adorée, comme vous vous moquiez de moi!

ELVIRE.

Eh bien, moi aussi je plaisantais. Va, sois tranquille, je t'aime, et c'est l'amour qui m'a dit de te donner cette leçon. Ne sais-tu donc pas que l'amour est tout vengeance?

SANCHE.

Ainsi donc tu acceptes ma main?

ELVIRE.

Ne dis-tu pas que tu as le consentement de mon père?

SANCHE.

Oui, mais il m'a donné un conseil que je ne lui demandais pas: il veut que j'aille chez don Tello, mon seigneur et seigneur de tout ce pays, puissant en paix comme en guerre, et que je lui demande quelque faveur. J'ai en toi, mon Elvire, ce qu'il y a de plus précieux au monde, et tous les trésors des Indes ne sont rien près de toi; mais ton père dit que je dois cela à mon seigneur. Nuño a de l'expérience, il est homme de bon conseil, puis, ma charmante, il est ton père... Je vais chez don Tello.

ELVIRE.

J'attends ton retour.

SANCHE.

Je voudrais que lui et sa sœur me donnassent mille bijoux de prix pour te les offrir.

ELVIRE.

Contente-toi de lui faire part de notre mariage.

SANCHE.

Ma vie, mon âme, j'ai tout remis dans ces belles mains : accorde-m'en une.

ELVIRE.

Elle doit être à toi, et la voilà!

SANCHE.

Maintenant que j'ai cette main, que pourrait contre moi la fortune? Aussi ce n'est pas sans regret que je la quitte même un instant. — Tu le vois, mon esprit s'est formé aux leçons de l'amour.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Une forêt.

Entrent DON TELLO, JULIO et CELIO.

TELLO.

Prenez cet épieu.

CELIO.

Vous devez vous être amusé.

JULIO.

La chasse a été belle.

TELLO.

La campagne est si agréable que son aspect seul réjouit.

CELIO.

Il est charmant de voir ces ruisseaux s'efforçant de baiser les pieds des fleurs qui croissent sur leurs bords.

TELLO.

Pour Dieu! Celio, tu ferais beaucoup mieux de donner à manger à mes chiens.

CELIO.

Ils ont joliment escaladé le sommet de ces rochers.

JULIO.

Ce sont de fameuses bêtes.

CELIO.

Florisel est le meilleur du pays.

TELLO.

Il ne manque pas d'ardeur.

JULIO.

Il n'y a pas de lévrier qui le vaille.

CELIO.

Voici votre sœur, notre maîtresse. Elle vous a deviné.

Entre FELICIANA.

TELLO.

Voilà une aimable attention, ma chère Feliciana; mais, croyez-le, mon cœur n'est pas ingrat.

FELICIANA.

J'ai pour vous un tel attachement, mon frère, que lorsque vous êtes loin de moi, Dieu le sait, tout m'alarme. Alors il n'y a plus pour moi ni repos ni sommeil. Un lièvre, un lapin deviennent à mes yeux des monstres horribles.

TELLO.

Dans nos forêts de Galice, ma sœur, il est bien rare que l'on trouve une bête féroce; et j'en suis fâché, car nous autres jeunes gens nous ne haïrions point de semblables rencontres. Parfois seulement on voit sortir des profondeurs de la forêt un sanglier farouche, et j'ai eu ce plaisir; on l'y voit, dans sa fureur, après avoir mis en pièces une douzaine de chiens, s'attaquer au cheval le plus vaillant, l'éventrer, et lui tirer des flots de sang comme en échange de l'écume qui blanchit sa gueule. Quelquefois aussi paraît un ours qui, plein d'audace, vient lui-même attaquer le chasseur, et debout, l'embrasse dans ses pattes robustes, et il n'est pas rare de les voir tomber morts en même temps. Mais notre chasse ordinaire, bien qu'assez variée, est plus humble, et nous ne tentons pas le ciel. Au reste, la chasse est l'exercice le plus digne des princes et des nobles, car il enseigne les ruses de la guerre, rend familier l'usage des armes, et le corps plus dispos.

FELICIANA.

Je voudrais vous voir marié... Alors sans doute vous ne vous livreriez plus avec tant de fureur à un plaisir qui me cause mille craintes.

TELLO.

Me marier n'est pas facile. Seigneur de ce pays, je n'y ai point d'égale.

FELICIANA.

Vous pourriez bien demander la fille de quelque seigneur de haute naissance.

TELLO.

Vous me dites cela, je crois, pour me reprocher indirectement de ne vous avoir pas encore mariée. C'est un désir naturel aux jeunes filles.

FELICIANA.

Non vraiment, vous vous trompez, et je ne parlais que pour vous.

Entrent SANCHE et PÉLAGE.

PÉLAGE, *à Sanche.*

Approche; ils sont seuls, personne ne te gênera.

SANCHE.

Tu as raison. Il n'y a auprès d'eux que quelques-uns de leurs domestiques.

PÉLAGE.

Nous verrons ce qu'ils vont te donner.

SANCHE.

Je ne songe qu'à m'acquitter de mon devoir. — Noble et illustre don Tello, et vous, belle Feliciana, seigneurs de ce pays qui vous est tout dévoué, veuillez permettre de baiser vos pieds à Sanche, — à Sanche, l'un des gardiens de vos troupeaux. C'est un office bien humble, il est vrai; mais dans notre Galice le sang est si généreux, que la seule chose qui distingue le pauvre du riche, c'est que le premier est obligé de servir. Je suis pauvre, et dans une condition tellement inférieure, que sans doute vous ne me connaissez pas, d'autant qu'il y a cent trente personnes qui vivent de votre pain et attendent de vous leur salaire. Cependant il est possible qu'en chassant vous m'ayez aperçu.

TELLO.

Oui, mon ami, je t'ai vu, je te connais, et je suis bien disposé pour toi.

SANCHE.

Je vous suis bien reconnaissant, et je vous baise humblement les pieds.

TELLO.

Que veux-tu?

SANCHE.

Seigneur, les années passent sans qu'on s'en aperçoive; nous courons vers le trépas, et la vie n'est qu'un séjour dans une hôtellerie : on y arrive le soir, et l'on en sort le lendemain par la mort. Je suis le fils d'un homme qui n'a pas eu besoin de servir, et avec moi finit ma famille. J'ai demandé en mariage une honnête demoiselle, fille de Nuño de Aybar, lequel, bien que simple laboureur, a cependant au-dessus de sa porte des vestiges de vieilles armoiries, et aussi plus d'une lance du vieux temps. C'est cela, joint à la vertu d'Elvire (ainsi se nomme ma future), qui m'a déterminé. Elle consent, et son père aussi, mais il exige votre agrément. « Le seigneur, me disait-il ce matin, doit savoir tout ce qui se passe chez ses vassaux et chez tous ceux qui vivent de son bien, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, et les rois ont tort de ne pas attacher la plus grande importance à ce point. » Moi, seigneur, d'après son avis et sur son ordre, je viens vous annoncer que je me marie.

TELLO.

Nuño est un fin matois, et il t'a conseillé à merveille. — Celio!

CELIO.

Seigneur!

TELLO.

Tu donneras à Sanche vingt vaches et cent brebis; ma sœur et moi, nous honorerons la noce de notre présence.

SANCHE.

Quelle faveur signalée!

PÉLAGE.

Quelle signalée faveur!

SANCHE.

Le magnifique présent!

PÉLAGE.

Le présent magnifique!

SANCHE.

La rare générosité!

PÉLAGE.

La générosité rare!

TELLO.

Quel est cet homme qui répète comme une espèce d'écho toutes vos paroles?

PÉLAGE.

Je suis un homme qui répète à l'envers toutes ses paroles.

SANCHE.

C'est un des gens de Nuño.

PÉLAGE.

Oui, son enfant prodigue.

TELLO.

Que dis-tu?

PÉLAGE.

Je suis le gardien de ses pourceaux, et moi aussi, je venais vous demander une grâce.

TELLO.

Qui épouses-tu, toi?

PÉLAGE.

Pour le moment personne, monseigneur: mais je viens vous demander un petit cadeau de moutons pour le cas où le diable viendrait à me tenter[1]: autrement je reste garçon. Un astrologue m'a dit jadis à Salamanque de bien prendre garde à l'eau et aux taureaux; et pour éviter le danger, je ne me marie pas et je bois sec.

FELICIANA.

Le drôle d'homme!

TELLO.

Il est plaisant.

FELICIANA.

Allez, Sanche, et soyez heureux. Toi, Celio, envoie chez lui au plus tôt le bétail que mon frère lui donne.

SANCHE.

Je n'ai pas assez d'esprit pour vous exprimer dignement ma reconnaissance.

TELLO.

Et quand songes-tu à te marier?

[1] Le mot espagnol *carnero* (mouton, bélier, animal à cornes) a un double sens d'une délicatesse équivoque.

SANCHE.

Mon amour voudrait bien que ce fût pour ce soir même.

TELLO.

Eh bien, puisque déjà le soleil, entouré de nuages d'or, commence à descendre vers l'occident, va-t'en faire les préparatifs. Ma sœur et moi nous assisterons à ta noce. — Holà! que le carrosse soit prêt!

SANCHE.

Mon cœur et ma bouche, seigneur, ne cesseront de vous louer et de vous bénir.

Il sort.

FELICIANA.

Et vous, vous ne voulez donc pas absolument vous marier?

PÉLAGE.

Moi, madame, j'aurais volontiers épousé sa future, qui est bien vraiment la plus jolie bergère de toute la Galice; mais elle a su que je gardais les pourceaux, et elle m'a traité comme si j'en étais un autre[1].

FELICIANA.

Ma foi! mon ami, elle est fort excusable.

PÉLAGE.

Mon Dieu! madame, chacun ici-bas garde comme il peut...

FELICIANA.

Quoi donc?

PÉLAGE.

Ce qu'il doit garder.

Il sort.

FELICIANA.

Ce garçon-là m'amuse.

CELIO.

Maintenant qu'il est parti, ce villageois, — qui n'est pas si bête qu'il le paraît, — je puis assurer à vos seigneuries qu'Elvire est en effet la plus jolie fille qui soit au monde, et que par sa figure, son esprit, sa vertu, elle serait digne du plus noble gentilhomme d'Espagne.

FELICIANA.

Vraiment! elle est si jolie?

CELIO.

C'est un ange.

TELLO.

A la manière dont tu l'exaltes, on dirait que tu en as été amoureux?

CELIO.

Un tant soit peu; mais ce n'est pas ça qui me fait parler ainsi.

[1] *Supo que puercos guardava,*
Y desechóme por puerco.

TELLO.

Il y a de ces villageoises qui sans fard et sans atours charment les yeux et entraînent l'âme; mais elles font les difficiles, et j'abhorre leurs minauderies.

FELICIANA.

Si elles se défendent, vous devriez les en estimer davantage.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Une chambre dans la maison de Nuño.

Entrent NUÑO et SANCHE.

NUÑO.

C'est là la réponse de don Tello?

SANCHE.

Comme je vous le dis.

NUÑO.

Sa conduite, certes, est digne de sa naissance et de sa noblesse.

SANCHE.

Il a ordonné qu'on me donnât le bétail aujourd'hui même.

NUÑO.

Que le ciel conserve ses jours!

SANCHE.

Mais quelle que soit l'importance d'un semblable présent, j'estime encore plus l'honneur qu'il me fait en voulant bien me servir de parrain.

NUÑO.

Et sa sœur viendra-t-elle aussi?

SANCHE.

Également.

NUÑO.

C'est le ciel qui leur inspire tant de bonté.

SANCHE.

Ce sont d'excellents seigneurs.

NUÑO.

Oh! je voudrais que cette maison, qui attend les hôtes les plus puissants du royaume, pût se changer en un grand palais.

SANCHE.

Ne vous inquiétez pas. La bonne volonté suppléera à l'étroitesse de la maison. — Je les aperçois qui viennent.

NUÑO.

Ne t'ai-je pas donné un bon conseil?

SANCHE.

Ma foi, oui. J'ai vu en don Tello le seigneur le plus parfait, comme ses largesses le prouvent bien. Il ressemble à la Divinité, et,

à mon avis, de même que la Divinité se manifeste par des bienfaits, il n'y a de véritable seigneur que le seigneur qui fait du bien.

NUÑO.

Vingt vaches et cent brebis! ce sera une jolie propriété lorsque, au retour du printemps, tu les mèneras dans la vallée du Sil. Que Dieu récompense don Tello pour tant de bontés!

SANCHE.

Où est Elvire, seigneur?

NUÑO.

Elle est occupée sans doute après sa coiffure ou quelque parure de noce.

SANCHE.

Elle n'a pas besoin de s'attifer; elle est toujours bien; elle n'a qu'à paraître, et voilà le soleil!

NUÑO.

Il y a dans ton amour quelque chose qui n'est pas d'un villageois.

SANCHE.

Avec elle, mon père, je serai constant comme un berger, et soigneux comme un courtisan.

NUÑO.

On n'aime jamais bien quand on n'a pas d'esprit. Pour bien aimer, il faut savoir décrire ce qu'on sent; et tu es précisément l'homme que je souhaitais pour ma fille... Mais appelle nos gens; je veux que don Tello voie que je suis, ou que j'ai été quelque chose.

SANCHE.

Les voici qui viennent. Ils accompagnent nos deux seigneurs. — Dites donc à Elvire de laisser là sa coiffure et de venir les recevoir.

Entrent DON TELLO, JUANA, LÉONOR, Domestiques et Paysans.

TELLO.

Où est ma sœur?

JUANA.

Elle est allée voir la mariée.

SANCHE.

Monseigneur...

TELLO.

Sanche?

SANCHE.

Ce serait folie à un pauvre rustre tel que moi de prétendre vous remercier comme il convient pour tant de bontés.

TELLO.

Où est ton beau-père?

NUÑO.

Ici, où l'honneur que vous lui faites va prolonger le cours de ses années.

TELLO.

Embrassez-moi.

NUÑO.

Je voudrais que cette maison fût un monde, et que vous fussiez le seigneur de ce monde.

TELLO, *à Juana.*

Comment vous nommez-vous, ma petite?

PÉLAGE.

Pélage, seigneur.

TELLO.

Je ne te parle pas, à toi.

PÉLAGE.

Alors je me suis trompé.

JUANA.

Juana, à votre service.

TELLO.

Elle est gentille.

PÉLAGE.

Oh! vous ne la connaissez pas. Il faut voir, quand quelque garçon s'avise de la pincer, comme elle vous lui donne de sa cuiller à pot sur la tête rudement. Une fois, pour ma part, ayant voulu m'approcher de la marmite, je reçus d'elle un coup dont je demeurai deux mois durant tout étourdi.

TELLO, *à Léonor.*

Et vous, votre nom?

PÉLAGE.

Pélage, seigneur.

TELLO.

Ce n'est pas à toi que je parle.

PÉLAGE.

Alors je me suis trompé.

TELLO.

Comment vous appelez-vous, ma petite?

LÉONOR.

Moi, seigneur? Léonor.

PÉLAGE, *à part.*

Il s'informe des jeunes filles, et des garçons pas du tout. — (*Haut.*) Moi, seigneur, je m'appelle Pélage.

TELLO.

Es-tu quelque chose à quelqu'une d'elles?

PÉLAGE.

Oui, seigneur, je suis le porcher.

TELLO.

Je demande si tu es le mari ou le frère...

NUÑO.

Imbécile!

SANCHE.

Malappris !

PÉLAGE.

Ce n'est pas ma faute, si ma mère m'a fait comme ça.

SANCHE.

Voici la mariée qui vient avec sa marraine.

Entrent FELICIANA et ELVIRE.

FELICIANA.

Ils méritent toutes vos bontés, mon frère. Heureux les seigneurs qui ont de tels vassaux !

TELLO.

Vous avez bien raison. La belle fille !

FELICIANA.

Elle est charmante.

ELVIRE.

Excusez mon embarras. Vous le comprendrez sans peine : c'est la première fois que je vois votre seigneurie.

NUÑO.

Veuillez vous asseoir sur ces siéges modestes. Ce sont ceux d'un laboureur.

TELLO, *à part.*

Jamais je n'ai rien vu d'aussi beau. Quelle divine perfection ! Combien elle est au-dessus de tous les éloges que l'on fait d'elle ! Heureux celui qui a l'espoir de posséder tous ces charmes !

FELICIANA.

Mon frère, permettez à Sanche de s'asseoir !

TELLO.

Asseyez-vous.

SANCHE.

Oh ! non, monseigneur.

TELLO.

Asseyez-vous.

SANCHE.

Non pas, c'est trop d'honneur. Moi m'asseoir devant vos seigneuries !

FELICIANA.

Mettez-vous près de la mariée. Personne ne vous disputera cette place.

TELLO, *à part.*

Je n'aurais jamais cru qu'il existât une beauté aussi parfaite.

PÉLAGE.

Et moi, où pourrai-je m'asseoir ?

NUÑO.

Toi, mon ami, ta place est dans l'écurie, et c'est là que tu peux faire la fête.

TELLO, *à part.*

Vive Dieu! je me sens brûler de mille feux. (*Haut.*) Comment se nomme la mariée?

PÉLAGE.

Pélage, seigneur.

NUÑO.

Te tairas-tu! Sa seigneurie parle aux femmes, et tu n'es pas une femme, toi. — Elle se nomme Elvire, monseigneur.

TELLO.

Vive Dieu! voilà une Elvire qui est bien belle, et qui est digne par ses attraits d'un mari... aussi bien né.

NUÑO.

Allons, jeunes filles, égayez la fête.

TELLO, *à part.*

Elle est ravissante.

NUÑO.

En attendant que le curé arrive, dansez à la mode de ce pays.

JUANA.

Le curé est déjà arrivé.

TELLO.

Dites-lui qu'il n'entre pas. (*A part.*) Cette beauté céleste me fait perdre la raison.

SANCHE.

Pourquoi, monseigneur, ne voulez-vous pas que le curé....

TELLO.

Parce que... à présent que je vous connais, je veux vous honorer davantage.

SANCHE.

Tout ce que je demande, tout ce que je désire, monseigneur, c'est de me marier avec Elvire.

TELLO.

Demain ce sera mieux.

SANCHE.

Ah! seigneur, ne retardez pas, de grâce, le bonheur que j'attends. Ce serait pour moi un désespoir. D'ici à demain, songez-y, le moindre accident peut me ravir un bien que je suis au moment de posséder. On a dit depuis longtemps que chaque soleil amène avec soi quelque chose de nouveau. Qui sait ce que nous amènera le soleil de demain?

TELLO.

Quel entêtement!... Je veux lui faire honneur, lui faire fête, et lui, ma sœur, sans égard pour votre présence, il s'obstine de la façon la plus malhonnête!... Emmenez votre fille, Nuño, et demeurez tranquille cette nuit.

NUÑO.

Il sera fait comme vous ordonnez.

Don Tello, Feliciana et leurs Domestiques sortent.

ELVIRE.

Quelle injustice! et de quoi se fâche don Tello?.. Je le lui aurais dit si cela n'eût pas été inconvenant de ma part.

NUÑO.

J'ignore sa volonté, son intention; mais il est seigneur, et tout ce que je puis faire, c'est de m'affliger qu'il soit venu dans ma maison.

Il sort.

SANCHE.

J'en suis encore plus fâché, quoique je n'aie rien fait paraître.

PÉLAGE.

Ah ça, est-ce qu'il n'y a pas de noce cette nuit?

JUANA.

Hélas! non.

PÉLAGE.

Et pourquoi?

JUANA.

Don Tello ne le veut pas.

PÉLAGE.

Don Tello peut donc l'empêcher?

JUANA.

Il paraît qu'il en a le pouvoir.

PÉLAGE.

En ce cas, il a bien fait d'y mettre opposition avant l'arrivée du curé.

Il sort avec Juana et Léonor.

SANCHE.

Écoute, Elvire.

ELVIRE.

Hélas! mon ami, je sens que je ne suis pas née pour être heureuse.

SANCHE.

Quel est donc le projet de don Tello, qu'il ait désiré différer jusqu'à demain?

ELVIRE.

Je ne sais ce qu'il peut vouloir; mais il n'en faut pas douter, il veut quelque chose.

SANCHE.

Combien il est cruel de m'enlever cette nuit!... J'ai peine, ma chère âme, à contenir mon dépit, ma rage.

ELVIRE.

Sanche, je te regarde comme étant déjà mon mari. Viens cette nuit à ma porte.

SANCHE.

O mon bien! la laisseras-tu ouverte?

ELVIRE.

Oh! non, impossible..

SANCHE.

Enfin, par cette promesse, tu me sauves la vie. Je me serais tué.

ELVIRE.

Et moi je serais morte avec toi.

SANCHE.

Le curé est venu, mais n'a pas pu entrer.

ELVIRE.

Don Tello s'y est opposé.

SANCHE.

Mais si tu consens à m'ouvrir, je me consolerai de ce malheur; car pour guérir des tourments comme les miens, l'amour vaut un curé [1].

Ils sortent.

SCÈNE IV.

La campagne devant la maison de Nuño. Il est nuit.

Entrent DON TELLO et des Domestiques.

TELLO.

Vous m'avez compris?

CELIO.

Oui, monseigneur, et il ne faut pas être si malin pour cela.

TELLO.

Entrez. A cette heure la charmante Elvire et le vieux doivent être seuls.

CELIO.

Tout le monde s'est retiré, non sans pester un peu de voir la noce remise.

TELLO.

Ma foi! Celio, j'ai suivi l'inspiration de l'amour. J'étais jaloux, je souffrais de voir que ce vilain rustre possédât la beauté que je désire. Lorsque je serai fatigué d'elle, le nigaud pourra l'épouser; je lui donnerai du bétail, des biens, de l'argent, et avec cela il vivra aussi heureux que tant d'autres qui sont dans le même cas. Après tout, je suis riche et puissant; et puisque cet homme n'est point encore marié, je veux user de mon pouvoir.—Allons, mettez vos masques.

[1] *Que no es mal cura el amor*
Para sanar voluntades.

Le mot *cura* (curé) signifie aussi en espagnol l'heureux résultat d'un traitement médical, une *cure*; et sans aucun doute, Lope a joué ici sur la double signification de ce mot.

CELIO.

Faut-il frapper à la porte ?

TELLO.

Oui.

CELIO.

Bon ! voilà qu'on ouvre.

ELVIRE, *du dehors.*

Est-ce toi, Sanche, mon ami ?

CELIO.

Elvire ?

ELVIRE.

C'est moi !

UN DOMESTIQUE.

Heureuse rencontre !

ELVIRE.

Ah ! ce n'est point Sanche ! —Ah ! mon père ! Hélas ! au secours ! on m'enlève !

TELLO.

Maintenant, partez !

NUÑO, *du dehors.*

Quel est ce bruit ?

ELVIRE.

Mon père !

TELLO.

Fermez-lui la bouche.

NUÑO.

O ma fille ! je t'entends et te vois. Mais, hélas ! ma faiblesse et mon âge ne te seront d'aucun secours contre ton ravisseur puissant... Car je crois deviner le coupable.

Entrent SANCHE et PÉLAGE.

SANCHE.

Il me semble avoir entendu des cris du côté de la maison de notre maître.

PÉLAGE.

Parlons bas, de peur que les domestiques ne nous entendent.

SANCHE.

Souviens-toi, quand je serai entré, de ne pas t'endormir.

PÉLAGE.

Ne craignez rien, j'ai pris un à-compte sur le sommeil.

SANCHE.

Je sortirai lorsque paraîtra l'aurore ; et cette fois je sortirai en la maudissant, car elle m'aura chassé du ciel.

PÉLAGE.

Pendant que tu seras à causer là-dedans, sais-tu à quoi je ressem-

blerai, moi? — A la mule d'un médecin rongeant son frein à la porte d'un malade.

SANCHE.

Je vais frapper.

PÉLAGE.

Je gagerais qu'Elvire guette déjà par le trou de la serrure.

SANCHE.

Regarde bien de tous côtés pendant que je frappe.

Entre NUÑO.

NUÑO.

Ah! j'en mourrai.

SANCHE.

Qui va là?

NUÑO.

Un homme.

SANCHE.

Quoi! c'est vous, Nuño?

NUÑO.

Quoi! c'est toi, Sanche?

SANCHE.

Vous, dans la rue, à cette heure? Que veut dire ceci?

NUÑO.

Tu ne devines pas?

SANCHE.

De grâce, que vous est-il arrivé? Je crains un malheur.

NUÑO.

Oui, le plus grand des malheurs.... et auprès duquel tous les autres ne sont rien.

SANCHE.

Qu'est-ce donc?

NUÑO.

Une troupe de gens armés est venue, et après avoir brisé ces portes, ils ont enlevé....

SANCHE.

Assez! n'achevez pas! Tout est fini pour moi.

NUÑO.

J'ai voulu, à la clarté de la lune, les reconnaître. Mais cela m'a été impossible : ils étaient masqués.

SANCHE.

N'importe, seigneur, il n'en faut pas douter, ce sont des domestiques de don Tello, à qui vous avez voulu que je parlasse. Maudit soit ce conseil! Dans toute la vallée il n'y a qu'une dizaine de maisons, lesquelles sont habitées par de pauvres laboureurs... ce n'est aucun d'eux. Il est certain que c'est le seigneur qui l'aura fait conduire chez lui, et cela me prouve qu'il ne me la laissera pas épouser. Mais, sachez-le bien, j'aurai justice, — oui, j'aurai justice ici-bas, quoiqu'il soit le plus riche et le plus puissant du royaume.

Vive Dieu! je vais... Je mourrai du moins, si je ne réussis à autre chose.

NUÑO.

Arrête, Sanche.

PÉLAGE.

Pardieu! si je rencontre ses pourceaux dans le pré, je les assomme à coups de pierres, fussent-ils entourés de gardes.

NUÑO.

Allons, mon fils, appelle la raison à ton secours.

SANCHE.

Eh! mon père, suis-je en état de réfléchir? Vous m'avez donné un conseil funeste, donnez-m'en un bon à présent.

NUÑO.

Demain nous irons parler au seigneur don Tello. C'est une étourderie de jeunesse, et je suis persuadé que déjà il s'en repent. Je te réponds d'Elvire : ni menaces ni prières, rien ne pourra la faire céder.

SANCHE.

Je la connais, et je le crois... Hélas! je meurs d'amour, je succombe à la jalousie. A quel homme est-il jamais arrivé un semblable malheur? Et dire que c'est moi qui ai conduit sous mon toit le loup cruel qui m'a ravi mon innocente brebis!... J'avais donc perdu l'esprit; car les cavaliers riches et puissants n'apportent jamais que du malheur dans la maison des pauvres... Il me semble voir son beau visage couvert des perles qui tombent de ses yeux éplorés, tandis qu'elle défend son honneur. Il me semble, — pensée douloureuse! — il me semble que je l'entends gémir et repousser son tyran. La voyez-vous? elle s'enveloppe de ses cheveux comme d'un voile pour ne pas lire dans ses regards les infâmes désirs qu'il éprouve... Ah! Nuño, laissez-moi; la vie m'est odieuse... Je ne sais plus ce que je dis... Hélas! je me meurs d'amour, je succombe à la jalousie.

NUÑO.

Allons, Sanche, mon enfant, du courage.

SANCHE.

J'imagine, je crains des choses dont la seule idée me bouleverse, malgré moi, jusqu'au fond de l'âme. Enseignez-moi la chambre d'Elvire.

PÉLAGE.

Et à moi la cuisine; car, avec toutes ces aventures, je n'ai pas soupé et je meurs de faim.

NUÑO.

Entre et repose jusqu'à demain. Don Tello n'est pas un barbare.

SANCHE.

Hélas! je meurs d'amour, je succombe à la jalousie.

JOURNÉE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une chambre dans le château de don Tello.

Entrent DON TELLO et ELVIRE.

ELVIRE.

A quoi bon, seigneur, me tourmenter et me persécuter ainsi? Ne voyez-vous pas que j'ai de l'honneur, et que tous vos efforts ne servent qu'à nous fatiguer tous deux dans cette pénible lutte?

TELLO.

Pourquoi donc être si cruelle? Tu veux donc ma mort?

ELVIRE.

Daignez, don Tello, me rendre à Sanche, à mon époux.

TELLO.

Il n'est point ton époux, et quel que soit son bonheur, un vilain n'est pas digne de posséder tant de charmes. Mais alors même que je serais Sanche, et que Sanche serait don Tello, comment pourrais-tu être si insensible, et me traiter aussi mal? Ne vois-tu donc pas que c'est l'amour, l'amour seul qui m'inspire?

ELVIRE.

Non, non, seigneur! car l'amour qui manque de respect à la vertu n'est plus qu'un goût grossier, un appétit brutal qui ne mérite point un pareil nom; l'amour est l'union de deux volontés, de deux sympathies, et une passion malhonnête n'a jamais été ni ne peut être de l'amour.

TELLO.

Quoi! ce que j'éprouve pour toi ne serait point de l'amour?

ELVIRE.

Nullement. Songez-y, don Tello, c'est d'hier seulement que vous m'avez vue pour la première fois, et déjà vous m'aimeriez? Vous m'aimeriez alors que vous n'avez pas même eu le temps de considérer qui je suis? L'amour naît d'un vif désir, et peu à peu il va s'augmentant par l'espérance et les faveurs jusqu'à ce qu'il ait atteint son but. Vous, seigneur, vous ne m'aimez point. Tout ce que vous voulez, c'est m'ôter cet honneur, mon seul bien et ma vie; tout ce que vous voulez, c'est ma honte, et je dois me défendre.

TELLO.

Puisque tu te défends avec ton intelligence aussi bien qu'avec ton bras, écoute, raisonnons.

ELVIRE.

Il n'est pas de raisonnement qui me puisse vaincre.

TELLO.

Tu dis qu'on ne peut au même instant voir, désirer et aimer?

ELVIRE.

Sans doute.

TELLO.

Tu ne sais donc pas, cruelle, que le basilic tue d'un seul regard?

ELVIRE.

Je ne vous comprends pas.

TELLO.

Eh bien, tel a été l'effet de ta beauté.

ELVIRE.

Seigneur, si le basilic donne la mort, c'est par haine, c'est avec intention; et certes, moi, je n'aurais pas donné la mort à un homme dont j'aurais voulu être aimée. Mais laissons là, seigneur, tous ces raisonnements. Je suis femme et j'aime, vous n'obtiendrez rien de moi.

TELLO.

Qui croirait jamais que c'est une petite paysanne qui parle ainsi?... Avoue du moins, ma belle, que c'est folie à toi de montrer tant d'esprit, car plus je te vois de perfections, plus je raffole de toi. Plût à Dieu que tu fusses mon égale! mais tu conviendras toi-même qu'un noble gentilhomme ne peut pas déroger à ce point, et qu'on s'étonnerait de voir unir le brocart à la bure. Dieu m'en est témoin, mon amour franchirait volontiers la distance; mais le monde a établi ces lois, et je dois m'y soumettre.

Entre FELICIANA.

FELICIANA.

Pardonnez, mon frère, mais ma pitié l'emporte... Ne vous fâchez pas, de grâce.

TELLO.

Que vous êtes sotte!

FELICIANA.

Je n'en disconviens pas. Mais je suis femme aussi, et je trouve que votre entêtement n'a pas d'exemple. Attendez, du moins. Quoique vous soyez un César en amour, César n'aurait pu, avec nous, venir, voir et triompher le même jour.

TELLO.

Quoi! ma sœur, vous êtes contre moi?

FELICIANA.

Quelle rigueur envers cette pauvre fille!

On entend frapper.

ELVIRE.

Madame, ayez pitié de moi.

FELICIANA.

Tello, si aujourd'hui elle dit non, demain elle pourra dire oui. Soyez patient, accordez-lui une trêve. Prenez quelque repos, et ensuite vous reviendrez au combat.

TELLO.

Vous me commandez la générosité envers une femme qui veut ma mort.

On frappe de nouveau.

ELVIRE.

Puissent mes larmes, noble dame, vous engager à intercéder pour mon honneur!

FELICIANA, *à Tello.*

Ne vous irritez pas de cette défense. Elle est bien naturelle, et l'habitude seule pourra rendre cette jeune fille plus traitable. Attendez, mon frère.

On frappe.

TELLO.

Qu'est-ce donc?

FELICIANA.

Il y a près d'une heure que son vieux père et son époux frappent à la porte. Il est juste, il est même nécessaire qu'on leur ouvre. Autrement ils en induiraient qu'Elvire est ici.

TELLO.

Tout le monde prend à tâche de m'irriter. Cachez-vous là, Elvire... et que l'on fasse entrer ces deux rustres.

ELVIRE.

Grâce au ciel, je vais avoir un moment de repos.

TELLO.

Je l'ai épargnée, et encore elle se plaint!

Elvire se cache.

FELICIANA.

Holà! quelqu'un?

CELIO, *du dehors.*

Madame?

FELICIANA.

Appelez ces deux pauvres laboureurs. (*A don Tello.*) Vous, mon frère, traitez-les bien; songez que cela importe à votre noblesse, à votre honneur.

Entrent NUÑO et SANCHE.

NUÑO.

Seigneur, après avoir baisé le seuil de votre château, car nous ne sommes pas dignes de baiser vos pieds, nous venons vous rendre compte de ce qui se passe. Vous excuserez la rusticité de notre langage. Sanche, qui doit se marier avec ma fille Elvire, et dont vous vouliez bien être le parrain, vient se plaindre à vous du plus cruel outrage que la bouche d'un homme ait jamais raconté.

SANCHE.

Magnanime seigneur, devant qui ces montagnes inclinent humblement leur front couvert de neige, et pour qui elles font couler de leurs flancs ces sources qui fertilisent vos prairies; par le conseil de Nuño, plein de confiance en vos lumières et en votre vertu, je vins vous demander votre agrément pour me marier, et vous avez daigné honorer notre chaumière de votre présence. Il suffit, je crois, que vous ayez mis le pied dans notre demeure pour que vous soyez obligé de nous venger d'un acte si horrible, si énorme... si inconvenant [1], que l'honneur même de votre nom y est intéressé... Si jamais vous avez été au moment de posséder un objet que vous aimiez, et que dans ce moment-là même on vous l'eût ravi, imaginez, seigneur, tout ce que vous auriez souffert... moi qui sous mes habits de laboureur ai le cœur d'un cavalier, et qui ne suis pas si ignorant que je ne sache au besoin manier l'épée, — en apprenant cette nouvelle je me sentis blessé dans mon honneur; car bien que je ne fusse pas marié encore, j'avais donné ma parole, et cela revient au même. Alors, voyant mon malheur, je me plaignis à toute la nature. Je dis à la lune : « Que tu es heureuse de n'être jamais privée de la lumière du soleil! quelle que soit l'épaisseur des nuages, sous quelque forme qu'ils se déguisent, ils ne sauraient t'enlever ton éclat. » De là courant dans la campagne, triste et furieux, je m'irritai contre les vignes, dont les embrassements amoureux étreignaient les arbres du rivage; je brisai leurs nœuds, et j'arrachai leurs rameaux fleuris, comme on a rompu mes liens à moi et flétri ma destinée.... Ayant entendu dans les ténèbres le murmure d'une fontaine, je crus entendre des gémissements et des plaintes, et toute mon âme fut troublée.... Un arbre s'élevait au-dessus des autres, et l'attaquant avec le tranchant de mon épée, je l'abattis, parce que, dans son orgueil, il me semblait le tyran des faibles arbrisseaux qui végétaient à ses pieds. — On dit, seigneur, dans le pays (mais c'est une calomnie, étant qui vous êtes), on dit qu'épris en aveugle de ma femme, c'est vous qui l'avez enlevée et que vous la tenez cachée dans ce château. Malheureux! ai-je dit, ne parlez pas ainsi de don Tello, mon seigneur; il est l'honneur et la gloire de la maison de Neyra; il est mon parrain, et il doit honorer ma noce de sa présence. » Seigneur, plein de prudence et de bonté comme vous l'êtes, vous ne souffrirez pas mon déshonneur, qui serait aussi le vôtre, et l'épée au poing, s'il le faut, vous ferez rendre à Sanche son épouse et à Nuño sa fille chérie.

TELLO.

Je suis on ne peut plus affligé, mon ami, d'une pareille audace;

[1] *De caso tan atroz, enorme, y feo.*

Sanche au moment où il qualifie comme il convient l'acte de don Tello, s'aperçoit qu'il excite la colère de celui-ci, et aussitôt il adoucit son langage.

je ne la souffrirai pas sur mes terres; et le scélérat qui a enlevé Elvire et la retient chez lui sera puni comme il le mérite. Prends des informations, et sache quel est celui qui, inspiré par l'amour ou par une secrète haine, a osé nous offenser ainsi tous deux; justice te sera rendue aussitôt. Quant aux paysans qui se permettent de mal parler de moi, je ferai châtier leur insolence. Allez, que Dieu vous protége.

SANCHE, *bas, à Nuño.*

Je sens la jalousie qui m'entraîne.

NUÑO, *bas, à Sanche.*

Au nom du ciel, Sanche, contiens-toi.

SANCHE, *de même.*

Je brave tout.

TELLO.

Vous me ferez connaître ceux qui murmurent sur mon compte.

SANCHE, *bas.*

Rien ne m'arrêtera.

TELLO.

Je ne sais où elle est. Autrement, sur ma vie, je vous la ferais rendre.

Entre ELVIRE.

ELVIRE.

Don Tello ne le sait que trop, mon ami, mon Sanche; car c'est lui qui me retient ici cachée.

SANCHE.

Mon Elvire, mon bien, ma vie!

TELLO.

Ah! c'est ainsi que vous vous comportez avec moi!

SANCHE.

Que n'ai-je pas souffert depuis hier?

NUÑO.

O ma fille! en quel état m'a réduit ton absence! Je n'avais plus la tête à moi.

TELLO.

Allons, vilains, retirez-vous.

SANCHE.

Laissez-moi du moins la serrer dans mes bras; songez que je suis son époux.

TELLO.

Holà, Celio! holà, Julio!... Tuez-moi ces gens-là.

FELICIANA.

Un peu de pitié, mon frère. Ils ne sont point coupables.

TELLO.

Alors même qu'ils seraient mariés, je ne saurais supporter tant d'insolence. Qu'on les tue!

SANCHE.

Bien que la mort soit habituellement si redoutée, moi je ne la crains pas.

ELVIRE.

Je brave également et la mort et la vie.

SANCHE.

Mon trésor, mon Elvire, je mourrai content près de toi.

ELVIRE.

Moi, quand j'aurais à souffrir mille morts, je conserverai intact mon honneur.

TELLO.

Et devant moi, encore, ils osent se montrer leur tendresse! Et je ne les châtierais pas!... (*Appelant*). Holà, Julio! Celio! holà! holà!

Entrent JULIO, CELIO et d'autres Valets.

CELIO.

Seigneur?

JULIO.

Seigneur?

TELLO.

Tuez-moi ces misérables, assommez-les-moi à coups de bâton.

CELIO.

Qu'ils meurent!

Nuño et Sanche sortent chassés par Celio et Julio.

TELLO.

C'est en vain désormais que tu espérerais me toucher par tes larmes et tes plaintes. Déjà je pensais à te restituer à ton vieux père; mais à présent, à présent que j'ai entendu ton insolent défi, tu seras à moi, de gré ou de force, ou bien je ne serais pas l'homme que je suis.

FELICIANA.

Mon frère, songez que je suis là et vous entends.

TELLO.

Elle sera à moi ou elle mourra.

FELICIANA, *à part.*

Comment la délivrer d'un homme qui ne se connaît plus?

Ils sortent.

SCÈNE II.

La campagne devant le château de don Tello.

Entrent NUÑO et SANCHE poursuivis par JULIO et CELIO.

JULIO.

C'est ainsi, vilains, que l'on récompense votre témérité.

CELIO.

Sortez! sortez au plus vite!

JULIO.

Sortez! sortez!

Julio et Celio sortent.

SANCHE.

Tuez-moi, barbares! — Ah! que n'ai-je apporté avec moi une épée!

NUÑO.

O mon fils! prends bien garde!... Je crains que cet homme sans frein ne te fasse assassiner.

SANCHE.

Que m'importe? puis-je tenir à la vie désormais?

NUÑO.

Le temps nous apportera du secours.

SANCHE.

Vive Dieu! je reste ici. On me tuera si l'on veut. Puisque je ne puis la ravoir, je mourrai du moins devant la maison où elle est renfermée.

NUÑO.

Non, non, vis pour demander justice. Le roi ne te la refusera pas; et s'il te la refusait, tu en appellerais à Dieu.

Entre PÉLAGE.

PÉLAGE.

Ah! les voilà.

SANCHE.

Qui vient là?

PÉLAGE.

C'est moi, c'est Pélage enchanté, et qui vous apporte de bonnes nouvelles.

SANCHE.

A nous, de bonnes nouvelles!

PÉLAGE.

Oui, des bonnes, et des meilleures!

SANCHE.

Eh quoi donc? Ne vois-tu pas que je meurs et que Nuño va rendre l'âme?

PÉLAGE.

Bonnes nouvelles, vous dis-je.

NUÑO, *à Sanche.*

Ne sais-tu pas qu'il est fou?

PÉLAGE.

Elvire a reparu.

SANCHE.

Ah! mon père, ô ciel! l'aurait-on rendue? Que dis-tu là, mon cher Pélage?

PÉLAGE.

Oui, on raconte dans tout le bourg que depuis hier, à minuit, elle est dans la maison de don Tello.

SANCHE.

Maudit sois-tu!

PÉLAGE.

Et tout le monde est convaincu qu'il ne la rendra pas.

NUÑO.

Mon fils, au lieu de nous désoler du mal, pensons au remède. Alphonse, que sa valeur et ses exploits ont fait roi de Castille, réside à présent à Léon. Il est bon et justicier. Va le trouver, informe-le de ce qui se passe, et, je me trompe fort, ou il nous rendra justice.

SANCHE.

Ah! Nuño, le roi de Castille est un prince parfait, je n'en doute pas; mais comment un pauvre laboureur pourra-t-il pénétrer jusqu'à lui? Comment oserai-je jamais franchir le seuil de son palais? quel portier souffrira que j'entre? Là on ouvre les portes au drap d'or, au brocart, aux brillants cortéges, et l'on a raison, je l'avoue; mais à nous autres, pauvres diables, on ne nous permet que de regarder les armoiries qui sont au-dessus des portes, et encore à condition de ne pas nous en approcher de trop près. Si je vais à Léon, et que j'essaye d'entrer dans le palais, vous me verrez bientôt en revenir tout meurtri de coups de hallebarde. Quant aux mémoires, aux suppliques que l'on parvient à remettre au roi et qu'il reçoit avec tant de bonté, — croyez-le, — elles tombent bientôt de sa main dans l'oubli. Si je vais là-bas, je verrai des dames, des cavaliers, des églises, le palais, le parc, et puis je reviendrai sans avoir réussi, pour vivre dans nos montagnes sauvages au milieu de nos rochers et de nos sapins, plus triste et plus affligé que jamais.

NUÑO.

Crois-moi, Sanche, je te donne un bon conseil. Va, va trouver le roi Alphonse. D'ailleurs, vois-tu, si tu restes, je suis sûr qu'on te tuera.

SANCHE.

Eh bien, Nuño, tant mieux; c'est ce que je désire.

NUÑO.

Tu connais mon cheval châtain qui vole presque aussi vite que le vent; je te le prête. Pélage t'accompagnera sur le cheval auber.

SANCHE.

Pour ne pas vous contrarier, je cède. — Est-ce que tu viendras avec moi, Pélage?

PÉLAGE.

Certes oui; et si content de voir ce que je n'ai jamais vu, que je vous rends mille grâces de vouloir bien m'emmener. On dit que la capitale est un vrai paradis; que les rues y sont pavées d'omelettes

et de beignets; que tous les étrangers y sont traités et régalés comme s'ils revenaient d'Italie, de Flandre ou de Maroc; enfin que c'est un sac où la fortune réunit pêle-mêle toutes les pièces de l'échiquier, les noires et les blanches. Partons au plus tôt.

SANCHE.

Adieu, mon père. Donnez-moi votre bénédiction.

NUÑO.

Mon fils, tu as du bon sens et de l'esprit. Parle au roi comme il convient.

SANCHE.

Ah! soyez tranquille, je n'aurai pas peur devant lui pour redemander Elvire. — Allons, partons.

NUÑO.

Adieu, Sanche.

SANCHE.

Adieu, mon père. — Adieu, adieu, Elvire!

PÉLAGE.

Adieu, adieu, mes petits cochons!

Ils sortent.

SCÈNE III.

Une salle du château de don Tello.

Entrent DON TELLO et FELICIANA.

TELLO.

Je ne pourrai donc venir à bout de cette beauté rebelle!

FELICIANA.

Tello, ne vous obstinez pas ainsi. Ne voyez-vous pas qu'elle ne cesse de pleurer? Ne comprenez-vous pas que, — la retenant en quelque sorte prisonnière dans cette tour, — alors même qu'elle vous aimerait, vous ne pourriez, par ce traitement, que vous attirer sa haine? Vous êtes sans égard pour elle, et vous voudriez qu'elle vous fût favorable! Vous ne lui montrez que de la rigueur, et vous voulez qu'elle vous écoute!

TELLO.

N'est-ce pas pour moi un malheur et une honte!... me voir rebuté, méprisé, moi qui suis dans cette contrée le plus puissant, le plus riche, le plus généreux!

FELICIANA.

Eh! mon Dieu! oubliez-la,—oubliez cette fille et votre fol amour.

TELLO.

Ah! Feliciana, il vous est bien aisé de parler, à vous qui ne connaissez pas l'empire de cette passion.

FELICIANA.

Attendez jusqu'à demain. Je la verrai, je lui parlerai, je tâcherai de l'adoucir.

TELLO.

Ah! ce n'est pas une femme, une créature humaine; c'est un monstre insensible. Autrement elle aurait pitié de ma peine.... Écoute ; promets-lui de l'argent, de l'or, des bijoux, tout ce que tu voudras. Promets-lui adroitement un trésor. Promets-lui une robe de Milan toute brodée d'or de la tête aux pieds. Dis-lui que je lui donnerai des terres, des troupeaux, et que si elle était mon égale.....

FELICIANA.

Est-il possible, mon frère? Est-ce bien vous qui parlez ainsi?

TELLO.

Oui, ma sœur, je suis dans une situation affreuse... Il faut que je meure ou que je la possède. Il est temps que, d'une manière ou d'autre, mes tourments aient une fin.

FELICIANA.

Je vais la trouver de ce pas, bien que je ne compte pas beaucoup sur le succès de ma démarche.

TELLO.

Et pourquoi?

FELICIANA.

Parce que, d'ordinaire, une femme qui a de la vertu ne cède point à de tels intérêts.

TELLO.

Va vite, et rends-moi l'espoir. (*A part*). Mais une fois que j'aurai eu ce que je veux, mon amour fera place au désir de la vengeance.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

A Léon, dans le palais du Roi.

Entrent LE ROI, LE COMTE, DON ENRIQUE et le Cortége.

LE ROI.

Tout se dispose à Tolède pour ma campagne sur les Maures, et d'après les lettres du roi d'Aragon, je puis être tranquille de ce côté-là. — Voyez, comte, si tous les solliciteurs — citoyens ou soldats — ont reçu audience, et s'il n'y a plus personne qui veuille me parler.

LE COMTE.

Tous ont été dépêchés.

ENRIQUE.

Je viens de voir étendu devant la porte un paysan galicien qui paraissait bien affligé.

LE ROI.

Et qui donc se permet de fermer ma porte à un pauvre paysan? — Allez, allez, Enrique de Lara, et vous-même amenez-le-moi.

Enrique sort.

LE COMTE.

Vertu héroïque et rare, généreuse pitié, noble clémence, observation des lois divines... Alphonse est le modèle des rois.

Entrent DON ENRIQUE, SANCHE et PÉLAGE.

ENRIQUE.

Laissez vos bâtons [1].

SANCHE.

Pélage, range-les contre la muraille.

PÉLAGE.

Pars du pied droit [2].

SANCHE, *à Enrique.*

Quel est le roi, seigneur?

ENRIQUE.

Celui qui dans ce moment tient la main appuyée sur sa poitrine.

SANCHE.

Il a le droit de tenir sa main sur son noble cœur. — Ne crains rien, Pélage.

PÉLAGE.

C'est que les rois ressemblent à l'hiver : ils font trembler les pauvres diables.

SANCHE.

Sire....

LE ROI.

Parle, rassure-toi.

SANCHE.

Sire, vous régnez en Espagne, et.....

LE ROI.

Dis-moi qui tu es et d'où tu viens.

SANCHE.

Permettez, sire, que je baise votre main afin que ma bouche soit ennoblie; mes lèvres, après avoir touché votre main, parleront d'une manière plus digne de vous.

LE ROI.

Je sens que tu la baignes de larmes. Qu'est-ce donc ?

SANCHE.

Mes yeux ont voulu les premiers vous dire ma plainte. Je viens demander vengeance à votre majesté contre un homme puissant mon ennemi.

LE ROI.

Prends courage et cesse de pleurer. Apprends que si je suis bon

[1] *Dexad las azagayas.*

L'azagaya est un bâton ferré, un épieu, une *zagaye.*

[2] *Con pie derecho vayas.*

Afin que cela lui porte bonheur.

et compatissant, je sais aussi payer ce que je dois à la justice. Dis-moi, qui t'a outragé? Qui a eu, sous mon règne, la folie d'offenser un homme pauvre?

SANCHE.

Un homme offensé pleure comme un enfant; et les rois, qui sont les pères de leurs sujets, doivent excuser un homme offensé qui pleure.

LE ROI.

Il m'a déjà disposé en sa faveur. — Parle, mon ami.

SANCHE.

Sire, je suis de race noble, bien que des revers de fortune m'aient rendu pauvre dès mon bas âge. Je devais épouser mon égale. Or, pour ne pas manquer à mes obligations, j'ai fait part de mon projet avec plus de franchise que d'adresse, à don Tello de Neyra, seigneur du pays, en lui demandant son agrément. Lui il me l'a accordé libéralement et a voulu être mon parrain de noce[1]. Mais l'amour, qui peut inspirer des folies au plus sage, l'amour l'a rendu épris de ma future. En conséquence il a mis obstacle à mon mariage, et, la nuit même, accompagné d'une troupe de gens armés, il m'a enlevé ma femme, et m'a laissé sans appui, sans protection que la vôtre et celle du ciel; car le père de ma fiancée et moi étant allés la lui redemander en gémissant, il nous a traités avec une cruauté inouïe, sans considérer que nous étions nobles, et au lieu de nous percer de son épée, il nous a fait frapper avec des bâtons. C'est pourquoi, sire, je viens m'adresser à vous.

LE ROI.

Comte?

LE COMTE.

Seigneur?

LE ROI.

Une table, de l'encre, du papier, et approchez un siége.

On approche un bureau.

LE COMTE.

Voilà, sire, ce que vous avez demandé.

SANCHE.

Quelle vertu! Eh bien, Pélage, as-tu vu comme j'ai parlé au roi?

PÉLAGE.

Sur ma foi, c'est un brave homme.

SANCHE.

Et dire qu'il y a des gentilshommes de village qui sont cruels aux pauvres gens!

PÉLAGE.

En vérité, les rois de Castille doivent être des anges habillés

[1] En Espagne et en Portugal, les nouveaux mariés n'ont pas, comme chez nous, un garçon et une demoiselle d'honneur; ils ont un parrain et une marraine.

comme de simples mortels. Ce n'est pas ainsi qu'est le roi qu'on a peint sur une tapisserie du salon de don Tello. Il a l'air refrogné, ses bas lui tombent sur les talons, il tient à la main le bâton de commandement, il a une coiffure comme une lanterne surmontée d'une couronne d'or, et une barbe comme celle d'un Maure. Je demandai à un page ce que c'était que cette figure-là ; il me répondit que c'était le roi Baûl.

SANCHE.

Nigaud, tu veux dire le roi Saûl..

PÉLAGE.

Oui, celui qui voulut tuer son neveu David.

SANCHE.

Eh non! David était son gendre.

PÉLAGE.

Ah! oui, même qu'un jour le curé disait à l'église, qu'avec un gros caillou il cassa la mâchoire à un géant nommé Olias.

SANCHE.

Goliath, imbécile.

PÉLAGE.

C'est le curé qui disait ça.

LE ROI.

Comte, fermez cette lettre — (*A Sanche.*) Comment t'appelles-tu, brave homme?

SANCHE.

Je suis, monseigneur, Sanche de Roelas, qui vous demande humblement justice d'un homme arrogant, lequel m'a enlevé ma femme, et m'eût enlevé la vie si je n'eusse pris la fuite.

LE ROI.

Il est donc bien puissant en Galice?

SANCHE.

Il l'est au point qu'on le respecte et le craint depuis les côtes de ce royaume jusqu'à la tour romaine d'Hercule [1]. S'il en veut à un homme, il n'y a pour celui-ci d'autre secours que le ciel. Il fait et défait les lois ; et comme lui se conduisent tous les orgueilleux infançons qui ne sont pas sous les yeux des rois.

LE COMTE.

La lettre est fermée.

LE ROI.

Mettez pour suscription : A don Tello de Neyra.

SANCHE.

Sire, vous me sauvez la vie.

[1] S'il faut en croire les anciennes romances et les anciennes chroniques espagnoles, il y avait à Tolède une tour dite *la Tour d'Hercule*. Le langage de Sanche signifierait que don Tello était craint non-seulement en Galice, mais aussi dans le royaume de Léon.

LE ROI.

Tu lui donneras cette lettre, et il te rendra ta femme.

SANCHE.

Jamais plus grand bienfait ne fut accordé par votre main généreuse.

LE ROI.

Es-tu venu à pied?

SANCHE.

Non, sire; Pélage et moi nous sommes venus à cheval.

PÉLAGE.

Et nous les avons fait galoper comme le vent, et plus vite encore. Il est vrai que le mien a de mauvaises habitudes; il se laisse à peine monter, se roule sur le sable ou dans les ruisseaux, court comme un médisant, mange plus qu'un étudiant, et quand nous avons le malheur de passer devant une auberge, il faut qu'il y entre ou qu'il s'arrête.

LE ROI.

Tu m'as l'air d'un brave garçon.

PÉLAGE.

Tel que je suis, j'ai quitté le pays pour vous voir.

LE ROI.

As-tu quelque plainte à me porter?

PÉLAGE.

Non, sire, à moins que ce ne soit de mon cheval.

LE ROI.

Désires-tu quelque chose?

PÉLAGE,

Ma foi, si je voyais une cuisine dans les environs, je ne serais pas fâché d'y faire un tour.

LE ROI.

Je te demande si tu ne voudrais rien emporter chez toi des divers objets que tu vois suspendus à ces murailles.

PÉLAGE.

Oh! moi, je n'aurais pas où placer ça. Envoyez-les plutôt à don Tello, qui a déjà chez lui plusieurs objets tout pareils.

LE ROI.

Ce villageois est plaisant. — Dis, quel métier fais-tu dans ton pays?

PÉLAGE.

Je parcours les montagnes, sire; je suis le cocher de Nuño d'Aybar.

LE ROI.

Est-ce qu'il y a des coches en Galice?

PÉLAGE.

Non, sire; je veux dire — sauf votre respect, — que je garde les cochons.

LE ROI.

Comment le même pays a-t-il pu produire deux hommes aussi différents, l'un si sage et si adroit, l'autre si naïf! (*A Pélage, en lui donnant une bourse.*) Tiens.

PÉLAGE.

Elle n'est pas bien grosse.

LE ROI.

Prends, prends toujours; ce sont de bons doublons. (*A Sanche.*) Vous, mon ami, prenez cette lettre..... et que le ciel vous accompagne.

SANCHE.

Puisse-t-il, sire, vous conserver à jamais!

Le Roi sort avec le Comte, don Enrique et le Cortége.

PÉLAGE.

Eh! eh! regarde.....

SANCHE.

De l'argent?

PÉLAGE.

Et joliment!

SANCHE.

Ah! Elvire, tout mon bonheur est renfermé dans ce papier. Ce papier, si précieux pour moi, rendra ta beauté à mon amour!

Ils sortent.

SCÈNE V.

Une chambre dans le palais de don Tello.

Entrent DON TELLO et CELIO.

CELIO.

D'après vos ordres, je suis allé m'informer de ce rustre. D'abord Nuño ne voulait pas parler, mais sur mes menaces il a fini par m'avouer que depuis quelques jours il avait quitté le pays.

TELLO.

Cela est étrange.

CELIO.

Il paraît qu'il est allé à Léon.

TELLO.

A Léon?

CELIO.

Oui, accompagné de Pélage.

TELLO.

Et pourquoi faire?

CELIO.

Pour parler au roi.

TELLO.

Dans quel but? Il n'est point le mari d'Elvire, et n'est pas of-

fensé. Si Nuño se plaignait, je comprendrais plutôt cela.... mais Sanche!

CELIO.

Je ne fais que vous répéter ce que m'ont dit vos bergers. Et comme Sanche a de l'esprit et qu'il est amoureux, je ne suis pas étonné qu'il ait tenté l'aventure.

TELLO.

Il s'est figuré sans doute qu'il n'avait qu'à aller là-bas, et qu'aussitôt il parlerait au roi!

CELIO.

Alphonse ayant été élevé en Castille par le comte don Pèdre de Castro, la porte du palais n'est jamais fermée à un Galicien de quelque condition qu'il soit.

On frappe.

TELLO.

On frappe, Celio; va voir. Je n'ai donc point de pages dans la salle d'entrée?

CELIO.

Vive Dieu! seigneur, c'est celui-là même dont nous parlons, c'est Sanche.

TELLO.

Quelle audace! quelle insolence!

CELIO.

Je vous en supplie au nom du ciel, voyez ce qu'il vous veut.

TELLO.

Dis-lui d'entrer; je l'attends.

Entrent SANCHE et PÉLAGE.

SANCHE.

Je vous baise les pieds, mon seigneur.

TELLO.

Il y a longtemps qu'on ne t'a vu, Sanche; où donc es-tu allé?

SANCHE.

Ce temps m'a paru un siècle. Voyant que soit amour, soit obstination, vous reteniez Elvire dans votre château, j'ai pris le parti d'aller m'adresser au roi, comme au juge suprême qui peut rendre justice à l'offensé.

TELLO.

Et que lui as-tu dit de moi?

SANCHE.

Que vous m'avez enlevé ma femme.

TELLO.

Ta femme? tu mens, vilain. Le curé ne vous avait pas encore mariés.

SANCHE.

Il connaissait notre volonté à tous deux, et cela suffit.

TELLO.

S'il n'a point uni vos mains, il n'y a point de mariage.

SANCHE.

Je ne discuterai pas en ce moment s'il y a eu ou non mariage.... Voici du roi pour vous une lettre.— Toute l'écriture est de sa main.

TELLO, *à part.*

Je tremble de rage. (*Il lit.*) « Sitôt la présente reçue, vous rendrez, sans réplique, à ce pauvre laboureur la femme que vous lui avez enlevée. Souvenez-vous que c'est loin des yeux du roi que l'on reconnaît les bons vassaux, et qu'un roi n'est jamais loin pour châtier les méchants. Moi, le Roi. » (*Parlant*). Qu'as-tu porté là, malheureux ?

SANCHE.

Je vous ai porté, seigneur, cette lettre que le roi m'a donnée.

TELLO.

Vive Dieu! je suis étonné de ma patience. Penses-tu, vilain rustre, que ton audace m'inspire de la crainte ? Sais-tu qui je suis ?

SANCHE.

Oui, seigneur, et c'est pour cela, c'est comme preuve de ma confiance en vous, que je vous ai porté cette lettre. Cette lettre, je ne vous l'ai pas remise par bravade ; je la considère seulement comme une recommandation du roi pour que vous me rendiez mon épouse.

TELLO.

Oui, je respecte le roi... Autrement, toi et celui qui t'accompagne, je vous.....

PÉLAGE.

Quoi! moi aussi!... Saint Blaise! Saint Paul!...

TELLO.

Je vous ferais pendre aux créneaux de mon château.

PÉLAGE.

Grand merci! ce n'est pas ma fête aujourd'hui.

TELLO.

Mais sortez, sortez au plus tôt, et ne demeurez pas plus longtemps sur mes terres ; sans quoi je vous fais mourir sous le bâton. —Les scélérats! les insolents!... des hommes de cette espèce oser s'attaquer à moi!

PÉLAGE.

Sa seigneurie a raison, et nous avons eu tort de venir l'ennuyer.

TELLO.

Vilains rustres, s'il m'a plu de vous enlever cette femme, je suis qui je suis ; et ici je commande, ici je règne comme le roi don Alphonse en Castille. Ce n'est pas à ses aïeux que les miens furent redevables de ces terres. Eux-mêmes les conquirent sur les Maures.

PÉLAGE.

Oui, ils les ont conquises sur les Maures, et même sur les chrétiens, et votre seigneurie ne doit rien au roi.

TELLO.

Je vous le répète, je suis qui je suis!

PÉLAGE.

Saint Macaire, comment tout ça finira-t-il?

TELLO.

Rendez grâce à ma modération si je ne vous tue pas. — Moi, que je vous rende Elvire? — Il ne tient à rien... Mais non, je ne veux pas salir mon épée dans un sang aussi vil!

Il sort.

PÉLAGE.

Ma foi, il a bien fait de ne pas la salir.

SANCHE.

Eh bien, Pélage, qu'en dis-tu?

PÉLAGE.

Que nous voilà bannis de la Galice.

SANCHE.

Je n'en reviens pas. Quoi! parce qu'il a une demi-douzaine de vassaux cet homme s'imagine qu'il peut désobéir au roi! Vive Dieu!....

PÉLAGE.

Contiens-toi, Sanche. Il ne faut jamais avoir ni querelles avec les grands, ni amitié avec leurs domestiques.

SANCHE.

Retournons à Léon.

PÉLAGE.

Nous avons de quoi voyager, j'ai encore là les doublons du roi.

SANCHE.

Je lui dirai ce qui s'est passé. — Ah! mon Elvire, si du moins j'avais pu te voir!... Allez la trouver, mes tendres soupirs, et en attendant que je revienne, dites-lui que je meurs d'amour.

PÉLAGE.

Allons, partons, et sois tranquille. Don Tello n'a pas encore eu ta maîtresse.

SANCHE.

Ah! Pélage, qui te le fait croire?

PÉLAGE.

C'est que s'il l'avait eue, il nous l'aurait rendue.

JOURNÉE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Une salle dans le palais du Roi.

Entrent LE ROI, LE COMTE et DON ENRIQUE.

LE ROI.

Le ciel sait, comte, à quel point m'est précieuse l'affection de ma mère.

LE COMTE.

Sire, je respecte vos motifs. Vous montrez en tout votre incomparable vertu.

LE ROI.

Ma mère, il est vrai, m'a causé beaucoup de chagrins; mais enfin elle n'en est pas moins ma mère.

Entrent SANCHE et PÉLAGE.

PÉLAGE.

Tu peux avancer.

SANCHE.

Je vois, Pélage, celui à qui j'ai donné toute mon âme. Je vois ce soleil castillan, ce Trajan généreux, cet Hercule chrétien, ce César espagnol.

PÉLAGE.

Moi je n'entends rien à l'histoire ni à toutes ces litanies; mais je vois dans ses mains beaucoup de raies qui sont autant de signes de victoires. Va vers lui, prosterne-toi à ses pieds, et baise sa puissante main.

SANCHE.

Souverain empereur, invincible roi de Castille, permettez-moi de baiser vos pieds, sous lesquels on verra bientôt, j'espère, Grenade et Séville. — Me reconnaissez-vous?

LE ROI.

Tu es, si je ne me trompe, ce Galicien qui vint dernièrement me demander une grâce.

SANCHE.

C'est moi-même.

LE ROI.

Rassure-toi.

SANCHE.

C'est bien malgré moi, sire, que je reviens vous importuner,

mais il le faut; et si je suis indiscret en venant me plaindre à vous, vous serez roi en pardonnant à celui qui vient vous demander justice.

LE ROI.

Dis-moi ta peine, je t'écoute. Tu dois savoir déjà que le pauvre n'a pas besoin de recommandation auprès de moi.

SANCHE.

Invincible roi, de retour en Galice, j'ai remis votre lettre à don Tello de Neyra, afin qu'il me rendît, comme de juste, ma chère fiancée. Il l'a lue, mais elle n'a servi qu'à l'irriter davantage; et non-seulement, sire, il ne m'a point rendu ma fiancée, mais nous avons failli payer cher l'honneur de lui porter vos ordres : il nous a menacés de telle sorte, mon camarade et moi, que si nous ne sommes pas restés morts chez lui ç'a été un bonheur et un miracle. Afin de n'avoir pas à vous importuner de nouveau, j'ai tenté d'autres démarches; inutilement. Notre curé, que nous vénérons tous, ainsi qu'un bénit abbé, un saint homme, qui a sa résidence à Saint-Pélage de Samos, l'ont en vain supplié d'avoir pitié de moi; rien n'a pu toucher son cœur, tout a été inutile. Il ne m'a pas même permis de la voir, ce qui eût été une consolation pour moi. C'est pourquoi je suis revenu vers vous, sire, et je vous demande justice comme je la demanderais à Dieu, dont vous êtes l'image et le représentant sur la terre.

LE ROI.

Une lettre de ma main!... Est-ce que, par hasard, il l'aurait déchirée?

SANCHE.

Je pourrais, sire, l'en accuser malicieusement pour augmenter votre colère; mais cela n'est pas, et Dieu me préserve de vous exciter par un mensonge! Il a donc lu votre lettre sans la déchirer, mais il n'a pas exécuté l'ordre qu'elle contenait. Il est vrai que cela revient au même.

LE ROI.

A ta franchise, à ta loyauté, on voit que, malgré ton humble position, tu es de bonne famille et d'un sang noble. Maintenant il faut que je porte à la fois remède à tout. — Comte?

LE COMTE.

Seigneur?

LE ROI.

Don Enrique?

ENRIQUE.

Que désire votre majesté?

LE ROI.

Je pars pour la Galice. Il faut que j'aille y faire respecter mes ordres. Mais que ce soit un secret.

LE COMTE.

Cependant, sire, considérez.....

LE ROI.

Point de réplique. Faites amener des chevaux à la porte du parc.

LE COMTE.

Comme votre palais est toujours ouvert au peuple, on saura bientôt.....

LE ROI.

Il n'y a point là de difficulté. Les domestiques n'auront qu'à dire que je suis malade.

ENRIQUE.

Si j'osais exprimer mon avis.....

LE ROI.

Ma résolution est prise; toute observation est superflue.

LE COMTE.

Veuillez au moins différer de deux jours votre voyage, afin que l'on puisse répandre le bruit de votre maladie.

LE ROI.

Bons laboureurs?

SANCHE.

Sire?

LE ROI.

Offensé de la conduite de don Tello, je vais moi-même le châtier.

SANCHE.

Quoi! vous, sire?... Ne serait-ce pas abaisser votre couronne?

LE ROI.

Allez devant, et disposez la maison de votre beau-père pour me recevoir. Mais ne dites rien ni à lui ni à personne. Sous peine de la vie, silence, songez-y bien.

SANCHE.

Vous serez obéi, sire.

LE ROI, *à Pélage.*

Toi, l'ami, si l'on te demande qui je suis, tu diras à tout le monde: un gentilhomme castillan. Pas un mot de plus, entends-tu?... Bouche close... les deux doigts sur les lèvres.

PÉLAGE.

Soyez tranquille; je fermerai si bien la bouche, que je ne veux pas même bâiller. Je ne demande qu'une chose: c'est que votre majesté m'autorise à manger de temps en temps.

LE ROI.

Pour cela, je te le permets.

SANCHE.

En vérité, sire, c'est trop honorer ma bassesse. Envoyez là-bas, pour faire justice, un de vos alcades.

LE ROI.

Le meilleur alcade est le roi.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Devant le château de don Tello.

Entrent NUÑO et CELIO.

NUÑO.

Je pourrai donc enfin la voir?

CELIO.

Oui; don Tello mon seigneur l'a permis.

NUÑO.

Mais non. J'ai tort de le désirer. Pourquoi la verrai-je si elle est déshonorée, si mon malheur est à son comble?

CELIO.

Rassurez-vous, elle résiste; elle résiste avec cette admirable constance qui n'appartient qu'aux femmes.

NUÑO.

Hélas! puis-je croire qu'une jeune fille au pouvoir d'un homme conserve sa vertu?

CELIO.

Cela est si vrai, que si Elvire voulait bien m'accepter pour mari, je l'épouserais sans plus d'inquiétude que si je la prenais dans votre maison.

NUÑO.

Quelle est, dis-tu, la fenêtre de sa chambre?

CELIO.

C'est cette fenêtre là-bas, de ce côté... C'est là qu'elle m'a dit qu'elle devait se mettre.

NUÑO.

En effet, autant que ma vue affaiblie peut me le permettre, j'aperçois une robe blanche, une femme.

CELIO.

C'est elle, approchez. Pour moi je me retire. Cédant à vos importunités, je vous ai ménagé cette entrevue; mais je ne voudrais pas qu'on me vît avec vous.

Il sort.

ELVIRE paraît à la fenêtre.

NUÑO.

Est-ce toi? est-ce toi, ma pauvre enfant?

ELVIRE.

Quelle autre pourrait-ce être que votre malheureuse fille?

NUÑO.

Hélas! je croyais ne plus te revoir. Cela non pas à cause des murs et des grilles derrière lesquelles tu es enfermée, mais parce que je te croyais déshonorée. Oui, si tu étais déshonorée, ton père ne pourrait plus te revoir... Hélas! dis-moi, as-tu conservé sans

tache l'honneur que nous ont transmis nos ancêtres?... Ah! s'il en est ainsi, si tu as succombé, alors ne m'appelle plus ton père; car je ne serais plus le père d'une infâme, et, je ne crains pas de te le dire, je me considérerais comme obligé moi-même de verser ton sang impur.

ELVIRE.

Mon père, si au milieu de mes disgrâces et de mes mortels ennuis, ceux de qui je pourrais attendre des consolations ne me parlent que pour augmenter mes douleurs, que deviendrai-je dans l'horrible situation où je me trouve? Mon père, je suis votre fille, c'est de vous que je tiens la vie, et croyez-le, avec votre sang vous m'avez transmis vos sentiments et votre vertu. Le tyran, il est vrai, a voulu triompher de moi; mais, grâce au ciel, qui m'a donné un courage plus qu'humain, j'ai toujours su me défendre. Vous pouvez être fier, mon père : malgré ma dure prison, malgré le supplice affreux que j'endure, je mourrai plutôt que de me laisser vaincre.

NUÑO.

O ma fille! mes soupçons, mes craintes disparaissent, et je sens mon cœur paternel qui se dilate et s'agrandit pour te recevoir.

ELVIRE.

Qu'est devenu le pauvre Sanche, mon époux?

NUÑO.

Il est retourné vers le roi Alphonse.

ELVIRE.

Quoi! il n'est pas au hameau?

NUÑO.

J'attends aujourd'hui son arrivée.

ELVIRE.

Hélas! pourvu qu'on ne lui fasse point de mal!

NUÑO.

On en veut donc à ses jours?

ELVIRE.

Le tyran a juré sa mort.

NUÑO.

Sanche saura se mettre à couvert.

ELVIRE.

Oh! que ne puis-je m'élancer de cette fenêtre dans vos bras!

NUÑO.

Avec quelle tendresse, avec quelle joie tu serais reçue!

ELVIRE.

On m'appelle, mon père, il faut que je vous quitte. Adieu, adieu!

Elle se retire.

NUÑO.

Adieu, ma fille. — Pauvre enfant! je ne la verrai plus. Je n'ai plus qu'à mourir.

Entre DON TELLO.

TELLO.

Qu'est ceci? A qui parles-tu là?

NUÑO.

Je contais mes douleurs aux pierres de ces murs, et elles souffrent elles-mêmes de voir avec quelle rigueur vous traitez un vieillard. Elles sont moins insensibles que vous. Elles n'ont pas refusé à mon malheur les consolations dont il a tant besoin.

TELLO.

Je vous connais, vils paysans; mais vous aurez beau employer tour à tour la plainte et la ruse, l'objet de ma passion ne sortira point de mes mains. C'est vous qui causez ses maux, vous qui ne voulez pas l'engager à céder à mes vœux. Pour moi je l'aime, je l'adore, et ne veux que son bonheur. Après tout, qu'est-ce donc qu'Elvire? N'est-elle pas une pauvre fille des champs, vivant de mon pain comme vous en vivez tous? Mais peut-être, voyant la faiblesse des hommes, vous vous êtes figuré que la naissance et la richesse ne tiendraient pas longtemps contre la jeunesse, les grâces et la beauté!

NUÑO.

Je n'ai rien à répondre, seigneur. Que le ciel vous conserve!

TELLO.

Sans doute il me conservera... et vous, il vous récompensera selon vos mérites.

NUÑO, *à part.*

Se peut-il que le monde souffre qu'on se joue ainsi des lois les plus saintes!... Quoi! il faut que le pauvre abandonne son honneur, et que, de plus, il remercie celui qui l'outrage! Hélas! pourquoi a-t-il tant de pouvoir celui qui n'a d'autre règle que son caprice?

Il sort.

TELLO.

Celio?

Entre CELIO.

CELIO.

Seigneur?

TELLO.

Conduis sur-le-champ Elvire où je t'ai dit.

CELIO.

Réfléchissez, seigneur, à ce que vous allez faire.

TELLO.

Je n'ai pas à réfléchir. Je m'abandonne à l'amour qui m'aveugle.

CELIO.

Songez-y, de grâce; il serait cruel et barbare d'user de force envers une femme.

TELLO.

Si elle avait été plus raisonnable avec moi, je n'aurais pas recours à la violence.

CELIO.

Savez-vous, monseigneur, que j'admire la chasteté, la constance avec laquelle elle se défend ?

TELLO.

Tais-toi. Je suis à bout de patience, et je ne sais comment j'ai pu supporter si longtemps une résistance aussi injurieuse. Tarquin n'attendit pas une heure, et avant qu'une nuit se fût passée il était maître de sa dame. Et moi j'aurai si longtemps attendu le consentement d'une petite paysanne !

CELIO.

Rappelez-vous aussi le châtiment de Tarquin. Il faut se régler sur le bien, non sur le mal.

TELLO.

Mal ou bien, il n'importe, il faut qu'aujourd'hui même je triomphe de ses dédains. Maintenant ce n'est plus l'amour qui m'anime, c'est l'orgueil, c'est la rage. Il est temps qu'elle se repente de son obstination et que j'en sois vengé !

Ils sortent.

SCÈNE III.

Une chambre dans la maison de Nuño.

Entrent SANCHE, PÉLAGE et JUANA.

JUANA.

Soyez tous deux les bienvenus.

SANCHE.

Je ne sais ce qui arrivera; mais j'espère, Juana, que tout ira bien, s'il plaît à Dieu.

PÉLAGE.

S'il plaît à Dieu, Juana, il arrivera tout au moins que nous serons arrivés à la maison; et puisque nos chevaux ont déjà leur ration, il n'est pas juste que nous soyons jaloux de nos bêtes.

JUANA.

Voilà déjà que tu commences?

SANCHE.

Où est Nuño?

JUANA.

Je crois qu'il est allé voir Elvire.

SANCHE.

Comment! don Tello le laissera parler à elle?

JUANA.

Celio lui a dit qu'il pourrait lui dire quelques mots à la fenêtre d'une tour.

SANCHE.

Elle est donc toujours prisonnière ?

PÉLAGE.

N'importe, il viendra bientôt quelqu'un qui...

SANCHE.

Songe, Pélage....

PÉLAGE.

C'est vrai, j'oubliais les deux doigts.

JUANA.

Voici Nuño.

Entre NUÑO.

SANCHE.

Mon père !

NUÑO.

Eh bien, mon fils ?

SANCHE.

Je reviens plus content auprès de vous.

NUÑO.

Content ! et de quoi ?

SANCHE.

Il va venir tout à l'heure un fameux juge d'information.

PÉLAGE.

Oui, nous amenons un juge d'information qui.....

SANCHE.

Souviens-toi, Pélage.....

PÉLAGE.

J'avais oublié les doigts.

NUÑO.

Mène-t-il beaucoup de monde avec lui ?

SANCHE.

Deux hommes.

NUÑO.

Eh bien, mon fils, je t'en prie, ne fais aucune démarche; tout serait inutile. Un grand seigneur, tout-puissant dans ses terres, ayant de l'argent, des armes, de nombreux vassaux, ou il séduira la justice, ou, quelque belle nuit, il nous fera assassiner dans notre maison.

PÉLAGE.

Vous faire assassiner!... Vous plaisantez, maître. N'avez-vous pas joué à l'hombre ? Eh bien, si don Tello a la manille, nous avons spadille, et.....

SANCHE.

Tu perds donc la tête, Pélage ?

PÉLAGE.

J'avais oublié les doigts.

SANCHE.

Vous n'avez qu'une chose à faire, Nuño, c'est d'arranger une chambre pour le recevoir; car c'est un personnage considérable.

PÉLAGE.

Et si considérable, que je puis dire.....

SANCHE.

Vive Dieu! malheureux, si tu parles.....

PÉLAGE.

J'avais oublié les doigts. — Mais, tenez, je n'ajoute plus un mot.

NUÑO.

Laissons cela, mon ami; je crains que cet amour ne te soit funeste.

SANCHE.

Non pas; au contraire, je vais voir cette tour où mon Elvire s'est montrée. De même que le soleil laisse après soi une ombre, il pourra se faire que l'ombre de ma fiancée soit demeurée sur la grille; et si son ombre même a disparu, eh bien, je me la représenterai par l'imagination.

Il sort.

NUÑO.

Pauvre garçon!... quel amour!

JUANA.

Jamais on n'a aimé à ce point.

NUÑO.

Pélage, viens par ici.

PÉLAGE.

J'ai affaire à la cuisine.

NUÑO.

Viens par ici, te dis-je.

PÉLAGE.

Je reviens à l'instant.

NUÑO.

Viens par ici, te dis-je encore.

PÉLAGE.

Que désirez-vous?

NUÑO, *à voix basse.*

Quel est ce personnage, ce juge d'information que Sanche nous amène?

PÉLAGE.

Ce juge de transformation [1].... (*à part*). Dieu me soit en aide! comment me tirer de là? (*Haut.*) Eh bien, c'est un homme... comme un autre. Il a le teint pâle... non, enflammé. Il est grand... non, petit. Il a une bouche... dont il se sert pour manger. Il a la barbe blonde.... je veux dire noire. Enfin, si je ne me trompe,

[1] Au lieu de dire *pesquisidor* (juge d'information), Pélage dit *pecador* (pécheur). Nous avons essayé de reproduire cette *grâce*.

il est médecin... ou il le sera bientôt; car on saigne déjà d'après ses ordonnances. Voilà tout ce que je puis vous dire.

NUÑO.

As-tu jamais vu, Juana, un pareil animal?

Entre BRITO.

BRITO.

Seigneur, seigneur Nuño, hâtez-vous. Trois cavaliers viennent de mettre pied à terre à notre porte. Ils ont trois chevaux magnifiques, de beaux habits tout neufs, des bottes, des éperons, et des plumes à leurs chapeaux.

NUÑO.

Ce sont eux, sans doute. Mais un juge avec des plumes!

PÉLAGE.

C'est pour être plus léger. Et ne vous en plaignez pas. Quand la justice n'est pas tout à fait arrêtée en chemin par les présents, elle ne marche qu'avec beaucoup de lenteur.

NUÑO.

Où donc cet imbécile a-t-il appris toutes ces malices?

PÉLAGE.

Il n'y a pas là de quoi vous étonner, je reviens de la cour.

Brito et Juana sortent.

Entrent LE ROI, SANCHE, LE COMTE et DON ENRIQUE.

SANCHE.

Du plus loin que je vous ai vu, je vous ai reconnu tout de suite.

LE ROI.

N'oublie pas, Sanche; personne ici ne doit savoir qui nous sommes.

NUÑO.

Soyez, seigneur, le bien venu.

LE ROI.

Qui êtes-vous?

SANCHE.

C'est Nuño, mon beau-père.

LE ROI.

Je suis bien aise de vous voir, Nuño.

NUÑO.

C'est moi, seigneur, qui vous baise les pieds.

LE ROI.

Avertissez vos domestiques que l'on ne dise pas à don Tello que le juge d'information est arrivé.

NUÑO.

Je vais les renfermer, et, comme cela, aucun ne sortira. Mais seigneur, je vous l'avoue, j'ai peur en voyant que vous n'avez amené que deux hommes avec vous. Il n'y a pas dans tout le royaume un seigneur plus puissant, plus riche, ni plus absolu.

LE ROI.

Nuño, le bâton de justice ressemble au tonnerre, en ce sens qu'il annonce la foudre. — Seul, comme je suis, je saurai faire justice pour le roi.

NUÑO.

Il y a en vous, seigneur, je ne sais quoi de si imposant, que, bien que je sois l'offensé, je tremble.

LE ROI.

Je vais faire l'information.

NUÑO.

Veuillez d'abord, seigneur, vous reposer. Vous aurez le temps de vous en occuper plus tard.

LE ROI.

Je n'ai pas de temps à perdre. — Comment te va, Pélage?

PÉLAGE.

A merveille! je vous remercie. Il faut que je dise à votre maj...

LE ROI.

Que t'ai-je dit?

PÉLAGE.

C'est juste. — Eh bien, comment se porte votre seigneurie?

LE ROI.

Fort bien, grâce au ciel.

PÉLAGE, *bas, à Nuño.*

Par ma foi! si nous gagnons notre procès, je veux offrir au roi un cochon gros comme lui.

NUÑO.

Tais-toi, sot.

PÉLAGE.

Voulez-vous donc que je dise un cochon comme moi, qui suis si petit?

LE ROI.

Appelez vos gens au plus tôt.

Entrent BRITO, PHILÈNE, JUANA et LÉONOR.

NUÑO.

S'il nous faut faire venir tous les bergers de la montagne et de la vallée, vous attendrez longtemps.

LE ROI.

C'est assez de ceux-là. (*A Brito*). Qui êtes-vous?

BRITO.

Moi, bon seigneur, je suis Brito et je travaille aux champs.

PÉLAGE.

On l'a pris déjà marié, et maintenant il l'est plus que jamais [1].

[1] *Y ya es cabrito.*

Et maintenant c'est un cabri. — Le mot *cabrito* (petit chevreau, cabri) est en quelque sorte le diminutif de *cabron*, qui signifie tout à la fois un bouc et un George Dandin.

LE ROI.

Que savez-vous de don Tello et d'Elvire?

BRITO.

La nuit du mariage, des hommes masqués l'enlevèrent après avoir brisé les portes.

LE ROI.

Et vous, qui êtes-vous?

JUANA.

Juana, seigneur, servante d'Elvire. Hélas! je tremble sur son sort.

LE ROI.

Qui est ce bon homme?

PÉLAGE.

Seigneur, c'est Philène le joueur de cornemuse, qui fait quelquefois danser les sorcières, la nuit, dans ces bruyères. Une nuit elles l'ont emmené au sabbat, mais elles l'y ont fouetté de la bonne façon, et il en est revenu tout écorché.

LE ROI.

Dites-nous ce que vous savez de l'événement.

PHILÈNE.

Seigneur, étant venu pour jouer de la cornemuse, j'entendis don Tello qui défendait qu'on laissât entrer le curé; et puis, après avoir par là empêché le mariage, il emmena Elvire au château, où son père et d'autres personnes l'ont vue.

LE ROI.

Et vous, ma petite villageoise?

PÉLAGE.

C'est Léonor de Cueto, fille de Pierre Michel, petit-fils de Nuño, neveu de Martin, qui épurait l'huile pour tout le pays... une bonne famille. Ce dernier a eu deux tantes quelque peu sorcières, mais il y a longtemps de ça. En revanche, il a eu un neveu bossu qui le premier sema les navets en Galice.

LE ROI.

En voilà assez pour le moment. Reposons-nous, seigneurs cavaliers, et ce soir nous irons faire une visite à don Tello.

LE COMTE.

Vous n'aviez pas besoin de ces témoignages pour être convaincu que Sanche ne vous avait pas trompé, et l'innocence de ces gens-ci le prouve de reste.

LE ROI, *bas, au Comte.*

Qu'on avertisse en secret un prêtre et le bourreau.

Le Roi et les Seigneurs sortent.

NUÑO.

Sanche?

SANCHE.

Seigneur?

NUÑO.

Je ne comprends rien à ce juge. Dès le principe de la procédure, il demande le prêtre et le bourreau.

SANCHE.

J'ignore ses intentions.

NUÑO.

Avec un bataillon entier il ne l'arrêterait pas. Que fera-t-il avec deux personnes ?

SANCHE.

Commençons par lui donner à dîner, et ensuite nous verrons ce qu'il fera.

NUÑO.

Mangeront-ils ensemble ?

SANCHE.

Je crois que le juge mangera seul d'abord, et ensuite les deux autres.

NUÑO.

C'est probablement le greffier et l'alguazil.

SANCHE.

C'est ce que je pense.

Il sort.

NUÑO.

Juana ?

JUANA.

Seigneur ?

NUÑO.

Dresse une table avec du linge blanc ; puis, tue quatre poules, apprête un grand plat de fritures et fais rôtir le jeune paon, tandis que Philène va chercher du vin à la cave.

Juana sort.

PÉLAGE.

Par le soleil ! Nuño, je veux dîner aujourd'hui avec le juge.

NUÑO.

En vérité, je crois qu'il est fou.

Il sort.

PÉLAGE.

Le grand malheur des rois c'est de dîner seuls ; et c'est pour cela sans doute qu'ils ont toujours à côté d'eux des bouffons ou des chiens.

Il sort.

SCÈNE IV.

Une salle du château de don Tello.

Entrent ELVIRE, DON TELLO et FELICIANA.

ELVIRE.

O ciel ! protége-moi, car il n'est plus de protection pour moi sur la terre.

Elle s'enfuit.

TELLO.

Il faut que je la tue.

FELICIANA.

Arrête, mon frère, contiens-toi, de grâce!

TELLO.

Prenez garde, Feliciana, ne me poussez pas à bout.

FELICIANA.

Je vous en supplie comme femme, je vous en supplie comme sœur.

TELLO.

Malédiction sur l'insensée qui, préoccupée d'un misérable amour, ose ainsi mépriser, dédaigner son seigneur, sans que rien puisse vaincre son orgueil! Mais qu'elle n'imagine pas m'échapper. Elle sera à moi ou périra.

Il sort.

Entre CELIO.

CELIO.

Je ne sais, madame, si je suis sous l'empire d'une vaine crainte, mais il se trame quelque chose. Nuño est occupé à recevoir des hôtes de qualité.... Sanche est venu dans le village, et l'on dit qu'il est allé une seconde fois à la cour.... Jamais il n'y a eu un pareil mystère dans cette maison.

FELICIANA.

Tu aurais dû, Celio, puisque tu avais des soupçons, imaginer quelque prétexte pour entrer chez Nuño et voir ce qui s'y passe.

CELIO.

J'ai eu peur de le fâcher; il n'aime pas à voir les gens du château.

FELICIANA.

Il faut que j'avertisse mon frère; car ce jeune rustre ne manque ni d'esprit naturel ni de résolution, et qui sait ce qu'il aura tenté? — Toi, Celio, demeure ici, et si quelqu'un venait, appelle-moi.

Elle sort.

CELIO.

La mauvaise conscience est toujours craintive; et, d'ailleurs, un crime comme celui de don Tello demande vengeance au ciel.

Entrent LE ROI, les Seigneurs et SANCHE.

LE ROI.

Entrez, et faites ce que j'ai dit.

CELIO, *à part.*

Qui sont ces gens-là?

LE ROI.

Appelez quelqu'un.

SANCHE.

Cet homme, sire, est un domestique de don Tello.

LE ROI.

Holà! gentilhomme, écoutez.

CELIO.

Que me voulez-vous ?

LE ROI.

Avertissez don Tello que je suis venu de la Castille, et que je veux lui parler.

CELIO.

Et qui dirai-je qui m'envoie ?

LE ROI.

Moi.

CELIO.

Vous n'avez pas d'autre nom ?

LE ROI.

Pas d'autre.

CELIO, *à part.*

Moi, — tout court, et cette taille imposante! (*Haut*). Puisque vous le désirez ainsi, je vais dire à monseigneur que Moi est à sa porte.

Il sort.

ENRIQUE.

Le voilà parti.

LE COMTE.

Je crains que don Tello ne fasse quelque fâcheuse réponse. Vous eussiez mieux fait de vous déclarer.

LE ROI.

Non, il me devinera. Sa conscience effrayée lui dira que je suis le seul qui puisse ici m'appeler Moi.

Entre CELIO.

CELIO.

J'ai dit votre nom à don Tello, mon seigneur, et il m'a répondu que vous pouviez repartir; qu'à peine il pourrait lui-même s'appeler ainsi dans ce château où il est le maître, et que par les lois divines et humaines, il n'existe d'autre *Moi* que Dieu dans le ciel et le roi sur la terre.

LE ROI.

Eh bien, dites-lui que je suis un alcade du palais.

CELIO.

Je vais l'en informer.

LE ROI.

Allez au plus vite.

Celio sort.

LE COMTE.

L'écuyer avait l'air troublé.

ENRIQUE.

C'est ce nouveau titre qui a produit cette impression.

SANCHE.

Nuño est ici, et j'attends votre permission pour le faire entrer, si vous le trouvez bon.

LE ROI.

Qu'il vienne et qu'il soit témoin de ce qui va se passer. Après avoir eu sa part de l'offense, il est bien juste qu'il l'ait aussi de la réparation.

SANCHE.

Venez, Nuño, et de là où vous êtes, regardez.

Entrent NUÑO, PÉLAGE et les Paysans.

NUÑO.

Ce n'est pas sans inquiétude que je me vois dans la maison de cet audacieux. Vous tous, gardez le silence.

JUANA.

Il sera difficile à Pélage de se taire.

PÉLAGE.

Eh bien, vous vous trompez; je ne parlerai pas plus qu'une statue.

NUÑO, *à part.*

Ne s'être fait accompagner que de deux hommes! voilà du courage!

Entrent FELICIANA, DON TELLO et des Domestiques.

FELICIANA.

Arrêtez, mon frère; prenez garde à ce que vous faites. Où allez-vous?

TELLO, *au Roi.*

Est-ce vous, par hasard, qui êtes l'alcade de Castille, qui me cherche?

LE ROI.

Est-ce que ma visite vous étonne?

TELLO.

Oui, et beaucoup, vive Dieu! si vous savez qui je suis ici.

LE ROI.

Vous êtes un vassal du roi, et vous devez obéissance et respect à qui se présente en son nom, comme vous les devez à lui-même.

TELLO.

Cependant à mes yeux la différence est grande. — Mais enfin où est votre vare?

LE ROI.

Elle est encore dans le fourreau; mais elle en sortira bientôt, et vous verrez alors ce qui arrivera.

TELLO.

Puisqu'elle est dans le fourreau, qu'elle y reste. Vous ne me con-

naissez pas sans doute. Nul être vivant n'oserait m'arrêter, à moins que ce ne fût le roi lui-même.

LE ROI.

Eh bien, misérable ! je suis le roi.

FELICIANA, *à part.*

O ciel ! protége-nous.

TELLO, *troublé.*

Quoi ! sire, le roi de Castille s'abaisser ainsi !... vous, sire, vous, en personne !—Je ne puis que vous demander pardon.

LE ROI.

Qu'on lui ôte ses armes... Par l'honneur de ma couronne ! je vous ferai respecter, insolent, les lettres du roi.

FELICIANA.

Daignez, sire, modérer votre rigueur.

LE ROI.

Toute prière est inutile.—Qu'on amène ici sur-le-champ la femme de ce pauvre laboureur.

TELLO.

Sire, elle n'était pas encore sa femme.

LE ROI.

Elle devait l'être, il suffit.—Et d'ailleurs ne voyez-vous pas près de vous son père, qui a réclamé ma justice ?

TELLO.

Ayant offensé Dieu et le roi, je mourrai justement.

Entre ELVIRE.

ELVIRE.

Roi Alphonse, qui gouvernez l'Espagne avec tant de gloire, aussitôt que mon oreille a entendu prononcer votre nom, je suis sortie de la prison où l'on me tenait renfermée, et je viens vous demander justice. Je suis fille de Nuño d'Aybar, dont la vertu est connue dans tout ce pays. Sanche de Roelas m'aimait, il en parla à mon père, et celui-ci consentit à notre mariage. Sanche, comme serviteur de don Tello, lui demanda son autorisation. Don Tello vint à la fête ; ma vue lui inspira une passion odieuse ; il différa mon mariage, vint m'enlever à main armée pendant la nuit, et me fit transporter dans sa maison, où, par promesses et menaces, il essaya, mais en vain, d'ébranler ma chasteté. Enfin, il m'a fait conduire dans une forêt voisine d'une de ses terres. Là, les arbres, dont l'épais feuillage me protégeait contre les rayons du soleil, ont été témoins de mon malheur ; et mes cheveux en désordre, mes vêtements déchirés vous attestent ma résistance. N'ayant pu mourir je vivrai dans les larmes, car il n'y a plus de joie possible pour celle qui n'a plus d'honneur. Je me trompe, il y a encore un bonheur qui m'est resté, c'est de pouvoir demander justice et vengeance de ces crimes au meilleur, au plus noble, au plus grand des alcades.

Cette justice, cette vengeance, je la réclame, Alphonse, à vos pieds, sur lesquels j'ose à peine imprimer mes lèvres indignes. Ainsi puissent vos descendants délivrer par leurs victoires les provinces qui gémissent encore sous le joug des Maures ! et si ma faible voix est impuissante à louer comme il convient votre justice, que l'histoire et la renommée en rendent la mémoire immortelle !

LE ROI.

Je suis affligé d'être arrivé trop tard. Je voudrais être arrivé à temps pour satisfaire aux justes désirs de Nuño et de Sanche. Mais du moins je puis vous rendre justice et récompenser don Tello selon ses mérites. Qu'on fasse venir le bourreau.

FELICIANA.

Sire, que votre clémence royale ait pitié de mon frère.

LE ROI.

Alors même qu'il n'eût point commis ce crime, je ne saurais lui pardonner le mépris qu'il a fait d'une lettre écrite de ma main et portant ma signature.—Aujourd'hui, don Tello, je foulerai ton orgueil à mes pieds.

TELLO.

S'il y avait une peine plus grave que la mort qui m'attend, je le reconnais devant vous, sire, je l'aurais méritée.

LE COMTE.

Daignez, sire, en faveur du coupable, vous rappeler que je vous ai élevé dans ce pays.

FELICIANA.

Sire, que le comte don Pèdre obtienne au moins de votre pitié la vie de don Tello.

LE ROI.

Le comte sait que je l'aime et l'honore comme un père; mais il doit savoir aussi que lorsque la justice m'a tracé mon devoir, il est inutile qu'il s'interpose et me sollicite.

LE COMTE.

La pitié est aussi une vertu.

LE ROI.

La véritable pitié ne consiste pas dans l'abandon de la justice ; et d'après toutes les lois divines et humaines un pareil homme mérite le châtiment des traîtres. — Don Tello, donne à Elvire le nom d'épouse en réparation de l'outrage que tu lui as fait, et quand le bourreau t'aura tranché la tête, elle pourra épouser Sanche en lui apportant pour dot la moitié de ton bien. Quant à vous, Féliciana, vous serez dame d'honneur de la reine en attendant que je vous donne un époux digne de votre noblesse.

NUÑO.

Je tremble.

PÉLAGE.

C'est là un roi.

SANCHE, *au public.*

Ainsi finit la comédie : Le meilleur alcade est le roi... histoire qui est donnée pour véritable dans la quatrième partie de la Chronique d'Espagne.

FIN DE LE MEILLEUR ALCADE EST LE ROI.

LA

DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE

PAR CHRISTOPHE COLOMB.

(EL NUEVO MUNDO DESCUBIERTO POR CHRISTOBAL COLON.)

NOTICE.

La découverte du nouveau monde présentait des difficultés de toute espèce au poëte qui voudrait la mettre en drame. C'était un motif de plus pour que ce sujet tentât l'audacieux génie de Lope.

Nous n'avons point la prétention de tracer ici l'histoire de Colomb et de sa découverte ; ce serait d'ailleurs une tâche à laquelle nous nous sentons disproportionné. Mais nous ne croyons pas inutile de rappeler sommairement les faits.

Christophe Colomb, de qui le plus grand événement des temps modernes devait immortaliser le nom à jamais, naquit, selon l'opinion la plus commune, à Nervi, dans le territoire de Gênes, vers 1441, d'une famille assez pauvre. De bonne heure il étudia les mathématiques, la géographie, l'astronomie. A l'âge de quatorze ans il entra dans la marine ; et dans toutes les expéditions auxquelles il prit part, il se distingua par une grande intelligence et un rare courage. Ce fut, à ce qu'il paraît, vers 1474, à Lisbonne, où il s'était établi, qu'à la suite de longues études et de profondes méditations, il conçut l'idée d'un nouveau monde. Il la soumit au Florentin Paolo Toscanelli, le plus savant cosmographe de ce temps, et Toscanelli le confirma dans ses conjectures. Dès ce moment Colomb n'a plus qu'une pensée, la découverte du nouveau monde. Il s'y dévoue tout entier. Ni les obstacles ni les railleries ne l'arrêtent : une volonté puissante et le sentiment de sa gloire future soutiennent sa patience. Enfin, après dix-huit ans d'une attente toujours trompée, et après avoir vu ses offres refusées par toutes les cours de l'Europe, il parvient à persuader les rois d'Espagne Ferdinand et Isabelle ; il part comme leur mandataire le 3 août 1492, et le 11 octobre suivant le nouveau monde était découvert.

Ce sujet, avons-nous dit, présentait au poëte dramatique d'immenses difficultés. Et en effet, comment mettre de l'unité dans cette vaste composition ? Quel peintre ne sera pas ému devant la figure imposante de Colomb ? Et enfin, que de génie, que d'esprit, que d'imagination, ne faudra-t-il pas pour que la beauté des détails, — pensées ou images, — réponde à la grandeur de l'événement ? — Voyons comment Lope a réussi.

La pièce me semble supérieurement conçue au point de vue espagnol et catholique. De ce point de vue, la découverte de l'Amérique, c'est un nouveau monde conquis à la foi. La vision de Colomb, au premier acte, la plantation et l'adoration de la croix au deuxième, et à la fin du troisième, le baptême des Indiens, mettent bien cette idée en relief, et ces divers épisodes forment un ensemble harmonieux.

Le caractère de Colomb est fort bien tracé. La supériorité de son intelligence, la noblesse de ses sentiments, la vivacité de cette imagination italienne, sa présence d'esprit, son sang-froid, son courage, son adresse, son humanité, tout cela est admirablement compris et non moins admirablement rendu. Dès

qu'il paraît, dès qu'il parle, on reconnaît l'homme supérieur, l'homme destiné à de grandes choses.

Toutefois je regrette que Lope n'ait pas dès l'abord fait dire à Colomb les motifs scientifiques sur lesquels il se fonde pour annoncer un nouveau monde. Ces motifs, je le sais, Colomb les déduit çà et là dans le premier acte ; mais ce n'est pas assez, selon moi : j'aurais voulu qu'il nous les confiât dès le commencement de l'exposition, par exemple dans la scène avec le roi de Portugal. L'histoire vraie ou fausse du pilote qui lui aurait révélé l'existence d'une terre inconnue à l'ouest de l'Océan, il ne fallait pas l'omettre, puisque c'était une tradition populaire ; mais elle ne devait venir qu'après. En procédant ainsi, le poëte posait, ce me semble, son héros d'une manière plus haute et plus sérieuse.

Les caractères de Ferdinand et d'Isabelle, — Ferdinand, opiniâtre, circonspect et cauteleux, elle, intelligente, pieuse, prudente et résolue,— sont conformes à l'histoire.—Barthélemy Colomb, dévoué à son frère et plein de confiance en son génie, est également vrai. — Dans Pinzon est indiqué, en quelques traits rapides, le hardi navigateur andalous. — En idéalisant Gonzalve de Cordoue, Lope aura voulu sans doute témoigner sa reconnaissance au duc de Sessa, arrière-petit-fils du grand capitaine et le plus généreux de ses protecteurs.—On retrouve dans Mahomet les habitudes voluptueuses des derniers rois de Grenade, et l'on reconnaît le prince à qui sa mère disait, quand il lui fallut quitter le pays sur lequel il avait régné : « Pleure maintenant comme une femme ce royaume que tu n'as pas su défendre comme un homme. »

Quant à la plèbe des Espagnols qui accompagnèrent Colomb, Terrazas, Arana et les autres, ce sont bien là ces hommes braves et dévots, sensuels et avides, qui cherchaient les plaisirs et de l'or en même temps qu'ils travaillaient à établir leur religion dans le nouveau monde.

Les mœurs des Indiens, leurs passions, leurs croyances, leur ignorance, sont peintes avec beaucoup d'art. Mais surtout ce que j'admire, c'est la manière dont Lope a rendu l'impression produite par l'arrivée des Espagnols sur l'esprit des Indiens. Sans savoir précisément quel danger les menace, ils s'étonnent, s'inquiètent ; leurs amours, leurs haines, leurs rivalités, tout est suspendu : ils semblent pressentir qu'un grand événement s'accomplit.

Parmi les beaux détails qui abondent dans cet ouvrage, je n'en citerai qu'un seul. Lorsque, au début de la pièce, Colomb parle à son frère du trésorier Quintanilla, un des hommes remarquables de l'époque, et le seul jusque-là qui ait ajouté foi à son projet : « Les grands hommes, dit-il, croient aisément aux grandes choses. » Comme cela est profondément vrai, surtout dans la bouche de Colomb ! et comme cette noble pensée devait enchanter l'orgueil espagnol !

Quelques critiques chagrins blâmeront peut-être certains épisodes qui ont un caractère plutôt épique que dramatique. C'était l'inconvénient du sujet. Aurait-il mieux valu que Lope se fût abstenu de le traiter ?

M. Lemercier a donné au théâtre, il y a environ trente ans, une pièce intitulée *Christophe Colomb*, mais qui n'a aucun rapport avec celle de Lope. Les deux ouvrages procèdent d'idées tout à fait différentes : l'un respire l'enthousiasme et la foi, l'autre est une comédie satirique.

La Découverte du nouveau monde est citée dans le catalogue du *Peregrino*, et par conséquent antérieure à 1603.

LA

DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE

PAR CHRISTOPHE COLOMB.

ACTE PREMIER [1].

PERSONNAGES DU PREMIER ACTE [2].

CHRISTOPHE COLOMB.
BARTHÉLEMY COLOMB.
LE ROI DE PORTUGAL.
LE DUC D'ALENCASTRE.
MAHOMET, roi de Grenade.
DALIFA, morisque.
ZÉLIN, alcayde [3].
LE DUC DE MEDINA-CELI.
LE DUC DE MEDINA-SIDONIA.
DEUX PAGES.
GONZALVE DE CORDOUE.
LE ROI DON FERDINAND.
LA REINE DOÑA ISABELLE.
PINZON, pilote.
ALVARO DE QUINTANILLA, premier trésorier du roi.
LA PROVIDENCE.
L'IMAGINATION.
LA RELIGION CHRÉTIENNE.
L'IDOLATRIE.
UN DÉMON.

SCÈNE I.

A Lisbonne.

Entrent CHRISTOPHE COLOMB et BARTHÉLEMY.

COLOMB.

Maintenant, mon frère, tu peux partir pour l'Angleterre, et aller parler au roi Henri.

BARTHÉLEMY.

J'ai idée que le roi de Portugal va te donner audience. Il ne peut pas tarder, puisqu'on lui a communiqué ton projet... et ce serait ce qu'il y aurait de mieux pour toi.

COLOMB.

Je ne partage pas ton espoir ; la nouveauté de mon projet me le

[1] Dans le texte espagnol imprimé en 1614, les divisions de cette pièce sont intitulées actes (*actos*), et non pas journées (*jornadas*). Cela semblerait indiquer qu'à l'époque où elle fut composée (dans les dernières années du seizième siècle), la dénomination de *jornada* n'était pas encore généralement admise.

[2] Dans l'espagnol, on a placé de même en tête de chaque acte les noms des personnages qui y figurent. Cela tient sans doute au grand nombre de personnages qui jouent un rôle dans la pièce, et aura eu pour but de soulager la mémoire du lecteur.

[3] Le mot arabe *alcayde* signifie le gouverneur d'un château, et devait aussi, ce me semble, servir à désigner un certain grade militaire.

défend. — Eh! mon frère, quel homme pourra entendre dire que je m'engage à lui donner un monde jusqu'à présent inconnu, qui ne réponde aussitôt que je prétends conquérir les espaces imaginaires! Moi-même, que de fois je suis revenu en arrière! que de fois j'ai considéré mon audacieux projet comme une trompeuse illusion, une flatteuse erreur! Mais je ne sais quelle divinité m'encourage à mon entreprise, en me disant que c'est bien la vérité; et, soit dans mon sommeil, soit dans la veille, sans cesse elle me poursuit. Qu'est-ce donc que ce qui est entré en moi? Qui donc me meut ainsi? Où vais-je donc? Quelle mystérieuse puissance me pousse et m'entraîne?... Comment un homme pauvre, dénué de ressources, et qui vit à grand'peine de l'état de pilote, s'est-il mis en tête d'ajouter à ce monde un autre monde si lointain?... Mais c'est cela même qui m'incite à le chercher. Ma fierté naturelle s'indigne dans l'humble position où je languis; mon cœur brûle d'augmenter la gloire de Gênes, mon illustre et bien-aimée patrie... Et si je réussis dans mon dessein, la renommée du Grec Euclides s'éclipse devant la mienne, et les exploits d'Alcide ne sont plus rien auprès d'un tel exploit.

BARTHÉLEMY.

Espère dans le ciel, mon frère, — dans le ciel, qui ne t'a pas envoyé sans motif cette pensée extraordinaire, et qui te donnera également, n'en doute pas, les moyens de la mettre à exécution.

Entrent LE ROI DE PORTUGAL, LE DUC D'ALENCASTRE, et leur Suite.

LE ROI.

Cet homme a conçu là un bien hardi dessein. — Ne serait-ce pas, par aventure, un Espagnol?

LE DUC.

Le voilà, sire; il ne tient qu'à vous de l'interroger.

LE ROI.

Lequel est-ce des deux?

LE DUC, *montrant Colomb.*

Celui-ci.

LE ROI.

C'est donc toi ce nouveau Thalès, qui prétends sortir de ce monde pour en aller découvrir un autre sur ce globe?

COLOMB.

Noble roi de Lusitanie, je suis Christophe Colomb. Je suis né à Nervi, petit village de Gênes, fleur de l'Italie, et j'habite maintenant l'île de Madère. C'est là qu'aborda naguère un pilote à qui je donnai l'hospitalité dans mon humble maison. Il avait été longtemps battu par la tempête; il revenait avec une santé détruite, et ne tarda pas à mourir. Or, cet homme, arrivé au moment suprême, et sur le point de rendre son âme à son créateur : « Colomb, me dit-il d'une voix faible et tremblante, je n'ai qu'un moyen de reconnaître

l'hospitalité généreuse que tu m'as donnée malgré ta modeste fortune : ce sont ces papiers, ces cartes marines qui contiennent mon testament, mes dernières dispositions. Je n'ai point d'autres biens ; en te les laissant, je te laisse toutes les richesses du pauvre pilote. Mais tu sauras qu'à mon dernier voyage, comme j'allais sur la mer, vers le ponent, tout à coup s'éleva une affreuse tempête, laquelle m'emporta dans des parages où je vis de mes yeux un ciel tout nouveau et une terre inconnue, — une terre dont l'existence n'est pas même soupçonnée par les hommes, et que cependant j'ai touchée de mes pieds. La même tempête qui m'avait porté là malgré moi, me ramena en quelque sorte en Espagne, après avoir exercé sa fureur non-seulement sur les mâts et les agrès du vaisseau, mais sur ma propre vie, à laquelle elle a porté un coup funeste. Prends mes cartes, et vois si tu te sens suffisant à une telle entreprise, persuadé que si Dieu te vient en aide, tu obtiens un renom immortel. » A peine il achevait ces mots, qu'il rendit le dernier soupir. — Pour moi, qui, malgré l'humilité de ma condition, me sens l'intelligence et le courage qu'exigent les grandes choses (c'est sans vanité que je me donne cet éloge), je veux, si vous m'accordez votre protection, être le premier argonaute de ce pays inconnu. Oui, sire, je veux vous donner un nouveau monde qui vous paye en tribut de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, et d'où vous tiriez plus encore d'honneur et de gloire. Confiez-moi un certain nombre de Portugais, quelques vaisseaux, quelques caravelles; je franchirai avec eux des eaux qu'on n'a point franchies jusqu'à ce jour, et je vous ferai reconnaître comme seigneur souverain de ce monde et de ses habitants.

LE ROI.

Je ne sais, Colomb, comment j'ai pu sans rire t'écouter jusqu'à la fin. Tu es, en vérité, l'homme le plus fou que l'on ait jamais vu sous le ciel. Eh quoi ! un pauvre diable que tu as vu mourir dans un accès frénétique a pu t'abuser ainsi en te donnant quelques chiffons de papier ! car j'aime à croire que tu n'es pas un rusé intrigant, et que tu n'aurais pas osé te jouer à moi. — Les cosmographes les plus célèbres ont toujours divisé la terre en trois parties que l'on nomme l'Europe, l'Asie et l'Afrique. L'Europe, qui est la plus petite des trois, a pour ville principale Rome, et pour principales contrées l'Espagne, l'Italie, la France, la Grèce, la Germanie[1] ; l'Afrique, plus importante (je dis en étendue, en grandeur), et qui autrefois s'enorgueillissait de Carthage, contient la Libye, l'Éthiopie, l'Égypte, la Numidie, la Mauritanie; l'Asie, qui jadis obéissait à Troie, renferme la Médie, la Perse, l'Albanie, la Palestine, la Judée,

[1] Parmi les principales contrées de l'Europe, l'Angleterre n'est pas nommée. Serait-ce à cause qu'elle est détachée du continent ? ou bien serait-ce que Lope, en bon Espagnol, lui gardait rancune de l'échec de l'*Armada* ?

l'Arabie, les Indes. Hors de ces trois parties, il n'est pas possible, selon moi, que tu en trouves d'autres, à moins que tu ne les subdivises, ou que tu n'en saches plus que le grand Ptolémée. — Va-t'en, mon ami, guérir ton cerveau malade, et au lieu d'imiter les alchimistes, occupe-toi de la réalité, et ne cherche à découvrir que ce qui est déjà connu. Sur quels frivoles fondements tu as bâti un monde! et comment as-tu pu croire qu'une raie tracée sur un papier était la route du soleil?... — (*Au duc d'Alencastre.*) Insensés! qui vont toujours cherchant leur perte et procurant des soucis aux rois!

LE DUC.

Cependant, sire, il doit y avoir quelque chose dans un homme si fier et si résolu.

LE ROI.

Laissons cela, duc; il n'est pas convenable que j'en entende davantage. (*A Colomb.*) Va-t'en, Colomb, va-t'en conter tes merveilles en Castille, où l'on est plus crédule. Quant au Portugal, je désire que tu n'y demeures pas plus longtemps.

Le Roi et le Duc sortent.

COLOMB.

Le ciel garde votre vie! — Eh bien, Barthélemy, tu le vois, mon espérance, née de la mer, vient d'y retomber... Qu'allons-nous faire?

BARTHÉLEMY.

Si tu l'approuves, je pars à l'instant pour l'Angleterre.

COLOMB.

Moi, je vais en Castille, car c'est le pays pour lequel j'ai le plus de sympathie. Si le roi n'a pas accepté mon projet, tu me retrouveras à ton retour, soit à San-Lucar, soit à Puerto, où je t'attendrai[1].

BARTHÉLEMY.

Le roi Henri VII est vanté partout comme un habile cosmographe, et je suis persuadé qu'il agréera une entreprise où il verra tant de profit.

COLOMB.

Je tâcherai de parler au roi d'Espagne. Seulement je crains qu'il n'ait trop d'occupation sur terre pour donner les mains à une entreprise maritime : car la guerre de Grenade absorbe sa pensée, son trésor et son peuple, et il aimera mieux conquérir le pays où il règne qu'un pays idéal. — Mais je verrai les ducs de Medina-Sidonia et de Medina-Celi.

BARTHÉLEMY.

Eh bien, embarque-toi sans retard.

[1] *San Lucar de Barraméda* et *Puerto de Santa Maria* (Port Sainte-Marie), petites villes et ports de mer en Andalousie.

COLOMB.

O mon frère! je vois d'ici la mer frémir, comme si elle devinait mon dessein!

Ils sortent.

SCÈNE II.

A Grenade, dans le palais.

Entrent MAHOMET, jeune roi de Grenade, DALIFA, deux Musiciens, et Cortége.

MAHOMET.

Ici, charmante Dalifa, tu pourras mieux respirer la fraîcheur de l'air.

DALIFA.

C'est un faible soulagement contre le feu d'amour qui me consume, quoique, par la respiration, l'air qui court en ce bocage doive arriver jusqu'à mon cœur.

MAHOMET.

Je suis trop heureux si c'est pour moi que ton cœur est ainsi enflammé. Oh! répète-moi ces douces paroles qui ont tant de charme à mon oreille... Quant à moi, l'air est impuissant à rafraîchir mon sein, et mes soupirs sont des soupirs de feu.

DALIFA.

Les soucis de la guerre vous détournent de l'amour, et vous n'êtes plus le même depuis que le roi Ferdinand, avec ses chrétiens, occupe ce pays.

MAHOMET.

Ne le crois pas, Dalifa... Et cependant qu'y aurait-il d'étonnant à ce que le dieu Mars fût plus fort que l'Amour, quoiqu'on prétende qu'un jour, à Chypre, Vénus elle-même vainquit ce dieu puissant? — Mais, pour parler sérieusement, bien que le roi chrétien me veuille enlever Grenade, je ne redoute point les efforts de son bras, et je suis sans inquiétude... Toutefois, je l'avoue, si mon oncle révolté ne se fût point emparé de l'Alhambra, et qu'il n'y eût dans cette ville qu'un seul chef, un seul roi, il serait plus facile de la défendre. Les divisions de ce malheureux royaume pourront bien finir par lui être fatales. Je n'ai plus sous mes ordres que l'Albaycin, et un si petit nombre de serviteurs fidèles, qu'il leur sera difficile d'empêcher ma ruine. Cependant jusqu'ici le roi Ferdinand n'a pas pu réussir à vaincre mes cavaliers, qui vont tous les jours courant la Vega[1] et lui causant de grands dommages.

DALIFA.

Qu'Allah veille sur votre jeunesse et augmente votre puissance!

[1] Le mot espagnol *vega* veut dire *plaine*. Ici il sert à désigner spécialement la plaine de Grenade. Voyez *Le dernier Abencerrage*, de M. de Chateaubriand.

—Le roi Ferdinand se fatiguera sans nul doute de ce long siége inutile, et comme voilà l'hiver qui approche, il se retirera dans son royaume. — Asseyons-nous ici sur le tapis coloré de ces fleurs.

MAHOMET, *aux Musiciens.*

Pendant que les tambours et les clairons font silence, vous pouvez bien tous deux chanter. (*A Dalifa.*) C'est ainsi qu'Alexandre se préparait aux combats.

DALIFA.

Je n'entends aucun bruit de guerre : je n'entends que le vent qui se joue dans ce feuillage, et le murmure de la fontaine.

Les Musiciens chantent, et sont presque aussitôt interrompus par un bruit de tambours.

Entre L'ALCAYDE ZÉLIN.

ZÉLIN.

Noble et vaillant roi, pour qui la disgrâce est venue plus tôt que les années[1], est-ce bien le moment de vous livrer à l'amour, alors que l'ennemi vous appelle aux combats? Est-ce bien le moment de vous oublier comme Hercule aux pieds d'Omphale, alors que l'ennemi mesure avec sa lance vos tours et vos murailles? Est-ce bien le moment d'écouter ces instruments de musique, lorsque retentissent au loin les tambours des chrétiens? — Pendant que vous écoutez ces chants voluptueux, j'entends d'ici les Espagnols montés sur vos remparts, qui crient : Feu et sang! Votre oncle Abdoul a prononcé contre vous d'effroyables malédictions et appelé sur votre tête le courroux d'Allah. Muça est mort près de Loja, de part en part traversé par la lance d'un insolent chevalier de Calatrava. Albenzayde a été tué dans la campagne par le comte de Palma. Zelinde et Azarque ont péri par la main de don Garcie de Tolède. Ali et Zulema sont tombés sous les coups du fameux capitaine de Cordoue, Gonzalve Hernandez. De même Tarfe, lorsqu'il s'est mesuré avec Garcilaso. Le marquis de Cadix a donné la mort au brave Reduan. Le comte de Tendilla a tué quatre alcaydes. Les Velascos et les Pimentels ont plus d'une fois porté le deuil parmi les Gomèles et les Zégries, les Zaros et les Vanégas[2]. En même temps s'élève et s'achève la ville de Santa-Fé, à la construction de laquelle ont concouru neuf cités, — Séville, Cordoue, Andujar, Xérès de la frontière, Jaen, Ubeda, Baeza, Carmona, Ecija, — et bientôt ses remparts pourront rivaliser avec ceux de Grenade. Il faut, sire, ou vous rendre ou vous défendre activement; car attendre que l'on vienne vous égorger dans votre palais, ce ne serait point le fait d'un noble roi, mais celui d'un lâche esclave. Laissez l'Albaycin et

[1] Mot à mot : « O valeureux roi Petit, mais grand pour la disgrâce! » Mahomet avait été surnommé *Chico* (petit). Il y a dans le texte plusieurs allusions à ce surnom, qu'il nous a été impossible de reproduire.

[2] Illustres familles de Grenade, dont les divisions contribuèrent à faire tomber cette ville au pouvoir des chrétiens.

ses jardins, laissez l'ambre et les fleurs, et montez à cheval, prenez la lance. Songez-y, déjà Grenade ouvre ses portes, et lorsque les grenades s'entr'ouvrent, c'est signe qu'elles sont mûres[1]. Le roi Ferdinand a juré que d'ici à trois jours il aurait placé un si beau fruit sur sa table royale[2].

MAHOMET.

Hélas! quel malheur est le mien! — Crois-tu, Zélin, que je puisse défendre la ville?

ZÉLIN.

Il est bien tard, et ce sera difficile. Le roi Ferdinand a juré d'y entrer de vive force et de la saccager.

MAHOMET.

Si je me rendais?

ZÉLIN.

Le roi Ferdinand vous imposera de dures conditions.

MAHOMET.

Ah! Zélin, je suis perdu. J'ai besoin de tes conseils, ne me les refuse pas! — Il faut, Dalifa, que je m'occupe de ton salut et du mien.

DALIFA.

Je mets ma confiance dans Allah!

MAHOMET.

Il est mon seul espoir. — Aujourd'hui même Zélin ira trouver de ma part ce grand capitaine.

ZÉLIN.

Eh quoi! vous vous rendez déjà?

MAHOMET.

Ai-je donc quelque autre ressource?

Ils sortent.

SCÈNE III.

A Santa-Fé.

Entrent COLOMB, LE DUC DE MEDINA-CELI, LE DUC DE MEDINA-SIDONIA, et leurs Pages.

CELI.

Je n'ai jamais vu un homme aussi plaisant. — (*A Colomb.*) D'où êtes-vous, l'ami?

COLOMB.

Nobles ducs des deux Médinas, généreux descendants des Guzmans et des Cerdas, daignez seulement me prêter un moment d'at-

[1] *Y es señal que estan maduras*
Quando las granadas se abren.

[2] *Jurado Fernando tiene*
Que no ha de llegar el Martes,
Sin ponerla por principio
En sus manteles reales.

tention, et puisse, en récompense, votre postérité demeurer à jamais illustre dans ce beau royaume d'Espagne! Comme je vous l'ai déjà dit, je m'appelle Colomb; je suis né au pays de Gênes, et j'habite l'île de Madère.

SIDONIA.

Et vous auriez mieux fait, ma foi! d'y rester. Ce n'était pas la peine de venir ici pour nous parler de projets si extravagants. Vous, des antipodes? Vous, un monde nouveau?

COLOMB.

Voyez cette carte marine.

CELI.

Laquelle?

COLOMB.

Celle-ci.

CELI.

C'est une vraie carte de folie. Vous n'y avez oublié qu'une chose... la route du bon sens.

SIDONIA.

O ambition! où ne pousses-tu point les hommes!... Voyez : sur la carte de ce fou le Nil, l'Indus, le Gange, l'Euphrate, sont devenus imperceptibles!

COLOMB.

Vous doutez? et cependant voilà le chemin tout tracé.

CELI.

Il faudrait le croire sur parole!

SIDONIA.

Son costume jure pour lui!

CELI.

Ne savez-vous pas, brave homme, que mille fois les anciens et les modernes ont agité la question de savoir si dans la zone torride il pouvait vivre des hommes qui pussent souffrir un feu éternel?

COLOMB.

Il y a bien, mon seigneur, dans la Scythie des hommes qui vivent malgré le froid rigoureux du climat. Pourquoi dès lors n'y aurait-il pas d'habitants dans un pays brûlé par le soleil?

SIDONIA.

Alors il faut admettre les antipodes; il faut admettre qu'il y a des hommes à l'opposite de nos pieds, et qui marchent comme je marche à présent!

COLOMB.

Ce sont eux que je veux aller découvrir.

SIDONIA.

Voilà une plaisante fable! Je la recommanderais à Ésope s'il vivait encore. — Quoi! il y a des hommes debout sous nos pieds!

COLOMB.

Pourquoi pas? Pourquoi, de même qu'il y a des hommes qui

vivent la moitié de l'année plongés dans les ténèbres de la nuit, — pourquoi n'y en aurait-il pas d'autres vivant dans des conditions toutes contraires ? — Songez combien sont âpres les froids de la Norwége.

CELI.

Alors, l'ami, vous êtes à vous seul plus savant que toute l'antiquité, qui cependant avait mesuré la terre jusqu'en ses moindres fractions. Eh bien, allez... allez dans ce charmant pays que le soleil brûle de ses rayons enflammés; mais prenez garde de renouveler l'aventure de Phaéton.

SIDONIA.

Quelle bizarre idée! — Dans un pays que le soleil chaufferait ainsi, les hommes n'y seraient-ils pas brûlés? et comment se figurer que des hommes brûlés puissent vivre ?

COLOMB.

On peut, seigneur, le supposer par induction en voyant ce qui se passe dans le nord.

SIDONIA.

Pour ceci, c'est un fait reconnu.

COLOMB.

Et ce que je dis le sera plus tard également. Oui, quand bien même tous les mathématiciens [1] du monde combattraient ma proposition, je la maintiendrais pour vraie.

CELI.

Il est inutile, duc, de causer davantage avec lui. Laissons-le. (*A Colomb.*) Il y a, dites-vous, un nouveau monde? Eh bien, s'il y en a un, prenez-le!

COLOMB.

C'est précisément pour cela que je demande votre appui.

SIDONIA.

Merci! — Celi seul est pour moi le monde.

CELI.

Et Sidonia est tout mon univers.

Ils sortent.

COLOMB, *à part.*

Ah! palais plein d'ignorance et de moquerie! chaos de confusion! nouvelle Babylone!

PREMIER PAGE.

Seigneur Colomb, à moi qui ne partage pas l'erreur de ces seigneurs, est-ce que vous ne me donnerez pas un petit peu de ce monde?

COLOMB, *à part.*

Peu s'en faut que ces enfants mêmes ne me traitent de fou!

[1] Le mot mathématicien (*matematico*) servait à désigner en même temps un physicien, un astronome, un géographe.

DEUXIÈME PAGE.

Moi, seigneur, j'ai si froid en hiver, que j'irais volontiers dans cet autre monde où le soleil, bien ardent, bien rouge, vous rôtit de ses rayons.

COLOMB, *à part.*

Sortons d'ici.

Il sort.

PREMIER PAGE.

Le voilà qui s'en va avec sa marotte.

DEUXIÈME PAGE.

Pour moi, le principal motif qui m'empêche de croire à ce monde dont il parle, c'est que s'il eût existé, il aurait été découvert depuis longtemps, soit par Alexandre, soit par la cupidité.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Au camp, devant Grenade.

Entrent LE ROI FERDINAND, LA REINE ISABELLE, le grand capitaine GONZALVE DE CORDOUE, et ZÉLIN.

GONZALVE.

Je vous en supplie, sire, accordez-moi la permission que je demande.

FERDINAND.

Cette entreprise, grand capitaine, serait digne de votre valeur; mais la reine s'y oppose.

GONZALVE.

Alors j'ai le droit de me plaindre d'elle et de vous; et je puis me plaindre ici, car vous êtes tous deux présents.—Mais ne me retenez point, madame, au nom du ciel. Vous n'aurez pas à regretter de m'avoir laissé faire cette démarche.

ISABELLE.

Je ne veux pas que vous vous exposiez à ce péril. (*A Zélin.*) Dis, More, est-ce que le roi ton seigneur ne pourrait pas venir ici?

ZÉLIN.

Il croirait déroger. Puis, noble reine, si l'on savait la chose à Grenade, on le mettrait à mort pour avoir livré ainsi une ville de cette importance.

ISABELLE.

Comment donc Gonzalve peut-il aller en sûreté traiter de cette paix?

ZÉLIN.

Si vous l'approuvez, il y a une poterne par où il pourrait entrer. Je l'introduirai la nuit dans Grenade, et il pourra régler les conditions. Tout ce que Mahomet promettra au grand capitaine il le tiendra pour sacré comme l'Alcoran même.

FERDINAND.

Me tuer un si vaillant soldat, lorsqu'il serait entré de bonne foi dans la ville, ce serait renoncer à ma clémence, m'empêcher d'écouter désormais aucune prière, et m'obliger à doubler au besoin mes troupes pour prendre Grenade. — Il est impossible, madame, que le roi more se rende coupable de cette trahison.

ZÉLIN.

Par le prophète Mahomet, que j'adore, il n'y a rien à craindre. On peut me croire, puisque je jure par Mahomet.

ISABELLE, *riant.*

Oui, car il n'irait pas demander l'absolution à Rome. — Eh bien, grand capitaine, je vous laisse libre.

GONZALVE.

Je ne pouvais rien demander de plus, et je suis trop heureux. Permettez donc, madame, que j'aille déterminer la reddition de Grenade.

ISABELLE.

Prenez bien vos précautions, au moins, et que Dieu veille sur vous !

GONZALVE.

Avec sa protection et la vôtre, la réussite est certaine.

FERDINAND.

Écoutez attentivement le More, Gonzalve. Il y a toujours profit à tirer de ce que dit un ennemi.

ZÉLIN.

Le roi de Grenade n'aspire qu'à devenir votre ami et votre vassal. Grenade est à vous, n'en doutez pas.

FERDINAND.

Dieu le veuille !

GONZALVE.

Venez, alcayde. — Votre nom ?

ZÉLIN.

Zélin Zayde. — Il convient que vous revêtiez un autre habit, afin qu'on ne vous reconnaisse pas quand vous entrerez par la poterne. Je vous le demande pour moi.

GONZALVE.

Eh bien, viens dans ma tente, et nous attendrons là que la nuit nous permette d'entrer dans la ville sans que nous ayons rien à craindre. Je me fie à ton roi.

ZÉLIN.

Et vous avez raison. D'après notre loi, c'est un grand péché que de tuer en trahison ; et surtout l'on verrait avec horreur qu'il vous arrivât mal à vous, que tous les Maures admirent et vénèrent pour vos beaux exploits dignes d'un laurier immortel. En Afrique même tout le monde vous aime, tous les cœurs vous sont soumis, et l'on ne vous appelle que le second Cid. Aussi, veuillez croire, illustre

Gonzalve, que Mahomet est disposé à se rendre, et qu'il acceptera toutes les conditions que vous lui ferez, pourvu qu'elles ne soient point trop dures. Lui et son oncle sont divisés, et cela donne aux chrétiens un grand avantage sur eux.... L'oncle est accablé par l'âge. Quant au jeune roi, il ne pense qu'aux plaisirs, perdu d'amour pour une Morisque que le ciel dans sa fureur a donnée à Grenade. Il nous serait impossible de résister. Le roi Ferdinand va achever sa conquête, et l'Espagne sera enfin délivrée du joug qu'elle a subi si longtemps.

GONZALVE.

Ce sera là le plus bel exploit du roi Ferdinand; ce sera le plus beau titre de gloire de sa glorieuse vie.

ZÉLIN.

Allah lui-même a prononcé contre nous. Il protége Ferdinand, et lui donnera la victoire.

Ils sortent.

SCÈNE V.

A San-Lucar.

Entrent COLOMB, BARTHÉLEMY, et LE PILOTE PINZON.

COLOMB.

Voilà donc la réponse du roi d'Angleterre ?

BARTHÉLEMY.

Voilà ce qu'il a dit. Je l'ai trouvé plus intraitable encore que le roi de Portugal.

COLOMB.

Comment! il n'y aura pas un roi qui veuille s'enrichir!... cela est étrange !

BARTHÉLEMY.

Il n'a pas même voulu consulter de mathématiciens, ni écouter mes propositions.

COLOMB.

Hélas! les pauvres marins sont parfois bien ballottés sur la terre !

BARTHÉLEMY.

Il disait qu'il n'était pas possible qu'il y eût un autre monde habité en dehors du monde connu, et que trouver des êtres humains dans la zone torride ne serait pas moins extraordinaire que de voir le pôle glacé devenir brûlant. Il a ajouté que si en sa qualité de roi il a quelque droit sur le monde dont tu parles, il y renonce en ta faveur, et t'abandonne tous les profits.

COLOMB.

Il est vraiment singulier que sur mille personnes auxquelles j'ai parlé de ce monde inconnu, toi seul, mon cher Pinzon, aies consenti à l'admettre!... Concevez-vous le roi don Juan qui emploie

toutes ses forces à conquérir l'Inde, ce qui est d'un avantage si incertain, et qui juge si difficile la conquête que je lui propose! Et le roi d'Angleterre qui ne veut pas consacrer à cette entreprise deux navires et une centaine de soldats, qui viendraient avec nous pour la curiosité de voir une nouvelle terre !... Eh bien, vive Dieu! je n'en crois pas moins qu'elle existe. Ma conviction n'en est pas moins entière.

PINZON.

Mon pauvre Colomb, vous voilà bien désolé.

COLOMB.

Hélas! tout secours, toute protection me manque.

PINZON.

Je vous ai conseillé de vous adresser au roi Ferdinand et de donner à ma patrie, à mon roi, cette augmentation et cette gloire, et vous négligez tous les moyens d'arriver !

COLOMB.

J'ai déjà fait une tentative; mais ç'a été pour tous une occasion de me railler. Tous disent, de manière ou d'autre, que ce nouveau monde, s'il existe, ne saurait être habité. Ils allèguent l'exemple de l'Éthiopie, dont les habitants, quoique moins rapprochés du soleil, sont par lui brûlés.

BARTHÉLEMY.

A qui donnerons-nous le projet, puisque chacun le déclare impraticable?

COLOMB.

Seul le trésorier en chef [1] Alvaro de Quintanilla a mieux pris cela que les autres. Il est vrai qu'il n'y a peut-être pas en Castille un autre personnage qui ait autant d'intelligence et de mérite. C'est lui qui a composé les règlements de la Sainte-Hermandad [2]. Lui seul m'a écouté avec quelque faveur et m'a paru disposé à me croire ; car un esprit supérieur croit aisément aux grandes choses. Il m'a adressé au cardinal de Mendoce. Celui-ci a été fort bon pour moi, a approuvé l'entreprise, et en a donné communication au roi Ferdinand. Moi-même j'ai vu le roi. Mais, en définitive, il a répondu qu'il était absorbé par le siége de Grenade ; qu'avant de s'occuper d'autre chose il fallait qu'il eût pris cette place, et que jusque-là ce serait folie d'aller chercher au loin un pays incertain. Enfin il m'a laissé, comme vous voyez, dans le même dénûment et sans beaucoup d'espoir. — O Dieu! dire qu'il n'y a pas un roi qui veuille un nouveau monde et tous les trésors que cette main lui donnerait!

[1] *El contador mayor.*

[2] Nous avons cru devoir conserver cette locution semi-française et semi-espagnole familière à tous les lecteurs de le Sage.

PINZON.

Attendez que les Mores de Grenade se soient rendus, et comptez sur le roi catholique. Faites ce bien-là à l'Espagne.

COLOMB.

Non! j'aime mieux partir. Moi aussi j'ai besoin de repos. Allez donc tous deux préparer nos effets. — Pour moi, je vous attendrai ici, tout en parcourant ces cartes et m'amusant avec mon compas.

BARTHÉLEMY.

Ne va pas, selon ton habitude, t'enfoncer à mille lieues dans tes rêveries; et puisque tu es décidé à revenir à la maison, et que tu renonces à ton projet, pourquoi t'en occuper encore? Pourquoi ces plans, ce compas?

Barthélemy et Pinzon sortent. Colomb, assis et le compas à la main, considère dans une profonde attention une mappemonde.

COLOMB.

Je vais les attendre assis au pied de ce chêne. — La terre et l'eau font un niveau égal.... La terre est de forme sphérique, comme le prouve l'ombre de la lune dans les éclipses, et l'immobilité du globe au milieu de l'univers [1]. Cinq zones la partagent comme les cercles partagent la sphère : la région équinoxiale, les pôles et les tropiques. Les zones froides sont habitées, quoique médiocrement. Les zones tempérées sont d'un séjour aimable et facile. Celle-ci, qui est au milieu, et placée sous les tropiques, est constamment frappée par les rayons d'un soleil ardent, et elle paraît à nos yeux inhabitable. Mais le ciel m'inspire le contraire; il me dit qu'il doit y avoir là des êtres humains, et que notre pôle a des antipodes.... Mais à quoi bon me fatiguer incessamment sur la même pensée? Le pauvre, quel que soit son génie, ne devrait jamais s'abandonner à ces hautes spéculations; car il a beau se sentir des ailes, la nécessité, comme une pierre pesante, le retient invinciblement attaché à la terre.

Entre L'IMAGINATION. Elle descend d'en haut, et elle est vêtue d'habits aux couleurs éclatantes et variées.

L'IMAGINATION.

A quoi penses-tu, Colomb? Pourquoi promener ainsi ton compas sur ces cartes?

COLOMB.

Qui es-tu, toi qui m'interroges?

L'IMAGINATION.

Ta propre imagination.

[1] Il faut se rappeler qu'à l'époque de Colomb on ne connaissait pas encore le mouvement de la terre, qui ne fut proclamé qu'environ un siècle et demi plus tard par Galilée. La pièce même de Lope fut composée quinze ou vingt ans avant cette importante découverte.

COLOMB.

Eh bien, je pensais que le sage qui est pauvre meurt ici-bas sans gloire.

L'IMAGINATION.

Non pas : j'entends d'ici retentir la trompette de la Renommée qui t'appelle.

COLOMB.

Je veux retourner dans ma patrie, car je n'ai personne ici qui me veuille protéger.

L'IMAGINATION.

Tu peux compter sur l'Espagne aussitôt que la guerre sera terminée.

COLOMB.

Mon malheur me conseille de me retirer. Laisse-moi aller enfin goûter quelque repos.

L'IMAGINATION.

Je ne puis te laisser. Il faut que je t'emmène avec moi.

COLOMB.

Où veux-tu me conduire ?

L'IMAGINATION.

Attache-toi à moi fortement.

COLOMB.

Arrête, Imagination. Veux-tu donc me pousser au désespoir ?

L'IMAGINATION.

Viens, viens avec moi. Partons.

COLOMB.

Où donc m'entraînes-tu ?

L'IMAGINATION.

En un lieu où tu apprendras si tu dois réaliser ton projet.

L'Imagination emporte Colomb, à travers les airs, de l'autre côté du théâtre. Une toile se lève, et l'on voit LA PROVIDENCE, assise sur un trône, ayant à sa droite LA RELIGION CHRÉTIENNE, et à sa gauche L'IDOLATRIE.

L'IMAGINATION.

Sois attentif, Colomb; car dans ce tribunal s'agite un débat qui t'intéresse.

COLOMB.

Quel est ce juge assis sur cette estrade?

L'IMAGINATION.

C'est la divine Providence. A sa gauche est l'Idolâtrie, qui t'accuse avec sa vaine rhétorique, et de l'autre côté est la Religion chrétienne, qui te défend. (*S'avancant vers la Providence.*) Tes ordres sont exécutés, divine Providence : j'ai amené en ta présence le grand Christophe Colomb.

LA PROVIDENCE.

Que dis-tu, Idolâtrie ?

L'IDOLATRIE.

J'invoque la possession.

LA PROVIDENCE.

Et toi, Religion chrétienne?

LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Que j'ai des prétentions sur cette terre, parce que de droit elle est mienne.

L'IDOLATRIE.

Après d'innombrables années que je vis dans les Indes occidentales, abusant et trompant les peuples, toi, Religion chrétienne, tu veux, par l'intermédiaire d'un homme obscur et pauvre, m'en enlever la possession et les conquérir à ta foi! Le Démon, avec mon autorisation, en a fait son séjour.

LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Celui qui possède de mauvaise foi [1] ne peut en aucun temps invoquer la prescription. Or il est reconnu que depuis la rédemption du genre humain tu possèdes injustement ce pays. Je l'ai suffisamment prouvé. J'ai présenté à l'Église le testament du Christ, et c'est elle qui est son héritière, comme tu l'as vu par cette copie.

L'IDOLATRIE.

Je ne reconnais point ce testament.

LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Il est signé avec du sang et scellé de sept sceaux qui sont les sept sacrements. D'après cela les Indes doivent revenir à la foi! Dieu les attend; rends-lui, infâme, ce qui lui appartient.

L'IDOLATRIE.

Il n'y a plus maintenant de rédemption possible.

LA PROVIDENCE.

Eh bien, ma chère Religion, ne parlons pas davantage de ce qui a été usurpé par l'Idolâtrie, et que ce qui a été mal gagné tourne à mal. Il faut dans l'intérêt du Christ entreprendre cette conquête.

L'IDOLATRIE.

Moi, je défendrai mon bien avec des troupes, des armes et la ruse. Quelques Indiens ignorants qui n'adorent que la lumière du soleil s'inclineront-ils jamais devant votre croix?

LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Oui; et si promptement que tu en seras étonnée.

L'IDOLATRIE.

O Providence! ne permets pas que cette injustice me soit faite. Car, tu ne peux pas l'ignorer, c'est l'avarice seule qui les pousse vers ces lointains climats. Sous prétexte de religion, ils vont chercher l'or et l'argent qu'enserre ce pays.

LA PROVIDENCE.

Dieu ne juge que l'intention. Il sera beau, pour de l'or, de sauver

[1] *Quien posee con mala fe.*

des âmes, et de même qu'il y a une récompense dans le ciel, il est tout simple qu'il y en ait une sur la terre.... D'ailleurs, avec le roi catholique Ferdinand, qui entreprendra cette conquête, tout soupçon doit cesser.

UNE VOIX, *du dehors.*

Je demande qu'il me soit permis d'entrer.

LA PROVIDENCE.

Qui va là ?

LA VOIX.

Le roi de l'Occident.

LA PROVIDENCE.

Je sais maintenant qui tu es. Entre, maudit.

Entre LE DÉMON.

LE DÉMON.

O juge trois fois saint ! ô Providence éternelle ! où donc envoies-tu Colomb ? Veux-tu donc renouveler mon dommage ? Oublies-tu donc que de temps immémorial j'ai possession de ce pays ? — Ne réveille point Ferdinand, et laisse-le s'occuper de ses guerres, au lieu de lui désigner ces terres inconnues. Autrement je dirai qu'il n'y a en toi aucune justice.

LA PROVIDENCE.

Tais-toi, bouche malfaisante.

LE DÉMON.

Ce qui les conduit là-bas ce n'est pas l'esprit religieux et chrétien ; c'est l'avarice, c'est l'amour de l'or. Eh bien, l'Espagne n'a pas besoin d'aller chercher de l'or au loin ; elle en a dans ses entrailles, et c'est là qu'elle le doit chercher. Moi-même je m'engage à le lui indiquer ; mes souterrains ministres le lui montreront. Laisse donc n'exister que pour moi cette terre inconnue. Ne me fais pas un tel outrage.

LA PROVIDENCE.

La conquête doit s'accomplir.

LE DÉMON.

Eh quoi ! suis-je sans pouvoir ? suis-je sans force et sans science ? Eh bien, qu'il parte, j'y consens... Mais moi et lui nous nous retrouverons là-bas !

Il sort.

LA PROVIDENCE.

Va avec lui, Imagination, là où est le roi Ferdinand.

L'IDOLATRIE.

Tu es bien sévère envers l'Idolâtrie.

L'IMAGINATION.

Allons-nous-en, mon cher Colomb.

COLOMB.

Qu'est ceci, Imagination ? Ne m'abuses-tu pas ?

Ils sortent.

SCÈNE VI.

A Grenade.— Musique, tambours et clairons. Des voix nombreuses crient : *Grenade pour le roi Ferdinand!*

Entrent FERDINAND, ISABELLE, MAHOMET, et Cortége.

FERDINAND.

Ce sont des cris bien agréables à mon oreille, Grenade, que ceux que j'entends dans tes murs.

ISABELLE.

J'aime à voir flotter cette bannière sur ce rempart.

FERDINAND.

Grande a été la peine, grande est la récompense.

MAHOMET.

Invincible prince, c'est ta valeur incomparable qui t'a valu du ciel cette conquête.

FERDINAND.

Le ciel a considéré mon zèle pieux, et il a remis ton empire en mon pouvoir. Ne t'afflige pas ainsi, montre la constance d'un roi.

MAHOMET.

La noble ville où je régnais et que j'ai perdue doit être fière de son nouveau roi. Grenade, après avoir vaillamment repoussé les attaques de tant de rois chrétiens qui voulaient la placer sous leurs lois, peut sans honte obéir à Ferdinand. Pour moi, je vais me retirer à Almeria[1], puisque tu veux bien me donner cette ville ; et là je pleurerai les exploits qui ont enlevé l'Espagne aux Africains.

FERDINAND.

Où se propose d'aller ton vieil oncle ?

MAHOMET.

Il ira, je crois, à Fez. — Tu me pardonneras, j'espère, noble Ferdinand, ma folle résistance. Oh ! combien il faut que tu sois aimé de Dieu, puisqu'il t'a choisi pour venger l'Espagne du châtiment qui lui avait été infligé sous le roi Rodrigue[2]. Permets à présent, ô mon roi! que je prenne congé de toi. Entre dans ta cité d'où je suis, hélas ! exilé à jamais. Et vous, illustre reine, soyez heureuse avec e plus noble et le plus généreux prince du monde.

ISABELLE.

Il m'a tout attendrie.

FERDINAND.

Il est roi.

ISABELLE.

Et il pleure.

[1] Ville d'Espagne, sur les côtes de Grenade.
[2] Sous le roi Rodrigue, l'Espagne fut envahie et conquise par les Maures.

FERDINAND.

Allons; car il nous faut consacrer la mosquée à celui qui a retiré cette ville aux Mores pour nous la donner.

ISABELLE.

Je vois d'ici le comte sur les tours, et j'entends les applaudissements et les cris.

Le Roi, la Reine et le Cortége sortent.

DES VOIX, *du dehors*.

Grenade pour don Ferdinand!

ZÉLIN.

Qu'est-ce donc que vous écoutez là, roi Mahomet, en ce triste moment?

MAHOMET.

Je succombe accablé sous le poids d'une telle disgrâce. — Adieu, fameuse et illustre Grenade, noble laurier d'Espagne qui caches ton front blanc dans cette Sierra-Nevada[1], aujourd'hui toute rougie de sang. Adieu, mon Albaycin! adieu, mon cher Alhambra! adieu, tours charmantes du Généralife! adieu, adieu, ma douce patrie, qui m'es enlevée par la trahison de mes proches et par l'épée chrétienne! En te considérant, je sens plus vivement la grandeur de ma perte. — Si jusqu'à présent on m'a appelé en Espagne le *petit roi*, dès ce jour on doit cesser de m'appeler ainsi après une si grande disgrâce!

Ils sortent.

SCÈNE VII.

Dans le palais.

Entrent COLOMB et DON ALVARO.

DON ALVARO.

Il est bien naturel, Colomb, que les Espagnols soient étonnés de la promesse que vous leur avez faite d'un nouveau monde. Ce n'est pas une invention ordinaire que celle de ces Indes... car ici nous ne savons pas d'autre nom à ce pays.

COLOMB.

Déjà, seigneur trésorier, je vous ai soumis mon projet, au cardinal de Mendoce et à vous. Quelque nouvelle que soit cette découverte, elle n'a rien qui la doive faire repousser. Si la nature a donné à de vils animaux la faculté d'inventer des arts, de connaître la vertu de certaines plantes, de prévoir le temps orageux ou serein, pourquoi des hommes, des hommes qui ont longtemps étudié et médité, ne pourraient-ils pas savoir des choses dont on n'a pas parlé avant eux?

DON ALVARO.

C'est précisément là ce qui excite le doute, et ce qui fait que la

[1] Chaîne de montagnes près de Grenade.

raison ne les admet pas aisément. Il n'est pas facile de croire à l'existence d'un monde inconnu aux anciens.

COLOMB.

Il ne leur était pas inconnu. J'invoquerais, au besoin, les auteurs. Le témoignage de plusieurs d'entre eux prouve qu'il avait été découvert à l'époque de César-Auguste. Cela se voit dans Virgile, qui dit, au sixième livre de l'Énéide, que, en dehors de la route du soleil et des étoiles, il y avait un pays où Atlas appuyait ses épaules contre un feu dévorant[1].

DON ALVARO.

Selon Servius[2], cela s'appliquerait à l'Éthiopie.

COLOMB.

Non pas, croyez-le, ce sont les Indes que je cherche. Et, n'en doutez pas, il y a dans ce pays de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, des animaux divers, des oiseaux variés, des arbres qu'on n'a jamais vus, enfin tout un monde nouveau. — C'est le ciel qui m'a inspiré mon projet ; c'est lui qui m'encourage.

DON ALVARO.

Voici les rois qui viennent vous parler[3].

Entrent FERDINAND, ISABELLE, et quelques Seigneurs.

COLOMB.

Que votre altesse me permette d'embrasser ses genoux.

FERDINAND.

Lève-toi, mon cher Colomb, et dis-moi comment tu conçois ton entreprise.

COLOMB.

Sire, maintenant que vous avez heureusement terminé la conquête de Grenade, le moment est venu pour vous de gagner un monde, car ce n'est pas moins que je vous offre. L'Espagne sans doute est grande ; mais vous êtes tous deux si grands, que si vous n'y ajoutez pas un nouveau monde, vous ne pourrez pas vous y tenir à l'aise. Celui que je vous offre en ce moment a été perdu de vue par les anciens qui l'avaient découvert. Ptolémée ne l'a point mis sur ses Tables ; mais s'il a ignoré l'existence des îles Fortunées, et s'il n'a pas connu Thulé[4], comment s'étonner qu'il n'ait pas non

[1] . . . . . *Jacet extra sidera tellus*
Extra anni solisque vias, ubi cœlifer Atlas
Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.

[2] Le texte porte *Herbio*. Mais nous avons pensé qu'il s'agissait ici du commentateur Servius, et, en effet, cette explication se trouve dans son commentaire à la suite des vers cités dans la note précédente.

[3] On sait qu'en Espagne on appelait Ferdinand et Isabelle *les rois* (*los reyes*). Isabelle était de son chef *roi* de Castille et de Léon.

Que si no vio las Fortunadas islas
Ni Atile conoció, etc., etc.

Pour traduire ce passage nous avons été obligé de supposer dans le second vers une faute

plus connu les antipodes? Si vous daignez m'aider, seigneur, j'irai vous conquérir ces Indiens idolâtres, lesquels doivent, ce me semble, être soumis à la foi chrétienne par un roi que l'on a surnommé le Catholique, et par la plus sage et la plus pieuse reine que l'on ait vue depuis l'âge d'or.

ISABELLE.

Le ciel ne peut manquer de favoriser un zèle et des vues si louables. Je suis d'avis que l'on tente l'entreprise.

FERDINAND.

Que te faut-il, Colomb, pour cette expédition?

COLOMB.

Une seule chose, sire : de l'argent. Car l'argent est en tout souverain. L'argent, c'est l'étoile polaire, la boussole, la carte marine du navigateur; l'argent, c'est l'intelligence, la force, l'adresse, le plus sûr appui et le meilleur ami de l'homme.

FERDINAND.

Tu dois savoir tout ce que m'a coûté la guerre de Grenade?

COLOMB.

J'espère, sire, qu'avec l'aide de Dieu, l'Espagne sera bientôt riche, et qu'il viendra un temps où l'or et l'argent seront communs chez elle, et où les pierres jusqu'ici réputées précieuses se vendront à vil prix. Il me faut, sire, trois caravelles avec environ cent vingt hommes d'équipage, qui puissent se battre au besoin, ou rester dans le pays que je vais découvrir. D'après mes calculs, seize mille ducats me sont absolument nécessaires.

FERDINAND.

Dites, don Alvaro, pourra-t-on trouver quelqu'un qui nous prête cette somme, à moi et à Colomb?

DON ALVARO.

Je crois, sire, que Louis de Santangel, votre ancien greffier des rations[1], pourra la fournir.

FERDINAND.

Eh bien, qu'on la donne à Colomb; et puisse le ciel être favorable à ses hautes pensées, afin que la monarchie d'Espagne soit agrandie, et que les idolâtres soient réunis à l'Église!

COLOMB.

Permettez maintenant que je me retire. Je vais composer ma flotte à Palos[2], et puis, avec l'aide de Dieu, j'irai trouver cette

d'impression, et au lieu de ce mot *Atile* nous avons lu *à Tule*. Il est possible que Lope eût écrit, d'après l'orthographe grecque, *à Tyle* ou *à Tile*. De là, sans doute, l'erreur.

[1] Nous avons traduit littéralement *escribano de raciones*. Le greffier des rations était chargé de payer aux domestiques du palais l'argent de leur nourriture et de leurs gages.

[2] Ce fut en effet du port de Palos que partit Colomb pour aller découvrir l'Amérique. Palos est un petit village situé sur la rive gauche du Rio-Tinto. C'était alors l'entrepôt du commerce de l'Andalousie.

terre qui nous donnera, à vous, sire, d'immenses richesses, et à moi une gloire immortelle.

ISABELLE.

Que le ciel te conduise!

COLOMB.

Je m'engage, illustre princesse, à donner à la terre que je découvrirai un nom qui rappelle le vôtre. Je la nommerai Isabelle, et cette terre laissera bien loin derrière elle les fondations si vantées d'Alexandre et de César.

FERDINAND.

Argos ne fut pas un si hardi navigateur.

ISABELLE.

Quelle merveilleuse pensée!

FERDINAND.

Espérons!

ACTE DEUXIÈME.

PERSONNAGES DU DEUXIÈME ACTE.

COLOMB.
BARTHÉLEMY.
FRÈRE BUYL.
PINZON, } Espagnols.
TERRAZAS, } Espagnols.
ARANA, } Espagnols.

DULCAN, } Indiens.
TAPIRAZU, } Indiens.
TÉCUÉ, } Indiens.
TACUANA, } Indiens.
MAREAMA, } Indiens.
PALCA, } Indiens.
AUTÉ, } Indiens.

SCÈNE I.

Sur la mer.

On voit sur le théâtre un vaisseau voguant au milieu des cris usités dans la manœuvre, et sur le vaisseau, COLOMB, BARTHÉLEMY, PINZON, ARANA, TERRAZAS et FRÈRE BUYL.

ARANA.

Chef arrogant de malheureux que tu as abusés, et qui maintenant, par suite de ta folle ambition, sont plus près de la mort que de la terre que tu avais annoncée, — où nous conduis-tu donc, à travers des milliers de lieues et d'ennuis, pour que nous devenions la nourriture des poissons qui fréquentent ces mers lointaines? Fabricateur d'intrigues et de ruses, où sont ces beaux rivages dont tu flattais notre espoir? Second Prométhée, où est ton nouveau monde? Partout, partout nous ne voyons que la mer; et d'aucun

côté nous ne pouvons apercevoir ta conquête imaginaire. Je ne te demande plus maintenant de richesses; garde, garde pour toi toutes les mines d'or, et montre-moi seulement un épi de blé.

TERRAZAS.

Beaucoup dans l'antiquité ont voulu se faire passer pour des dieux; et les uns se sont donné la mort; les autres, pour montrer leur divinité, se sont métamorphosés de diverses manières. Il y en eut un qui sut imiter le bruit du tonnerre. Un autre était parvenu à instruire des oiseaux qui disaient : « Celui-là est dieu; il faut l'adorer. » Notre capitaine, comme un nouveau Luzbel, a voulu se faire dieu, et pour prouver son pouvoir il a voulu créer un monde. Eh bien, celui qui, comme le mauvais ange, a voulu s'égaler à Dieu et usurper sa puissance, si nous ne pouvons pas le précipiter dans les enfers... la mer est là... nous pouvons l'y jeter.

PINZON.

Maudites soient, mathématicien imposteur, tes mappemondes qui, avec ton compas, te servent à couvrir tes mauvais desseins! Nous allons voir par quels diaboliques stratagèmes tu échapperas à notre juste fureur. Tu auras le sort de Jonas... et comme celui qui le premier imagina les courses de taureaux, tu périras dans ta propre invention. Allons, amis, saisissons-le.

COLOMB, *à part.*

C'en est fait de moi.

FRÈRE BUYL.

Au nom du ciel, arrêtez.

ARANA.

A la mer! et là, s'il veut, il se transformera en poisson, comme celui qui, à force de nager, finit, dit-on, par se métamorphoser de la sorte.

FRÈRE BUYL.

Si Dieu permit que Jonas fût jeté dans la mer, ce fut parce qu'il ne s'était pas conformé à ses ordres. Il n'en est pas ainsi de Colomb.

TERRAZAS.

Et pourquoi?

FRÈRE BUYL.

Colomb, lui, obéit à Dieu, de qui lui est venue cette inspiration, et il marche où Dieu l'envoie.

PINZON.

Laissez donc, père; il ne nous a emmenés avec lui que pour nous perdre. S'il avait eu une inspiration d'en haut, Dieu lui-même, pour qu'il accomplît sa volonté; lui aurait indiqué la terre promise, comme il fit pour Moïse et Aaron.

FRÈRE BUYL.

Prenez garde! ceux qui en révoquèrent l'existence en doute ne purent pas ensuite en jouir.

ARANA.

Ainsi donc, il nous faut errer quarante années sur les mers?

FRÈRE BUYL.

Ceux qui surent souffrir arrivèrent.

TERRAZAS.

Vive Dieu! voilà qui est plaisant!... S'ils souffrirent, du moins ils mangeaient, ils avaient la manne pour apaiser leur faim. Ici tout nous manque, et nous serons bientôt réduits à manger le bois du vaisseau. Encore si c'était Dieu qui nous eût fait cette promesse, on pourrait supporter la faim et la soif... Mais comment croire à cet homme, qui est tout au moins un rêveur?

COLOMB.

Celui qui sait attendre avec patience voit facile le but le plus difficile à atteindre.

PINZON.

Eh bien, s'il faut que nous attendions, allons, nouveau Moïse, dessèche la mer au moyen de ta baguette; fais, comme lui, jaillir une source qui puisse arroser l'Oreb, et nous passerons comme les Hébreux le désert de Raphidim [1]. Mais sans nourriture, sans eau, et loin de la vue de la terre, nous sommes destinés à périr.

COLOMB.

Il est temps que cette révolte finisse. Considérez l'exemple de tous ces hommes qui en souffrant volontairement les plus durs travaux sont arrivés, malgré leurs ennemis, au comble de la prospérité. Voyez Argos, voyez Ulysse.

PINZON.

Pour Dieu! vous aussi, voudriez-vous nous métamorphoser en bêtes?

COLOMB.

Laissez cela, Pinzon, ne me tourmentez pas. C'est vous qui m'étonnez le plus; car vous, avec votre expérience, vous savez bien que je ne vous trompe pas.

PINZON.

Si fait, il nous trompe. — Halte! en Espagne!

TERRAZAS.

Halte! maître [2]!

COLOMB.

Pourquoi tant désirer l'Espagne?

ARANA.

Elle est notre Égypte à nous. Si tu ne veux pas que nous y retournions, donne-nous quelque nourriture; fais-nous voir un nuage, un oiseau.

[1] Voyez l'*Exode*, chap. XVII.

[2] *Alto, maestro.*
Ces mots s'adressent au pilote.

TERRAZAS.

Débarrassons de lui le navire.

ARANA.

A la mer ! à la mer !

BARTHÉLEMY.

Un moment ! arrêtez !

ARANA.

Laisse-nous, Barthélemy.

BARTHÉLEMY.

Je ne souffrirai point que l'on tue mon frère.

ARANA.

Il n'y a pas de milieu. Qu'il nous fasse voir la terre, ou nous lui ferons voir la mer de près.

PINZON.

Et où voulez-vous qu'il trouve la terre? Son esprit bizarre, et semblable à un moulin à vent, a rêvé un monde impossible, et c'est ce monde qu'il veut découvrir. Qu'attendons-nous davantage? A la mer !

COLOMB.

Arrêtez ! écoutez, je vous prie, un seul mot.

ARANA.

Dites-en dix, dites-en vingt. Mais vous en diriez mille, que vous ne réussiriez plus à nous tromper.

COLOMB.

Si d'ici à trois jours je ne vous ai pas montré la terre, je me livre à vous, tuez-moi.

TERRAZAS.

Quoi ! vous persistez ?

BARTHÉLEMY.

Le délai n'est pas si long. Vous pouvez bien attendre jusque-là.

FRÈRE BUYL.

Au nom du ciel, Espagnols, accordez-moi trois jours encore, et l'on vous montrera les nuages colorés d'un autre horizon.

ARANA.

Et sans doute un autre soleil ?

FRÈRE BUYL.

Allons, faites cela pour moi.

ARANA.

Eh bien, qu'il en soit ainsi : encore trois jours !

TERRAZAS.

Voici un bon levant.

COLOMB.

Qu'on hisse les vergues, et qu'on fasse jouer la pompe ! (*A part.*) Seigneur, Seigneur, souvenez-vous de moi !

Le navire disparaît au milieu des cris.

SCÈNE II.

Dans l'île de Guanahami[1].

Entrent DULCAN-QUELLIN, TACUANA, TÉCUÉ, AUTÉ, PALCA, MAREAMA, et d'autres Indiens. Plusieurs portent des tambourins. Dulcan-Quellin et Tacuana s'asseyent.

UNE INDIENNE.

Dulcan-Quellin le beau cacique
Épouse la belle Tacuana.

TOUS.

Dulcan-Quellin le beau cacique
Épouse la belle Tacuana.

UNE INDIENNE.

C'est un beau jour
Pour l'amour!

TOUS.

C'est un beau jour
Pour l'amour!

UNE INDIENNE.

Chantons, chantons la joie,
Que notre dieu le Soleil leur envoie.

TOUS.

Chantons, célébrons leur joie.

DULCAN.

Mes amis, vous avez bien chanté et bien dansé ; mon mariage a été bien célébré par vous. Mais, charmante Tacuana, on ne pouvait faire moins pour mon bonheur et pour ta beauté ; et maintenant je bénis mon ancienne peine et tout ce que j'ai souffert pour toi.— Désormais ceci est ton pays, et tout ce que tu vois t'appartient. Désormais, soit que tu te promènes sur le rivage de la mer azurée, ou dans la plaine, ou sur les montagnes, partout tu seras dans ton domaine. Ne t'afflige pas de ce que je t'ai enlevée à ton pays; tu ne devais pas demeurer parmi des gens qui étaient incapables de t'apprécier, puisqu'ils ne t'adoraient pas comme un second soleil. Pour moi, quand je te regarde, je te vois briller comme cet astre, tu m'éclaires comme lui, et mon âme se contemple en toi.

TACUANA, *à part.*

Ah! si je pouvais dire ce que je pense! Mais, mon cœur, il te faut dissimuler devant ce tyran farouche qui, à défaut de raison et de justice, a pour lui la force.

DULCAN.

Parle moi donc, et ne me traite pas avec ce dédain ; car tu as en

[1] L'île de Guanahami, qui fait partie d'un groupe d'îles (les Lucayes) qui sont comme les sentinelles avancées de l'Amérique, fut la première découverte par Christophe Colomb. Il lui donna le nom de San-Salvador.

moi un mari qui mérite ton amour. — Y a-t-il dans toute la contrée un cacique aussi brave, aussi vaillant? — Depuis l'endroit où naît chaque matin notre soleil jusqu'à ce lieu où il va se cacher tous les jours, y a-t-il, excepté lui qui conduit ici-bas toutes choses, y a-t-il un être qui soit plus puissant que moi sur terre et sur mer? — La nature et la fortune semblent avoir été d'accord pour faire mon bonheur. La nature m'a donné la santé, la force, l'adresse, l'intelligence, le courage. La fortune m'a donné, avec le pouvoir qui me soumet ce pays, tous les biens que je puis désirer. C'est pour moi que la mer a des coraux et des perles. C'est pour moi que la terre enserre de l'argent et de l'or. C'est pour moi que se trouvent au fond des mines et le diamant dont la dureté ne résiste pas au travail de l'homme, et la belle topaze, et la douce émeraude, et le rubis coloré, et enfin toutes ces pierres précieuses que forme le soleil depuis Guayra jusqu'à Potosi. Tout cela je le mets à tes pieds; tout cela servirait d'ornement à ta personne, si tu avais besoin de parure; et je veux couvrir de ces pierres les tambos [1] où tu vas habiter avec moi. Ce pays te fournira toute sorte d'animaux, le taureau bondissant, la brebis robuste [2], le daim léger, le lièvre rapide. Dans nos forêts, sur des arbustes embaumés, se trouvent mille oiseaux variés, l'autruche à l'épais plumage, le paon élégant, le brillant perroquet, le magnifique guacamaye [3], la timide perdrix; et la mer nous donne et le dauphin, et le tiburon qui a coutume de déposer ses œufs sur le sable du rivage, et la baleine qui nous fournit nos arcs. Tu auras, en outre, à volonté du maïs, du miel, des cocos et toute sorte de fruits d'où nous exprimons une eau savoureuse. En un mot, ce pays est le plus fortuné qui existe. Mais il n'est pas plus fortuné que mon amour, qui possède en toi tous les trésors qu'il désire.

TACUANA.

Dulcan, je connais ton pays et j'apprécie ta tendresse; mais le cœur d'une femme ne peut se vendre pour rien au monde. Je ne veux pas dire pour cela que je te haïsse, mais que tu m'as enlevée d'auprès de mon père et de mon époux pour me transporter en ce lieu. Cette nuit même notre mariage devait se faire si tu ne fusses venu brusquement l'attaquer. Tu as su de quoi il était question, et comme mon futur est ton ennemi, tu es venu à l'improviste envahir sa terre, et dans le tumulte tu m'as enlevée. Aussi tu comprendras qu'après de si tristes événements, il n'est pas possible que mon âme éprouve quelque plaisir de ces noces; et je te supplie, Dulcan, par le soleil que tu adores, je te supplie humblement que tu m'accordes quelque délai, pendant lequel je puisse venir à t'aimer, afin

[1] *Tambo* est un mot indien qui signifie *habitation*, logis.

[2] Mot à mot : *la brebis qui porte charge*. Lope veut sans doute désigner le lama ou la vigogne. Mais ces animaux ne se trouvent que dans les Andes, au Pérou et au Chili.

[3] Le guacamaye (*guacamayo*) est un perroquet qui n'apprend pas à parler.

que nous soyons heureux de ce mutuel amour. Car une femme qui n'éprouve que de l'indifférence, fût-elle d'ailleurs d'une beauté parfaite, doit paraître bien laide à l'homme qui la tient dans ses bras; et peut-être te deviendrais-je odieuse autant qu'en ce moment je te parais aimable, par la même raison qu'une laide paraît belle quand elle aime. C'est pourquoi rends-moi des soins, fais ma conquête, gagne mon cœur par ces bons traitements qui finiront par le soumettre; et pour satisfaire ton caprice, ne perds pas le bien si doux que l'on trouve dans l'amour partagé. — A quoi penses-tu? Est-ce que ma demande te déplaît?

DULCAN.

Je m'attendais à ta conduite. Mon offense l'a méritée, et je ne puis m'en plaindre. Celui qu'on te donnait pour époux est mon ennemi mortel; et je triomphe de lui avoir causé ce chagrin; car il n'est pas de peine plus grande pour un homme que de se voir enlever sa femme; il souffre alors tout à la fois dans son orgueil et dans son amour. — Mais afin que tu ne me regardes pas comme un barbare, je m'engage, Tacuana, à me conduire avec toi selon tes vœux. Je me contenterai de te rendre des soins alors que je pourrais te posséder; et se vaincre ainsi est la plus grande preuve d'amour. J'attendrai donc un mois, un an, un siècle, s'il le faut, et si je souffre dans cette longue attente, ta vue me dédommagera. Mais songes-y, ne cherche pas à m'échapper; et afin que je vive en repos là-dessus, et pour te lier toi-même, fais-moi le serment de ne jamais t'enfuir.

TACUANA.

Par notre divin Ongol, représentant du soleil, je jure de ne te quitter jamais.

DULCAN.

J'accepte ta parole.

AUTÉ.

Debout! debout, Dulcan-Quellin!

DULCAN.

Quel est ce bruit, Auté?

AUTÉ.

Lève-toi de ton lit nuptial; car j'ai vu apparaître sur le haut de la colline un homme armé.

DULCAN.

Un homme seul peut t'effrayer?

AUTÉ.

Prépare-toi, car cet homme vient disposé à la guerre; et lorsqu'un homme est armé il ressemble au nuage qui renferme la tempête.

DULCAN.

Tu as raison, ami. Va voir qui est cet homme; car souvent celui

qui n'a pas craint le nuage souffre de la tempête. — Mais le voilà qui s'avance, et je crois reconnaître Tapirazu.

AUTÉ.

Veux-tu le viser, ou que moi je tire sur lui ?

DULCAN.

Arrête.

Entre TAPIRAZU, portant une massue.

DULCAN.

Eh quoi ! insolent, tu oses venir jusqu'à ma maison ?

TAPIRAZU.

Je ne sais où mon désespoir ne me ferait pas pénétrer. Un homme qui veut mourir ne craint rien ; il ne redoute pas mille flèches lancées contre lui, et tu m'as assez offensé pour que je ne craigne pas de mourir. J'étais occupé à offrir à Ongol un sacrifice, j'allais lui immoler la plus belle tigresse de nos bois ; je l'avais couverte d'ambre et de parfums, et entourée de branches de myrrhe et de laurier, lorsque j'ai entendu du bruit. Je suis accouru, et j'ai vu que toi-même venais de sacrifier mon bonheur à ta vengeance. J'ai voulu réunir ma nation : ils ont eu peur, et n'ont pas voulu marcher contre toi. Mais moi je n'ai pas eu peur, et me voici, et seul je suis venu mourir aux yeux de ma fiancée pour lui montrer mon amour, duquel déjà elle ne peut douter. Ainsi donc, cacique, je t'en prie au nom du soleil et de ton courage, prends ton arc et perce-moi le cœur. Ou si cela te paraît mal, dispute-moi Tacuana, et voyons qui de nous deux est le plus digne d'elle. Veux-tu prendre un rocher, un tronc d'arbre, nous en charger tour à tour les épaules, et voir qui de nous le portera plus longtemps ? Aimes-tu mieux, toi avec ton arc, moi avec une pierre, essayer à qui atteindra le mieux un but éloigné ? Préfères-tu jouer de la massue avec moi ? Ou si tu veux, nous lutterons dans la science du ciel ? ou à qui peindra le mieux un arc ? ou à la course, à la chasse, à la pêche ? Enfin je te défie à quoi que ce soit, dans ta maison ou sur le rivage.

DULCAN.

Mieux que tout ce qu'on raconte, ton exemple prouve aujourd'hui à quel point l'amour rend insensé. Est-ce que, le soleil excepté, je puis redouter quelqu'un ? Est-ce que jamais mortel m'a défié ? Pardonne, ô soleil ! pardonne, car si je saisis cet homme, je le lance vers toi, et malgré lui je le fais entrer dans le ciel. — Sais-tu, par aventure, que je suis Dulcan-Quellin ?

TAPIRAZU.

Et toi, ne sais-tu donc pas que je suis Tapirazu ? — Tu oses traiter ainsi un cacique souverain seigneur de sept rivières !... Tu me menaces de me lancer contre le ciel ; et moi, si je te prends avec ce bras, je te lance au milieu de la mer, et même par delà.

DULCAN.

Pour que nous pussions vivre en paix, il faudrait, en effet, que l'un de nous fût dans le ciel ou par delà la mer.—Laisse ta massue. Me voici prêt.

TAPIRAZU.

Laisse ton arc.

DULCAN.

Le voilà à terre. — Mais fais-y attention, dès que je t'aurai enveloppé dans mes bras, tu tomberas brisé.

TAPIRAZU.

Ta présomption m'amuse. Mais, sache-le, mon souffle suffit pour t'anéantir.

Ils vont autour l'un de l'autre, en cherchant à se saisir, lorsque tout à coup l'on entend deux ou trois décharges d'arquebuse.

DES VOIX, *du dehors.*

Terre! terre! terre!

D'AUTRES VOIX.

Terre! terre! terre!

DULCAN.

Que le soleil me soit en aide! Est-ce le tonnerre que je viens d'entendre? ou la terrible voix d'Ongol?

TAPIRAZU.

Ceci renferme quelque mystère.

DULCAN.

Auté, va sans délai du côté d'où vient le bruit.

AUTÉ.

J'y cours.

DULCAN.

Insensé et lâche, tu dois rendre grâce à ce bruit que nous venons d'entendre sans savoir qui le produit. C'est à cela que tu dois la vie.

TAPIRAZU.

Et moi je pense, au contraire, misérable, que c'est le sol qui s'entr'ouvre avec fracas pour t'engloutir, sachant bien que tel est mon désir le plus vif.

TACUANA.

Suspendez votre défi, le temps et le lieu ne vous manqueront pas plus tard pour le réaliser. Veillez à ce qui se passe. J'ai idée que le ciel se détache de l'endroit où il est suspendu et menace de tomber.

DES VOIX, *du dehors.*

Terre! terre!

D'AUTRES VOIX.

Terre! terre!

UNE VOIX.

Te Deum laudamus[1].

[1] Dans le texte ces mots sont également en latin.

DULCAN.

Eh bien, avez-vous encore entendu?

TAPIRAZU.

Le bruit vient du côté de la mer.

UNE VOIX.

Au nom de Dieu!

LES ESPAGNOLS.

Holà! oh!

DULCAN.

O ciel! qu'est ceci?

UNE VOIX.

Sainte Marie!

LES ESPAGNOLS.

Holà! oh!

UNE VOIX.

Saint Jean!

LES ESPAGNOLS.

Holà! oh!

DULCAN.

C'est ce jour que nos aïeux avaient annoncé.

UNE VOIX.

Saint Pierre!

LES ESPAGNOLS.

Holà! oh!

COLOMB.

Terre! terre!

DULCAN.

D'où viennent ces tonnerres et ce bruit sinistre? En quoi t'ai-je offensé, Ongol?

Entre AUTÉ.

AUTÉ.

O vaillant cacique! gardien et protecteur de cette île, tourne les yeux vers la mer, et tu y verras trois maisons... Ce sont des maisons en apparence, mais en réalité des êtres vivants, qui, enveloppés dans de vastes linges, cheminent sur les eaux. Dedans sont des hommes qui ont sur le visage comme sur le dessus de la tête des cheveux et des poils. Les uns se saisissent de cordes, au moyen de quoi ils soulèvent les linges, et les autres poussent des cris, afin que leurs maisons les entendent. L'air joyeux et animé, ils s'embrassent les uns les autres, et quelques-uns même sont descendus à terre, où je les ai vus sautant et dansant. Ils ont le corps coloré; ils n'ont la peau blanche qu'au visage et aux mains. Dans leurs mains ils tenaient des bâtons d'où s'échappait par moments de la flamme et de la fumée avec un grand bruit. Cela m'a laissé sans parole... Je n'ai rien pu comprendre à leur langage, bien qu'à tous moments ils répétassent *Dieu*, *Vierge*, et *terre*, qui sont sans doute

les noms de leurs maisons... à moins que Dieu et la Vierge ne soient leur père et leur mère, et que la terre ne soit quelque ami qu'ils ont retrouvé loin de leur patrie. — Voyez à décider ce qu'il faut faire ; car à la manière dont marchent les maisons, elles seront bientôt ici ; et si elles courent vite sur les eaux, elles courront plus vite encore sur la plage.

DULCAN.

Tu parles en ignorant. Ne vois-tu pas que ce sont des poissons, des poissons d'une espèce inconnue, qui, voyageant du côté de ces îles pour y manger de la chair humaine, ont dévoré ces hommes, lesquels appellent leurs dieux à grands cris? Les poissons s'étant trop gorgés, les vomissent avec effort sur la plage ; et ce tonnerre, c'est un gémissement qu'ils poussent à mesure qu'un de ces hommes sort de leurs entrailles.

TAFIRAZU.

Je sais mieux que vous deux ce que c'est. Évidemment ce sont les restes des géants qui vinrent jadis dans ces montagnes. C'étaient des hommes de la hauteur d'un pin, et qui allaient toujours sur le rivage de la mer, où ils pêchaient du haut de ces rochers. Mon aïeul racontait de ces hommes que, comme ils s'unissaient les uns avec les autres, un jour le ciel s'ouvrit en divers endroits, et il en descendit un jeune homme revêtu d'une toile blanche, qui leur fit la guerre en lançant contre eux des flammes : on en voit encore les traces sur ces rochers, qui sont par endroits brûlés et noircis. Mais les voilà qui descendent à terre. Que tardons-nous à fuir? Sauvons-nous, Tacuana.

TACUANA.

Que le soleil me soit en aide ! Je me meurs.

AUTÉ.

Que l'idole Ongol me protége !

DULCAN.

Ce sont plus que des êtres humains.

Tous les Indiens s'enfuient.

Entrent COLOMB, BARTHÉLEMY, FRÈRE BUYL, PINZON, ARANA, TERRAZAS, et d'autres Espagnols. Frère Buyl porte une croix de couleur verte.

COLOMB.

Terre ! terre tant désirée !

BARTHÉLEMY.

O mon frère ! la voilà ta terre bien-aimée.

COLOMB.

Il faut que je l'embrasse, puisqu'enfin elle se montre à mes désirs après tant de fatigues. Nous l'appellerons la Désirée.

ARANA.

Le nom est bien choisi.

TERRAZAS.

Il rend bien nos sentiments.

COLOMB.

Je te vois donc enfin, ô terre! ma mère bien-aimée. (*Aux Espagnols.*) Eh bien! ai-je tenu ma parole?

PINZON.

Nous nous jetons à vos pieds. Pardonnez-nous, pardonnez-nous, Colomb, d'avoir pu manquer de confiance en vous.

COLOMB, *à frère Buyl.*

Mon père, donnez-moi cette croix; je la veux planter ici. Elle doit servir de fanal au Nouveau-Monde.

FRÈRE BUYL.

Voici un endroit qui me semble propice.

COLOMB.

Tous, tous à genoux!

FRÈRE BUYL.

Heureux le rivage sur lequel va croître cette plante sacrée! — Que chacun de nous l'invoque à son tour.

COLOMB.

C'est à moi de te parler le premier, illustre et sainte couche sur laquelle Dieu est mort étendu. Tu es la noble bannière qu'il leva contre le péché, celui qui en mourant vainquit la mort et nous donna la vie, et je vois encore sur ton bois la trace de son sang glorieux.

FRÈRE BUYL.

Indestructible mât du vaisseau de l'Église qui montes jusqu'au ciel comme l'échelle mystérieuse de Jacob, tu as pour voile le linceul qui enveloppa la dépouille du Dieu fait homme, et nul pilote n'égala jamais le grand prêtre qui te conduit.

BARTHÉLEMY.

Verge divine de Moïse, qui partageas la mer Rouge; fanal lumineux et brillant qui guides l'homme dans sa marche, je te plante, non sans inquiétude, sur cette terre, quoique indigne de toi, puisqu'elle ne connaît pas le vrai Dieu. C'est ici le désert d'Égypte; et si nous avons un peu de foi, nous aussi nous verrons la terre promise.

PINZON.

Verdoyant laurier de victoire sur lequel se posa la tête du Christ, maintenant que tu as paru pour ton honneur dans un nouveau monde, purifie ce pays des souillures de l'idolâtrie, car le sang dont tu es teint a coulé pour tous les hommes; et crois en ce lieu où t'a planté notre audace chrétienne.

ARANA.

Harpe mélodieuse de David sur laquelle fut fixé douloureusement celui dont tu as prophétisé la venue, et sur laquelle le saint roi chanta un jour cette musique mélancolique dont le ciel fut attristé,

c'est à toi, Harpe sainte, de convertir à la foi par tes accents tout ce pôle barbare.

TERRAZAS.

Navire sur lequel la vie a traversé la mer de la mort, en dépouillant les attributs de la divinité et en se faisant homme, — linceul encore rougi du sang innocent de ce nouveau Joseph que pleura Marie, — linceul glorieux et vénéré, sois notre guide et notre bannière parmi ces peuples sauvages.

COLOMB, *se levant.*

Voilà qui va bien. — Maintenant il nous faut savoir si ces parages sont habités.

PINZON.

Ils doivent l'être.

FRÈRE BUYL.

Il y a dans cette île des apparences d'habitations.

ARANA.

Qui vient là?

TERRAZAS.

On dirait une femme.

BARTHÉLEMY.

Oui, c'est une femme.

COLOMB.

Laissons-la approcher.

Entre PALCA.

PALCA, *à part.*

En fuyant, je suis tombée dans le péril.

COLOMB.

Arrête, femme.

PALCA, *à part.*

Me voilà au milieu de ces inconnus, qui vont me tuer. Pauvre Palca! avec la foudre ils vont te donner la mort.

COLOMB, *aux Espagnols.*

Je vais essayer de nous la rendre amie par des présents. — Arrête! écoute! calme-toi!

PALCA, *à part.*

Hélas!

COLOMB.

Nous sommes des hommes : vois, donne-moi la main. Parle.

PALCA, *à part.*

Peu à peu le courage me revient, et il me semble que mes pieds ne sont plus enchaînés par la terreur. Ce sont des hommes. Comme ils sont beaux! comme ils sont blancs! comme ils paraissent dignes d'être aimés! — Ils font des signes. Peut-être me demandent-ils mon nom. Je veux leur répondre. (*Haut.*) Palca... Palca.

COLOMB.

Est-ce le nom du pays? — est-ce un roi? — est-ce la guerre ou la paix?

PALCA, *à part.*

Il me demande sans doute le nom du chef. (*Haut.*) Cacique. — Dulcan-Quellin.

COLOMB.

Je n'y puis rien comprendre.

FRÈRE BUYL.

En effet, c'est une langue barbare.

BARTHÉLEMY.

Sans doute, par ce mot *cacique*, elle veut dire que dans l'intérieur de l'île il y a de quoi manger. Par *Dulcan*, que nous serons bien reçus. Et *Quellin* signifie probablement du pain ou du vin.

COLOMB.

Du vin ici! — Quelle folle idée!... Voyez les beaux coteaux de Candie! les beaux vignobles du Rhin [1]!

PALCA, *à part.*

Ils me demandent, je crois, s'il n'y aurait pas dans l'île quelque autre seigneur aussi puissant. Je vais leur dire que oui. (*Haut.*) Tapirazu, Tapirazu.

ARANA.

Elle a regardé vers l'intérieur de l'île comme pour dire que nous y trouverions des vivres. (*A Palca, en lui faisant des signes.*) Vous avez des vivres? vous avez de quoi manger, n'est-ce pas?

PALCA, *à part.*

Il demande à manger. (*Haut.*) Cassave, manioque.

PINZON.

Vous voyez, elle indique sa bouche.

BARTHÉLEMY.

Oui, il doit y avoir ici des vivres.

COLOMB.

Cette femme nous amènera d'autres naturels du pays. Je veux étudier leur personne, leurs mœurs, leur puissance. Maintenant qu'elle est familiarisée avec nous, montre-lui un miroir, donne-le-lui, ainsi qu'une sonnette. (*A Palca.*) Prends, et regarde-toi. (*Aux Espagnols.*) Elle n'est pas très-adroite à s'en servir; elle regarde derrière. (*A Palca, en retournant le miroir.*) Tourne-le de ce côté, et mire-toi dans la glace.

[1] *Vino aqui? que desatino!*
Ved que gentil Candia, o Rin.

PALCA, *effrayée.*

Ah!

COLOMB.

Avez-vous vu comme elle a reculé avec épouvante? — Retenez-la. (*A Palca, en lui donnant des sonnettes.*) Tiens, prends ceci.

PALCA, *à part.*

Ciel! une autre Palca comme moi a pris ceci en même temps.

COLOMB.

Donnez-lui un collier.

PALCA.

Encore l'autre Palca.

TERRAZAS.

Elle est toute absorbée par le miroir.

FRÈRE BUYL.

Le vif-argent ne se vendrait pas si cher si nos dames espagnoles avaient aussi peur du miroir[1]. (*A Palca.*) Va, et appelle les autres. (*Aux Espagnols.*) Donnez-lui quelques colliers pour qu'elle les donne aux autres.

PALCA, *à part.*

Il me dit d'aller chercher les autres. J'y vais tout de suite.

Elle sort.

COLOMB.

Pendant qu'elle va chercher ses compatriotes, préparons nos armes.

BARTHÉLEMY.

Tu as raison; il est sage de ne pas se laisser prendre au dépourvu. Tu dois toujours avoir présent à l'esprit, ô mon frère! ce qu'il en coûta au grand Alexandre pour n'avoir point pris de précautions parmi les nations barbares où il porta son drapeau victorieux.

COLOMB.

Il est différent de l'ancien, ce monde, qui est mon domaine, ou, pour mieux parler, le domaine de Ferdinand d'Espagne, pour qui l'a conquis votre valeur. Alexandre, tout grand qu'il était, n'a jamais vu ce monde, que Colomb a découvert, et sur lequel vous posez en ce moment les pieds.

FRÈRE BUYL.

Cependant, de quelle Inde voulait-il parler en écrivant à son maître Aristote, ainsi que cela se voit dans Quinte-Curce?

COLOMB.

De celle qui était alors découverte. Quant à celle-ci, Ptolémée lui-même ne l'a pas connue.

[1] *Poco soliman vendieran*
Si assi del espejo huyeran
Las mugeres de Castilla.

FRÈRE BUYL.

Quelle est donc la gloire immortelle que le ciel t'a réservée, ô Colomb! Personne ne t'a précédé, et tu n'auras point de successeur.

COLOMB.

Allons prendre nos armes. (*S'exclamant.*) Nouveau monde!

TOUS.

Nouveau monde!

Ils s'éloignent.

Entrent LES INDIENS, qui s'avancent avec inquiétude vers la croix.

DULCAN.

Ils sont retournés vers la mer.

TAPIRAZU.

Vois ce qu'ils ont laissé.

TACUANA.

Qu'est ceci?

TAPIRAZU.

C'est un morceau de bois.

DULCAN.

En effet. — Alors je vais le toucher.

TAPIRAZU.

Touche-le.

DULCAN.

Je l'ai touché. Touche-le à ton tour. — Touchez tous. — Oui, vraiment, c'est du bois.

TACUANA.

Comme il brille!

DULCAN.

Les yeux peuvent à peine en supporter l'éclat. Pourquoi l'a-t-on placé ici?

TAPIRAZU.

Voyez : il y a trois morceaux de fer qui y sont cloués, l'un au pied, les deux autres sur les côtés.

DULCAN.

Je devine pourquoi.

AUTÉ.

Tu peux nous l'apprendre.

DULCAN.

Ceux qui viennent de naviguer sur la mer, bien longtemps peut-être, l'auront, au moyen de ces clous, fixé sur le sable pour mettre à terre leurs maisons qui sont sur la mer, en attachant les cordes à ces fers.

AUTÉ.

Il a raison.

DULCAN.

Ils se mettront où nous sommes, et les tireront jusqu'ici.

TAPIRAZU.

Eh bien! qu'attends-tu? Donne l'ordre que ce bois soit arraché.

DULCAN.

Il dit bien. Mettons-nous tous après.

TACUANA.

Sur ma vie! il me vient à l'idée que nous nous abusons, et que nous faisons mal en tirant d'ici ce bois.

DULCAN.

Et comment?

TACUANA.

Ce doit être quelque chose de sacré.

TAPIRAZU.

Tu plaisantes, belle Tacuana.

TACUANA.

Ne le vois-tu pas resplendir?

TAPIRAZU.

C'est sans doute quelque tour qu'ils ont élevée là pour voir au loin le pays [2].

DULCAN.

Il dit bien. Et ils voudront regarder de là leurs maisons, la mer et la plage.

AUTÉ.

Moi, je pense que c'est une machine au moyen de laquelle ils veulent connaître le cours du soleil en jugeant des heures d'après son ombre.

Entre MARÉAMA.

MARÉAMA.

Que faites-vous ici, caciques? — Ils vont revenir, ceux qui ont des cheveux sur le visage.

TACUANA.

Est-ce que tu les as vus, Maréama?

MARÉAMA.

Oui, je les ai vus; car ils sont sortis de leurs logis flottants et reviennent à terre.

DULCAN.

Soleil, juge des hommes, double la force de mon bras, et si ces gens-là ne sont pas des dieux, donne-moi sur eux la victoire.

[2] *Sin duda que es atalaya*
Para subirse sobre ella.

L'*atalaya* était une tour d'invention arabe, et nous en avons dit l'usage et le but en traduisant ces deux vers.

Entre TÉCUÉ, en courant.

TÉCUÉ.

J'ai eu assez de courage pour m'approcher et les voir. Mais je tremble rien que d'y penser.

TAPIRAZU.

Qu'est-ce donc que tu as vu, Técué?

TÉCUÉ.

Vous me voyez encore rempli de terreur, et je ne sais comment vous dire cela. — Ces maisons qui recélaient des hommes les ont enfantés, et la terre, foulée par eux, s'est émue. Parmi eux, Dulcan, j'en ai vu un, si grand, si grand, que, je le jurerais, il dépassait les pins qui sont là-bas sur la montagne. Il avait deux têtes, dont l'une à la moitié du corps.

DULCAN.

Cela est étrange. — Que signifie, ô ciel! ce prodige?

TÉCUÉ.

Celle d'en haut m'a paru petite; mais celle qui est au milieu du corps m'a épouvanté.

DULCAN.

Elle est grande?

TÉCUÉ.

Elle est énorme, a les narines immenses et ouvertes, et elle est à demi cachée sous de longs cheveux, qui retombent de chaque côté. Toute la bouche est entourée d'écume. Elle a de longues oreilles dressées. Cet homme a une voix haute et forte, avec laquelle il pousse de longs cris. Sa poitrine est large; mais il a des jambes menues, sur lesquelles il court avec une inconcevable rapidité. Il a quatre jambes.

DULCAN.

Qu'est-ce donc?

TÉCUÉ.

En cela il ressemble à la brebis et au daim.

DULCAN.

Ayant quatre jambes, il doit courir vite.

TÉCUÉ.

Il a un ventre énorme.

TAPIRAZU.

Je le crois sans peine.

DULCAN.

Tu dis qu'il a des cheveux?

TÉCUÉ.

Oui, mais voici la différence: c'est que les cheveux que l'homme a sur le dessus de la tête il les a par derrière.

DULCAN.

Je vois, Tapirazu, que nous sommes perdus.

TÉCUÉ.

Et puis ces cheveux sont plus longs que les nôtres. Ils tombent presque à terre.

DULCAN.

Allons, arrachons ce bois, qui est planté là sans doute pour amener jusqu'ici leurs maisons.

Ils entourent la croix et vont la saisir, lorsqu'on entend une décharge de mousqueterie. Ils tombent à terre pleins d'effroi.

DULCAN.

Ah!

TÉCUÉ.

Je me meurs.

DULCAN.

Dieu, ou qui que tu sois, aie pitié de nous. (*Aux Indiens.*) Frappons-nous la poitrine.

TAPIRAZU.

Est-ce donc ainsi, Ongol, que tu veux nous détruire? (*A la croix.*) Bois saint et charmant, si tu es par aventure l'image d'un Dieu puissant irrité de notre outrage, pardonne, car voici que nous t'adorons!

DULCAN.

Nous voilà agenouillés devant ta majesté, ô bois plus beau et plus suave que l'odorant cinnamome! ô bois digne que le phénix te choisisse pour mourir et pour renaître ensuite plus brillant de ta flamme parfumée!

TÉCUÉ.

Arbre maintenant dépouillé, si tu prends pitié de notre repentir, puisses-tu bientôt, s'il te plaît ainsi, te voir chargé de branches et de fruits!

AUTÉ.

Plante chérie du soleil, ne tonne plus une autre fois, et puisse au printemps ta cime verdoyante s'élever jusqu'au ciel!

DULCAN.

Adresse-lui, toi aussi, une prière, ô ma bien-aimée; car les rochers mêmes ne sont pas insensibles aux prières d'une femme, surtout quand elle est belle.

TACUANA.

Accorde-nous notre pardon, arbre sacré, et puisse de ton écorce couler une liqueur bienfaisante qui ait le privilége de guérir les blessures des hommes et de les ressusciter de la mort à la vie!

Entre PALCA.

PALCA.

Que faites-vous là? Levez-vous.

DULCAN.

N'est-ce point Palca?

PALCA.

C'est moi-même.

DULCAN.

Toi?

PALCA.

Oui.

DULCAN.

Ta vue seule me console. N'étais-tu pas captive?

PALCA.

Taisez-vous; car le ciel vous visite, et chassez loin de vous ces soupçons qui vous privent du bonheur de voir nos hôtes. Ils ne viennent pas pour la guerre, mais pour la paix.

DULCAN.

Je demande pardon au ciel de les avoir mal jugés. Ils t'ont parlé?

PALCA.

Certainement.

DULCAN.

Qu'as-tu compris?

PALCA.

Qu'ils désiraient manger, et qu'en retour de ce que vous leur donneriez, ils vous apporteraient des objets comme ceux que voici.

DULCAN.

Oh! comme cela est beau!... et comme cela sonne bien!

PALCA.

Voyez encore les belles choses.

TACUANA.

Est-ce qu'ils en apportent beaucoup de semblables?

PALCA.

Beaucoup, belle Tacuana. (*Montrant le miroir.*) Et en voici un qu'ils m'ont donné qui est uni et brillant comme la surface de l'eau, et dans lequel il y a un visage.

DULCAN.

Quel heureux destin les a conduits vers ces lieux où jamais étranger n'est venu?

PALCA.

Regarde, Tacuana.

TACUANA.

O ciel!

AUTÉ.

Montre-moi. (*Il se regarde.*) — Ah! qu'ai-je vu? — Reprends cela.

TAPIRAZU.

Fais-moi voir. (*Il se regarde.*) En vérité, il me semble que c'est moi. — Regardez-vous tous. Que craignez-vous?

DULCAN.

Tu as raison, cacique; ce sont leurs visages.

TAPIRAZU.

Et maintenant c'est le tien.

DULCAN.

Regardez-moi.

TAPIRAZU.

Nous te voyons.

DULCAN.

Quoi! ce visage est le mien?

TAPIRAZU.

Absolument le même.

DULCAN.

Ainsi donc nous sommes maintenant deux caciques pour gouverner ce pays! — Si ces hôtes n'étaient point venus, je vous jure bien que dès ce jour je cesserais d'adorer le Soleil.

TAPIRAZU.

En voilà cinq ou six qui s'avancent. Fuyez à travers ces rochers.

Entrent COLOMB et LES ESPAGNOLS.

PALCA.

Descendez, descendez; n'ayez pas peur.

COLOMB.

Pourquoi vous enfuir, mes amis?

FRÈRE BUYL.

Appelez-les. Faites-leur des signes.

COLOMB.

Descendez, mes amis. Revenez. (*Leur montrant des verroteries.*) Prenez, prenez.

BARTHÉLEMY.

Les voilà qui descendent.

ARANA.

Ils ne sont pas trop sauvages.

TERRAZAS.

Ils ont de l'intelligence.

COLOMB, *à Dulcan.*

Embrassez-moi, mon hôte. (*Aux Espagnols.*) Embrassez-les tous, et partagez-leur ce que vous apportez.

PINZON, *à un Indien.*

Ne me regarde pas avec étonnement: je suis un homme comme toi.

COLOMB, *aux Espagnols.*

Traitez-les avec bienveillance, et faites-leur bon visage.

FRÈRE BUYL.

J'avais peur qu'ils n'outrageassent ma croix, et ils lui rendent hommage! — O croix! c'est aujourd'hui pour toi un beau jour. Tu commences d'achever la rédemption du genre humain, et le dé-

mon frémit en perdant son royaume. Quel miracle plus surprenant que de voir ces hommes à demi brutes t'adorer dans un respectueux silence!

COLOMB.

Demandez-leur s'il y a ici d'autres habitants.

FRÈRE BUYL.

Par leurs signes ils répondent que oui.

COLOMB.

Nous vous apportons la paix, mes amis.

BARTHÉLEMY, *faisant des signes.*

Comment se nomme cette terre?

DULCAN.

Guanahami, Guanahami.

COLOMB.

Ils ont vraiment beaucoup d'intelligence, et l'on pourrait s'en étonner. (*Aux Indiens.*) Y a-t-il plus loin une autre contrée ?

DULCAN.

Barucoa, Barucoa.

COLOMB.

Ce doit être un grand continent.

ARANA.

N'en doutez pas, illustre général. Jamais la puissance humaine n'avait accompli un tel exploit.

COLOMB.

Je veux retourner en Espagne, en emportant d'ici ce que je trouverai. Durant mon absence je laisserai le commandement à mon frère, en qui j'ai toute confiance; et ceux qui ne voudront pas revenir resteront avec lui.

FRÈRE BUYL.

Tous, Colomb, seront charmés d'obéir à votre frère, car c'est un autre vous-même. Mais que pensez-vous emporter comme trophée ou comme échantillon du nouveau monde?

COLOMB.

C'est à quoi je songeais. — J'emmènerai dix de ces hommes, et en même temps j'emporterai les animaux et les oiseaux qu'on n'a pas en Europe.

TERRAZAS.

Vous ne l'ignorez pas, l'Espagne attend autre chose.

COLOMB.

De l'or, veux-tu dire ?

PINZON.

Justement.

COLOMB, *montrant de l'or à un Indien.*

Avez-vous de cela ?

TERRAZAS.

Il a dit que oui !

COLOMB.

Pourquoi témoigner tant de joie ?

ARANA.

C'est que vous trouverez ici de l'or.

COLOMB.

Le salut de ces hommes est pour moi le premier des biens.

TERRAZAS.

Quel bonheur !... Cherchons l'or... cela est permis. (*A un Indien.*) Va, mon ami, et apporte-nous de cela.

ARANA.

Il y va.

PINZON, *à Colomb.*

Cela ne peut pas vous fâcher ?

COLOMB.

Ce qui me fâche, c'est que vous en ayez sitôt demandé.

PINZON.

Nous ne faisons de mal à personne. — Jamais le ciel n'a donné l'or avec plus de bonté, puisqu'il est ici pour rien. En général on ne l'acquiert que par de longs travaux, en labourant, en écrivant; et ici il vient tout seul, on le recueille sans l'avoir semé. (*L'Indien revient avec des lingots.*) Ma foi, le voilà déjà avec des lingots.

COLOMB.

Prenez, et n'en soyez plus si avide.

PINZON.

Cela nous appartient justement. Nous l'avons bien gagné.

ARANA.

Bénies soient mes fatigues !

TERRAZAS.

Bénies soient mes souffrances !

FRÈRE BUYL.

Quoi ! vous baisez ces lingots ?

TERRAZAS.

Mon père, occupez-vous d'instruire ces braves gens.

COLOMB, *à Dulcan, en faisant des signes.*

Avez-vous des vivres ?

DULCAN.

Je soupçonne qu'ils nous demandent à manger.

PALCA.

Il faut les mener à ton palais[1].

DULCAN.

Auté, va tuer quatre de mes prisonniers, les plus gras; et quand ils seront cuits, tu les mettras sur la table.

AUTÉ.

Je pars.

[1] Littéralement : « A ton royal tambo. »

DULCAN, *à Colomb.*

Venez.

COLOMB.

O ciel ! permets que j'établisse la religion chrétienne dans ce monde, où jusqu'ici elle n'avait point pénétré ; et toi, Espagne, je vais t'apporter un monde, — le nouveau monde.

LES ESPAGNOLS.

Le nouveau monde !

ACTE TROISIÈME.

PERSONNAGES DU TROISIÈME ACTE.

COLOMB.	DON ALVARO.
BARTHÉLEMY.	DULCAN,
TERRAZAS.	TAPIRAZU,
ARANA.	TACUANA,
PINZON.	AUTÉ, } Indiens.
FRÈRE BUYL.	PALCA,
LE ROI ET LA REINE.	TÉCUÉ,
GONZALVE DE CORDOUE.	UN DÉMON.

SCÈNE I.

A Guanahami.

Entrent TERRAZAS et ARANA.

ARANA.

A la fin Colomb est parti pour l'Espagne, et il nous laisse ici.

TERRAZAS.

Moïse parti, son frère Aaron resta pour commander les pauvres Israélites. Colomb est allé demander des instructions aux rois catholiques, et les prier d'étendre leur joug, à travers les vastes mers, sur ces taureaux sauvages.

ARANA.

Comme on va être étonné en Espagne en apprenant l'existence d'un nouveau monde, et d'un monde si grand !

TERRAZAS.

Le soleil, dans sa course immense, ne voit rien de semblable.— Aussi dès que se répandra la nouvelle de ce monde que Colomb va donner à Ferdinand d'Espagne, il n'y aura pas de royaume étranger qui n'en conçoive la plus vive jalousie.

ARANA.

Que diront-ils ceux à qui il a demandé leur aide et qui la lui ont refusée ?

TERRAZAS.

En admirant l'audace de Colomb, ils comprendront toute la grandeur de leur faute. L'Angleterre, la France, le Portugal et les autres peuples reconnaîtront leur ignorance.

ARANA.

Combien de cœurs va attirer l'aimant puissant que nous avons trouvé ici!

TERRAZAS.

La soif de l'or, — de cet or qui, selon l'expression d'un grand poëte, soumet tous les rangs et tous les âges, — va s'étancher dans les richesses du nouveau monde. L'Europe se dépeuplera pour venir visiter ce vaste continent, et l'Océan sera témoin sans doute de quelque nouvelle Pharsale.

ARANA.

Un homme d'esprit disait de l'or, que s'il est jaune, cela tient à l'inquiétude continuelle où il est à cause de la foule de gens que l'avarice précipite incessamment à sa poursuite. Tant de monde va maintenant se mettre à sa recherche qu'il en deviendra plus jaune encore.

TERRAZAS.

Il deviendra aussi plus commun.

ARANA.

Oui, mais il finira par se cacher et manquer.

TERRAZAS.

En as-tu beaucoup?

ARANA.

J'en ai, grâce à Dieu, tout autant qu'il m'en faut pour vivre à l'aise en Espagne à mon retour; car ici l'on dépense plus de patience que d'or.

TERRAZAS.

Je reconnais à présent que sans contentement la richesse n'est rien. A quoi me servent maintenant tous mes lingots? A quoi puis-je les employer dans ce pays barbare? Plus j'en ai, plus j'en veux, et ne suis jamais satisfait. Puisque tu n'es point dans l'or, où donc es-tu, contentement? Tu n'es sans doute nulle part, car j'ai importuné le ciel pour m'enrichir, et à présent que je suis riche en ai-je plus de joie?

ARANA.

Vous avez raison; et moi aussi, je l'ai remarqué, cet or n'est qu'une imagination, une chimère comme les coffres du Cid [1]. Le bonheur ne se trouve guère qu'entre Tolède et Madrid.

[1] Suivant les traditions espagnoles, le Cid emprunta une somme assez considérable à des Juifs, en leur donnant pour gage deux coffres qui étaient censés pleins d'argenterie et qui ne contenaient que du sable. On pourrait reprocher au Cid cette petite supercherie; mais, après tout, comme il le dit lui-même avec esprit dans les romances, ces coffres renfermaient l'or de sa parole.

TERRAZAS.

Ou à Séville. J'étais heureux à Séville quand je mangeais de bonnes olives et de beaux fruits.

ARANA.

O bonheur! il n'est pas étonnant que tu ne te trouves pas en ce pays, si ton centre est la Castille.... Mais non : le bonheur n'est nulle part ici-bas, et ceux qui pensent l'obtenir s'abusent étrangement. Le bonheur n'est ni dans la vie, ni dans les honneurs, ni dans les richesses, et ceux qui espèrent le trouver dans l'or le cherchent là surtout où il n'est pas.

TERRAZAS.

Dieu veuille que nous puissions retourner dans un pays où nous jouissions de nos trésors!

ARANA.

Et quand nous serons en Espagne, peut-être envierons-nous l'or qui restera ici.

Entrent PINZON et AUTÉ. Pinzon tient une corbeille d'oranges.

PINZON.

Tu remettras ceci au Père. Tu m'entends, Auté?

AUTÉ.

Je ferai comme tu l'ordonnes.

PINZON.

Eh bien, pars, et ne manque pas de dire ce que je t'ai dit, et de lui donner ces oranges. (*Aux Espagnols.*) Comme nous n'avons pas dans ce pays les maisons de campagne de Séville et de Valence, une orange ici vaut mieux qu'un lingot d'or.

Auté sort.

ARANA.

Où envoies-tu cet Indien?

PINZON.

A Hayti, messeigneurs.

TERRAZAS.

Avec une lettre?

PINZON.

Ce n'est rien. — Ce brave Indien va me faire un message, et en partant il me laisse pour otages deux jeunes filles du pays.

ARANA.

Allons, je vois que tu ne passes pas mal la vie. Vive Dieu! je connais un homme qui donnerait beaucoup pour trouver à Guanahami une aussi bonne fortune. — Est-ce que frère Buyl ne vient pas?

PINZON.

Je lui écris de se dépêcher, que l'on attend sa messe avec la plus grande impatience; qu'Indiens et chrétiens soupirent après ce jour fortuné où ils verront Dieu lui-même descendre du ciel dans le

saint sacrifice. — Ce retard est sans doute causé par la conversion de Hayti et de Barucoa.

TERRAZAS.

Alors il n'est pas permis de s'en plaindre.

PINZON.

J'envoie au Père douze oranges ; c'est plus de la moitié de ce qui me restait. Pourvu que cet Indien ne me les mange pas en route ! Mais j'ai quelque confiance en lui ; il est d'ailleurs intelligent et parle un peu espagnol.

ARANA.

Si le Père part sur-le-champ de Hayti, il sera ici ce soir et pourra dire demain sa première messe.

TERRAZAS.

Voici Tacuana qui vient de ce côté. Laisse-moi causer avec elle, pour que je juge des progrès qu'elle a faits dans l'espagnol.

PINZON.

Pour moi, je vais voir si je trouve mes deux jeunes filles.

ARANA.

Il paraît que tu es un fameux coq, puisque tu n'as pas assez d'une poule.

PINZON.

C'est possible. Sans faire tant de bruit, on peut être bon compagnon.

Il sort.

Entre TACUANA.

TACUANA.

Vaillants Espagnols, si vous êtes réellement les fils du Soleil, comme l'annonce la foudre dont vous êtes armés, et votre noble taille, et votre beau visage, et votre langue harmonieuse, — puissiez-vous voir toute cette contrée soumise à vos lois, votre Dieu et votre Christ triomphant de tous nos dieux, et votre croix, que nous prêche ce prêtre béni qui l'a apportée sur ses épaules pour notre salut, adorée depuis Hayti jusqu'aux dernières limites du Chili ! Puissiez-vous voir cet or, objet pour nous de tant de craintes, croître ici à votre hauteur comme fait votre blé d'Europe, et se reproduire chaque année durant des siècles ! Puissiez-vous retourner contents dans votre patrie, en emportant assez de ce métal pour que vos enfants aient des jouets d'or ; et puis les amener dans ce pays, afin qu'ils mêlent leur sang au nôtre, et que tous les Indiens deviennent Espagnols ! — Je viens vous prier de me délivrer du cacique barbare qui me tient ici captive en son pouvoir depuis le jour où vos maisons flottantes, après avoir traversé la mer, abordèrent notre plage. Je suis Tacuana de Hayti ; Dulcan m'a enlevée à mon époux le jour de mes noces ; mon époux est Tapirazu ; mon père me l'avait choisi comme l'homme le plus brave qu'il y ait dans la contrée. J'ai su par un des nôtres qu'il m'attend dans la forêt pro-

chaine avec un hamac et dix Indiens qui m'emporteront en courant. Si vous daignez me conduire jusque-là, je vous ferai des présents si riches et en tel nombre, que dix chevaux d'Espagne ne pourront pas les porter. Je vous donnerai de beaux arcs, des boucliers doublés de peaux de bêtes ou d'écailles de poisson, des casques ornés de plumes magnifiques et recouverts de feuilles d'or. Je vous donnerai vingt boucliers et vingt casques. Je suis femme, et en cette qualité je puis demander la protection d'un homme, surtout d'un homme vaillant; je puis lui demander qu'il ait pitié de moi et qu'il m'aide à retrouver mon époux.

TERRAZAS.

Il suffit, Tacuana; suis-moi et sois sans crainte. En te voyant sous ma protection, personne ne songera à te faire la moindre offense. Je sais que Dulcan t'opprime et ne veut pas te rendre à ton mari; mais tu le reverras aujourd'hui. Quant à tes présents et à ton or, garde tout cela; garde-le pour en broder un riche hamac où tu reposes.

TACUANA.

Que le ciel te protége, généreux Espagnol!

TERRAZAS.

L'amour a entendu ma plainte. (*A demi-voix.*) Tu as entendu, Arana?

ARANA.

Où mènes-tu cette femme?

TERRAZAS.

Et où veux-tu que je la mène, sinon en un lieu où je puisse me consoler avec elle de mon long veuvage? Me crois-tu donc de marbre?

TACUANA, *à part.*

Cet Espagnol, je le vois maintenant, n'est pas un dieu. S'il était un dieu, il aurait deviné mes sentiments, il aurait deviné l'amour qui m'a conduite vers lui. Je n'ai inventé cette ruse que pour me donner à ses désirs, et lui, il pense qu'il me va posséder malgré moi!

TERRAZAS.

Partons, belle Tacuana.

TACUANA.

Je voudrais savoir ton nom.

TERRAZAS.

Rodrigue.

TACUANA.

Tu ne me trompes pas?

TERRAZAS.

Tu aurais tort de le croire. Je me nomme Rodrigue, et mon nom de famille est Terrazas.

TACUANA.

Es-tu noble?

TERRAZAS.

Tous les Espagnols le sont.

TACUANA.

Tu n'useras pas de violence à mon égard?

TERRAZAS.

Jamais.

TACUANA.

Donne-moi la main[1].

TERRAZAS.

La voilà. (*A part.*) Serment d'amour n'est pas obligatoire. (*Haut.*) Partons.

Il sort avec Tacuana.

ARANA.

Suis-je assez malheureux! — Tous ici, jusqu'au dernier matelot, ont quelque amourette, et moi seul n'en ai pas, et je meurs d'ennui.

Entre PALCA.

PALCA.

Espagnol, est-ce que Tacuana n'était pas ici tout à l'heure?

ARANA.

Oui, belle Palca. Tu la cherches donc?

PALCA.

Je ne suis sortie que pour cela. Dulcan s'est aperçu qu'elle avait disparu, et il fait retentir son palais de ses cris.

ARANA, *à part.*

Il faut que cette femme soit à moi, dussent en enrager tous les Indiens. (*Haut.*) Que caches-tu dans ton sein, Palca? Voyons.

PALCA.

Je n'y ai point d'or.

ARANA.

Ce n'est pas non plus ce que je désire. J'aime mieux ta poitrine charmante; et je ne cherche point de l'or quand j'ai un trésor sous ma main.

PALCA.

Tu n'aimes pas l'or?

ARANA.

Tu es l'or que j'aime.

PALCA.

Eh bien! alors tu auras tout l'or que tu voudras.

ARANA, *à part.*

Jamais on n'a vu autant de facilité; elles regardent un refus comme un déshonneur. Cela tient probablement à ce qu'elles vont toutes nues. (*Haut.*) Tu es donc à moi?

PALCA.

Je suis à tes ordres.

ARANA.

Il faudrait que nos dames espagnoles fussent d'aussi bonne com-

[1] En signe de serment.

position. Il est vrai que si elles avaient de l'argent de reste comme ici, elles ne demanderaient pas pour leurs épingles.

Ils sortent.

SCÈNE II.

A Hayti.

Entrent FRÈRE BUYL et AUTÉ.

FRÈRE BUYL.

Donne-moi la lettre, bon Indien.

AUTÉ.

Voici ce qu'on m'a remis pour toi. Mais dis-moi, est-ce que cela doit te parler?

FRÈRE BUYL.

Voyons ce dont il s'agit. (*Il lit.*) « Mon père, les chrétiens et les » Indiens désirent vivement que vous reveniez de Hayti. »

AUTÉ.

Par le Soleil! voilà un étrange prodige!... — Le papier qui parle!

FRÈRE BUYL, *lisant.*

« La croix seule a fait des miracles à Guanahami; elle a suffi à » les convertir, et tous voudraient entendre une messe. »

AUTÉ.

Divin Soleil! cela n'a pas dit un mot de tout le chemin, et ici tout de suite cela parle! — Vraiment cet homme est un dieu, puisqu'il fait parler les objets muets.

FRÈRE BUYL, *de même.*

« Je partage avec vous ce que j'ai. Je vous envoie douze oranges sur deux douzaines à peine qu'il me reste. » (*Il compte les oranges.*) Il n'y en a que huit (*A Auté.*) Qu'est-ce donc, mon fils? il en manque quatre.

AUTÉ.

Qui te l'a dit?

FRÈRE BUYL.

Le papier.

AUTÉ.

Je ne l'aurais jamais pensé.

FRÈRE BUYL.

Tu les as mangées?

AUTÉ.

Oui.

FRÈRE BUYL.

Oui?

AUTÉ.

Oui. — Mais je t'en demande humblement pardon... et aussi au papier. Si j'avais su qu'il te le dirait, je ne les aurais pas mangées.

FRÈRE BUYL.

Ne recommence pas une autre fois.

AUTÉ.

Oh! non, tu verras!

FRÈRE BUYL.

Son effroi m'amuse.

AUTÉ.

Le traître!

FRÈRE BUYL.

Songe que Dieu te punirait.

AUTÉ.

Il se taisait pendant que je mangeais, et à peine ai-je donné les autres qu'il parle.

FRÈRE BUYL.

Pour aujourd'hui, je suis en grande occupation, et d'ailleurs il e fait tard. Viens demain à Barruçoa, et tu me ramèneras.

AUTÉ.

A quelle heure, Espagnol?

FRÈRE BUYL.

Le matin, au lever du soleil, trouve-toi ici avec le canot.

AUTÉ.

Tu seras obéi.

Ils sortent.

SCÈNE III.

A Guanahami.

Entrent DULCAN et TERRAZAS.

DULCAN.

Tu dis, Rodrigue, qu'elle est partie?

TERRAZAS.

Oui, Dulcan, je l'ai vue.

DULCAN.

Pourquoi ne m'as-tu pas averti?

TERRAZAS.

Je me suis hâté d'accourir.

DULCAN.

Ainsi le féroce Tapirazu m'a enlevé Tacuana!

TERRAZAS.

Tu te plains et tu cries comme un lion en fureur.

DULCAN.

Ah! Espagnol, si tu savais tout ce que j'ai fait pour l'avoir. Ceci me prouve la colère du ciel. Ongol est irrité contre moi de ce que je l'ai abandonné pour celui que vous appelez le Christ.

TERRAZAS.

Au contraire, Dieu te punit de ce que tu rends encore des hon-

neurs à Ongol, et aussi de ce que tu as enlevé la femme d'un autre... Ce qui n'est permis à personne, non pas même à un cacique ou à un roi. (*A part.*) Je prêche à merveille... mais ce n'est pas pour moi.

DULCAN.

J'enrage... je suis au désespoir!

TERRAZAS.

Je le conçois. Mais tu dois comprendre aussi qu'il est juste qu'elle retourne auprès de son mari.

DULCAN.

Comme elle a mal reconnu ce qu'elle devait à mon amour!... comme elle a mal récompensé mes soins! — Il est vrai que toutes les preuves de tendresse ne sont comptées pour rien par qui n'aime pas. — Ils ont pris le chemin de Hayti?

TERRAZAS.

La crainte les a fait entrer dans la forêt.

DULCAN.

Y sont-ils encore?

TERRAZAS.

C'est là que je les ai vus.

DULCAN.

Dis-moi, pourrais-je me tenir sur un de vos chevaux?

TERRAZAS.

Pourquoi?

DULCAN.

Pour les poursuivre.

TERRAZAS.

Tu aurais tort. C'est demain le jour de la messe que doit célébrer notre père, et pour rien au monde tu ne peux t'exempter d'y paraître. Toi, le chef, le roi de ce pays, tu donnerais, en y manquant, un mauvais exemple qui produirait du scandale; car nous autres Espagnols, nous avons l'habitude de dire que les rois sont des miroirs où les vassaux voient la conduite qu'il doivent suivre. Si tu ne venais pas, outre que le ciel en serait grandement offensé, tu fâcherais Barthélemy Colomb, et le roi d'Espagne, en apprenant cela, bouleverserait toute la contrée qui est derrière la mer d'Occident. Mais je te donne ma parole que, la messe célébrée, je t'accompagnerai avec mon épée et ma foudre, et te seconderai dans tes recherches.

DULCAN.

Tu t'engages à me faire retrouver mon épouse?

TERRAZAS.

Je m'engage à te la ramener.

DULCAN.

Il suffit, Rodrigue. — Quand vient le Père?

TERRAZAS.

Je crois que demain il sera ici.

DULCAN.

Et il dira la messe?

TERRAZAS.

Oui.

DULCAN.

Je désire l'entendre. — Viens m'instruire sur le sacrifice de l'autel.

TERRAZAS.

Dieu te récompensera.

DULCAN.

Je ne puis faire plus en de telles circonstances.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

A Hayti.

Entre AUTÉ, portant une lettre et un bocal rempli d'olives.

AUTÉ.

Il est l'heure, ce me semble, que le Père sorte de Hayti afin d'arriver demain au point du jour à Guanahami. — Pinzon m'a envoyé avec une bouteille remplie d'un fruit étranger, dont il apporta d'Espagne un plein baril. — Je meurs d'envie d'y goûter, mais je n'ose; j'ai peur que ce démon, ce papier ne me trahisse. — Parleras-tu? — Il ne répond pas. J'en étais bien sûr; il garde toujours le silence au moment où je vais parler, et puis ensuite... — Si je le cachais derrière ces broussailles pour qu'il ne me voie pas? Il ne bouge pas... il fait semblant de ne pas voir, mais je le vois par une petite ouverture. Couvrons-le. — Là, bien. Maintenant je puis manger. (*Il ouvre le bocal et prend une olive.*) Dieu me soit en aide! commençons par une, après avoir ôté l'écorce. (*Il mange le noyau.*) C'est bien dur, et je soupçonne que cet Espagnol se sera moqué de moi. — A une autre. — Elle est de même, je m'y casserais les dents. — Mais il me vient une idée; ce qu'il faut manger de ce fruit c'est précisément ce que je jetais, c'est l'écorce. (*Il mange la chair de l'olive.*) Oh! que c'est bon! Encore une. (*Il en mange une autre.*) En voilà quatre... je m'arrête; ma gourmandise est satisfaite et aussi ma curiosité. — Essuyons-nous la bouche pour que le papier n'y connaisse rien. (*Il reprend la lettre.*) Mais voici l'Espagnol à qui je dois la remettre. Il n'y aura pas de bavardage cette fois.

Entre FRÈRE BUYL.

FRÈRE BUYL.

Il est donc l'heure, mon cher Auté? car je t'ai aperçu de loin.

AUTÉ.

J'étais sur la plage avant le lever du soleil. — Le canot t'attend. — Voici ce que Pinzon m'a donné pour toi afin que tu fisses collation, pensant, je crois, que je te verrais le soir.

FRÈRE BUYL.

M'apportes-tu une lettre?

AUTÉ.

La voici. (*Au papier.*) Aujourd'hui, j'espère, tu ne diras rien.

FRÈRE BUYL, *lisant.*

« J'ai fait préparer le canot pour votre retour. Notre général désire que vous ameniez avec vous tous les Indiens de Hayti. »

AUTÉ, *à part.*

Cela ne va pas mal. Comme le papier ne m'a pas vu manger, il ne lui dit rien.

FRÈRE BUYL, *lisant.*

« Ils pourraient tous réunis entendre la messe à Guanahami. »

AUTÉ, *à part.*

Il n'a pas encore fini de parler; je commence à craindre quelque chose.

FRÈRE BUYL, *lisant.*

« Suivant mon habitude, et afin que vous vous aperceviez le moins possible de la stérilité de ce pays, je vous envoie douze olives. » (*A Auté.*) Donne-moi cela. — D'où vient ton trouble? (*Il compte les olives.*) Comment! tu en as mangé quatre?

AUTÉ, *à part.*

Eh bien! il m'a encore vu, quoique je l'eusse couvert. (*Haut.*) C'est que, mon père, comme elles ont été dans l'eau, elles se sont gâtées, et je les ai jetées pour qu'elles ne gâtassent pas les autres.

FRÈRE BUYL.

Je sais ce qui en est; et si tu recommences, je te châtierai comme tu le mérites.

AUTÉ.

Je ne me fierai plus jamais au papier.

Entrent TAPIRAZU et un grand nombre d'Indiens.

TAPIRAZU.

Allons tous avec lui pour lui voir tenir sa promesse; car il a dit que ce Dieu devait descendre dans ses mains.

FRÈRE BUYL.

Mes enfants, mes chrétiens bien-aimés.

TAPIRAZU.

Nous allons avec toi, mon père?

FRÈRE BUYL.

Oui, mes enfants, pour entendre la messe... Y a-t-il des canots pour tous?

TAPIRAZU.

Nous en aurons. Dites-nous ce qu'il faut faire.

FRÈRE BUYL.

Vous n'avez qu'à m'accompagner, et à prier pendant le voyage.

TAPIRAZU.

Eh bien, nous sommes prêts.

FRÈRE BUYL.

Alors partons.—Et répétez ce que dis : — Je crois en Dieu...

TOUS.

Je crois en Dieu...

FRÈRE BUYL.

... Le Père tout-puissant.

TOUS.

Le Père tout-puissant.

FRÈRE BUYL.

C'est en prononçant ces paroles qu'il vous faudra entrer dans l'église. (*A part.*) Seigneur, puisque vous les avez rachetés, remplissez-les de votre esprit; et puisque vous avez donné votre sang pour eux, donnez-leur l'eau du baptême. (*Aux Indiens.*) Dites tous les mêmes paroles que moi sur mer comme sur terre.

TAPIRAZU.

De grâce, enseignez-nous.

FRÈRE BUYL.

Notre Père qui êtes aux cieux...

TOUS.

Notre Père qui êtes aux cieux...

Ils sortent.

SCÈNE V.

A Guanahami.

Entrent DULCAN, BARTHÉLEMY, PINZON et TERRAZAS.

BARTHÉLEMY.

C'est ainsi que je l'ai disposé. Mais, sache-le, dès que cette cérémonie s'accomplira, tes dieux impuissants seront chassés du temple; car nos livres saints disent que Christ et Bélial, Dieu et le démon ne peuvent demeurer ensemble.

DULCAN.

Je te crois, je te respecte, Barthélemy, et je crains ton Dieu. Considère cependant que nous professons notre culte comme il nous a été transmis. Nos pères l'avaient reçu de leurs aïeux, et leurs aïeux l'avaient reçu de leurs prédécesseurs; en sorte qu'il se perd dans la nuit des temps. Pour moi, certes, cela ne m'empêcherait pas de renverser Ongol, que vous appelez une idole, ni même de renoncer au Soleil, comme s'il n'était pas; mais considère la coutume de mon peuple. Laisse qu'ils entendent cette messe, et que les habitants de Guanahami, de Hayti et des autres îles s'affectionnent peu à peu à ton Christ et à sa religion, et ensuite d'eux-mêmes, sans doute, ils jetteront à bas leurs idoles et demanderont d'adorer ce Dieu que tu dis si grand, si puissant.

BARTHÉLEMY.

Je ne veux pas t'affliger, Dulcan ; mais prends-y garde, n'excite pas la colère de Dieu, de Dieu qui tient en sa main et ton empire et le monde. J'attends le Père qui doit célébrer la messe, et quoique le temple soit suffisamment orné, je ne voudrais pas y voir les idoles.

PINZON.

Laissez, seigneur, leurs faux dieux dans le temple. Quelle plus grande honte peut-il y avoir pour eux que de se retrouver face à face avec le vrai Dieu contre lequel ils voulurent jadis se révolter et qui les chassa du ciel!

DULCAN.

Eh quoi! est-ce qu'avant ce jour mes dieux ont eu querelle avec le tien?

TERRAZAS.

Veux-tu que je te montre brièvement quel est notre Dieu et quels sont les tiens? Je le ferai d'une façon grossière, afin que ton entendement si inculte encore me comprenne.

DULCAN.

Je le veux bien.

TERRAZAS.

Que Dieu donc ouvre ton intelligence et t'envoie sa lumière. — Notre Dieu existe unique en trois personnes : le Père incréé et toujours le même, le Fils engendré de lui, et le Saint-Esprit qui des deux procède. Lorsqu'il créa les deux mondes, celui-ci et l'autre, — il créa en même temps neuf chœurs d'excellents esprits. Or le premier de ces chœurs était si beau, si puissant, si parfait, qu'il l'emportait sur les autres comme le cyprès sur le myrte, et que les esprits qui le composaient avaient le privilége de se tenir incessamment devant Dieu, comme les principaux vassaux devant le prince. Or Dieu, qui a dans son sein les choses futures, leur ayant parlé de la venue de son Fils qui devait se faire homme, Luzbel (ainsi se nommait le chef de ces esprits), jaloux de voir qu'il y aurait un homme qu'il lui faudrait adorer, se révolta contre Dieu, réunit les superbes, et tous se présentent armés dans les vastes plaines du ciel. Les bons, qui sont contents de l'exaltation de l'homme et de son retour à la grâce, marchent contre les rebelles; et les frappant avec l'épée flamboyante de la Justice divine, les précipitent dans les enfers; et dès ce moment, comme parle Isaïe, commença pour les mauvais anges une nuit éternelle. Ainsi fut châtié l'orgueilleux Luzbel, qui disait en son cœur : « Je surpasserai les étoiles du ciel et je me rendrai égal à Dieu. » Et depuis lors il s'applique à tromper les hommes et à détourner vers lui-même le culte qu'ils ne doivent qu'à Dieu seul. C'est ainsi qu'il vous a trompés à cause de votre ignorance, et qu'il se joue de vous en vous annonçant l'avenir par la bouche de ses statues : car il est

très-savant, comme l'a reconnu le prophète Ézéchiel lorsqu'il l'a nommé *Cherub*, ce qui signifie plein de science. — Mais le Christ, effrayé de voir Luzbel régner dans ces contrées lorsqu'il a versé pour vous son sang sur la croix, — le Christ a inspiré à Ferdinand d'Espagne, le roi catholique, de vous envoyer Colomb pour vous convertir à la foi. — Considérez donc maintenant ce que sont ces idoles que vous préférez au Christ, — au Christ, mort pour le salut des hommes, ensuite ressuscité au ciel, et qui, pour se rendre présent parmi nous, a voulu dans son amour descendre du ciel sous l'image du pain et du vin toutes les fois que le prêtre célèbre le sacrifice de la messe.

DULCAN.

Tout cela me paraît bien obscur et bien difficile à comprendre. Vienne le Père, et nous en parlerons de nouveau avec détail. Comment ne serais-je pas affectionné au Christ, puisque je vous ai donné l'or avec lequel vous avez fait votre calice et les autres vases? — Il faut que je vous apprenne quelque chose d'étrange. Cette nuit, pendant mon sommeil, Ongol est venu me trouver dans mon palais, et il m'a recommandé de jeter cette croix que le Père m'a donnée. Je n'ai point voulu lui obéir; et il est sorti en poussant des cris qui ont réveillé tous mes serviteurs. Ce matin, au point du jour, il est revenu me voir, et il m'a dit qu'il se fâcherait contre moi si je persistais à porter la croix sur ma poitrine.

BARTHÉLEMY.

Le perfide!... De là tu peux facilement induire, cacique, qu'Ongol est moins puissant que le Christ, puisqu'il le craint, et qu'il est le même que ce Luzbel, qui fut, comme te l'a dit Rodrigue, chassé du ciel.

DULCAN.

Je le crois ainsi.

Entre ARANA.

ARANA.

Illustre commandant, voici le Père qui vient d'arriver, et il attend à la porte du temple où il doit célébrer la messe.

BARTHÉLEMY.

Que le ciel vienne en aide à nos pieuses intentions! Et puisque Dieu va descendre ici, que le Démon en sorte!... M'accompagnes-tu, Dulcan?

DULCAN.

Je te suis. J'attends seulement mon brancard, afin de sortir avec les cérémonies auxquelles je suis accoutumé.

BARTHÉLEMY.

Ne tarde pas.

DULCAN.

J'y vais à l'instant.

Ils sortent.

DULCAN, *seul.*

Que faire? Dois-je laisser Ongol pour ce dieu étranger? Dois-je laisser le soleil, la lune, les étoiles, pour ce Dieu homme, pour ce Dieu espagnol? Dois-je cesser d'adorer leur lumière pour adorer cette croix de bois sur laquelle leur Dieu est mort? — Il le faut; car si je ne faisais pas comme ils veulent, ils pourraient bien me tuer; et je dois me soumettre, quoique l'on doive chercher Dieu par amour et non par crainte. — Ah! combien il est difficile de renoncer à son antique foi... Mais si Ongol n'est qu'un ange rebelle, et si le Christ est ce Dieu puissant qui châtia sa rébellion, il vaut mieux suivre le Christ.

Il va pour sortir.

Entre LE DÉMON, sous le costume d'un Indien.

LE DÉMON.

Arrête, Dulcan; où vas-tu?

DULCAN.

Qui es-tu?

LE DÉMON.

Ton dieu.

DULCAN.

Pourquoi m'empêcher de sortir?

LE DÉMON.

Pour que tu n'ailles point là-bas?

DULCAN.

Je ne puis t'écouter : je l'ai promis.

LE DÉMON.

Je te tuerai.

DULCAN.

J'espère que non.

LE DÉMON.

Alors où vas-tu?

DULCAN.

A la messe.

LE DÉMON.

Insensé, qui crois à cette feinte amitié! Ne vois-tu pas que ces hommes, sous prétexte de religion, viennent ici prendre ton or, et qu'ils feignent de travailler à l'établissement du christianisme jusqu'à ce que d'autres les remplacent, qui achèvent de t'enlever toutes tes richesses? — Car voilà que Colomb arrive en Espagne.

DULCAN.

Alors, Ongol, dis-moi, à quoi verrai-je que ces gens-là me trompent?

LE DÉMON.

A ce que le Soleil vient de voiler sa face pour ne pas être témoin de ton abandon. — Et puis, écoute. Ce perfide Rodrigue qui se dit ton ami, c'est lui qui t'a enlevé Tacuana. Il prétend qu'un autre

l'a enlevée, l'a conduite à travers la forêt, et la tient cachée dans le creux d'un rocher. C'est lui qui la garde, lui qui la possède, lui qui vient de passer la nuit auprès d'elle. — Que dis-tu maintenant de leur religion ?

DULCAN.

Rodrigue avec Tacuana ?

LE DÉMON.

Si tu ne me crois pas, veux-tu venir à son logis ?

DULCAN.

Oh ! les perfides ! les traîtres ! cruels Espagnols, qui commettent des crimes sous les dehors de la piété chrétienne !... Aux armes, Indiens ! aux armes !

LE DÉMON.

Appelle, appelle aux armes ! La justice, la raison est pour toi; pour toi sera la victoire. — Va troubler la messe qu'ils célèbrent.

DULCAN.

Qu'ils meurent ! qu'ils meurent !

LE DÉMON.

Il faut joindre l'effet aux paroles.

DULCAN.

J'y consens. — Qu'ils meurent ! qu'ils meurent !

LE DÉMON.

Marche ! hâte-toi.

DULCAN.

Je veux aujourd'hui que leur joie soit convertie en deuil !

Il sort. Une toile se lève ; on voit un autel couvert de cierges et surmonté d'une croix : de chaque côté de l'autel tombe la statue d'une idole, et il en sort six démons.

LE DÉMON.

Tu as vaincu, Galiléen, comme disait Julien l'Apostat, tu as vaincu ! Ma résistance a été inutile ! tu triomphes !... Maintenant que tu es descendu du ciel dans ton sacrifice, tu as pris possession des Indes, je te cède cet empire et retourne en ma prison. Dans le corps de ces hommes brutaux, j'étais comme ces esprits qui jadis entrèrent dans le corps d'animaux immondes, et comme eux tu me précipites dans les abîmes. Désormais j'abandonne la terre où je suis sans pouvoir. Tu as racheté le monde, et le monde entier est à toi !

Il sort.

Entrent TERRAZAS, l'épée à la main, et DULCAN, armé d'une massue. A leur suite, entrent LES ESPAGNOLS et LES INDIENS, qui se battent.

DULCAN.

Frappez ! frappez ! car ils nous trompent.

TERRAZAS.

Hélas ! je suis mort.

DULCAN.

Meurs, infâme.

ARANA.

Où sont nos foudres ?

TAPIRAZU.

Vous ne les aurez pas !

DULCAN.

Vous venez, avec vos faux dieux, nous enlever notre or et nos femmes.

AUTÉ.

Ils sont tous morts.

DULCAN.

Eh bien ! que sans retard on enlève cette croix de la place où elle est.

TÉCUÉ.

C'est bien dit. — Tirons tous. — La voilà à terre.

DULCAN.

Emportez-la vite, et jetez-la dans la mer. (*On entend une musique mélodieuse, et une croix sort de l'endroit même où s'élevait la première, et va peu à peu grandissant*). Mais écoutez. — Regardez : le tronc a repoussé aussitôt... C'est un arbre divin.

TÉCUÉ.

Voyez comme il s'élève et grandit.

TAPIRAZU.

Cela est prodigieux. D'aujourd'hui je commence à trembler.

DULCAN.

Nous avons mal fait de les tuer. Allons trouver le Père.

TACUANA.

Bois sacré, dès aujourd'hui tu dois régner sur ces contrées. — Pardonne-nous une seconde fois.

DULCAN.

Il n'en faut pas douter, la religion chrétienne est la seule véritable. — Que celui qui dira le contraire meure.

TAPIRAZU.

Fais-le proclamer par un héraut.

SCÈNE VI.

A Barcelone.

Entrent FERDINAND, ISABELLE et le Cortége.

FERDINAND.

Oui, madame, Colomb est de retour. Il est entré aujourd'hui à Barcelone, nous apportant la couronne d'un nouveau monde. Cela est positif; beaucoup de gens l'ont vu,

ISABELLE.

C'est la plus grande merveille de notre siècle.

FERDINAND.

Les siècles passés n'ont rien vu, ni les siècles futurs ne verront rien de semblable.

Entre GONZALVE DE CORDOUE.

GONZALVE.

Madame, Colomb vient d'arriver entouré d'une foule immense. C'est un spectacle étonnant.

FERDINAND.

Il mérite de tels honneurs, l'homme qui a accompli de si grandes choses; et le monde peut l'admirer comme un prodige sans égal, puisqu'il a donné un monde aux rois de Castille.

Entre DON ALVARO.

DON ALVARO.

Colomb est à la porte du palais.

FERDINAND.

Qu'on l'ouvre des deux côtés, ou même qu'on abatte le mur, comme on fit à Troie pour le Palladium[1]; car il faut de la place à un homme qui vient avec un monde.

ISABELLE.

Qu'on ouvre toute la porte au conquérant d'un monde, puisque la Renommée lui a déjà ouvert la porte de la Gloire.

Entre COLOMB. Il est suivi de six Indiens à demi nus et tatoués; deux Pages l'accompagnent portant sur des plats d'argent, l'un des lingots d'or, l'autre des perroquets.

COLOMB.

Illustre prince, et vous, héroïque princesse, permettez que j'embrasse vos genoux.

FERDINAND.

Je ne puis en croire mes yeux. C'est bien lui.

ISABELLE.

Oui, c'est lui-même.

COLOMB.

Rois catholiques, dans l'espace de huit mois je vous ai conquis et je vous apporte un autre monde à gouverner. Vous voyez, comme prémices de ce monde, ces hommes et cet or.

FERDINAND.

Et je vous en rends grâce. — Levez-vous, levez-vous, nouvel Alexandre plus grand que le premier : car lui, il passa sa vie à

[1] *Y sino hazelde lugar*
Como en Troya al Paladron.

Le Palladium des Troyens était la statue de Pallas. Mais je ne sache pas qu'on ait abattu le mur pour la faire entrer dans la ville. Évidemment Lope se sera laissé préoccuper par le souvenir du cheval de Troie; et même je soupçonne qu'il aura fait exprès de confondre.

conquérir une partie du monde alors connu, et vous, en huit mois, vous avez conquis un nouveau monde tout entier. Non, mon cher amiral, il n'y a pas un homme dans l'antiquité que l'on puisse vous comparer; vous les surpassez tous. Qu'il est beau, qu'il est glorieux à vous d'avoir donné un continent à l'Espagne, et à Dieu toutes ces âmes! Mais, Christophe Colomb, j'ose dire que votre nom de baptême vous prédestinait à cet exploit; car l'auteur de cette rédemption devait avoir quelque chose du Christ[1]. Comme le saint dont on vous a donné le nom, vous avez fait traverser les mers, — ces vastes mers qui désormais sont nôtres, — aux naturels de ce monde lointain, en les portant sur vos puissantes épaules[2]; et en leur faisant traverser les mers, vous les avez conduits au port du ciel... Je reçois de votre main le don immense que vous m'offrez, — ce don, le plus grand qu'un homme ait jamais offert à un roi. Je ne sais que vous donner en retour. Mais pour essayer de m'acquitter, ou plutôt pour vous témoigner ma reconnaissance, je vous nomme duc de Beraguas, grand amiral de la mer, et je vous donne pour armes deux châteaux et deux lions sur la mer, pour la Castille et pour Léon[3].

COLOMB.

Sire, en me comblant ainsi de vos éloges et de votre libéralité, vous m'inspirez le regret que je ne puisse pas vous découvrir un autre monde pour vous montrer ma gratitude. — (*Montrant les Indiens.*) Ces hommes, sire, ont été instruits dans notre religion, et ils désirent le baptême.

FERDINAND.

C'est moi qui serai leur parrain.

COLOMB.

Ils se prosternent devant vous. — J'ai beaucoup de choses, sire, à vous conter sur notre découverte.

FERDINAND.

Il me tarde d'être seul avec vous pour vous entendre. (*A la Reine.*) Cet or, madame, je vous le cède; il est pour vous.

ISABELLE.

Et moi, sire, je veux le donner à l'église de Tolède, qui aura là de quoi faire un magnifique tabernacle.

FERDINAND.

Je brûle d'entendre le récit de cet exploit héroïque. (*A Colomb.*) Venez, duc. (*A la Reine.*) Et vous, madame, venez écouter la relation de Colomb, la découverte du nouveau monde.

Le Roi, la Reine et Colomb sortent.

[1] Christophe, en latin *Christumferens.*

[2] Allusion à la légende de saint Christophe, qui, établi à demeure près d'un torrent impétueux, le faisait passer aux voyageurs en les portant sur ses épaules.

[3] Parce que la découverte de l'Amérique s'était faite sous les auspices d'Isabelle, roi de Castille et de Léon.

GONZALVE.

Je suis, je l'avoue, émerveillé de cet événement. A la bonne heure! voilà une conquête!... et elle n'a coûté que huit mois!

DON ALVARO.

Honneur à Gênes! elle peut être fière d'avoir produit tant de grands hommes, et particulièrement Colomb, le plus grand de tous. Déjà de l'Espagne, comme du haut d'une montagne élevée, on voit les Indes-Occidentales. Déjà nous pouvons juger de ses habitants et de ses richesses.

GONZALVE.

Croyez-vous qu'il y ait assez d'or pour couvrir les avances?

DON ALVARO.

Certainement. On a prêté à Colomb seize mille ducats, et les lingots en valent le double.

GONZALVE.

Et puis, il y a les présents.

DON ALVARO.

Oui, des pierres du plus grand prix, des oiseaux du plus beau plumage, et surtout les nouveaux vassaux.

GONZALVE.

Voilà qu'on sort pour le baptême.

DON ALVARO.

Le roi et la reine serviront de parrains.

Entrent des Musiciens, les Indiens, COLOMB, FERDINAND, ISABELLE, et le Cortége. On porte devant Colomb une bannière avec ses armes entourées d'une devise.

FERDINAND.

Que dites-vous, madame, de cette bannière et du blason?

ISABELLE.

Tout cela est bien dû à Colomb, l'inventeur d'un nouveau monde.

FERDINAND.

Je ferai écrire au saint-père cet événement. J'en ferai part également à Gênes, noble mère d'un si glorieux fils.

ISABELLE.

Que dit cette devise?

COLOMB.

Pour la Castille et le Léon
Un nouveau monde a trouvé Colomb.

FERDINAND.

Elle dit bien sa gloire et la nôtre. — Allons donner le baptême à ces représentants de l'Inde, et offrir à Dieu nos prières et nos cœurs. — C'est un beau jour pour Colomb que celui où il a étendu la domination du Christ et la puissance de l'Espagne.

COLOMB, *au Public.*

Ainsi finit, noble assemblée, l'histoire du nouveau monde.

FIN DE LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE.

L'ENLÈVEMENT D'HÉLÈNE

(EL ROBO DE HELENA),

INTERMÈDE.

Nous nous proposons de publier un volume exclusivement consacré à un choix d'intermèdes, et alors nous tracerons l'histoire de cette sorte de compositions, qu'on pourrait appeler la petite comédie bouffonne des Espagnols. Parmi les plus illustres dramatistes de l'Espagne, Cervantes et Lope de Vega sont également célèbres dans ce genre d'ouvrages. Nous traduirons de chacun d'eux plusieurs intermèdes.

PERSONNAGES.

PAEZ, } étudiants.
OVIEDO, }
LE DOCTEUR OREGANO [1].
HÉLÈNE, fille du Docteur.
UN DOMESTIQUE.
DEUX CAVALIERS.
DON PÈDRE.
DON JUAN.
DEUX AUTRES CAVALIERS.
UN APOTHICAIRE ET SA FEMME.
MUSICIENS.

La scène se passe à Madrid.

SCÈNE I.

Un salon dans la maison du Docteur.

Entrent PAEZ et OVIEDO.

PAEZ.

Que veux-tu, mon cher Oviedo? Je n'ai que ce moyen-là d'avoir cette femme.... l'enlever.

OVIEDO.

Après tout, si elle n'est point retenue par la crainte de son père, ni par la crainte de se compromettre, je comprends que tu adoptes ce parti. Cependant, dis-moi, ne serait-il pas plus raisonnable de demander sa main à qui de droit?

PAEZ.

Eh! ne vois-tu pas que le vieil avare ne voudra jamais la marier pour ne pas se dessaisir de son argent? et surtout qu'il ne me la donnerait jamais à moi, le plus pauvre étudiant qui soit au monde?

OVIEDO.

Et comment avez-vous arrangé la chose?

[1] Origan, plante.

PAEZ.

Le voici. C'est ce que nous avons trouvé de mieux. Nous avons feint que pour célébrer le jour de naissance du vieux, sa fille voulait lui donner la représentation d'une comédie. Après nous être procuré ce qu'il nous fallait, nous l'avons copiée, étudiée, répétée... ce qui nous a fourni l'occasion de nous voir tous les jours... et la représentation est pour ce soir.

OVIEDO.

Sur ma foi! l'idée n'est pas mauvaise, car j'imagine que tu joues le galant, et elle la dame [1].

PAEZ.

Le vieux, enchanté, a invité tous les voisins. Pour la première fois de sa vie il n'a pas pris ses clefs, et cela nous facilitera l'exécution de notre projet. Je compte sur toi au grand moment. Et une fois décampés, qu'il se fâche ou non, je m'en moque.

OVIEDO.

Et quelle est la comédie que vous jouez ?

PAEZ.

La meilleure que nous ayons pu choisir.

OVIEDO.

Mais encore ?

PAEZ.

L'Enlèvement d'Hélène.

OVIEDO.

Elle est de circonstance.

PAEZ.

J'espère, surtout, qu'elle le sera au dénoûment.

OVIEDO.

Qui en est l'auteur ?

PAEZ.

Elle est d'un jeune poète qui débute.

OVIEDO.

Il n'y a que le premier pas qui coûte, et après celle-là il en fera mille.

PAEZ.

Bonnes ou mauvaises. — Mais viens. Nous allons commencer.

Ils sortent.

Entrent LE DOCTEUR et un Domestique.

LE DOCTEUR.

Range bien ces siéges autour du salon. Que tu es maladroit!... Hâte-toi de placer les coussins [2]. Allons, il se fait tard. — Ah! voici deux de nos invités.

[1] Si la scène se passait en France, nous aurions écrit : tu joues l'amoureux et elle l'amoureuse.

[2] *Almohadas*, carreaux, coussins sur lesquels on s'asseyait. Les Espagnols avaient pris des Arabes la chose et le mot.

Entrent DEUX CAVALIERS.

PREMIER CAVALIER.

Doña Calandria [1] est une jeune personne charmante.

DEUXIÈME CAVALIER.

Est-ce qu'elle joue dans la pièce ?

PREMIER CAVALIER.

Oui, certes, et d'une façon merveilleuse.

LE DOCTEUR, *à part.*

Je crains que ces jeunes gens ne fassent quelque bévue.

Entrent DON PÈDRE et DON JUAN.

DON JUAN.

Seigneur docteur Oregano, puissiez-vous vivre mille années libre de soins et de perfidies !

LE DOCTEUR.

Au nom du ciel, ne m'en souhaitez pas tant. Soyez les bienvenus, mes chers voisins.

Entrent DEUX AUTRES CAVALIERS.

TROISIÈME CAVALIER.

Que le ciel accorde au seigneur docteur mille jours comme celui-ci !

LE DOCTEUR.

Vous me comblez, et je suis confus de tant de courtoisie. — Daignez vous asseoir. Doña Stéphanie, voici pour vous une place. — Ici, don Juan, et vous don Pèdre. — Ici, noble seigneur don Cosme.

DON PÈDRE.

Sur ma foi ! la compagnie est brillante.

Entrent L'APOTHICAIRE et SA FEMME.

DON JUAN.

Il faut que ces diables d'apothicaires se fourrent partout !

DON PÈDRE.

Et celui-là ne vient jamais sans sa femme, madame Purge.

DON JUAN.

C'est l'usage.

LE DOCTEUR.

Vous venez bien tard, seigneur Quevedo ?

L'APOTHICAIRE.

J'étais fort occupé. J'avais à faire plusieurs préparations.

LE DOCTEUR, *au Domestique.*

Allons, dis que l'on commence si l'on est prêt.

LA FEMME DE L'APOTHICAIRE.

L'assemblée est complète, sauf qu'il n'y a point de parterre [2].

[1] *Calandria*, calandre, espèce d'alouette.

[2] Mot à mot : « Là où il n'y a pas de gens debout, il n'y a pas d'assemblée. » Parce

Entrent LES MUSICIENS.

MUSICIENS, *chantant.*

Sur les bords de l'Arlanze
Bernard de Carpio s'avance,
Le vaillant guerrier,
A franc étrier.
Il veut entrer en danse
Avec les Maures de Bragance,
Et l'enragé démon
Tient à la main un jambon.

Les Musiciens se retirent.

Entre PAEZ pour réciter le prologue[1].

PAEZ.

Très-illustre assemblée, — un laborieux cordonnier avait l'habitude de se lever tous les matins avant l'aurore. Or, un beau matin, comme il cherchait sa poix blanche pour préparer son fil, et qu'il ne faisait pas encore jour, il plongea, dit-on, la main dans un certain vase qui contenait des choses que je ne puis pas dire. Sentant son erreur, il voulut aussitôt secouer la main; mais il la secoua de telle sorte qu'il s'envoya tout par le visage et dans la bouche. — La poix, c'est le directeur de la troupe ; le cordonnier, c'est vous; la chose en question, c'est un sot ; et si quelqu'un s'avise de parler, je prie Dieu qu'il mette la main dans le vase et cætera.

Il se retire.

LES SPECTATEURS, *criant.*

La comédie ! la comédie !

Entrent PAEZ et HÉLÈNE.

PAEZ.

Oui, charmante Hélène, lorsque vos beaux yeux se fixent sur moi, je me sens tout ravigoté. Vous êtes ma déesse, ma reine, et je mets mon cœur à vos pieds. C'est pour vous que j'ai quitté Troie, ma patrie; et tout le long du chemin, c'est-à-dire tout le temps que j'ai été sur mer, je n'ai fait que pousser des soupirs gros comme des maisons. J'ai un vaisseau qui m'attend ici près. Quand donc, charmante Hélène, pourrons-nous décamper ?

HÉLÈNE.

Aimable Pâris, jamais tentation, Dieu le sait, ne fut aussi vive que la mienne, et je voudrais bien m'en aller avec toi; mais Ménélas est jaloux; et puis, s'il faut te l'avouer, je crains beaucoup la mer. Ah ! si l'on pouvait faire le voyage en voiture, je n'hésiterais pas un moment.

que l'on était debout au parterre, et qu'alors comme aujourd'hui, les auteurs, dans les complimeuts qui finissaient les pièces, s'adressaient au parterre comme à la portion la plus nombreuse ou la plus redoutée de l'assemblée.

[1] Avant la comédie, le directeur de la troupe (*autor*) débitait un prologue nommé *Loa*.

PAEZ.

Eh bien, s'il ne tient qu'à cela, je louerai une voiture, et nous essayerons d'aller ainsi.

HÉLÈNE.

Avec toi j'essayerai tout ce que tu voudras; et j'espère que tu ne regretteras pas la dépense.

PAEZ.

Ah! vous connaissez mal les amants. Pour peu qu'ils sentent le gousset, ils mettent tout leur argent en gants parfumés.

HÉLÈNE.

Que te dirai-je, ami? Je ne suis rien sans toi, et avec toi je veux être. De même que je suis où tu es, je serai toujours où tu seras. Car, vois-tu, tu es l'être de mon être : je pense comme tu penses, je pensais comme tu pensais, je penserai comme tu penseras[1]. C'est pourquoi je ne fais plus de difficulté, et suis prête à partir, dussent, en voyant notre escapade, bisquer Ménélas et enrager Agamemnon.

PAEZ.

Quoi! vous m'aimez à ce point?

HÉLÈNE.

Oui, je t'aime comme tout.

PAEZ.

Quel bonheur pour moi, mon Hélène!

HÉLÈNE.

Sais-tu, Pâris? tu es mon hautbois. Et moi, que suis-je à tes yeux?

PAEZ.

Tu es ma cornemuse.

HÉLÈNE.

O ciel!

PAEZ.

As-tu vu quelquefois sur les bords du Mançanarez un cochon poursuivant une timide colombe? As-tu vu quelquefois un âne courant après un picotin d'avoine? — Eh bien! moi, de même, je veux t'enlever de ce pays-ci avec la même célérité; et c'est en vain que tu crieras comme jadis Lucrèce à Grenade.

HÉLÈNE.

Moi, crier?

PAEZ.

Pourquoi pas?

HÉLÈNE.

Pas si sotte!

On entend un bruit de tambour.

Entre OVIEDO, en militaire.

OVIEDO.

Qu'attendez-vous, illustre capitaine? la mer est calme.

[1] Dans l'original, tout ce passage est une parodie à peu près intraduisible du langage des *cultistes*, mauvais écrivains alors à la mode.

PAEZ.

J'attends de Tétouan deux barils de saumure et deux corbeilles de biscuit. — As-tu mis sur le vaisseau les coffrets d'Hélène ?

OVIEDO.

Oui, j'ai emporté tous ses bijoux.

PAEZ.

Eh bien, partons. (*A Hélène.*) Je vais t'emporter à Troie, dussé-je t'emporter à califourchon sur mes épaules. Allons, grimpe sur moi.

HÉLÈNE.

Tu ne pourras jamais me soulever.

PAEZ.

Tu me prends donc pour un fromage mou ? — Aux armes, Troyens! aux armes ! embarquons-nous ! embarquons-nous !

Ils partent au bruit du clairon.

DON JUAN.

Charmant !

DON PÈDRE.

Parfait !

LE DOCTEUR.

En effet, l'idée est plaisante.

L'APOTHICAIRE.

Je reverrais cela dix fois de suite.

PREMIER CAVALIER.

Et moi, cent fois, sans me lasser.

DEUXIÈME CAVALIER.

Doña Calandria joue fort bien son rôle.

LA FEMME DE L'APOTHICAIRE.

A merveille.

LE DOCTEUR.

Qu'Amaryllis prenne bien garde[1] !

DON PÈDRE.

Quelle grâce !

DON JUAN.

Quelle aisance !

LE DOCTEUR.

Ils tardent bien à revenir.

TROISIÈME CAVALIER.

Je n'entends plus rien.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Accourez donc, seigneur.

LE DOCTEUR.

Qu'y a-t-il ?

[1] Amaryl[illegible] [illegible] actrice fort célèbre.

LE DOMESTIQUE.

C'est Pâris qui enlève Hélène.

LE DOCTEUR.

Eh! nous le savons bien, nigaud.

LE DOMESTIQUE.

Je vous dis que Paez a enlevé votre fille.

LE DOCTEUR.

Ah! malédiction! (*Tout le monde se lève.*) Le chien!

LE DOMESTIQUE.

Chien ou chat, n'importe..... ils ont pris dans votre secrétaire quatre sacs pleins de doublons.

LE DOCTEUR.

Mes voisins, mes amis, aux armes!... Vive le Christ! ils ont joué l'enlèvement d'Hélène pour m'enlever tout ce que j'ai... Aux armes! aux armes!

Ils sortent.

SCÈNE II.

Une chambre dans une hôtellerie.

Entrent PAEZ, HÉLÈNE et OVIEDO.

OVIEDO.

Vous voilà dans mon hôtellerie.

PAEZ.

Et nous sommes désormais en sûreté. (*A Hélène.*) Faites compte que vous êtes à Troie; le Grec ne vous reverra plus.

HÉLÈNE.

J'entends du monde.

OVIEDO.

Qui aura pu indiquer ma maison, puisque vous n'avez confié notre secret à personne?

Entrent TOUS LES PERSONNAGES.

LE DOCTEUR.

Les voici.

HÉLÈNE.

Je suis perdue!

PAEZ.

Je suis mort!

L'APOTHICAIRE.

Ne vous emportez pas.

LE DOCTEUR.

Sors d'ici au plus vite, maudit garnement.

HÉLÈNE.

Mon père! mon seigneur!

PAEZ.

Mon seigneur! mon père!

HÉLÈNE.

Mon bien aimé père!

PARZ.

Mon père bien aimé!

DON JUAN.

Doucement, seigneur licencié.

LE DOCTEUR.

Comment, doucement? — Je vais les tuer tous deux.

PARZ.

Pardonnez, illustre Oregano. Oregano illustre, pardonnez.

LE DOCTEUR.

Te pardonner, traître, lorsque tu emportes à Troie ma fille et mon argent? Est-ce que je suis Grec, par hasard?

PARZ.

Non, certes, vous êtes mon beau-père.

LE DOCTEUR.

Je sens que je m'attendris.

PARZ.

Eh bien, embrassez-nous, et dansons.

UNE VOIX.

Nous serons tous de la fête.

HÉLÈNE.

O mon cher Pâris, je te préfère à tous les hommes de la cour.

PARZ.

Et moi, ma charmante Hélène, je te préfère aux plus riches demoiselles.

Musique et danse

FIN DE L'ENLÈVEMENT D'HÉLÈNE.

REGISTRATION
08620

TABLE.

Notice sur Lope de Vega. j

De quelques erreurs publiées touchant la vie et les ouvrages de Lope de Vega. xlviij

Nouvel Art dramatique. lxv

Le Moulin. 1

Le Chien du jardinier. 75

Le meilleur alcade est le roi. 156

La Découverte du nouveau monde par Christophe Colomb. 217

L'Enlèvement d'Hélène. 283

Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint Louis, n° 46, au Marais.

Digitized by Google

Complet en
Vendeur Sept

BIBLIOTHÈQUE D'ÉLITE PUBLIÉE par CHARLES GOSSELIN.

Format in-18 papier jésus vélin.

Histoire de Napoléon et de la Grande-Armée en 1812, par le lieutenant-général comte Philippe de Ségur, 1 vol avec une carte 3 50
Washington, par M. Guizot, demi-volume orné d'un beau portrait de M. Guizot 1 75
Le Caroussérail, contes nouveaux et nouvelles nouvelles, par Adrien de Sarrasin, 1 vol. 3 50
Impressions de Voyage, par A. Dumas, 2 sér., à 3 50
Voyage en Orient, par A. de Lamartine, 2 sér., à 3 50
Les deux Cadavres, par Fred. Soulié, 1 vol. 3 50
Gabrielle, par madame Anrelot, 1 vol. 3 50
OEuvres en prose d'André Chénier, édition complète, 1 vol. 3 50
Struensée, par Arnould et Fournier, 1 vol. 3 50
Plick et Plock, et autres romans maritimes, par Eugène Sue, 1 vol. 3 50
Le Conseiller d'Etat, par Fréd. Soulié, 1 vol. 3 50
Recueil de Chants français des XIIIe, XIVe, XVe, XVIe et XVIIe siècles, avec des Notes et Notices historiques et littéraires et une Introduction générale par Leroux de Lincy, 2 séries à 3 50
Rome souterraine, par Charles Didier, 1 vol. 3 50
La Salamandre, par Eugène Sue, 1 vol. 3 50
Piccinola, par X.-B. Saintine, 1 vol. 3 50
Le comte de Toulouse, par Frédéric Soulié, 1 v. 3 50
Théâtre complet d'Alex. Dumas, 3 séries, à 3 50
Théâtre complet de madame Ancelot, 1 vol. 3 50
Atar-Gull et autres romans maritimes, par Eugène Sue, 1 vol. 3 50
Le Vicomte de Béziers, par Fréd. Soulié, 1 vol. 3 50
Marie ou l'Esclavage aux Etats-Unis, par Gustave de Beaumont, 1 vol. 3 50
Arthur, par Eugène Sue, 2 séries, à 3 50
Proverbes et Nouvelles de Scribe, 1 vol. 3 50
Mémoires du Diable, par F. Soulié, 3 séries, à 3 50
La Coucaratcha, par Eugène Sue, 2 séries, à 3 50
Les Contes de l'atelier (Daniel le Lapidaire), par Michel Masson, 2 séries, à 3 50
Des Améliorations matérielles dans leurs rapports avec la liberté, par C. Perqueur, 1 vol. 3 50
L'Heptaméron, ou Histoire des Amants fortunés. Nouvelles de la reine Marguerite de Navarre, avec des Notes et une Notice par le bibliophile Jacob, 1 vol. 3 50
Des Intérêts matériels en France, par Michel Chevalier, 6e édit., ornée d'une carte, 1 vol. 3 50
La Vigie de Koat-Ven, par Eug. Sue, 2 sér., à 3 50
Le Moyen de parvenir, par Béroalde de Verville, avec une Table analytique par Lenglet du Fresnoy; un Commentaire littéraire et une Notice biographique, 1 vol. 3 50
Réfutation de l'Eclectisme, par Pierre Leroux, 2e édition, 1 vol. 3 50
Le Cymbalum mundi et autres OEuvres de Bonaventure Despériers, avec notes pour faire suite aux Contes, 1 vol. 3 50
Sothanie, par Frédéric Soulié, 1 vol. 3 50

Les Ecrivains modernes de la France, par J. Claudes-Aigues, 1 vol. 3 50
La Celestine, traduit de l'espagnol par G. Delavigne, 1 vol. 3
Inductions morales et physiologiques, par M. de Kératry, 3e édition, 1 vol. 3
Lettres d'Héloïse et d'Abélard, traduit par le bibliophile Jacob, et un travail historique et littéraire, par Villenave, 1 vol. 3
Contes et Nouvelles de La Fontaine, avec une introduction littér. par le bibliph. Jacob, 1 v.
Les Contes, ou les Nouvelles récréations et joyeux devis, par Bonaventure des Periers, valet de chambre de la reine de Navarre, avec Notes et une Préface, par Ch. Nodier, 1 v.
L'Iliade et l'Odyssée d'Homère, traduction en prose Le Brun, 1 vol.
Le Paradis perdu de Milton, traduction de M. Chatraubriand, précédé d'une Etude sur M. et son temps.
La Divine Comédie du Dante, traduction Pier-Angelo Fiorentino, précédé d'une Etude sur le Dante. 3e tirage, 1 vol.
Les Lusiades de Camoens, trad. nouvelle MM. O. Fournier et Desaules; suivies d'un choix de Poésies diverses de Camoens, traduites par Ferdinand Denis, et d'une Notice, 1 vol.
La Jérusalem délivrée du Tasse, traduction en prose Le Brun, avec Notice par Suard, 1 v.
Les deux Faust, Ballades et Poésies de Gœthe — Choix de Ballades et Poésies de Schiller, Burger, Klopstock, Schubert, Körner, Uhland; traduction nouvelle, par Gerard, 1 vol.
Ballades historiques et Chants populaires de l'Allemagne, avec introduction historique par Sebastien Albin, 1 vol.
Mémoires complets, œuvres morales et littéraires de Franklin, trad. par S. Albin, 1 vol. 3
Le Vicaire de Wakefield, par Goldsmith, trad. nouvelle par Charles Nodier; suivi du *Voyage sentimental* et *OEuvres choisies* de Sterne, trad. nouvelle, 1 vol.
Mœurs domestiques des Américains, par mistress Trollope; trad. nouv., 3e édit., 1 vol.
OEuvres complètes de Shéridan, trad. nouv. par Benjamin Laroche, 1 vol. 3
Théâtre de Calderon, première série des chefs-d'œuvre du théâtre espagnol, trad. nouvelle par M. Damas-Hinard, 2 séries, à 3
Chefs-d'œuvre poétiques de Thomas Moore, trad. par madame L. Bellot, 1 vol.
Le Magnétiseur, par Frédéric Soulié, 1 vol.
OEuvres françaises de Colvin, recueillies pour la première fois, 1 vol. 3
Contes et poésies d'Eutrapel avec des notes et un travail littéraire, par M. Guichard, 1 vol.

Sous presse pour paraître successivement :

La Légende dorée, ou La Vie des Saints, traduite du latin de Jacques Voragines. 2 vol.
Eugène Aram, par Bulwer; traduit par A.-J.-B. Defauconpret, 1 vol.
Shakspeare, traduction de Benjamin Laroche, en plusieurs séries. Chaque série 3 50
Anastase, ou Mémoires d'un Grec à la fin du XVIIIe siècle, par Thomas Hope; traduit par Defauconpret, 1 vol.
Pelham, par Bulwer; trad. par Defauconpret, 1 vol.
Théâtre anglais, 1re série, renfermant les chefs-d'œuvre des auteurs contemporains de Shakspeare, avec des Notices biographiques et littéraires par Amédée Pichot, 2 vol.
La Araucana, par don Alonso de Ercilla, poème national espagnol, trad. par J. Lavallée, 1 vol.

Don Quichotte de Cervantes, tr. nouv., 2 sér. à
OEuvres choisies de Pierre Arétin, traduites pour la première fois, par le bibliophile Jacob
Le Chemin de la Perfection, par sainte Thérèse
Madame Cottin, OEuvres complètes. 3
Réflexions sur la miséricorde de Dieu, par Mme de La Vallière.
Poésies de Charles d'Orléans, père de Louis XII
Poésies de François
OEuvres de Mme de [illegible] *sur l'Education*
Chroniques du Petit Jehan de Saintré et la Dame des Belles Cousines.
Idée d'une République ou l'Utopie de Thomas Morus
Le Chef-d'OEuvre d'un Inconnu, par de Saint-Hyacinthe.

4545